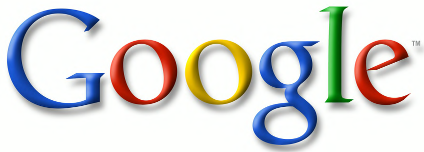
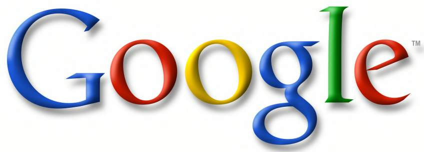
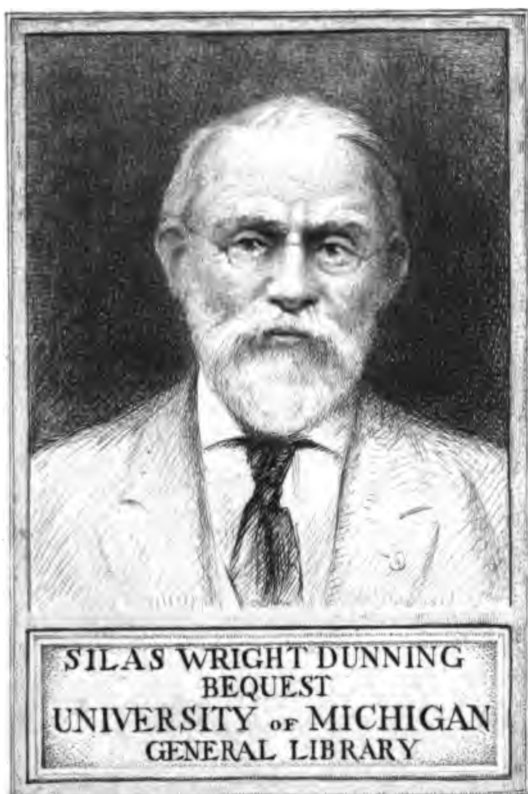
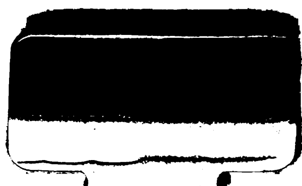






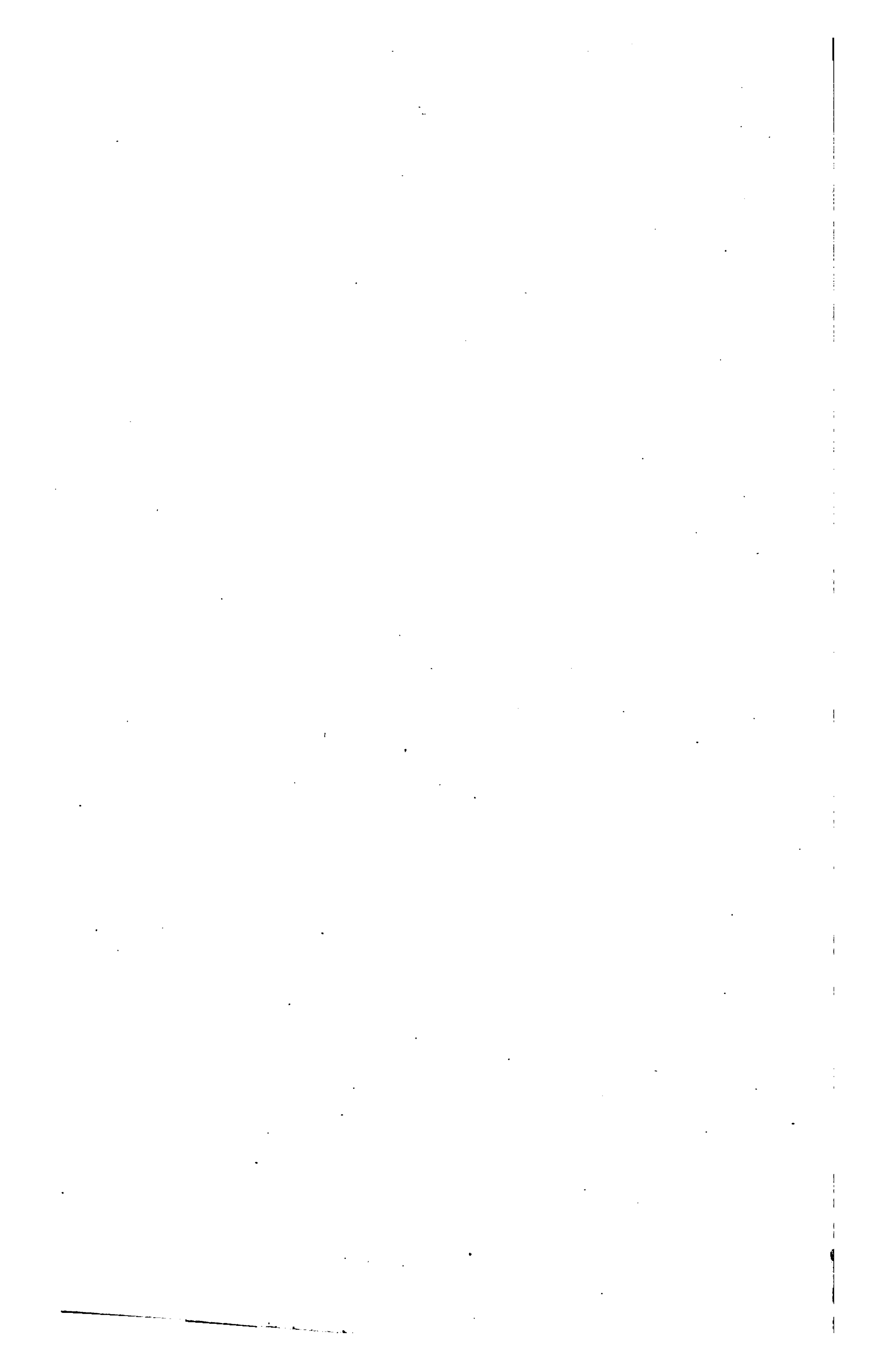


LA

REVUE OCCIDENTALE

PHILOSOPHIQUE

SOCIALE ET POLITIQUE



LA

REVUE OCCIDENTALE

PHILOSOPHIQUE, SOCIALE ET POLITIQUE

ORGANE DU POSITIVISME

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

FONDATEUR : PIERRE LAFFITTE

ORDRE ET PROGRÈS

SECONDE SÉRIE — TOME XXIX

116 — 1904

PREMIER SEMESTRE

PARIS

SOCIÉTÉ POSITIVISTE

10, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 10

1904

LA SCIENCE AU XIXe SIÈCLE

LES MATHÉMATIQUES

Le XIXe siècle a été fort justement dénommé « le siècle merveilleux » par Russell Wallace, parce que merveilleuse a été son œuvre dans le domaine de la science pure et appliquée. Pendant cette période, parmi les sept grandes sciences de la classification de Comte, trois ont été édifiées sur des bases rigoureusement scientifiques. Au début du siècle, la Biologie naît sous l'impulsion de Bichat; puis les principaux aperçus de la Sociologie nous sont donnés par Aug. Comte, qui institue la Morale comme science distincte.

Dans son ensemble, le siècle s'est distingué par un grand nombre de propositions importantes : en Physique, le principe de la conservation de l'énergie et son corollaire la théorie cinétique des gaz; en Chimie, la théorie atomique, la loi périodique des éléments; en Biologie, la théorie de l'évolution organique; et en Sociologie, la loi des trois états. L'effet général de ces grandes théories a été de souder les sciences ensemble, très étroitement, — de leur donner une plus grande unité de doctrine, — et de rendre plus évidentes qu'autrefois leur dépendance les unes vis-à-vis des autres et leurs relations mutuelles. La rapidité du progrès scientifique, comparativement aux époques précédentes, est surtout due à cet accroissement dans l'unité de doctrine; en effet, lorsqu'une nouvelle découverte est faite dans un domaine quelconque, son influence sur les autres sciences est plus vivement perçue, ses conséquences plus rapidement déterminées et il en résulte dans bien des cas des avantages qui s'étendent à toute la hiérarchie. Le siècle passé doit aussi sa prééminence aux travailleurs expérimentés, dont

le nombre a grandi par suite de la création des laboratoires de recherches; les communications de plus en plus faciles entre les pays n'ont pas été non plus sans influence.

On a souvent remarqué que l'apparition d'une nouvelle méthode de travail ou d'un instrument de recherche a eu plus d'importance que la découverte d'un objet; les cent dernières années nous en ont donné plus d'un exemple. Ainsi l'invention de la pompe à mercure de Sprengel pour produire le vide a permis la découverte de la lampe à incandescence avec laquelle nous éclairons nos rues et nos maisons, du radiomètre de Crookes et de ce que nous sommes encore obligés d'appeler les rayons X. La photographie a été une nouvelle arme de recherche qui a permis à l'astronome de dresser la carte des astres visibles et invisibles et au physicien d'analyser les phases des mouvements rapides des corps. L'analyse spectrale a fourni une nouvelle méthode d'examen au chimiste, et elle a donné à l'astronome la clef de plus d'un problème.

Le champ de la science moderne est si vaste et, d'autre part, la spécialisation a pris une telle extension qu'il est absolument nécessaire, pour reviser les progrès effectués pendant le dernier siècle, d'adopter un principe de sélection qui nous permette de nous reconnaître dans cette masse de détails. Du point de vue positiviste les sciences principales sont : les mathématiques, l'astronomie, la physique, la chimie, la biologie, la sociologie et la morale, puisqu'elles sont les seules sciences qui soient essentielles à l'édification d'une philosophie scientifique. Par conséquent, dans les articles qui suivront, je traiterai brièvement des caractères généraux de la science au XIX[e] siècle en m'appuyant sur des exemples puisés dans ces sept sciences.

Il y a peu à dire concernant les mathématiques; car il n'y a pas été fait de découvertes comparables à l'application par Descartes de l'algèbre à la géométrie ou à la création du calcul transcendental par Newton et Leibnitz. Après la mort de Newton, survenue en 1727, l'œuvre des mathématiciens du XVIII[e] siècle fut de perfectionner le calcul infini-

tésimal, d'en combler les lacunes, de l'appliquer à l'étude de la physique et enfin de compléter la mécanique céleste. Ce travail se continua pendant tout le XIX[e] siècle, et la prédiction de Bacon se réalisait, à savoir que les différentes branches des mathématiques s'accrurent avec les progrès de la Physique. De fait, décrire les progrès des mathématiques appliquées équivaut à écrire l'histoire de la Physique moderne.

Les mathématiques du siècle ont atteint un tel caractère technique qu'elles n'ont guère d'intérêt que pour quelques spécialistes. Il faut cependant dire quelques mots de la géométrie de l'espace. Quelques mathémaciens du XIX[e] siècle estimant que le champ des mathématiques pures devenait très circonscrit quant aux considérations de simple réalité et d'utilité, pensèrent l'affranchir de toute notion d'usage et de réel et, donnant libre jeu à leur fantaisie, imaginèrent un espace à quatre dimensions. Sur cette fondation, ils érigèrent ensuite toutes sortes de théories.

L'imagination scientifique est une chose excellente et indispensable; son exercice constant est un facteur absolument essentiel de tout progrès scientifique, mais à la condition qu'elle soit disciplinée et basée, le plus possible, sur la réalité. Les mathématiciens de cette école imaginative semblent avoir oublié que leur science n'est qu'un instrument logique et que, comme dit Huxley, ce qu'ils en obtiennent dépend uniquement de ce qu'ils ont mis dedans. Si le point de départ manque de réalité, les conclusions ne peuvent être qu'imaginaires et ne sont, par conséquent, que des jeux d'esprit ingénieux,

(Traduit de la *Positivist Review*, par G. Tridon.)

(*A suivre.*) H. GORDON JONES.

LES TROIS HYGIÈNES[1]

I

. . . .

Il y a trois étapes dans le développement si rapide et si remarquable de l'hygiène, trois chapitres bien distincts, et je préfère dire, plus brièvement, trois hygiènes qui se superposent sans se contredire, et dont la dernière doit régler et coordonner les deux autres.

Il y a d'abord une *hygiène physiologique* qui repose sur le développement régulier de nos organes et l'harmonie de nos fonctions. Elle est fondée sur la connaissance de ces fonctions, sur les conditions de leur indépendance et de leur équilibre, sur la détermination de nos besoins réels, sur la connaissance des agents mécaniques, physiques et chimiques qui forment notre milieu extérieur, et de l'action de ces agents ainsi que des réactions correspondantes de notre organisme pour se défendre et s'accommoder.

Cette hygiène date de Lavoisier; il en est le vrai fondateur, et son nom, quoique célèbre, n'a vraiment pas la popularité qu'il mérite.

C'est lui qui donna à l'hygiène une base scientifique en découvrant l'oxygène et la composition de l'air, en faisant la théorie de la respiration et de la nutrition, celle des combustions organiques et de la calorification. Il fonda le dé-

1. Extrait d'une conférence faite, le 9 novembre 1903, à la mairie de Blois, aux instituteurs et institutrices de l'arrondissement de Blois, et aux élèves des écoles normales, sous la présidence de M. Périé, inspecteur d'académie de Loir-et-Cher. Une très intéressante conférence de M. l'inspecteur général Edouard Petit, sur les œuvres postscolaires, avait précédé celle du Dr Cancalon et avait été l'occasion de cette réunion.

terminisme chimique en montrant que la matière se transforme sans déperdition aucune.

Par lui, on sut de manière scientifique, c'est-à-dire démontrable, que notre vie est conditionnée par de continuels échanges chimiques; que l'oxygène est le comburant qui brûle les aliments puisés dans l'estomac; que le sang se décharge dans les poumons de l'acide carbonique qui est un résidu des combustions déjà opérées, et qu'il se charge d'oxygène pour de nouvelles combustions qui s'opèrent dans l'intimité des tissus.

Or, ce sont là des notions dont les déductions hygiéniques s'imposent.

Puisque la vie est un flambeau, ou, si vous préférez une comparaison plus exacte, puisque nous sommes comparables à une machine qui consomme du combustible, il faut qu'il y ait équilibre entre le combustible et la dépense de force.

La machine ralentit si le combustible manque; elle s'encrasse, s'obstrue, si le combustible est en excès. Pour que le combustible brûle complètement, il faut quantité suffisante d'oxygène.

D'autre part, tout ce qui active la respiration et la circulation active la nutrition.

Il est à peine besoin d'indiquer les conséquences qui découlent, par exemple, de la nécessité d'une large aération, d'un exercice suffisant, mais non excessif, d'une alimentation réglée proportionnellement à l'activité.

D'où réformes individuelles, familiales, urbaines, et enfin changement dans les mœurs.

La très profonde révolution opérée par les découvertes de Lavoisier, n'a pas eu un caractère subit; c'est très lentement que la routine a été vaincue, et aujourd'hui encore nous assistons au développement de leurs conséquences.

Quand on fait, larges et aérées, les maisons, les écoles, les chambres à coucher;

Quand on sort les lits des alcôves;

Quand on proscrit les braseros et les chaufferettes;

Quand on se livre aux divers sports;

Quand on combat l'alcoolisme et l'abus des viandes;

Quand on crée des parcs et des squares;

Quand l'Angleterre assainit ses villes et fait tomber ainsi de 40 °/₀ la mortalité par la tuberculose;

Quand l'Allemagne se couvre de sanatoriums;

Quand on fuit la ville pour courir à la mer ou à la montagne,

On fait de l'hygiène suivant Lavoisier.

Cela paraît banal aujourd'hui, mais il n'est pas indifférent que notre conduite soit fondée sur des motifs scientifiques. Cela seul rend les réformes durables, et impossibles les rétrogradations.

Cette hygiène physiologique se résume surtout en deux ou trois préceptes : pas d'excès, pas de privations, pas de surmenage, — de la mesure.

Sous la prédominence trop exclusive de ces découvertes et de cette hygiène, des théoriciens éminents, mais qui ne pouvaient pas prévoir le développement ultérieur de la science, ont appliqué ces vues à la médecine, et pensé que dans les maladies tout réside au fond en un excès ou en un défaut de réaction physiologique.

Mais ce n'est là qu'une partie de l'étiologie médicale, comme l'hygiène de Lavoisier n'est pas toute l'hygiène.

II

Les dernières années du XVIIIe siècle, si fécondes en grandes découvertes, avaient vu le médecin anglais Jenner faire la démonstration positive (sinon la découverte) de l'efficacité du vaccin. Il prouva qu'on pouvait l'inoculer et préserver ainsi de la petite vérole sans recourir à l'inoculation de la maladie même, toujours si dangereuse.

Cette immunité si facilement et si sûrement acquise excita l'admiration et l'enthousiasme, mais le fait resta isolé théoriquement, sans pouvoir être rattaché à aucun autre fait analogue, à aucune loi générale. Il n'eut donc aucune influence sur les théories médicales postérieures. Il n'en

fut pas tenu plus de compte que si c'eût été une anomalie, une singularité de la nature. Or, si nos explications sont souvent insuffisantes à encadrer les faits, les faits néanmoins ne sont jamais isolés.

Un homme devait venir et vint en effet, lequel, au vaccin trouvé par fortune, ajouta la série des vaccins créés systématiquement, en vertu d'une méthode générale. Cet homme fut Pasteur.

C'est un beau sujet que la vie de ce grand savant, et j'aimerais à dérouler devant vous le tableau merveilleux de ses découvertes, et à vous montrer comment elles s'enchaînent dans une heureuse progression, comment sa bonne étoile voulut qu'au lieu de s'attaquer au problème des maladies infectieuses sous leur aspect le plus compliqué, il put, n'étant pas médecin, étudier d'abord les faits les plus généraux et les plus simples.

C'est ainsi qu'il débuta par des études sur les cristaux, et, passant à celle des fermentations, démontra par quels procédés on stérilise et conserve à volonté les substances organiques, sans jamais observer la génération spontanée des germes vivants qui sont l'unique cause des fermentations. L'étude de la fabrication et des altérations du vin, du vinaigre, de la bière, etc., le familiarisèrent avec les formes et les propriétés de diverses espèces de microbes, et, par les services rendus à l'industrie, attirèrent sur lui l'admiration et donnèrent à sa parole une grande autorité.

L'étude de la maladie des vers à soie, dont il fut chargé par le gouvernement, le mit en présence d'un problème de pathologie limité et d'une facilité relative, mais gros de conséquences au point de vue des grandes causes morbides : contagion, hérédité.

Il isole et cultive divers microbes pathogènes et démontre que chacun d'eux est la cause unique et suffisante d'une maladie infectieuse définie.

Il a l'immense joie de découvrir le moyen d'atténuer la virulence de ces microbes et de réduire leur action à être préservatrice et vaccinatrice. Jenner est rejoint!

L'agent de mort pouvait donc servir à procurer l'immu-

nité et c'est là le chef d'œuvre de cet expérimentateur incomparable.

Les services rendus par lui eussent été encore immenses, quand même il se fût borné à démontrer la cause des maladies infectieuses, à prouver que le milieu extérieur n'est pas seulement physique et chimique, mais aussi biologique, fourmillant d'êtres invisibles, dont beaucoup nous sont funestes et auxquels il importe de fermer l'accès de notre *milieu intérieur.*

J'appelle votre attention sur cette notion de milieu intérieur, car elle est devenue capitale en médecine comme en hygiène.

Nous sommes formés d'une fédération d'éléments très petits ; les uns fixés dans des tissus, les autres libres et mobiles, tous baignés d'un liquide : sang, lymphe, sérosité, qui constitue leur milieu.

Protégé par la peau, la muqueuse et leur épiderme, ce milieu est garanti contre l'invasion des microbes. Sauf les plus subtils d'entre eux, ils n'y pénètrent guère qu'à la faveur d'une effraction de l'épiderme ou d'une blessure, accidentelle, chirurgicale ou obstétricale. Nous sommes prévenus, c'est à nous de nous défendre, et vous savez avec quel succès, le chirurgien, l'accoucheur, le médecin et surtout l'hygiéniste utilisent ces données.

L'action de Pasteur ne s'est pas bornée à ses propres découvertes. Celles-ci, malgré d'inévitables exagérations et de bien excusables anticipations, se montrent fécondes en solides conséquences et permettent les espérances les plus légitimes et les plus grandioses.

En inoculant le sérum des animaux immunisés, on a créé une méthode nouvelle : la sérothérapie, qui s'est montrée envers la terrible diphtérie d'une efficacité que ne se lassent pas d'admirer ceux qui ont connu l'impuissance des médications antérieures.

L'étude de ce milieu intérieur si compliqué, à laquelle s'acharnent chimistes, micrographes, physiologistes, nous réserve sans doute bien des surprises. De même que l'homme a réussi à se créer un milieu extérieur, en grande partie ar-

tificiel, ne pourrait-il pas modifier son milieu intérieur dans un sens favorable à la vie de ses organites? C'est l'espérance encore utopique que nous donne un homme d'une imagination géniale, le professeur Metchnikoff, de l'institut Pasteur.

Si l'hygiène, suivant Lavoisier, est l'*hygiène physiologique*, l'hygiène, d'après Pasteur, peut être appelée : l'*hygiène prophylactique*. Elle nous apprend à nous protéger contre toute la grande classe des maladies infectieuses. Ces deux hygiènes, loin de se contredire, se prêtent mutuellement main forte.

L'homme épuisé par les excès, le surmenage, les privations, l'être privé d'air et de lumière est la proie désignée des microbes. L'alcoolique, ce malheureux qui abuse d'un aliment violemment combustible et extrêmement diffusible, est voué aux formes les plus rapides de la tuberculose.

Et réciproquement, un bon équilibre physiologique nous préserve d'une foule d'agressions microbiennes réservées aux débiles. S'il ne nous sauve pas des infections les plus virulentes : rage ou charbon, fièvre jaune ou peste, etc., quand ces maladies nous sont inoculées, du moins nous sauvegarde-t-il, jusqu'à un certain point, dans la lutte.

III

L'hygiène physiologique et l'hygiène prophylactique, telles que nous les avons définies, ne sont pas toute l'hygiène. Elles ne comprennent pas tout ce qui est nécessaire à la plénitude, au développement et à la stabilité de la santé.

Je vous dirai quelques mots de la troisième étape de l'hygiène que je vous ai annoncée.

Jusqu'ici, tout, dans les explications qui précèdent, s'applique aussi bien aux animaux qu'à l'homme. Sans différer d'eux essentiellement dans sa constitution primitive, l'homme est pourtant autre chose, comme membre de l'Humanité, et il a prodigieusement développé sa vie cérébrale.

Le champ de ses désirs, de ses espérances, de ses regrets, de ses craintes, de ses souvenirs et de ses prévisions, s'élargit de plus en plus. La source des émotions ne tarit plus et par conséquent des répercussions sur la vie organique.

Car nous savons, depuis l'illustre Cabanis, combien réagissent l'un sur l'autre le moral et le physique de l'homme, ou plutôt par les progrès de la physiologie, nous comprenons de plus en plus la puissante centralisation que réalise en nous l'action partout présente du système nerveux, prolongement du cerveau.

D'autres nous ont enseigné comment nos instincts innés sont variés et contradictoires, et font de nous des êtres fluctuants et divers.

De son côté, l'histoire nous montre l'Humanité en continuelle évolution, c'est-à-dire en perpétuelle instabilité, toujours partagée entre la conviction d'hier et la vérité de demain, passant d'une forme sociale à l'autre, à travers des luttes continuelles.

Et pourtant nous avons besoin d'ordre et de fixité, nous avons besoin d'être d'accord avec nous-mêmes et de vivre en harmonie avec nos semblables.

L'animal est à peu près à l'abri des désordres cérébraux, mais il nous montre quelquefois la puissance de son besoin de sociabilité, en refusant de vivre séquestré de ses pareils.

Il y a donc, outre le milieu interne qui nous baigne et le milieu extérieur qui nous enveloppe, il y a *le milieu social* qui ne nous est pas moins indispensable.

Ce milieu social n'est pas composé des seules existences contemporaines, mais aussi des existences passées qui continuent à nous gouverner et dont nous sommes de tant de façons les héritiers et les débiteurs, et n'exclut pas nos futurs descendants. Il se modifie sans cesse et nous devons être, par devers lui, en adaptation continue. Il se compose essentiellement des collectivités qui nous enveloppent : famille, patrie, humanité.

Nos instincts égoïstes sont certainement indispensables et légitimes, mais ils doivent être réglés, sinon ils devien-

nent doublement perturbateurs en étouffant nos meilleures tendances, et, parce qu'ils sont insatiables, en nous mettant en lutte avec le milieu social.

L'hygiène mentale et morale implique donc la prépondérance de la notion de devoir et de subordination.

Ce serait un pauvre professeur d'hygiène, celui qui ne la placerait pas sous l'égide de la morale et du devoir social. Ce serait un professeur bien incomplet de morale, celui qui n'y ferait pas rentrer l'hygiène.

Si les motifs de l'hygiène doivent être tirés du devoir social, ce n'est pas seulement pour les ennoblir, c'est parce que là se trouve leur véritable source, et non dans l'intérêt personnel.

Que direz-vous au jeune homme auquel vous conseillerez la tempérance, la sobriété, le souci de sa santé, s'il vous répond qu'après tout il ne fait de mal qu'à lui-même et que sa santé ne regarde que lui?

Pouvez-vous ne pas invoquer le devoir social, ne pas lui dire qu'il manque à ses ascendants et à ses descendants, qu'il viole un dépôt, et ne pas lui expliquer le devoir rigoureux que lui crée la loi d'hérédité?

La sobriété, alors que tant de pauvres gens manquent de tout, n'est-elle pas un devoir social, avant d'être une prudence personnelle?

Je vous renvoie au philosophe qui a, le premier et le plus fortement, démontré ces principes, au fondatenr de la sociologie et de la morale positive, à Auguste Comte, et j'appelle cette hygiène morale et sociale, l'hygiène suivant Auguste Comte, l'*hygiène positive*.

. . . .

Dr CANCALON.

LE POSITIVISME ET LES FEMMES

Aucune autre religion ne donne aux femmes une place aussi élevée que le Positivisme. Aucune autre religion n'a affirmé aussi hautement leur supériorité morale et religieuse.

Nous savons tous combien l'adhésion des femmes est importante pour la religion surnaturelle, de même que nous savons tous ce qu'elles doivent à une telle religion. Les femmes reconnaissent instinctivement cette dette et suivent fidèlement les services religieux, acceptant passivement les doctrines et rites (même là où quelque doute sur leur vérité ou leur valeur pourrait naître dans leur esprit) comme des sujets sur lesquels elles ne sont pas appelées à juger. Chacun sait avec combien peu de vraie foi beaucoup d'hommes se soumettent aux coutumes religieuses, et combien l'habitude d'aller à l'église est communément regardée comme une chose bonne pour les femmes et les enfants, mais dépourvue de valeur morale pour les hommes. On rencontre partout des hommes entièrement ou partiellement émancipés des croyances théologiques et qui donnent un consentement froid ou simplement tacite à la religion en vogue. Mais il n'en est pas de même des femmes. Le fait qu'elles sont capables de soutenir une religion chancelante et en décadence, avec si peu d'aide du sexe fort, offre certainement un bel exemple de leur force morale. Cette attitude de dévouement au Christianisme est probablement destinée à durer longtemps encore, sans qu'il soit possible de transformer la situation. Il faut attendre que l'éducation fasse son œuvre en convainquant les femmes de la base irrationnelle des dogmes théologiques, comme préparation nécessaire à la religion basée sur le réel, sur le positif.

Aucun progrès considérable ne peut être accompli sans le secours des femmes; aussi dans la religion positive seront-

elles, en raison de leur nature affective, un élément essentiel de succès. On ne peut pas plus concevoir une famille sans femmes, qu'une religion sans femmes. C'est une des inconséquences du Christianisme que sa doctrine leur donne une place subordonnée, alors que sa propre existence est arrivée à dépendre de leur patronage.

« L'impulsion régénératrice resterait insuffisante, dit « Comte[1], sans l'intime concours de l'élément humain qui « représente le mieux le principe fondamental du régime « définitif, la prépondérance de la sociabilité sur la person- « nalité!... Si la nouvelle philosophie ne pouvait obtenir un « tel appui, elle devrait renoncer à remplacer totalement la « théologie dans son ancien office social. Mais la théorie « fondamentale, exposée au début de ce discours, garantit « déjà l'aptitude féminine du positivisme, encore plus direc- « tement que son efficacité populaire. Car son principe uni- « versel, sa manière de concevoir et de traiter le grand pro- « blème humain, n'offrent qu'une consécration systématique « des dispositions qui caractérisent spontanément les femmes. « A ce sexe, comme au peuple, il ouvre une noble carrière « sociale, en même temps qu'il assure de justes satisfac- « tions personnelles. »

Une des caractéristiques de Comte est qu'en comptant sur l'influence du Positivisme sur les femmes, il prend sur lui de donner un aperçu final de l'organisation sociale (conformément à la doctrine positive), qui est idéal ou problématique. Il accorde toujours crédit à la société pour ses bonnes qualités, comme si ces qualités étaient à peu près également distribuées, et il suppose préalablement une quantité de connaissances philosophiques et historiques généralement répandues et suffisantes pour appuyer ses déductions. Il croit les femmes capables d'apprécier le principe du catholicisme à sa meilleure période, c'est-à-dire tant que son but était la subordination de la politique à la morale, et pense qu'elles regrettent le déclin de la chevalerie du moyen âge avec son dévouement romanesque aux femmes. Quelles que soient leurs connaissances historiques

1. *Politique positive*, tome I, p. 208-9.

(et elles sont généralement minimes) les femmes intelligentes consentent volontiers à ce que la politique soit subordonnée à la morale, qnoique malheureusement elles confondent quelquefois la morale avec les sentiments de convention ou de parti, erreur qui provient très souvent de leurs guides religieux; les hommes ordinairement discutent la même question avec ardeur. La Politique est une chose, disent-ils, et la morale en est une autre, de même qu'il est dit de la religion et des affaires. Ceci fait ressortir la différence radicale entre le Positivisme et les autres religions théologiques.

Les trois principales forces de la société sont : l'activité, l'intelligence et la morale ou le sentiment. L'activité et l'intelligence sont plus particulièrement les fonctions des hommes; l'affection est spécialement l'élément des femmes. Il est certain que parfois, il y a des femmes qui surpassent les hommes en capacités pratiques, de même que d'autres les dépassent en forces intellectuelles, tandis que certains hommes sont plus moraux, plus sympathiques et ont plus de ce que nous désignons par cœur que certaines femmes. Mais, en prenant les femmes en général, nul ne voudra, je pense, discuter leur supériorité affective sur l'homme.

De même que l'activité ou la force intellectuelle peuvent être déprimées ou stimulées par l'action sociale, l'élément affectif de notre nature peut être encouragé ou refroidi.

L'intention avouée de toutes les religions est de stimuler cet élément moral. Aucune religion n'a jamais prétendu atteindre son but par l'industrie ou n'importe quelle forme d'activité seule, ni par n'importe quelle quantité de force intellectuelle seule. Toutes ont reconnu en théorie l'éminente importance de l'élément moral dans l'amélioration de l'espèce. Mais dans les religions surnaturelles, il a été possible de séparer ces éléments, de divorcer l'intelligence et l'activité du sentiment, afin de donner naissance à l'assertion très ordinaire que la religion n'a rien à faire avec deux de ces forces, de sorte que l'esprit de cette assertion gouverne une bonne partie de notre vie sociale et industrielle. Or, par religion positive, nous comprenons un pouvoir moral

qui peut pénétrer à travers tous les éléments de notre nature, n'excluant ni l'intelligence ni l'activité, et rejetant seulement ce qui est fictif ou purement spéculatif. Comme les autres religions, le Positivisme donne la prééminence à l'élément moral, mais il en indique le développement dans l'Humanité autant qu'il indique le développement des autres forces actives et intellectuelles, ne se préoccupant pas de la prétendue origine divine de n'importe quel trait du caractère humain. Il[1] ne se base pas sur la croyance de l'indémontrable, ou la foi dans l'inconnu, comme le fait la religion surnaturelle.

Cependant le Christianisme, à son apogée, fit peut-être plus que n'importe quel autre pouvoir pour élever la femme dans l'estime générale, spécialement par la déification de la Vierge qui, par sa tendresse et sa pureté, diffère tellement des déesses des autres religions polythéistes. Car le Christianisme est seulement monothéiste en théorie; en pratique il est polythéiste et doit beaucoup de son succès à l'adaptation de ses saints aux conditions sociales, assurant ainsi l'amour et la gratitude de ses adeptes. La Trinité réelle[2] du Christianisme est celle du Père, de la Mère et du Fils. Ils sont presque de conception humaine, tandis que le Saint-Esprit n'a jamais été qu'un fantôme. La prééminence de l'image de la Vierge dans l'art est une indication de la place qu'elle a toujours tenue dans le cœur des catholiques. Le Protestantisme a rejeté la Vierge comme déesse et a perdu ainsi les bienfaits de son culte; c'est pourquoi, il n'est que le corps mutilé du Catholicisme prétendant parfois détester les membres qu'il a perdus, et d'autrefois essayant faiblement d'en faire surgir des imitations.

Mais l'Eglise catholique, même à son apogée, n'a jamais donné une place aussi importante aux femmes que celle que le Positivisme leur donne. Elle emprunta au mythe judaïque l'histoire de la création, mais ne put s'élever suf-

1. *Le Positivisme.*

2. Lorsque le cardinal Vaughan, le cardinal-archevêque de Westsminster, fit devant son chapitre sa profession de foi sur son lit de mort, il se recommanda à *Jésus, Joseph* et *Marie*. P. D.

fisamment au-dessus de la moyenne du courant social, même pour s'opposer, dans une large mesure, aux effets de la coutume et de la croyance générale. L'évolution lente du culte de la Vierge accomplit bien des choses, mais la Vierge était unique, et le seul moyen d'approcher de sa perfection était de renoncer à la maternité, qui seule lui donna la place qu'elle occupe dans le Panthéon du Christianisme. Néanmoins, la tendresse de la nature de la Vierge fut reconnue et adorée et éveilla les mêmes qualités dans ses adorateurs. C'est là et là seulement que réside son bienfait durable.

Le Mahométisme adopta aussi les légendes judaïques. Il avait à faire avec des races plus arriérées que celles qui subirent l'influence du Christianisme, mais il fit plus qu'on ne pourrait imaginer pour améliorer le sort des femmes. Il régla la polygamie, prescrivit des devoirs envers la femme, et définit sa situation légale. Cependant le Christianisme et le Mahométisme ont toujours prêché l'infériorité essentielle de la femme par rapport à l'homme; infériorité voulue par Dieu, disent-ils, et considérée comme une doctrine en conformité avec la légende de la Création.

Ce n'est que lorsque les fictions théologiques sont rejetées et qu'un système social fondé sur une base scientifique est accepté, que la véritable position de la femme dans l'organisme social peut être convenablement déterminée. Les questions de supériorité ou d'infériorité absolue des sexes tombent, juste comme les fictions de la théologie cessent d'avoir une place dans les pages d'un historien sérieux. Nous ne parlons pas de la supériorité ou de l'infériorité essentielle d'une fleur mâle ou femelle, d'un insecte mâle ou femelle, d'un oiseau mâle ou femelle, ou de tout autre animal, sauf quant à la forme extérieure ou la couleur qui peuvent plaire à nos sens. Un sexe est le complément nécessaire de l'autre, il en est de même pour l'homme. La complexité des différences entre les sexes peut être plus grande chez les animaux inférieurs, mais ces différences sont des phénomènes de l'organisme humain qui doivent être acceptées sans discussion.

En désintéressement, en sympathie sociale, en moralité, la femme est supérieure à l'homme. En force physique, intellectuelle et pratique, l'homme est supérieur à la femme. Dans l'activité laborieuse et ininterrompue nécessaire au succès, tel que dans la lutte contre les difficultés quotidiennes, l'homme commande nécessairement, mais la femme, quoique participant à cette lutte, a la fonction capitale de modifier la rudesse de l'homme.

La difficulté d'assimiler les doctrines positivistes à cet égard, provient surtout de ce qu'il nous apparaît comme les conséquences des conditions d'éducation et des arrangements sociaux qui, pour le présent, sont étrangers aux conditions actuelles de notre existence. Tant que les politiciens pratiques n'ont aucune conception des cas moraux soumis à leurs décisions; tant que le niveau moral de la société entière s'abaisse de toutes parts par les mauvais exemples, des principes tels que ceux énoncés par Comte semblent bien éloignés de pouvoir être mis en pratique par quelqu'un, et les femmes, en beaucoup de cas, concluent qu'il y a quelque chose d'inexplicable dans le cours des choses, qu'elles n'y peuvent rien, qu'en vérité elles ne se trompent pas et que leurs meilleurs sentiments instinctifs sont justes. Mais ceci est une phase passagère, une crise dans la maladie sociale qui devrait stimuler nos efforts pour arriver à une régénération morale par la religion positive. Naturellement on n'arrivera jamais à la perfection sociale. Comme dit Comte : « Malgré tout ce qu'on essaiera d'accomplir, il « faudra toujours reconnaître que les imperfections de la « nature humaine offrent un obstacle éternel au but que se « propose le Positivisme, la victoire des sympathies sociales « sur l'égoïsme ».

Les forces nécessaires pour tout progrès possible existent en abondance. Ni l'intelligence, ni l'activité, ni le sentiment ne font défaut. Mais dès que ces forces ne sont plus convergentes, lorsqu'elles ne sont plus harmonieuses et subordonnées aux plus hautes lois morales que nous connaissons, elles sont alors dépensées en pure perte, proportionnellement à leur désordre. Des penseurs, des travailleurs et

des femmes peuvent tous avoir peu de sympathies sociales. Des penseurs peuvent se servir de bases fausses ou imparfaites, des ouvriers peuvent travailler sans soin, sans penser à rien qu'à leurs gages, des femmes peuvent perdre une partie de leur tendresse et ne pas réussir à modifier la rudesse de la nature de l'homme, et de toutes les infortunes qui peuvent arriver à l'homme cette dernière est peut-être la plus sérieuse et la plus rétrograde. D'un autre côté, si vous laissez la tendresse des femmes se développer par la vie domestique et l'assurance d'un appui suffisant du sexe fort, il s'élèvera un courant moral qui conduira plus sûrement que tout autre chose vers un progrès réel. C'est par un développement plus large et plus général de ce qu'il y a de meilleur en elle, qu'elle obtiendra plus de respect et d'égards, plus de véritable admiration de l'homme, qui la considèrera comme le représentant des plus hautes qualités morales de l'espèce, comme le soutien du pouvoir spirituel, en raison de sa force persuasive et de sa tendresse, qui rendront son rôle immédiatement effectif. Par l'éducation systématique, la clarté de jugement, qui, même maintenant, est la caractéristique des femmes instruites, et par un progrès moral, il y aura des chances d'utilité sociale d'un ordre plus savant, le ton de la conversation sera plus élevé.

Comte espérait beaucoup de la reconstitution du salon tel qu'il florissait en France au XVIII[e] siècle. A l'époque de Comte cette institution était tombée en décadence, mais il espérait qu'elle renaîtrait un jour parmi toutes les classes de la société.

Donc la vie des femmes doit être essentiellement familiale. Leur principale place doit être au foyer domestique. Mais quand il y a impossibilité, comme cela l'est très souvent dans les conditions sociales actuelles, les femmes devraient toujours avoir pour but d'arriver à la vie domestique, et d'estimer cette vie autant que possible dans toutes les circonstances, même contraires, où elles seront placées. La pensée du foyer ne devrait jamais être longtemps absente de leur esprit et être d'un degré plus intense qu'il n'est possible aux hommes, bien que ceux-ci puissent

sentir de l'attachement pour lui. Si la vie des femmes est proprement domestique, il s'ensuit que le devoir des hommes est de les protéger; donc, ce devoir devrait être présent à l'esprit et mis en pratique partout où c'est possible.

Comte croit que la femme, en tant que mère, doit avoir une capacité d'enseigner les enfants qui malheureusement n'est pas commune, la condition anarchique de l'éducation morale du temps présent étant la cause d'un désordre auquel, nous l'espérons, le Positivisme portera remède.

La part d'éducation laissée à la mère ne doit pas être confondue avec ce que nous désignons généralement sous le nom d'instruction : elle devrait plutôt être la simple éducation des sens et, par dessus tout, la direction des affections dans le bon chemin. Une éducation si simple serait peut-être au-dessus des capacités de bien des mères, et c'est un des faits les plus regrettables de notre vie sociale, et qui rend peut-être plus grand le besoin d'une loi sociale telle que le Positivisme la conçoit. Jusqu'à ce que les femmes aient pleinement conscience de leur pouvoir et de leur devoir de guider le développement du caractère de leurs enfants, la morale sociale ne fera pas de grands progrès. Il est évident aussi que notre puissance morale s'accroît en faisant l'éducation des enfants et que, par là, l'influence morale que la femme exerce sur l'homme est plus effective.

Toutes les femmes ne peuvent être mariées et toutes les femmes mariées ne seront pas mères. Dans le recensement de 1901, il y avait en Angleterre et dans le pays de Galles, plus d'un million de plus de femmes que d'hommes. Dans le comté de Londres, il y avait un excès de plus d'un quart de million. Un grand nombre de femmes doivent, par suite, travailler pour vivre comme les hommes, ou bien, des hommes doivent subvenir à leur existence. Et, en fait, les femmes ont toujours travaillé ainsi, se livrant à des occupations leur convenant plus ou moins et plus ou moins légitimes. Il y a la grande classe des servantes qui, à Londres, compte plus de trois cent mille personnes. Grâce à un plus

profond sentiment de la responsabilité morale, tel que l'établit le Positivisme, la situation des domestiques pourrait être beaucoup améliorée. Comte pensait qu'ils devraient être incorporés à la famille, et que les chefs de famille faisant de semblables incorporations auraient le sentiment de la responsabilité qu'une telle incorporation entraînerait. Il faut convenir que cela serait difficile dans bien des cas; peut-être impossible dans beaucoup d'autres. Mais on devrait toujours, autant que possible, travailler à atteindre ce but. La vieille habitude de réunir les domestiques une ou deux fois par jour pour la prière en commun est, autant que je le sache, la seule pratique qui se rapproche le plus de la conçeption positiviste. Mais, même cet usage a presque disparu, après avoir pris une couleur d'hypocrisie que remarquaient également maîtres et serviteurs. Depuis longtemps il y a tendance à amoindrir ou à détruire tout ce qui est pareil à l'ancienne dignité affectueuse du service, qui existait souvent mais pas toujours, et de réduire les rapports à de simples marchés économiques.

Comte pensait que toute éducation, sauf l'éducation élémentaire, devrait être donnée par les hommes et que l'enseignement serait le même pour les deux sexes. Mais cette possibilité suppose une organisation, grâce à laquelle des positivistes instruits systématiquement seraient répandus en nombre suffisant dans la société; actuellement elle ne peut être considérée que comme une utopie. Cette préférence pour les maîtres masculins repose sur la conception de la supériorité intellectuelle de l'homme, vérité qui est à peine discutable; mais la disproportion qui existe actuellement en Angleterre entre le nombre des hommes et celui des femmes permet à des milliers d'institutrices d'être assurées de garder leur situation.

Comte s'opposait, et avec justice, à tout travail de la femme, trop en dehors des occupations domestiques ou semi-domestiques. Néanmoins il y a diverses formes de travaux faciles où les femmes peuvent réussir, et où, dans les conditions actuelles, ce ne serait qu'obstination doctrinaire et aveuglement que d'y faire objection. Mais il y a des dizaines

de milliers de femmes qui se livrent à des travaux qui, lorsqu'on considère le point de vue social et industriel, seraient mieux exécutés par les hommes, et où leur concurrence aggrave les conditions de la vie industrielle et sociale. Quelques-uns des travaux les plus malsains, les plus rudes, les plus monotones, sont faits par les femmes, à leur grand détriment moral et physique. Dans le Lancashire et le Yorkshire, où plusieurs milliers de femmes travaillent aussi durement que les hommes et aux mêmes espèces de travaux, les syndicats ont apporté quelque amélioration aux plus mauvaises de ces conditions, et il faut espérer que les syndicats de femmes dans tout le pays se développeront de plus en plus. Si non, la concurrence industrielle entre les sexes continuera, si même elle ne s'accroît pas. Le Parlement ferait bien de défendre le travail en fabrique des femmes mariées, dans les intérêts de la santé et de la moralité publiques. On peut difficilement espérer davantage, quand il y a si peu de stimulant moral pour contrebalancer le matérialisme qui s'empare de la société. Seule, la grande réforme morale qu'envisage le Positivisme peut modifier ces conditions ; et aussi sombre que soit la perspective, nous devons toujours garder devant nous les principes définis qui, nous le croyons, doivent être généralement acceptés avant qu'aucun progrès considérable puisse être accompli.

Les femmes ne peuvent tendre leur activité ou même leur force intellectuelle vers une concurrence féroce avec les hommes, sans perdre la dignité de leur nature. Voilà le danger réel de tous les projets d'émancipation de la femme. On doit rendre justice aux bonnes intentions de ceux qui préconisent de pareils mouvements, mais ils ne font reposer leur plaidoirie sur aucun grand principe de science sociale, mais sur un amour imaginaire de la justice en faveur du sexe faible, supposant la possibilité de développer chez les femmes des forces qui sont les prérogatives naturelles et essentielles de l'homme ; ils espèrent y arriver sans détruire le charme particulier de la femme, sa tendresse et son altruisme. Il serait tout aussi raisonnable

d'espérer conserver toutes les forces masculines, en transférant à l'homme les occupations habituelles de la femme. Prétendre que les femmes sont comme les hommes, en toutes choses, excepté dans la seule fonction distinctive de leur sexe, et qu'elles peuvent atteindre le même niveau de force que les hommes sans atrophier leur faculté affective, c'est ignorer toute l'expérience du passé.

Il est aisé d'exagérer le mal probable qui pourrait être fait par de semblables projets d'émancipation. Jamais, ni pour longtemps, ils ne pourront être acceptés par un grand nombre de femmes. Quand de pareilles doctrines sont acceptées par des femmes, elles rendent plus arides celles qui sont déjà insensibles et égoïstes, mais les meilleures natures n'éprouvent bientôt que de la répugnance. Il est aussi impossible de modifier la tendresse naturelle de la femme que de modifier sa forme corporelle, quoique l'essai puisse produire un mal temporaire.

La difficulté de rendre le Positivisme attrayant pour les femmes était reconnue par Comte lui-même, convaincu, comme il l'était, que leur adhésion est nécessaire à son succès. Il semble avoir entrevu combien la méthode abstraite et le style aride, — le seul dans lequel il était capable d'exprimer ses pensées, — sont étrangers aux habitudes intellectuelles des femmes et il dit presque désespérément, que l'avenir du Positivisme dépend uniquement d'une femme qui viendra interpréter ce qu'il a dit dans un langage mieux adapté à leur nature et à leur habitude de penser.

« Jusqu'alors, dit-il, on les supposera même impropres à comprendre jamais la nouvelle philosophie malgré leur affinité spontanée pour le positivisme[1]. »

La vraie difficulté consiste à trouver des femmes ou des hommes qui puissent consacrer une attention sérieuse à des lectures systématiques et à des pensées profondes. La croissance rapide du journalisme qui occupe notre attention à chaque heure du jour, et les habitudes de trop grande activité (dues à la télégraphie sous toutes ses formes)

1. *Pol. Positive*, vol. I, p. 266-267.

que donnent les affaires, quelque précieux qu'elles puissent être matériellement, ne mènent guère vers l'étude paisible. Il y a aussi l'habitude des concours aux emplois plus lucratifs, qui entrave le développement du cerveau, et qui, dans neuf cas sur dix, mène à la nausée intellectuelle, affaiblissant le pouvoir de l'éducation et l'empreinte du maître et partout où il n'y a pas une vigueur morale et mentale exceptionnelle, mène à la soif des plaisirs excitants.

La religion dominante ne demande que de la complaisance pour les usages que la tradition justifie, et qui, au pire, sont jugés inoffensifs, tandis que le caractère indémontrable des doctrines est supposé donner la foi qui est tout ce qu'on demande des adeptes. Mais le Positivisme suppose une révolte contre tout ce qui est faux en religion, et demande qu'elle se répande en une influence spirituelle, s'infiltrant à travers toute notre vie publique et privée. Une telle demande est étrangère à la conception générale de la religion ; elle devrait s'adresser spécialement aux femmes qui ont le plus à perdre dans l'abaissement des idéals religieux. Jusqu'à ce que les femmes aient compris l'impuissance comparative de la théologie pour guider notre vie publique et privée, jusqu'à ce qu'elles voient clairement pourquoi la religion généralement acceptée a si peu d'influence sur les hommes politiques qu'elle peut être totalement ignorée comme inapplicable à n'importe quelle question importante, comme dans le cas de la dernière guerre, jusqu'alors, les femmes seront difficilement préparées à abandonner leur foi habituelle.

Mais, lorsqu'elles seront convaincues que la raison de cette impuissance réside dans les chimères des doctrines surnaturelles, qui par suite se rendent inapplicables à tous les problèmes de la vie, elles viendront à cette religion plus satisfaisante, parce qu'elle est universellement applicable, la religion de l'Humanité.

ROBERT NEWMAN.

Traduit, par Mlle K., de la *Positivist Review*.

DE L'UNITÉ DE LA VIE ET DE L'ŒUVRE D'AUGUSTE COMTE

La *Positivist Review* du 1er décembre dernier, vient de publier la traduction anglaise d'une lettre d'Auguste Comte à Mme Austin, qui a déjà paru dans la *Revue Occidentale* du 1er novembre 1898, en la faisant suivre des réflexions suivantes de M. Bridges que nous sommes trop heureux de reproduire. L. R.

La lettre d'A. Comte à Mme Austin, dont il est question ici, fut écrite le 4 avril 1844, un an avant que commençassent les relations du Maître avec Mme Clothilde de Vaux et deux ans après l'achèvement du *Système de Philosophie Positive*. Envisagée comme lien entre la première partie de sa carrière et la seconde, cette lettre est d'un extrême intérêt. Elle donne une nouvelle preuve, s'il en était besoin, de l'unité de but et de méthode qui domine l'œuvre du commencement à la fin.

Ainsi qu'on le verra, le sujet de la lettre est la *Prière*. Il semblerait que sa correspondante ait exprimé quelque doute sur la question de savoir comment les émotions et aspirations pouvaient trouver place dans la Philosophie Positive. La réponse de Comte est décisive et extrêmement remarquable.

Les formes que la prière a prises sous l'influence de la croyance théologique ont passé ou sont en voie de disparaître rapidement. Mais l'essence reste : l'émotion profonde, l'aspiration ardente vers ce qui est meilleur, plus noble, plus élevé, ne seront pas affaiblies mais plutôt fortifiées, lorsque l'homme passera des songes nuageux d'un monde surnaturel à la claire vision des réalités de la vie. Comte

parle de sa propre expérience. La vie austère du penseur solitaire n'a jamais atténué en lui les impulsions sympathiques à l'égard de ses semblables aussi bien dans ses relations usuelles avec eux que dans ses laborieuses méditations philosophiques. « Dieu n'est pas plus nécessaire au fond pour aimer et pour pleurer, que pour juger et pour penser. »

Tout ceci, ajoutait-il, ressortira clairement lorsque le moment viendra d'exposer cette partie de la philosophie positive relative aux impulsions et aux émotions.

Point n'est besoin de rappeler que, dès ses premiers volumes, Comte ne caresse jamais l'illusion que la régénération puisse être le résultat exclusif de conceptions philosophiques, si originales, si profondes soient-elles. La loi des trois états, la loi de classification des sciences abstraites, la loi de transformation de la vie militaire en vie industrielle ont été, sans aucun doute, les conditions indispensables d'une telle régénération. Sans elles, les penseurs fussent restés exposés à errer sans but parmi les utopies de renaissance théologique ou à se perdre dans les abstractions métaphysiques. Mais parallèlement à l'établissement d'une saine philosophie, une série d'efforts de nature toute différente était nécessaire.

« Pour qu'un nouveau système social s'établisse, dit « A. Comte (*Politique positive*, vol. IV. Appendice), il ne « suffit pas qu'il ait été conçu convenablement, il faut en- « core que la masse de la société se passionne pour le cons- « tituer. Cette condition n'est pas seulement indispensable « pour vaincre les résistances plus ou moins fortes que ce « système doit rencontrer dans les classes en décadence. « Elle l'est surtout, pour satisfaire ce besoin moral d'exal- « tation inhérent à l'homme, quand il entre dans une car- « rière nouvelle; sans cette exaltation, il ne pourrait ni « vaincre son inertie naturelle, ni secouer le joug si puis- « sant des anciennes habitudes, ce qui, néanmoins, est né- « cessaire pour laisser à toutes ses facultés, dans leur nou- « vel emploi, un libre et plein développement.

« ...... On ne passionnera jamais la masse des hommes « pour un système quelconque, en leur prouvant qu'il est « celui dont la marche de la civilisation, depuis son ori- « gine, a préparé l'établissement, et qu'elle appelle aujour- « d'hui à diriger la société. Une telle vérité est à la portée « d'un trop petit nombre d'esprits, et exige même de leur « part une trop longue suite d'opérations intellectuelles, « pour qu'elle puisse jamais passionner. Seulement, elle « produira, dans les savants, cette conviction profonde et « opiniâtre, résultat nécessaire des démonstrations posi- « tives, et qui offre plus de résistance, mais par cela même « aussi moins d'activité, que la persuasion vive et entraî- « nante produite par les idées qui émeuvent les passions.

« Le seul moyen d'obtenir ce dernier effet consiste à pré- « senter aux hommes le tableau animé des améliorations « que doit apporter dans la condition humaine le nouveau « système, envisagé sous tous les points de vue différents, « et abstraction faite de sa nécessité et de son opportunité. « Cette perspective peut seule déterminer les hommes à « faire eux-mêmes la révolution morale nécessaire pour que « le nouveau système puisse s'établir. Elle seule peut re- « fouler l'égoïsme, devenu prédominant par la dissolution « de l'ancien système, et qui, lorsque les idées auront été « éclaircies par les travaux scientifiques, sera le seul grand « obstacle au triomphe du nouveau. Elle seule enfin peut « tirer la société de l'apathie. et lui imprimer, d'ensemble, « cette activité qui doit devenir permanente, dans un état « social qui tiendra toutes les facultés de l'homme en action « continue. »

Dans les années qui suivirent, Comte posa les bases scientifiques de reconstruction sociale. Le système de Philosophie positive fut achevé en 1842. Les lecteurs attentifs remarqueront dans le dernier volume, spécialement aux 57e et 60e chapitres qui indiquent l'orientation de ses pensées vers un système de moralité sociale qui constitue la superstructure de son vaste édifice. Dans le quatrième volume, en montrant l'énergie de l'homme soutenue par son

commerce avec les dieux, Comte parle des conditions remarquables introduites dans la nature humaine par l'important phénomène moral et mental de la Prière dont les résultats sont très appréciables si l'on considère ce premier stade de notre évolution. Dans le 6e volume, il indique qu'une des principales fonctions du nouveau pouvoir spirituel sera d'imiter sagement le Catholicisme en organisant un ensemble d'institutions publiques et privées ayant pour objet de vivifier, de stimuler notre faculté de solidarité sociale. Et comme cette solidarité est incomplète si l'on n'y ajoute le sens de la continuité historique de notre race, le Positivisme mettra en jeu un de ses meilleurs attributs en établissant un système de commémoration universelle dont le Catholicisme ne nous a donné qu'une esquisse, le caractère étroit et absolu de ses principes lui interdisant de concevoir comme un tout le passé de l'Humanité. Il ajoute encore que la Morale positive visera toujours à nous convaincre que le bonheur humain est inséparable de la reconnaissance des actions bienveillantes et des émotions sympathiques à l'égard du genre humain et que ces sentiments doivent s'étendre à tous les êtres sensibles dans la mesure de leur utilité sociale.

Ce qui précède nous permet d'apprécier l'état d'esprit de Comte lorsque la lettre à Mme Austin fut écrite. La Philosophie positive ne s'était jamais présentée à lui comme étant uniquement une règle pour bien penser, mais aussi pour bien sentir et bien agir ; et le moment était venu de faire connaître à ses semblables la triple nature du problème. Cette lettre pourrait être comparée à celle écrite à Mme Clotilde de Vaux, en juin 1845, sur la Commémoration sociale (*Politique positive*, vol. I) et aussi au chapitre final de l'*Exposé général du Positivisme,* publié trois ans après, et dans lequel, pour la première fois, le Positivisme est envisagé comme religion ; cette dernière expression ayant été, jusqu'alors, employée par Comte dans son acception théologique.

En 1845-46, une grande crise surgit dans sa vie privée. Nous n'essaierons pas de diminuer l'influence que son affec-

tion pour Mme Clotilde de Vaux eut sur ses pensées et ses sentiments. Mais, par contre, il est hors de doute que si cette crise donna plus d'ampleur à son œuvre, elle n'en changea ni le caractère, ni le but. Du commencement à la fin de sa carrière, ses efforts philosophiques tendirent vers la Religion de l'Humanité, centre de nos sentiments, de nos pensées et de nos actes. Avant la crise, pas moins qu'après, la prière fut pour lui un facteur important de la formation et de l'entretien de l'idéal.

J.-H. Bridges.

(Traduit de l'anglais par G. Tridon)

BULLETIN DE L'INDE

LES ÉTATS INDIGÈNES DE L'INDE

Les journaux en Angleterre ont réussi à persuader leurs lecteurs que le Durbar de Delhi fut bien vu par les Hindous et qu'il a considérablement augmenté la loyauté du peuple indien envers ses maîtres britanniques. Pour preuve de ceci on se contente de citer le goût des Orientaux pour les cérémonies et le faste, sans vouloir rien entendre de contraire à cette manière de voir. J'étais dans l'Inde pendant le Durbar et il ne m'a pas semblé qu'il fut populaire ; au contraire, je remarquai qu'il causait beaucoup de mécontentement. Je n'avais qu'à dire que j'avais assisté au Congrès national et que je n'avais pas été au Durbar et je voyais que cela me faisait bien voir partout des Hindous. Il n'est pas du reste difficile d'expliquer pourquoi les Hindous n'aiment pas le Durbar de Delhi. Des gens qui se plaignaient depuis longtemps de l'argent gaspillé par le gouvernement ne devaient pas être disposés à se réjouir d'une cérémonie si coûteuse; tandis que ceux qui s'occupent de questions politique voyaient avec peine ce qui leur semblait un nouvel effort pour diminuer le prestige des princes indigènes. La proposition que les fils de princes régnants seraient les pages du Vice-Roi — proposition qui fut depuis retirée et qui montrait que le gouvernement ne comprenait pas les opinions indiennes — laissa des pensées indignées et amères. Le Nizam — du moins on l'assure couramment — en rendant hommage, a recouvert son prestige en lisant une phrase dans laquelle il se qualifiait d'*allié* de l'Empereur-Roi et cette assertion fut bien reçue dans toute l'Inde surtout parce que le Nizam, entouré de parents puissants et ayant un nombreux harem, n'avait jamais montré qu'il eût un caractère énergique. Ce ne fut seulement pas parmi les Indiens seuls que ces effets du Durbar furent reconnus car bien des Anglais dans l'Inde le

louèrent parce que, disaient-ils, il forcerait ces gens-là — c'est-à-dire les chefs indigènes — à savoir tenir leur place.

On demandera naturellement pourquoi des Indiens vivant directement sous le gouvernement de la Couronne britannique désirent honorer les Chefs indigènes et s'indignent si on essaie de diminuer leur prestige. D'après l'opinion des Anglais aux Indes, les habitants de ces États vivent sous des despotes qui ont moins d'énergie, de respect pour la liberté personnelle, de capacité administrative que le plus petit des fonctionnaires anglais. Si en somme leur gouvernement vaut quelque chose, c'est grâce à l'exemple des Anglais et aux soins vigilants du Résident anglais. S'ils n'étaient pas là, les pires effets de la tyrannie asiatique renaîtraient comme jadis, avant que les Anglais ne vinssent protéger les Indiens contre eux-mêmes. Par son annexion de l'Inde Lord Dalhousie rendit un grand service aux habitants de ce royaume, et restaurer le gouvernement indigène dans un district quelconque seraitt presque un crime commis contre cette population. Il est vrai qu'un ou deux écrivains en Angleterre, que leur sympathie pour le peuple indien rend dignes de l'attention du public, ont une opinion différente. Pour eux les Etats indigènes libérés des maux économiques de l'Inde britannique sont des oasis bénis au milieu d'un désert dévasté par la famine. La vérité ne se trouve dans aucun de ces systèmes. Les Etats indigènes ne sont pas économiquement indépendants, et il y a de fortes raisons pour lesquelles les Indiens doivent désirer les préserver et font bien de regretter tout ce qui pourrait diminuer le prestige des chefs indigènes.

L'étendue du pays sous l'administration de ces chefs est plus grande qu'on le croit ordinairement. Plus d'un tiers de l'Inde et peut-être le cinquième de sa population est gouverné par eux. On les trouve un peu partout. Il y en a quelques-uns dans les Himalayas et dans le Punjab. Au sud de cette province il y a le groupe nombreux de Rajputana, et dans l'un de ces Etats, Oodeypore, les chefs prétendent descendre du héros épique Rama, ce qui leur donne des ancêtres autrement lointains que les descendants de Alfred et de Hugues Capet. Puis il y a les Etats de Kattywar, qui, dans ce coin éloigné, ont survécu à la formation et à la chute d'Empires. Dans l'ouest et le centre de l'Inde il y a ce qui reste des royaumes des Mahrattes — les territoires de Scindia, d'Holkar et du Gaekwar de Baroda. En outre il y a le pays du Nizam qui a une population double de celle de l'Irlande, et les Etats prospères de Mysore et de Travancore, tandis que le

Rajah de Cochin, dont les ancêtres furent les premiers à entrer en relation avec les Européens, existe toujours. Pendant mon séjour dans l'Inde j'ai visité cinq de ces Etats : l'Etat mahométan de Hyderabad, les Etats mahrattes de Gwalior et de Baroda, Jeypore dans le Rajputana et Limdi dans le Kattywar ; dans cet Etat, j'étais le seul Européen et mon boy, de Madras, le seul chrétien.

On ne pouvait certainement pas dire que tous ces Etats avaient pu échapper à la famine et on pourrait conclure que la pauvreté de l'Inde n'a rien à voir avec la politique. Mais en fait l'Inde britannique domine les Etats indigènes politiquement et économiquement. L'exportation des produits de l'Inde doit se faire par les grands ports qui sont dans le territoire britannique, et, de cette manière, les effets du drainage, en augmentant le prix de ce qui est importé et en diminuant ce qui est exporté, sont sentis partout. De même ces Etats sont exposés à l'invasion des produits à bon marché de l'Europe et ainsi les industries indigènes sont exposées à tomber en décadence. Le Gouvernement est presque aussi cher. Car d'abord on a enseigné aux princes que la machine compliquée de l'ad-mi-nis-tra-tion établie dans l'Inde britannique est le *nec plus ultra* de la sagesse politique qu'ils doivent copier autant que possible, et puis, attaché à chaque Etat important ou à chaque groupe de petits Etats il y a un Résident britannique qui veille constamment et dont il ne fait pas bon de rejeter les conseils ; or, ceux-ci sont ordinairement des réformes qui exigent de grosses dépenses.

On pourrait croire qu'il n'y a rien à gagner en préservant les Etats indigènes. Mais ce n'est pas l'opinion de la majorité des Indiens. D'abord il y a l'avantage économique que les fonctionnaires y demeurent et dépensent leurs salaires et leurs pensions dans l'Inde quoique pas toujours dans les Etats où ils ont servi. Les meilleurs princes cherchent leurs ministres dans toutes les parties du pays. Et si, pour les raisons que je viens de donner, les districts ruraux ne sont pas plus prospères que ceux de l'Inde britannique, les capitales des Etats indigènes font une grande impression sur les voyageurs. Dans le territoire britannique une grande partie des ressources municipales sont gaspillées pour le quartier européen. La ville indigène paraît être très négligée, surtout à Calcutta sous le règne de sa municipalité réformée et à moitié européenne. Mais à Jeypore, et à Gwalior, et à Baroda il n'y a pas de quartier européen important. Les Indiens parlent souvent de la saleté du quartier indigène de leurs villes mais

cette saleté n'existe pas à Jeypore avec ses rues larges et ses trottoirs magnifiqnes. Les Musées à Jeypore et à Baroda sont les plus beaux que j'ai visités dans l'Inde. Partout dans ces villes il y a de l'espace et de la lumière, de belles maisons et un air général de prospérité. Dans l'Inde britannique il faut aller dans les quartiers européens pour trouver ceci. Et puis comme les Etats sont plus petits, il est plus facile d'y tenter des expériences, la machine officielle fonctionne plus facilement ; si l'expérience ne réussit pas, les conséquences sont moins désastreuses. En outre, les relations entre les gouvernants et les sujets sont plus simples et plus naturelles. Les saluts adressés au Rajah, lorsqu'il passe en voiture le soir, viennent directement du cœur. On peut respecter le fonctionnaire britannique mais on ne l'aime pas. Finalement ces Etats offrent des emplois à des hommes d'Etat de l'Inde ; il y a maints exemples de cela. Heureusement la politique d'annexion de Lord Dalhousie n'est plus en faveur et aucun acte dans la longue carrière de Lord Salisbury ne lui fait plus d'honneur que la part qu'il a prise en rendant le Mysore à un gouvernement indigène. Il serait peut-être désirable que, dans l'avenir on augmentât l'étendue des territoires gouvernés par des chefs indigènes.

BULLETIN D'ANGLETERRE

I

Londres, le 22 Frédéric (115). 26 Novembre 1903.

Enfin, *il* a parlé ! M. Chamberlain a fait un grand nombre de discours pendant les mois d'octobre et novembre. Il ne s'est pas ménagé, car il a commencé à parler en Ecosse ; de là il s'est rendu au nord de l'Angleterre, puis à Birmingham et à Liverpool et il vient de faire deux discours dans le Pays de Galles. Son activité est étonnante quand on considère son âge. Non seulement il fait cette propagande énergique en prononçant de longs discours qui sont reproduits *in extenso* dans les journaux (car nos journaux sont très grands : dix ou douze pages tous les jours), mais une ligue appelée du nom de spécieux de « ligue pour la réforme des tarifs » a littéralement inondé le pays avec des brochures dont on a publié des millions. Il faut toujours se rappeler que M. Chamberlain est passé maître dans l'art, non seulement de parler aux foules, mais aussi de tirer des carottes, et qu'il trouve toujours à sa disposition de grandes sommes d'argent. Voudrait-il réunit une somme de £100 000 (2 500 000 francs), qu'il n'éprouverait pas, je crois, de difficultés sérieuses. Il propose de mettre un impôt sur le blé, la farine, la viande, les produits alimentaires tels que le beurre, le fromage, etc., venant de l'étranger ; cet impôt qui, pour commencer, serait très léger, aurait pour but d'avantager les colonies, surtout le Canada et l'Australie. En outre, M. Chamberlain propose de mettre un impôt de 10 % *ad valorem* sur tout produit manufacturé venant de l'étranger. De cette manière il espère que l'ouvrier — surtout celui qui chôme — votera pour son projet.

Il est clair que le premier résultat de ce nouveau système pro-

tectionniste serait de faire payer à l'ouvrier son pain plus cher et en même temps d'augmenter le prix de tout objet manufacturé. Il n'est pas du tout prouvé que ces réformes diminueraient le nombre des chômeurs et il est à remarquer que les chefs des syndicats ouvriers se sont opposés à cette mesure. Par contre, il est clair que le plan de M. Chamberlain est très favorablement accueilli par tous les propriétaires fonciers qui pourraient alors recevoir plus de rentes pour leurs fermages, et par les manufacturiers trop heureux d'être débarrassés de la concurrence des manufacturiers étrangers. Il y a eu une petite révolte parmi certains membres du parti unioniste et conservateur, mais elle n'est pas sérieuse, et les révoltés se soumettront, ou sinon ils perdront leur siège de député. Déjà Sir Michael Hicks Beach a rejoint le rang.

Les libéraux naturellement ne veulent pas entendre parler de ces nouveaux impôts, mais ils ne veulent pas reconnaître qu'il y a beaucoup de pauvreté dans le pays ; ils citent des chiffres démontrant que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Voyez, disent-ils, l'impôt sur le revenu rend davantage et aussi l'impôt sur les successions. Comme si cela signifiait quelque chose, car l'impôt sur le revenu n'est pas payé à moins d'avoir 4 000 francs de revenu et les successions de moins de 2 500 francs ne paient pas d'impôt. Or il est évident que tout cela n'a rien à faire avec l'ouvrier et ces chiffres ne prouvent qu'une chose, que la classe moyenne est plus riche. Là n'est pas la question, c'est du prolétariat dont il s'agit. Aussi est-il parfaitement ridicule de parler de l'argent déposé à la Banque d'Angleterre et dans d'autres banques. Un des chefs du parti libéral, M. Asquith, a même trouvé la vraie raison de la pauvreté de l'ouvrier : c'est l'alcoolisme. Encore une explication si simple qu'elle ne pouvait venir qu'à un libéral ! Evidemment, si un ouvrier ne buvait que de l'eau et ne mangeait que du pain sec il pourrait mettre plus d'argent à la caisse d'épargne et alors aussi le capitaliste pourrait lui donner moins de gages et pourrait payer de plus beaux dividendes à ses actionnaires.

Ce qui est extraordinaire c'est que les adversaires de M. Chamberlain, sauf quelques exceptions bien entendu, ne veulent pas voir (ou le voyant, ont peur de le dire) qu'une des causes de la détresse est le gaspillage — pour employer un mot très modéré — de plus de 6 milliards en Afrique. Tout le monde se dit impérialiste, et s'il en est ainsi, pourquoi attaquer le représentant le plus éminent de cette opinion qui, du moins, sait ce qu'il veut.

Les socialistes ont eu le courage de le faire, et il n'est pas douteux, à mon avis, que le socialisme recrutera bien des adhérents après cette campagne.

Naturellement, les libéraux croient qu'ils vont remporter la victoire aux élections générales qui auront lieu, disent-ils, en 1905. Mais je crois que ceci est très douteux, beaucoup d'ouvriers seront séduits par la rhétorique de M. Chamberlain et, en outre, l'état d'indécision de bien des libéraux leur fera beaucoup de tort. Entre un libéral impérialiste comme Lord Rosebery et un impérialiste comme M. Chamberlain c'est *kif-kif* (comme vous dites) et beaucoup voteront en espérant qu'il en sortira quelque chose de bon pour eux. Pauvre John Bull, c'est lui qui paiera en somme. On dira peut-être qu'il n'aura que ce qu'il mérite ; cela est peut être vrai, mais il faudra quand même le plaindre car il n'avait personne pour le conseiller.

L'attitude du parti irlandais a été et est très curieuse en ce moment. Ses membres ne disent rien ; il y a là 80 à 90 députés qui pourront peut-être un jour renverser un gouvernement soit libéral, soit conservateur. M. Beesly a souvent fait remarquer que la présence des députés irlandais rendait plus facile des tripotages de cette façon et les événements sont en train de démontrer qu'il avait raison. Déjà les organes du gouvernement parlent de fonder une Université catholique en Irlande et ce n'est que des arrhes pour le parti irlandais. Je ne blâme pas le parti irlandais qui est logique en se faisant payer pour ses services, mais j'ai voulu signaler ce nouvel élément de complication dans notre politique. M. Chamberlain lui-même cherche à les ménager en déclarant qu'il ne mettrait pas d'impôt sur le maïs, dont la consommation est grande en Irlande.

= Les Etats-Unis réclamaient une partie du territoire du Canada, disant que cela faisait partie de l'Alaska, notre gouvernement proposa de faire trancher le litige par la Cour arbitrale de La Haye, mais les Américains refusèrent. Enfin, après bien des pourparlers on nomma une commission de six membres : trois Américains, deux Canadiens et un Anglais. Les Américains, avant de venir siéger à Londres, déclarèrent qu'ils étaient convaincus que le territoire en question appartenait aux Etats-Unis. La Commission siéga à Londres et les Américains eurent gain de cause, le membre anglais du tribunal votant avec eux. Cela nous est un peu indifférent, mais cela n'a pas fait plaisir aux Canadiens, qui ont carrément refusé de signer la décision. Déjà les

Canadiens se sont plaints que s'ils ont des litiges avec les Etats-Unis leurs intérêts sont toujours sacrifiés. Cela est un fait qui montre aux Canadiens un de leurs désavantages à être une colonie anglaise. Le premier ministre du Canada, Sir Wilfrid Laurier a déjà refusé de contribuer aux dépenses de l'armée ou de la marine anglaise, et il a aussi refusé de promettre, comme le ui demandait M. Chamberlain dans un de ses derniers discours, de ne pas établir de nouvelles manufactures au Canada. Jusqu'à présent les Colonies ont eu tous les avantages et il sera curieux de voir quelle sera leur attitude quand elles commenceront à devoir contribuer aux charges de l'Empire.

= Notre petite guerre continue toujours au Somaliland, nous y envoyons des troupes de l'Inde et on propose de bientôt commencer à marcher contre le Mullah, qui est fou. Je ne serais pas surpris si notre gouvernement essayait de faire payer les frais par les finances de l'Inde ; c'est si facile là-bas, il n'y a pas de parlement!

= Mais nous allons entreprendre une nouvelle guerre et, cette fois, au nord de l'Inde, au Thibet. Les habitant de ce pays[1] en veulent pas laisser pénétrer les Européens chez eux, et que ce soit un mal ou un bien c'est évidemment leur affaire. Mais la classe dirigeante anglaise aux Indes a la manie de toujours vouloir annexer quelque chose. Or, maintenant nous allons y envoyer une expédition dont, naturellement, les frais seront payés par les finances de l'Inde. On a trouvé un prétexte (quand on veut battre son chien, dit le proverbe, on trouve toujours un bâton), c'est que les Russes pourraient envahir l'Inde par ce côté, mais il n'est nullement prouvé qu'ils ont cette intention et l'Inde n'a jamais été envahie de ce côté-là.

= Le nouveau traité d'arbitrage conclu entre la France et l'Angleterre est un événement dont nous sommes heureux. Il est vrai que d'après les termes du traité même on ne pourra soumettre au tribunal que des litiges de peu d'importance. Mais c'est un commencement, et il faut espérer que plus tard on conclura un traité sur des bases plus larges.

Nous avons vu aussi avec joie la visite des députés anglais aux

1. En 1866, deux missionnaires français, MM. Huc et Gabet, allèrent dans le Thibet, mais ils furent éconduits; leur récit est très intéressant et a une très grande valeur. Il a été mis sur l'*index* à Rome parce que les missionnaires trouvèrent trop de ressemblance entre les cérémonies bouddhiques et le christianisme, et parce qu'ils discréditèrent la légende des petits Chinois abandonnés par leurs parents.

parlementaires français à Paris. Il faut espérer que ces contacts ne feront qu'accroître; plus les deux peuples se connaîtront, mieux cela sera; cela serait une très bonne chose si des représentants des syndicats des deux pays (et d'autres pays aussi) pourraient mieux se connaître. Il faudrait tâcher de former une association sur la base de la vieille Internationale [1], qui pourrait rendre de grands services aux prolétaires.

= M. Morley vient de publier la vie de M. Gladstone. L'ouvrage est naturellement, comme tout ce qui vient de la plume de M. Morley, très bien écrit, mais il est un peu tôt pour écrire la vie du grand homme d'Etat. C'est en même temps l'histoire de l'Angleterre depuis 1830 et on y voit que l'influence conservatrice de la feue reine a été très grande et que des intrigues de cour empêchèrent souvent l'accomplissement des projets du premier ministre. Les positivistes anglais n'ont jamais hésité à critiquer l'action de M. Gladstone, surtout en 1870, à propos de la guerre franco-allemande, et en 1882, à propos de l'Egypte, mais ils ont toujours reconnu, suivant les paroles de M. Beesly, qu'en somme M. Gladstone a beaucoup fait pour avancer la cause de la justice, de la liberté et de la paix, et de tout ce qui tend à établir de meilleures relations entre les différentes nations du monde.

II

CONFÉRENCES PUBLIQUES ET GRATUITES A CLIFFORD'S INN

1904

Les Conférences ont lieu le dimanche soir à 7 heures précises.

Le 3 janvier 1904, M. Paul Descours sur le *Thibet.*

Le 10 janvier 1904, M. F. S. Marvin.

Le 17 janvier 1904, M. L. T. Hobhouse : *L'évolution de la Justice.*

1. Le meeting dont sortit la fondation de l'Internationale fut tenu à Londres le 28 septembre 1864 et fut présidé par M. Beesly.

Les 24 et 31 janvier 1904, Dr Cecil Desch: *Babylone*.
Les dimanches de février, M. F. Harrison fera les conférences.

NÉCROLOGIE

Notre groupe vient de faire une perte très douloureuse en la personne de Mlle Kate Chatterton qui est morte le 1er décembre âgée de 39 ans, emportée, après quelques jours de maladie, par une pleurésie. Cette demoiselle était la fille d'un des plus anciens membres de notre groupe auquel nous adressons l'expression la plus sincère de notre douleur, et nous l'assurons que nous n'oublierons jamais notre co-sœur dont le dévouement filial était remarquable. Les obsèques eurent lieu à Highgate le 5 décembre et furent purement civiles; notre confrère M. R. G. Hember présida la cérémonie et prononca quelques paroles d'adieu ; le choral positiviste chanta deux hymnes.

PAUL DESCOURS.

BULLETIN D'ALLEMAGNE

Une Société positiviste vient de se fonder à Munich, sous la présidence de M. H. Molenaar.

BULLETIN DE SUISSE

DEUX CONFÉRENCES POSITIVISTES. — L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE

Notre confrère Jean Canora, appelé par le département de l'Instruction publique a fait dans « l'Aula », (grand amphithéâtre de l'Université de Genève) deux conférences sur « l'évolution du beau », qui ont été bien accueillies, si nous en croyons le *Journal de Genève*, le *Suisse* et le *Genevois* des 22 décembre et jours suivants. Le *Suisse*, après avoir parlé en termes élogieux du conférencier, résume avec précision la séance du *samedi 21 novembre :*

« Embrassant d'un coup d'œil d'ensemble ce que les contem-
« porains de chacune de ces époques d'art appelèrent *beau* — en
« Grèce, à Rome, au moyen âge, à la Renaissance; indiquant
« brièvement comment se nationalisa entre le XVI[e] et le XIX[e] siè-
« cle, selon le génie de chaque peuple, la notion de beauté;
« suivant parallèlement à l'histoire de l'art, l'histoire de la dé-
« finition du beau dans les systèmes philosophiques, M. Jean
« Canora vient à conclure que si, dans les époques d'indivi-
« dualisme absolu, l'habileté technique des littérateurs ou des
« artistes réalise d'intéressantes œuvres, en revanche, les vrais
« chefs-d'œuvre exigent, pour se produire, qu'une même men-
« talité, qu'une foi commune unisse ceux qui créent l'œuvre
« d'art et ceux qui l'admirent.

« Au XX[e] siècle, une telle mentalité doit-elle se trouver cons-
« tituée? Il le croit. En tous les cas un philosophe en a fondé
« les bases, dont la doctrine, abstraite et rébarbative en appa-
« rence, dissimule cependant le plus fougueux des efforts vers
« l'Idéal. Cet homme est Auguste Comte. »

Cette première conférence avait été écoutée par un public attentif d'environ sept cents personnes. La suivante eut le double d'auditeurs. En dehors même de l'action personnelle exercée par le conférencier, une curiosité s'était élevée dans le milieu genevois, d'entendre exposer cette vérité (qui, pour des esprits distingués, mais à l'état métaphysique, semblait un paradoxe) qu'une esthétique idéaliste pût surgir d'une doctrine où l'idée de Dieu ne trouve point de plaee.

Le lundi 23 novembre, M. Jean Canora, après avoir résumé la précédente leçon et posé le problème de la définition du beau, établit qu'il provient d'un double rapport, 1° entre un ensemble d'idées ou un spectacle extérieur et la mentalité d'un artiste, apte à traduire ses impressions par une œuvre, et 2° entre l'œuvre en question et le public aux aspirations duquel elle répond plus ou moins parfaitement. Par suite, l'importance du choix du sujet dans l'art est, contrairement aux affirmations de « l'art pour l'art », considérable. Un bœuf pendu à un étal, réprésenté par Rembrandt, donne une toile remarquable mais la *leçon d'anatomie* est une des gloires de la peinture. Puisque, souvent, l'art ne se contente point de traduire des paysages ou des scènes quelconques, mais fait aussi intervenir des sentiments et des idées, l'artiste puissant doit avoir une *pensée*. La plus haute beauté est celle qui répond aux aspirations essentielles de l'âme humaine, fait revivre le passé, synthétise le présent, édicte l'avenir. L'art, en un mot, comme la science, sous peine de dégénérer en pur divertissement, a sa suprême raison d'être dans le perfectionnement de l'Humanité.

Ici, le conférencier commentait les pages du *Discours sur l'ensemble du positivisme* relatives aux aptitudes esthétiques de notre doctrine... Il développait spécialement ces idées que l'*art constitue un monde modifiable à notre gré, un champ admirable d'hypothèses;* que l'*idéalité* doit toujours être subornée à la *réalité*... Puis, s'élevant à un point de vue général, il montrait le positivisme :

Permettant à l'artiste de tirer des éléments de beauté de toutes les étapes du passé, de vivre perpétuellement l'épopée humaine ;

Restituant au public ces émotions profondes qui faisaient pleurer les Grecs aux tragédies de Sophocle, et les chrétiens aux accents du plain-chant dans les cathédrales, car un idéal commun, unit grâce à lui l'auteur et le spectateur *et il n'y a*

d'esthétiques que les émotions profondément senties et spontanément partagées ;

Mettant les poètes et les artistes en état de concevoir, sous une face nouvelle, la terre, la nature, la famille, d'interpréter puissamment le *culte des morts ;*

Poussant enfin les cités, par le culte public et par les *fêtes*, à embellir l'existence civique.

Ici, M. Canora put prononcer un juste éloge (dont il fut chaleureusement remercié) des fêtes suisses telles que celle des vignerons, celle du centenaire vaudois, etc... où il voit comme l'embryon des fêtes rêvées par Comte et qu'il s'agirait seulement de systématiser.

Résumant enfin dans la glorification de la bonté et de l'énergique création, les tendances de l'esthétique positiviste, le jeune conférencier put conclure que si la beauté évolue comme la science, elle peut jouer dans l'existence sociale, sous la présidence du « *Grand Être Humain* », un rôle plus sublime encore, que sous la présidence d'un *Dieu*[1].

1. M. Jean Canora, durant son séjour à Genève, a été reçu très affablement par M. le Dr Vincent, conseiller d'État détaché au service de l'Instruction publique, et son collaborateur, M. Duchozal ; par M. le professeur Bernard Bouvier et son frère Barthélemy Bouvier ; par MM. Beau et Gilliard, artistes peintres ; par notre ami M. le professeur Kozlowski ; par Mme Plan et sa famille ; par notre cher confrère M. Saulnier et par nombre d'autres personnes encore qui peuvent compter sur la reconnaissance des positivistes parisiens pour la courtoisie dont elles ont fait preuve à l'égard et de notre confrère et de notre doctrine.

N. D. L. R.

BULLETIN DE FRANCE

I

ADRESSE DE LA « SOCIÉTÉ POSITIVISTE DE PARIS »

AUX TRÈS HONORABLES MEMBRES

DU PARLEMENT BRITANNIQUE, HOTES DE LA FRANCE

Paris, le 16 Frédéric 115 — Sully (vendredi 20 novembre 1903).

Messieurs,

Les positivistes français ne veulent pas être les derniers à vous souhaiter la bienvenue.

Partisans résolus, comme leur Maître, Auguste Comte, d'une politique dignement pacifique et d'un ordre international, nous nous félicitons de tout acte et de toute démarche qui servent au rapprochement des peuples et facilitent leur coopération volontaire.

Le lien intellectuel qui, en dépit de diversités inévitables et fécondes, unit nos deux nations, nous apparaît avec une évidence spéciale. Car c'est à la fois de Descartes et de Bacon, de Hume et de Condorcet que procède la pensée philosophique de Comte.

Quant aux dissemblances qui distinguent les caractères nationaux des deux peuples et leur évolution politique, elles sont de telle nature qu'elles les rendent en quelque sorte complémentaires l'un de l'autre. Et c'est là ce qui rend justement précieuse leur collaboration à l'œuvre civilisatrice.

Les événements accomplis nous montrent assez comment, par des voies différentes, les deux nations ont, à travers mille crises et péripéties, aidé à l'évolution générale des sociétés vers l'affranchissement de l'esprit humain, vers plus de liberté politique, vers une civilisation scientifique et industrielle, donc pacifique. Il faut que cette collaboration devienne dans l'avenir plus consciente et plus décisive.

Croire que, parce que les intérêts de deux pays se touchent dans toutes les parties de la planète, leur conflit est nécessaire, serait une déplorable erreur. C'est à la nécessité du respect mutuel, des concessions réciproques et des coopérations pratiques qu'il faut conclure au contraire.

Les faits et les chiffres démontrent chaque jour notre étroite solidarité économique. Chacun des deux peuples est pour l'autre le fournisseur indispensable et le meilleur client. Il en résulte qu'il n'est pas deux autres peuples qui aient un plus grand intérêt à vivre en paix entre eux, et, en outre, en raison de l'ubiquité de leurs affaires, un plus grand intérêt à maintenir la paix générale, dont l'observation de la justice est la plus sûre garantie.

Aussi les positivistes ont-ils applaudi au rapprochement pacifique de la France et de l'Angleterre. Ils ont accueilli avec une vive satisfaction, malgré des restrictions que le temps corrigera, le traité d'arbitrage franco-anglais, non seulement pour ce qu'il contient mais encore pour ce qu'il promet. C'est un acte important et un bon exemple.

Sous de tels auspices, nous sommes heureux, messieurs, de saluer avec une cordiale sympathie votre présence parmi nous.

Pour la Société positiviste de Paris,

LE DIRECTEUR.

II

Société Positiviste d'enseignement populaire

10, rue Monsieur-le-Prince.

Paris, le 31 janvier 1904.

Monsieur et cher confrère,

D'accord avec M. Jeannolle, nous avons jugé opportun, dans l'intérêt du développement du Positivisme en France, de donner à la Société positiviste d'enseignement populaire, nne organisation et une activité propres, et, simultanément, d'élargir sa porte d'entrée.

Nous venons, en conséquence, de constituer eette Société sur des bases que vous trouverez décrites dans le document inclus.

Nous ne doutons pas que vous consentiez à adhérer aux principes de cette institution, à participer à sa fondation, et à con-

courir, de tous vos efforts, à son fonctionnement et à sa prospérité.

Nous vous prions donc de vouloir bien faire connaître, le plus tôt possible, au président :

1° Si nous devons vous considérer comme sociétaire, comme membre correspondant ou comme membre adhérent;

2° Quel est le montant de la cotisation annuelle, à laquelle vous souscrivez, et que vous aurez à verser au trésorier, aussitôt après la constitution définitive.

Dès qu'un nombre suffisant d'adhésions aura été réuni, il sera procédé, dans une assemblée générale, pour laquelle des convocations spéciales seront adressées, à l'installation de la Société et à l'exposé de ses projets d'action publique.

Salut et fraternité.

Le Président :

EMILE CORRA,

6, rue Chauveau (Neuilly-sur-Seine).

Les membres du comité d'organisation :

Dr DUBUISSON, GRIMANELLI, Dr HILLEMAND, AUGUSTE KEUFER, MONIER, VAILLANT.

ORGANISATION DE LA SOCIÉTÉ POSITIVISTE D'ENSEIGNEMENT POPULAIRE

ARTICLE PREMIER.

Objet et Siège de la Société.

La *Société Positiviste d'enseignement populaire* a pour objet d'enseigner, de propager et d'appliquer, sous toutes les formes et par tous les moyens, les doctrines philosophiques, politiques et morales d'Auguste Comte, dans le milieu français, et, spécialement à Paris, en s'inspirant de l'esprit relatif ou scientifique, source originelle de toutes ces doctrines.

Elle a son siège à Paris, 10, rue Monsieur-le-Prince.

ARTICLE II.

Conditions d'admission.

La *Société Positiviste d'enseignement populaire* comprend : des membres sociétaires, des membres correspondants, des membres adhérents.

Pour faire partie de la *Société Positiviste d'enseignement populaire*, en qualité de *sociétaire*, il faut :

1° Être présenté par deux membres de cette Société, sauf pendant la période d'organisation;

2° Adhérer, par une déclaration écrite, aux six propositions fondamentales ci-dessous énumérées :

a.) *La République est, en France, la seule forme de gouvernement qui garantisse à la fois l'ordre et le progrès.*

b.) *L'ensemble de nos conceptions relatives au monde, à l'homme et à la société, est soumis à une loi d'évolution, en vertu de laquelle ces conceptions deviennent finalement positives ou scientifiques.*

c.) *Les phénomènes sociaux sont subordonnés, comme les phénomènes cosmologiques et biologiques, à des lois indépendantes de tout arbitraire divin ou humain.*

d.) *L'ordre économique doit être réglé d'après ce principe : La richesse est sociale dans sa source et doit l'être aussi dans sa destination.*

e.) *La morale doit se proposer un idéal purement terrestre, à savoir : vivre pour autrui, la Famille, la Patrie, l'Humanité.*

f.) *Il paraît rationnel et possible d'instituer, sur ces bases, le règlement et le ralliement de tous les hommes, l'unité mentale et morale du genre humain, et d'aboutir à la fondation d'une opinion commune ou, en d'autres termes, d'une religion scientifique apte à devenir, tôt ou tard, universelle.*

3° Adhérer à l'ensemble des présents statuts;

4° Attester qu'on souscrit au *subside* institué pour l'organisation universelle du Positivisme, dont le siège central est, à Paris, 10, rue Monsieur-le-Prince;

5° Verser une cotisation annuelle, dont le minimum obligatoire est fixé à 12 francs et qui est exigible au mois de janvier de chaque année.

Des étrangers peuvent être admis, aux mêmes conditions, à faire partie de la *Société Positiviste d'enseignement populaire*, en qualité de membres *correspondants*.

Enfin, la *Société Positiviste d'enseignement populaire* admet, en qualité d'*adhérents*, des membres qui, tout en acceptant la généralité des obligations précédentes, ne remplissent pas la quatrième condition imposée aux sociétaires et aux correspondants, et ne souscrivent pas au subside.

Dans tous les cas, les demandes d'admission, quelle que soit leur nature, doivent être adressées, avec les pièces justificatives, au président de la *Société Positiviste d'enseignement populaire ;* elles sont soumises par lui au comité, prévu à l'article III, qui statue définitivement.

ARTICLE III.

Comité de direction.

La *Société Positiviste d'enseignement populaire* est représentée par un comité composé :

D'un président;

De deux vice-présidents;

D'un secrétaire et d'un secrétaire-adjoint;

D'un trésorier et d'un trésorier-adjoint;

D'un administrateur du fond typographique, spécial à la Société;

Et de quelques autres personnes, exclusivement choisies parmi les sociétaires, et coopérant activement au fonctionnement de la Société.

Mais le nombre total des membres du comité ne pourra jamais être supérieur à treize.

Le Président de la Société et tous les membres du comité sont nommés par le Directeur du Positivisme, directeur de la *Société Positiviste d'enseignement populaire*.

Mais, à titre d'exception, et réserve faite de toutes les prérogatives de ses successeurs, le Directeur actuel se borne à nommer le président, à qui il laisse le soin de choisir lui-même ses premiers collaborateurs dans le comité.

Le Directeur actuel s'abstiendra pareillement, sous les mêmes réserves, d'intervenir, à propos de l'adjonction au comité de nouveaux membres, et du remplacement des membres démissionnaires ou décédés; ces mesures seront prises par le comité lui-même.

Par application de ce régime spécial, le comité d'organisation est composé :

De M. Emile Corra, président; et de MM. Dubuisson, Grimanelli, Hillemand, Keufer, Monier et Vaillant.

ARTICLE IV.

Fonctionnement.

Le comité de la *Société Positiviste d'enseignement populaire* se réunit aussi souvent que les circonstances l'exigent, et régulièrement le troisième dimanche de chaque mois, depuis le mois d'octobre jusqu'au mois d'août suivant.

D'autre part, la *Société positiviste d'enseignement populaire* tient,

pendant le même espace de temps, le premier mardi de chaque mois, une réunion plénière consacrée à l'étude en commun de questions se rattachant à l'objet même de la Société.

L'ordre du jour de ces séances est, autant que possible, préalablement fixé par le Président ou par l'un des vice-Présidents de la Société, qui dirigent les débats auxquels elles peuvent donner naissance.

Des auditeurs, étrangers à la *Société Positiviste d'enseignement populaire*, peuvent, sur présentation, être admis à ces séances.

A la réunion plénière du mois de février, le Comité rend compte de la situation de la Société et des opérations de toute nature effectuées pendant le cours de l'année écoulée.

La même assemblée générale désigne, parmi ses membres, au scrutin secret, deux contrôleurs des finances, auxquels pleins pouvoirs sont donnés pour vérifier, quand ils le jugent opportun, les comptes du trésorier.

Cette vérification fait l'objet d'un rapport, soumis au Comité d'abord, à l'assemblée générale annuelle, ensuite.

Le mandat de ces contrôleurs est limité à la durée d'une année, mais il peut être renouvelé.

ARTICLE V.

Modifications possibles.

La présente organisation pourra être modifiée par les futurs directeurs du Positivisme, s'ils le jugent nécessaire.

Toutefois, sous la réserve expresse qu'il ne sera porté aucune atteinte aux conditions essentielles ci-dessus exposées, elle pourra, au besoin, servir de base, dès maintenant, à l'établissement d'une association conforme aux prescriptions de la loi du 2 juillet 1901, en vue d'acquérir la personnalité civile, et, ultérieurement, la reconnaissance d'utilité publique.

Pour la Société Positiviste d'enseignement populaire :

Le Président :

EMILE CORRA,

6, rue Chauveau (Neuilly-sur-Seine).

Vu et approuvé :

Paris, le 20 janvier 1904.

Le Directeur du Positivisme,

Directeur de la *Société Positiviste d'enseignement populaire*,

CH. JEANNOLLE.

CONFÉRENCES DU SEMESTRE D'HIVER 1903-1904.

Vendredi 13 novembre. — *La Philosophie Positive* par M. Emile Corra.

Vendredi 27 novembre. — *La Sociologie.* La statique sociale. — Notions générales sur la structure et l'existence des Sociétés par M. Ch. Jeannolle.

Vendredi 11 décembre. — *La Famille*, par M. P. Grimanelli.

Vendredi 8 janvier 1904. — *Le Capital et la Propriété*, par M. le docteur Hillemand.

Vendredi 15 janvier. — *Le Langage et l'art*, par M. le docteur E. Delbet.

Vendredi 29 janvier. — *La Patrie et le Gouvernement*, par M. le docteur Hillemand.

Vendredi 12 février. — *Idées générales sur la Religion*, par M. Grimanelli.

Vendredi 26 février. — *La Dynamique sociale ou la Philosophie de l'Histoire ; Le Fétichisme et la Théocratie*, par M. le docteur E. Delbet.

Les Conférences ont lieu à 8 heures 1/2 du soir ; elles sont publiques et gratuites.

Nota. — A la suite de ces Conférences paraîtra un programme des Pèlerinages philosophiques qui auront lieu en 1904, sous la direction de M. Emile Corra.

III

La « Société positiviste », présidée par M. Auguste Keüfer, continuera à se réunir chaque mercredi soir, rue Monsieur-le-Prince, 10, pour la discussion des questions politiques et sociales.

IV

Culte.

Célébration de la *Fête des Morts*, le 31 décembre, par M. Jean Canora.

Célébration de la *Fête de l'Humanité*, le 1er janvier 1904, par Emile Corra.

V. — FONDS TYPOGRAPHIQUE

Situation au 30 Novembre 1903.

Recettes du 20 janvier au 30 novembre.

En caisse le 20 janvier		3.140.10	
A déduire dépenses antérieures :			
Facture brocheur	99.90		
Indemnité Granjon	150. »		
Erreur	163.15	413.05	
Différence			2.727.05
Vente de livres			4.794.25
Dons pour propagande écrite			246.50
			7.767.80

Dépenses du 20 janvier au 30 novembre.

Frais divers	38.20
Frais de poste	118.15
Copie de manuscrits	405.85
Papier. / Imprimeur — Correspondance Aug. Comte	1.602.55
Traitement Mlle Rousseau	300. »
Loyer	150. »
Assurance	46.85
	3.404.20
Excédent des recettes sur les dépenses	4.363.60
	7.767.80

En caisse au 30 novembre 1903 :		
A la Société Générale	3.870.35	
Espèces	493.25	4.363.60

Inventaire des Livres dont la vente est certaine ou possible.

20 257 volumes dont le *prix fort* est au total de. . . 61.353.35

Dans ce nombre les œuvres d'Auguste Comte figurent pour le *prix fort* de. . . . . 38.400. »

C. Monier.

PAGES LIBRES [1]

I

TERRE ET PEUPLES

ROLE DU FACTEUR GÉOGRAPHIQUE SUR LES FORMATIONS NATIONALES ET LES CONSTITUTIONS POLITIQUES

La simple géographie est une histoire.
MICHELET.

LITIGE

Par la voix de M. C. de Kellès-Krauz, la *Revue Socialiste* de mai 1901 proclamait la déchéance imminente du « comtisme ». Elle chantait l'avènement triomphal du marxisme : du marxisme simple, clair, net, précis, parfait ; du marxisme qui formule enfin le principe directeur de la sociologie.

Ne croyez pas, dit le marxisme, que la *loi des trois états* et l'ordre hiérarchique des sciences abstraites soient aptes à nous montrer la marche progressive de l'Humanité et la filiation historique. Toute la philosophie de l'histoire est matériellement condensée dans le bâton simiesque, dans le premier caillou tenu et jeté par le très libre et très vertueux *pithecanthropus primogenius*, ou dans le premier silex taillé par une main d'homme. Astronomie, Géologie, Paléontologie, Zoologie, Anthropologie, etc., toutes les *logies* enfin corroborent cette immense découverte matérialiste de la science moderne.

Voilà pourquoi la philosophie sociale est « intrépidement et impitoyablement moniste ».

1. Sous cette *Rubrique* sont publiés des travaux dont les signataires se réclament de la Méthode et de la Philosophie positives, mais dont la teneur fait l'objet d'importantes réserves de la part de la Direction.

L'article de la *Revue Socialiste* résumait la leçon d'introduction à un cours de sociologie marxiste, professé au Collège libre des Sciences sociales de Paris. En cette leçon, point de démonstration. Les contradictions mêmes sont les suprêmes argumentations : ainsi l'exige, dit le professeur, « l'esprit révolutionnaire de la dialectique hégélienne ». De même que Saint-Simon fut « le réactionnaire de Hegel », de même Comte fut le « réactionnaire du génial Saint-Simon », et c'est pourquoi Comte qui joua « en France, un rôle analogue à celui de Hegel en Allemagne », a créé un Positivisme dont « le marxisme son héritier », qui cependant « ne lui doit directement rien », est « fatalement son ennemi ».

D'où la conclusion : le Positivisme est caduc, puisque remplacer, c'est détruire. L'éviction du Positivisme hors du territoire philosophique résultera nécessairement de l'acquiescement universel à la conception historique, purement matérialiste, de Marx et Engels.

Hélas! comment M. Krauz qui, pour armes privilégiées, a les sciences matérialistes et la philosophie moniste, oublie-t-il de nous exposer cette haute conception historique? Certes, après le catéchumène de saint Rémi, nous voulons bien brûler ce que nous avons admiré, et admirer les œuvres qu'on nous accuse de vouloir brûler. Mais, avant de jeter au feu le *Système de Politique positive,* est-ce trop demander vraiment que de vouloir lire le *Cours insystématique de Politique matérialiste?*

De la justice dans la discussion, à la rigueur, nous nous passerions. La dialectique a son tempérament : comment n'aurait-elle pas ses violences et ses exagérations? Mais nous voulons trouver chez nos adversaires ce que nous ne pourrons point ne pas exiger d'eux : la claire sincérité, l'esprit désintéressé seulement inquiet de la vérité, en tout semblable à celui que nous surprîmes si souvent à l'œuvre dans l'histoire des sciences.

Chercher la vérité, n'est-ce point ajuster de mieux en mieux nos conceptions à la réalité extérieure? L'esprit est

un miroir. Il doit reproduire à l'intérieur les images nettes et précises du milieu.

Or, pour M. Krauz, le doute est un mot. La sociologie, doctoralement, est marxiste. Pas besoin de démonstration.

La chose est claire, d'elle-même.

Toute l'évolution historique se ramènerait au perfectionnement de l'outillage humain.

Pour lui, pour les élèves de l'école historique matérialiste, l'évolution intellectuelle et morale est l'effet, non la cause de l'évolution matérielle. Point de conciliation possible entre la doctrine positiviste à forme religieuse et la théorie matérialiste du socialisme. C'est en vain que l'extrême gauche positiviste *flirte* avec la droite marxiste. Si favorable que soit l'atmosphère positiviste à la propagation du marxisme économique, les comtistes purs, enfermés en chapelle, sont incapables d'évolution.

Et cependant, les deux écoles entendent de la même manière le rôle élémentaire tenu par l'individu sur la scène sociale. C'est l'Humanité qui *explique* l'homme ; non l'homme, l'Humanité. La pierre n'explique point l'architecture. Une civilisation se résume bien en l'œuvre de ses philosophes, de ses poètes, de ses politiques ; à quelques rares génies échoit toujours l'honneur d'éclairer, d'améliorer et de guider leurs semblables [1]. C'est que ces penseurs ne sont que l'épanouissement du génie social d'où ils surgissent. Toute grande création philosophique, esthétique ou politique s'élabore obscurément parmi la masse confuse des chercheurs indépendants ; elle ne prend forme qu'à la longue : dans le génial cerveau qui, enfin, en proclame l'intégrale formule, ou l'insère dans le fait accompli.

En Morale, même fin : il faut, il suffit que l'égoïsme nécessaire de l'individu se subordonne à l'altruisme : que l'individualisme le cède au socialisme. La socialité, jadis déifiée, sait seule fonder, constituer et diriger les associations tant humaines qu'animales.

Sous la réserve philosophique du classement hiérarchique

1. Sophie Germain.

des deux facteurs évolutionnels, le dogmatique et l'économique, le parallélisme des deux doctrines reste parfait. La raillerie dont M. Krauz enveloppe les contes fastidieux des « historiographes » convient de même aux « annalistes » de Comte. Positivistes et socialistes voient dans le cours des événements présents, passés et futurs beaucoup plus loin que le bout du « nez de Cléopâtre ». Mais, tandis que Marx déclare trouver la déterminisme historique dans le besoin physique de l'homme, Comte le montre dans la prévalence du facteur d'adaptation du sujet, l'homme, au milieu, le Monde : pour lui l'évolution théorique guide l'évolution pratique, tant domestique que publique. L'outil intellectuel n'apparaît-il pas nécessairement avant l'instrument matériel propre à l'exécution ?

Ainsi M. Krauz fait dériver le désaccord entre Comte et Marx de la loi même du classement positif. La preuve, ajoute-t-il, que Marx a raison, c'est que Comte, parvenu à l'appréciation des temps modernes, n'a pu s'empêcher de replacer l'évolution active en tête de l'évolution générale. Toutes les institutions sociales se sont, pour ainsi dire, atrophiées sous la pression toujours croissante de l'hypertrophisme industriel. Il faut donc admettre avec les matérialistes que c'est l'outillage et non la religion qui a émancipé l'Humanité. Quand même l'intellectuel s'élèverait continument du fétichisme primordial au positivisme final — ce dont M. Krauz doute, l'homme ayant eu de tout temps des notions positives sur certains phénomènes — il importe d'abord de saisir le sens de l'évolution collective montant du communisme originel au collectivisme systématique, en passant par le long régime préparatoire de la coopération forcée. Comte « marche sur la tête ». Pas plus que la *monarchie* hégélienne, la *sophiarchie* comtiste ne saurait guider l'avenir. L'intolérance même de Comte pour les remontrances permet de prévoir l'autoritarisme inhérent à son régime.

Toutefois, il serait injuste de dénier à Comte une certaine tendance instinctive vers le socialisme « nouvelle méthode » ou évolutionnaire. Personne n'a mieux que lui critiqué l'éconpremisme bourgeois. « *Il doit être sympathique à tous les*

socialistes à cause de la clairvoyance avec laquelle il a mis à nu l'âme de la bourgeoisie, exploitatrice du prolétariat » qu'elle laisse « *camper* » et « *vagabonder* » sans chercher à « *l'incorporer à la civilisation moderne* ». Bien qu'admirateur de Bonald et de Maistre, « *il voit dans la propriété, à peu près comme saint Thomas d'Aquin, une fonction sociale et non un droit naturel et absolu* ». Toutes les erreurs dogmatiques et pratiques de Comte proviennent de sa conception bourgeoise relative à la constitution normale de la famille. Quoiqu'en pensent ses disciples, Comte « ne s'est jamais posé la question de l'évolution de la famille ». Et c'est pour conserver à la Famille son intangible intégrité que Comte donne la suprématie sociologique au facteur intellectuel. « L'idéaliste Fichte, le positiviste Comte, le révolutionnaire Jaurès » veulent corriger l'histoire réelle par des considérations tirées de la nature humaine. Seule, la sociologie marxiste, dont la conception de la nature humaine est absolument, exclusivement dynamique... permet d'éviter les contradictions, maintient et conduit le Positivisme à toutes ses conséquences, contre Auguste Comte lui-même ».

En somme, trois écoles, trois philosophies.

L'école catholique représente le concert des propriétaires agraires, le Positivisme celui des bourgeois, le marxisme est l'interprète de la classe prolétarienne. Niant la société à classes, le marxisme doit finalement triompher.

Telle est la thèse de M. Krauz, reproduite avec ses contradictions mêmes. On peut, au mieux, la condenser en cette proposition : L'évolution matérielle est la mère de l'évolution intellectuelle et morale.

Elle se complète par une conception pas du tout définie de la Famille. Le groupe reproducteur est un fragment et non l'élément de la société, seule entité existante.

Examinons ces deux propositions.

I

PRINCIPE DU DÉVELOPPEMENT HISTORIQUE

Démontrer, c'est rapporter, médiatement ou immédiatement, tel fait à un fait expérimental ou antérieurement induit.

Démontrer la loi d'évolution sociale, c'est rapporter l'organisme évoluant, le groupe humain et même animal, au milieu planétaire, siège de l'existence.

L'étude de cette existence dans l'espace constitue la Biologie : science fondamentale, puisqu'on ne peut rien concevoir qui n'ait pour siège l'Espace. Mais, vue dans le temps, l'existence, prolongée au delà surtout de la vie individuelle, donne lieu à des recherches propres. A la solidarité ou connexité succède la continuité ou perpétuité ; d'où la légitime différenciation scientifique du dogme positif : la sociologie.

Connaître statiquement et dynamiquement l'organisme après avoir suffisamment estimé le milieu planétaire — donc cosmique — tel est l'objet de la science présociologique immédiate ; et c'est là que nous devons aller puiser le principe du facteur d'évolution sociologique.

Mais ce facteur est triple comme la nature humaine qui le met en jeu. Dans l'individu humain, le sentiment, l'intelligence et l'activité ont des intensités relatives très variables. Au sein de la société, chacun de ces coefficients n'acquiert-il pas aussi une prépondérance momentanée dépendant du lieu et du temps ? Le fait est vraisemblable *a priori* ; l'observation historique le manifeste effectivement. La Chine antique et l'Occident médiéval ont fait prévaloir la culture morale sur la spéculation et sur l'action ; la Grèce et l'Occident moderne ont tenté d'ériger la philosophie et la science en fin suprême de notre existence ; la Rome républicaine et l'Europe contemporaine font de l'homme le simple instrument d'un régime tout voué à la guerre et à l'accroissement de richesses privilégiées. Comment, dans ces conditions, parler d'*une* loi d'évolution ?

Il faut tout d'abord nous bien entendre sur la nature des matériaux propres à servir à l'édification sociologique. Toutes les sociétés humaines qui ont vécu à la surface de notre globe ont-elles, en effet, évolué ? Quelques-unes n'ont-elles point, après quelques siècles d'existence, rejoint, dans le grand cimetière paléontologique, les sociétés animales dont elles n'avaient été que l'humain prolongement; d'autres, que l'invariabilité du milieu auraient rendus immuables, ne se sont-elles point fixées, jusqu'à nos jours, en une forme stable, comme ces zoaires restés invariés depuis de lointaines époques géologiques ? On constate, en effet, aisément, que bien peu des nombreuses nations appelées à la vie ont eu la souplesse d'adaptation continue que leur apportait le ferment évolutionnaire grec.

Bossuet, le premier [1], pressentit l'unité de la série sociologique, et telle fut la raison de son partiel et partial tableau historique, si gauchement imité et si mal apprécié par Voltaire, malgré la géniale rectification que lui avait donnée Pascal. Condorcet posa mieux le problème, en esquissant la nouvelle solution ; mais les préjugés antithéologiques de son siècle l'empêchèrent de poursuivre la progression jusqu'à ces nobles siècles qui effacèrent dans l'Occident catholico-romain les derniers vestiges de l'esclavage. Des anneaux manquaient à la chaîne des temps. C'est Comte qui les retrouva. Remontant ce long calvaire des âges, il nous redit les travaux de l'Humanité, et sut nous montrer pour chaque époque, dans les gestes du présent, les œuvres du passé, les ouvriers de l'avenir.

L'organisme d'évolution — j'entends celui-là seul qui aboutit effectivement au système occidental moderne — est donc bien déterminé. Nous possédons en lui le type caractéristique de la normalité sociologique : l'unité sociale à laquelle il nous est toujours aisé de rapporter les types avortés ou déviés. Ces anomalies de pathologie ou de tératologie sociales nous aideront même, comme l'a montré ailleurs Broussais, à mieux saisir l'harmonie nécessaire des conditions variables

1. Après Sulpice Sévère, remarque M. Lavertujon.

de l'existence collective. Elles nous permettent aussi d'apprécier sainement l'échelle des rapports mutuels entre les facteurs externes ou planétaires de l'existence sociale et les facteurs internes ou moraux.

Notons tout d'abord les deux processus d'évolution. L'un, tout spontané ou empirique, a seul été en jeu jusqu'à ces jours; l'autre, que la science sociologique veut inaugurer, sera artificiel et scientifique. Sous le régime d'initiation, l'Humanité, ignorante de cette stabilité physique que lui dissimulaient les métamorphoses cosmiques, subissait, sans presque réagir, la toute-puissante fatalité des airs et des lieux. Avec la synergie rationnelle et convergente des générations prochaines, l'homme modifiera à sa convenance la vie de la Terre, siège éternel de ses destinées réelles. Entre l'un et l'autre âge, s'égrènent les temps si durs de la révolution humaine : révolution, puisqu'ils détruisent ce qu'ils remplacent; évolution, car l'ordre d'un jour est moins rude que celui de la veille; mais révolution, enfin, puisque ce monde, au joug jadis si impitoyable, livre docilement au service de l'Humanité ses forces infinies si intelligemment laborieuses.

C'est ainsi qu'au règne primitif de la force arbitraire succède définitivement le gouvernement moral, et qu'entre ces deux termes de la progression historique s'insère l'époque du triple apprentissage de notre triple nature.

II

TERRE ET PEUPLES

ÈRE DE LA COOPÉRATION FORCÉE, OU AGE DU PATRIARCHAT.

La préhistoire, c'est l'histoire des steppes chaudes et herbeuses nourrices des troupeaux. Les hordes nomades se ruant de la haute citadelle iranienne galopent à travers les noires forêts et les plaines désertiques jusqu'aux rivages ensoleillés des océans circum-terrestres. Vous les croyez les maîtres de la Terre: ils ne sont que ses turbulents esclaves. Ils ne saisis-

sent encore que ce qu'elle leur abandonne comme aux autres troupes féroces des bêtes vagabondes[1].

Alors qu'ils s'arrêtent aux bords des marais et s'établissent le long des riches vallées, filles de la Terre et du Ciel, le Fleuve exigeant refrène leurs caprices. Il leur impose, sous le joug nécessaire d'un soigneux despotisme « la solidarité ou la mort[2]. Hapi « ne prodigue l'abondance de ses biens » qu'à ceux « Noirs, Rouges, Jaunes, Blancs qui lui donnent *à boire les pleurs de tous les yeux* ». Le bâton du despote, dispensateur national, devient l'outil indispensable du progrès ; car le cœur de l'homme, dur encore comme le granit du seuil de Syène, ne sait pas inspirer à tous la coopération volontaire au grand œuvre inévitable d'adaptation au Milieu. C'est le « Fléau du Fils de Han », servi par son cérémonieux patriarcat, qui nourrit depuis tant de siècles le peuple heureux des « cent familles ». Et c'est encore dans les marais chaldéens que la science et l'industrie apparurent au monde. C'est dans le « pays des cinq fleuves », au Pendjab, que la vie vainquit la mort; que du limon putréfié elle tira sa moisson de dieux.

C'est ainsi que, de nos jours encore, le despotisme russe impose justement, sous peine de mort, aux nomades de la région du lac d'Aral, le *cantonnement* administratif, rudiment institutionnel de l'*établissement* normal[3].

Oui, de Maistre avait raison. Léon Metchnikoff, comme lui, nous montre le génie des peuples pousser, fleur de civilisation humaine, sur le fumier de cadavre et de sang des générations défuntes.

Maudire l'évolution n'est pas l'expliquer. « Le régime primitif de le coopération forcée », est, au même titre que notre Révolution occidentale, un *bloc* dont l'existence est légitime, puisqu'elle était nécessaire. Comme toute institution

1. Pour ce paragraphe, voyez le beau livre de M. Demolins : *Comment la route crée le type social.* Il ne pèche qu'en ne tenant pas assez compte du facteur géographique persistant.

2. Relisez l'œuvre capitale de Léon Metchnikoff : *La Civilisation et les grands fleuves historiques*, le plus bel essai, à notre connaissance, de synthèse de géographie historique.

3. Demolins : *loc. cit.* T. II, p. 7.

sociale, il ne devint nuisible qu'en outrepassant sa mission locale et temporaire, quand il détourna au profit d'un petit nombre de privilégiés le travail de la collectivité sociale.

AGE DU CIVISME.

Quelques tribus hardies s'échappèrent enfin de ces riches contrées devenues, pour le peuple, des vallées infernales. Transportées comme un sédiment humain jusqu'au « lac de lumière » méditerranéen, elles trouvèrent dans les fiords des côtes de l'Asie mineure et dans les îles de l'Archipel, asile contre le despotisme royal et sacerdotal. Là où le sol dresse des embûches topographiques (déserts maritimes et terrestres, montagnes, marais, etc.) à l'étranger malveillant, l'habitant conserve sur son domaine une indépendance plus étendue et plus sûre. Toute subordination exigée par des opérations ou des circonstances passagères s'y prescrit tôt; et la constitution républicaine se substitue à l'impérieuse organisation monocratique propre aux vastes régions que le milieu territorial à lui seul unifie.

« Favorisées par le soleil et le climat, libres de communiquer les unes avec les autres le long de rivages bien découpés, bordant une mer tranquille et qui n'exigeait pas de longues traversées, les populations méditerranéennes sont rapidement arrivées à un état de culture avancé. Vives comme la lumière qui les éclaire, habituées à contempler des paysages aux éclatantes couleurs, elles ont eu, les premières, les sentiments des arts. En même temps les volcans, qu'elles côtoyaient, et les tremblements de terre, dont elles ont eu plus d'une fois à souffrir, leur ont donné des forces de la nature une notion plus complète qu'à tout autre groupe humain[1]. »

Rendue ainsi plus synergique par l'aménagement définitif sur le sol montagneux et péninsulaire de la jeune Hellade — miraculeux polype géographique qui n'est plus île et qui n'est pas encore terre ferme — la vie pélagique ébauche, en son règne pseudo-démocratique, le « régime transitoire de la coopération conditionnelle ». Le mouvement d'évolution, et

1. *Leçons de géographie physique*, par Lapparent; 2e éd. p. 337.

révolutionnaire par rapport à l'âge théocratique, est déjà si avancé qu'Aristote formule le fait caractéristique de toute coopération organique, aussi bien animale que sociale. Il le définit : *le concours d'efforts indépendants*. C'est « la séparation des offices combinée avec la coordination des travaux ». Les despoties fluviales avaient, jusqu'à l'abus, résolu par la force le problème de la synergie sociale. La politique pélago-hellène tenta à le solutionner par l'indépendance. Elle abusa en sens inverse et périt par l'anarchie.

La discipline pythagoricienne avait mieux compris la donnée de « la question sociale ». Elle seule pouvait lui donner sa solution. En l'absence d'une perturbation étrangère, elle fût sans doute parvenue à établir l'hégémonie de Thèbes ou même celle de Corinthe. Mais l'extrême morcellement topographique de la Grèce assura le succès des sophistes dans les écoles, et le triomphe des rhéteurs sur l'Agora. La monarchie macédonienne devait avoir raison de ces bavards. Remarquons d'ailleurs que Philippe, élève à Thèbes, d'Epaminondas, se rattache directement à la tradition pythagoricienne. Son fils, élève à son tour du plus grand des Grecs, n'est pas un rétrograde. Les armes d'Alexandre vont implanter dans les vieilles démocraties, décadentes et hypocrites, les jeunes et vigoureux rameaux de la science, des arts et de la philosophie. Quand Athènes tombe, Alexandrie ressaisit le flambeau. Géographiquement mieux située, elle en éclairera bientôt tout le bassin supérieur de la Méditerranée. Le sort de l'humanité ne peut plus être compromis. La mort du jeune héros avait laissé inachevée l'incorporation du monde antique à la civilisation antique. Elle se terminera à son heure. La polyarchie post-alexandrine organisait pour ainsi dire la guerre universelle. Elle se dissoudra comme l'anarchie précédente. Pacification politique, unité religieuse s'opèreront par une autre voie. Le gouvernement a menti à sa destination : il va faire place à un organe sociologique mieux approprié[1].

1. « C'est toujours, en effet, pour toutes les institutions humaines, temporelles ou spirituelles, le signe le moins équivoque de leur irrévocable extinction, que de les voir ainsi se tourner spontanément contre le but primordial ». Comte : *Physique sociale :* § 479.

Cet organe sera Rome.

L'Ecole pythagoricienne avait émigré depuis longtemps de l'Hellade dans la Grande-Grèce. Sa politique devait trouver dans la péninsule italique des conditions particulièrement favorables à son développement. L'autorité et la liberté pouvaient s'y coordonner sous une forme nouvelle. Tout bien considéré, aucun site des deux ou trois bassins méditerranéens ne pouvait mieux servir de théâtre à ce second acte de la révolution humaine.

Toutefois, deux autres cités, hormis la cosmopolite Alexandrie, pouvaient entrer et entrèrent effectivement en concurrence. L'une, Byzance, héritière européenne de l'asiatique Ilion, et nichée à l'autre bout du canal sur la *porte* à flot du bassin supérieur, restait la capitale naturelle du vaste système polyarchique laissé par Alexandre. Si heureuse est sa situation qu'elle est demeurée, jusqu'à nos jours, la métropole de l'Orient classique. En l'absence de la force coercitive extérieure apportée momentanément par Rome, c'était à Byzance et non à Alexandrie qu'était déjà dévolue, par la Terre, la mission de gouverner l'Orient.

L'autre rivale, aire de pirates du désert et de la mer, était embusquée à la porte de sortie de ce cirque pélagique où s'était ébattue l'adolescente liberté politique. Mais Carthage, qui ne pouvait renouveler le long du Bagrados les merveilles du Nil, était, en fait, la prisonnière des fils vagabonds du désert immense : nouveaux Hycsos qui menaçaient de dévorer périodiquement l'épargne du grenier de la vallée, voler les richesses entassées dans ce magasin de recel du pillage méditerranéen. Il fallait aiguiser d'autres armes que la ruse, ressource naturelle des faibles, pour conquérir la Terre et imposer la paix à des peuples devenus raisonneurs.

Drouilhet de Sigalas[1] a vivement mis en relief le rôle géographique de l'Italie dans l'évolution latine : « Par le prolongement flexible de sa partie méridionale elle est, dit-il, accessible et ouverte à tous les peuples méditerranéens, et par sa partie septentrionale elle est fortement enracinée aux flancs

1. *Dante Alighieri et la Divine Comédie*, Introduction, p. 22.

de l'Europe. Elle est comme suspendue sur l'abîme, dit-il, tendant les bras à l'Orient, attachée à la charpente du Monde occidental. Tout un hémisphère est groupé autour d'elle, la presse et l'enveloppe. Par le détroit de Gibraltar et les vastes plaines de l'Océan, elle communique encore avec l'Amérique dont un de ses enfants salua le premier les rivages inconnus.

« Cette position centrale et intermédiaire explique sa destinée. Touchant à tous les peuples, elle les concentre tous, elle les étreint tous, elle les aspire tous, elle est nécessaire à tous. Un pied en Orient, et l'autre en Occident, elle relie deux mondes extrêmes. Toutefois elle est isolée et séparée de ces deux mondes, d'un côté par la forte chaîne des Alpes, et de tous les autres par la mer, la Grande mer des Anciens, *Mare Magnum.*

« L'Italie a donc été, pour ainsi dire, la voie, le canal, le milieu, le moyen par lequel l'Orient a transmis la civilisation à l'Europe. Elle est devenue en réalité le grand chemin de l'humanité et des idées. Par elle le vieux monde a parlé au nouveau ».

Sur le front septentrional de la Grande-Grèce descend, parallèlement à la côte, une vallée profonde : mers, monts, marais, la protègent contre les barbares. Nous retrouvons, en réduction, le déterminisme mésologique propre à l'éclosion et au développement des grandes civilisations primitives. Seulement, la petite étendue du territoire, la faible densité de la population primitive, la sélection spontanée d'hommes, bannis ou bandits, aux qualités actives, la proximité de la Grande-Grèce, riche en germes civilisateurs, toutes ces conditions physiques et morales, d'autres encore, la rivalité même des cités voisines, vont accélérer le progrès de la société nouvelle. Individualité de combat, Rome naît du conflit entre les influences grecques et étrusques. Elle franchira péniblement, et indomptablement, les étapes sociologiques où s'attarde le reste de l'Humanité. Acceptant, après un éphémère essai de dictature royale, la constitution pseudo-démocratique grecque, Rome ne la conserve qu'en la perfectionnant. La combinaison du concours avec l'in-

dépendance se réalise par l'institution de la dictature républicaine; et le pouvoir politique passe ainsi, sous les exigences d'une situation interprétée par des pythagoriciens, des parleurs aux hommes d'action. Ce que Sparte ne pouvait prétendre réaliser dans le Péloponèse, Rome l'effectue, presque dès le début, dans la péninsule italique. C'est qu'elle conquiert en assimilant. La victoire n'est rien pour qui ne sait s'en servir. Ici, la défaite sera souvent plus profitable que le succès : jamais on n'y désespèrera de la République. Les forces extérieures qui menacent, par moment, de désagréger le système, servent à le consolider. Le tumulte gaulois solidifie et rend définitive l'unité latine; la campagne samnite inaugure l'admirable établissement du colonat, par quoi l'esclavage disparaîtra en peu de siècles; et les guerres puniques mettant de front le jeune Occident et le vieil Orient font saillir du sol de la *patrie* italienne ces vastes armées de terre et de mer que réclamait, en complément d'une sage diplomatie, la pacification d'un monde vermoulu, la conquête d'un monde nouveau. La gendarmerie est l'outil nécessaire de la police. La défense de Carthage qui, avec des armées mercenaires, ne pouvait accepter la lutte sur son propre territoire, force, en effet, son adversaire à transformer la Méditerranée entière en un lac romain, puis à étendre son empire occidental de l'ultime Thulé à la vallée du Rhin. Soumettre les barbares pour se les assimiler est le seul moyen de s'en défendre; mieux : c'est adjoindre à ses propres forces des forces plus vigoureuses qui seront bientôt les instruments d'un plus haut essor. Car progresser, c'est réaliser une harmonie de mieux en mieux parfaite d'éléments de plus en plus divers.

Le poignard aristocratique ne veut pas laisser à César la gloire de parachever la libération populaire, rendue inévitable cependant par le concours des esclaves eux-mêmes au salut commun. L'invincible activité romaine reste maintenant sans but dans la paix auguste. A cette multitude désœuvrée à qui on refuse la terre payée par son sang, il faut donner du pain, abrutir le courage dans les jeux du cirque, émasculer l'âme par la débauche crapuleuse.

Les aigles glorieuses sont à l'encan. La vertu juvénile fuit aux frontières opposer la muraille des poitrines : digue vivante, longue d'un millier de lieues et d'une résistance multiséculaire, aux flots furieux et obstinés de la marée barbare. Si les hordes septentrionales filtrent, du moins elles ne submergent pas. Leur impétuosité amortie dépose sur ce sol politiquement épuisé, le limon nourricier de plus riches moissons. Les Vandales mêmes ne sont que les énergiques laboureurs d'un champ maudit; car le fumier d'une civilisation moribonde viciait cette atmosphère morale dont la pureté devenait pourtant d'autant plus indispensable qu'allait s'affaiblissant la coercition politique. Jamais le monde n'avait vu pareille grandeur s'accroupir en telle puante honte. Mais la justice immanente fulgure cette sentine et la purifie. Par l'Empereur, tremblant devant la populace avilie, puis par la force étrangère, le patriarcat est exproprié. Les biens extorqués à la république et refusés jadis aux vieux compagnons de guerre plébéiens sont la proie des délateurs et la dot de la prostitution. La conquête appauvrissant les conquérants faisait à tout jamais faillite.

La démocratie grecque, au cœur généreux, mais à l'esprit versatile, était restée sous le charme des séduisants mirages de l'irréel, jeux de son beau ciel et de sa mer éblouissante. Bercée par la liberté, elle rêvait encore d'anarchie que déjà l'emmaillotait de ses bandelettes le despotisme séculaire. L'aristocratie romaine, égoïste, dure, inflexible, perdait l'empire du monde pour avoir tenté de l'exploiter à son profit propre; elle avait retourné contre ses clients la force et l'audace prêtées avec tant de dévouement patriotique par ce prolétariat méprisé et haï. Rome édifiée par l'épée croulait sous l'épée.

III

ÈRE DE LA COOPÉRATION CONDITIONNELLE OU AGE DU FÉODALISME.

Ceux qui, dans ces temps de colère et de calamités, ne désespèrent pas de l'Humanité, ce ne furent point ces arrogants et peureux sénateurs parés des roses de l'adulation et du sacrifice. Ce sont de vertueux citoyens qui, en sanglots écourtés, nous redisent les malheurs de la Patrie; ce sont ces satiriques qui, du rire, fustigent le vice, quand ils ne le corrigent pas ; ce sont ces aimables épicuriens qui trompent leur impuissance par d'insouciantes railleries; provocations élégantes à la mort. Ce sont encore ces esclaves méprisés qui opposent à la brutalité discrétionnaire du Maître la majestueuse résignation de leur dignité humaine; ce sont ces sceptiques qui dialoguent l'ineptie des dieux; ce sont ces pauvres anarchistes, adorateurs du nazaréen, qui troquent leur haillon de corps dévoré par les fauves contre les promesses sacrées d'éternelles félicités. Mais c'est surtout ce vieux décurion retraité de la milice provinciale, ce petit tapissier chauve, bancal, camus,

> portant sayon de poil de chèvre
> et ceinture de joncs marins,

ce citoyen têtu qui, prisonnier obstiné, vient par mers, monts et vaux, d'Asie à Rome, malgré la police préfectorale et proconsulaire en appeler au César. Celui-là est un citoyen, brave comme un romain, éloquent et fin comme un grec, bon comme l'hébreu bon, le doux persécuté. Il ne laissera périmer ni son titre ni son droit; mais son titre ne sera pas un privilège, son droit un monopole. Pour lui, tous les hommes sont citoyens de la même patrie; tous doivent l'aimer du même amour : car *ils sont solidaires les uns des autres*. L'égalité des hommes n'existe que dans leur *fraternité*, leur vertu que dans *l'amour actif d'autrui*. La loi politique ne peut commander à qui fait toujours son devoir envers les

autres. La *grâce du cœur est invincible*. La charité est éternelle, et les persécutions ne prévaudront pas contre elle.

Voilà l'homme qui, son bâton pour houlette, va conquérir le vieux monde. Aux armes souillées du sang des guerres civiles et rouillées par la longue paix romaine, son génie bienfaisant, développé par ses successeurs, substituera le soc défricheur et la bêche émancipatrice. Paul est le vrai successeur politique de Jules César; l'épiscopat fait revivre le vieux Sénat romain, et la papauté ressuscite l'énergique dictature républicaine. LA CONQUÊTE DÉVASTATRICE LE CÈDE ENFIN A LA DÉFENSE CONSERVATRICE. La toge fière se dissimule en humble robe de bure : le moine, soldat de paix, sera le premier travailleur libre; le monastère, le premier atelier communiste.

Le vieux monde romain ne laissait que deux issues à l'expansion chrétienne : la large plage gauloise méridionale, encaissée par les Pyrénées et les Alpes; puis les cols étroits du Tyrol et de l'Illyrie. Par ces trois ports, va filtrer ou se précipiter l'assimilation religieuse des Gaules, de la Germanie et du haut bassin danubien.

En Gaule, l'arc cévenol bifurque le flot civilisateur dans les vallées de la Garonne et du Rhône. Le fleuve aquitain, dirigé par le littoral atlantique et le massif central, s'épand jusqu'à Tours, où vient confluer la dérivation morvandioforezienne que Sens avait un moment condensée[1]. Simultanément, le courant provenceau flue jusqu'en Champagne, où Rheims collecte l'énergie que les étroites failles riveraines des Alpes, du Jura, des Vosges, du Morvan et des Faucilles n'ont pas laissé filtrer. Tours, Sens, Rheims sont ainsi les trois corolles du lys piqué au drapeau de France. Topographiquement, Rouen, centre de ce cercle chrétien, eût vraisemblablement été la capitale de la Gaule septentrionale, comme Orléans, équidistant des collines percheronnes et morvandiotes, devenait la clef de l'Aquitaine pour tout envahisseur tombant du Nord. Lutèce, à égale distance de ces deux pôles du côté de la frontière d'invasion barbare, devenait ainsi la capitale de la socialité française. Simultanément, les missions

1. Ce même chemin sera suivi encore par le protestantisme. (Voyez la carte nº 33 de l'*Atlas historique* de Schrader).

de la vallée de la Saône glissent entre les Faucilles et les Vosges, évangélisent la Lorraine, et vont se buter un moment aux massifs de l'Eifel et du Taunus, pendant que le courant rhénan vient frapper l'autre versant du Taunus. Renouée à nouveau au bas de la vallée de la Moselle, la double chaîne monastique se rive fortement au pied de la montagne, comme pour y rattacher plus solidement les ripuaires francs et saxons. Trèves, Mayence, Cologne qui, pour les mêmes motifs géographiques, sont déjà les trois camps retranchés des légions romaines, deviennent ainsi les trois foyers d'où la civilisation va rayonner sur la Germanie du Nord. A l'Est, le long triangle alluvial que les monts du Jura et de Bohême soutiennent au rebord septentrional des Alpes, d'où s'échappent comme d'un réservoir unique les eaux pures du Rhône, du Danube et du Rhin, ouvre une voie nouvelle à la propagation évangélique. Les cols du Tyrol amènent là de jeunes contingents, et cette belle terrasse devient pour longtemps « le paradis des moines ». Enfin, le courant oriental latin part de Milan, contourne au-dessus du lac Adriatique le versant alpin méridional et se concentre devant la vallée de jonction des grandes plaines slaves où paissent les troupeaux des Ostrogoths et des Vandales. Acquilée (ou Trieste), Vienne et Aquincum (Budapest) forment, avec Salone qui représente le poste avancé de Rome sur la côte dalmate, le filtre où Huns et Goths laisseront déjà atténuer la virulence de leurs plus grossiers instincts.

Maintenant, les invasions peuvent se ruer sur l'Occident : la civilisation, défendue par ces humbles moines et ces grands évêques, semblera quelquefois en danger ; elle ne peut plus sombrer. Les incursions de Radgast et d'Attila, amorties par leur passage à travers les champs norique, cisalpin ou danubien et rhénan, laissent à peine trace de leur passage. Francs et Burgondes ont-ils passé le Rhin ? ils sont assimilés, et l'évêque de Rheims n'a qu'à achever l'œuvre des moines rhénans. Les Vandales et les autres peuplades de la plaine germanique ne peuvent que traverser au pas de course les provinces gauloises pour aller se disperser, épuisés par l'ingrat massif ibérique, sur la côte d'Afrique ou dans les îles

méditerranéennes, où les soumettront bientôt sans peine d'autres conquérants. Les Goths ont le même sort. Ils sont progressivement absorbés le long des côtes de l'Empire d'Orient et de l'Empire d'Occident, comme des fleuves bus par des sables avides. Ostrogoths et Wisigoths règnent! qu'importe, ils ne gouvernent pas! Ni la Gaule, que les évêques leur arrachent par la framée franque, ni l'Italie, que le patrimoine de saint Pierre et l'ascendant des âmes fortes sur des âmes naïves leur ravit subrepticement, ni l'Espagne séduite par la diplomatie de Léandre et d'Isidore, ni la Bretagne gagnée par Austin et ses compagnons ne restent au pouvoir de la barbarie. Quand le sédiment barbare s'est précipité, on constate qu'il n'a que clarifié le vieux monde romain : mortifiant les mœurs anarchiques de cette vieille société pourrie, que Justinien voulait encore galvaniser; stimulant les coutumes nouvelles que l'extension du siège politique comportait.

Dans tout organisme complexe, la division des fonctions est, en effet, aussi nécessaire que leur concours. Après la mort de César, le pouvoir temporel n'avait su l'assurer; cette mission sociocratique de libération intérieure revenait donc à d'autres organes. M. Laffitte[1] a démontré que « *le progrès fondamental accompli par le moyen âge a été d'étendre ce principe de l'indépendance des forces concourantes qui ne s'appliquait antérieurement qu'à des familles soumises à un même gouvernement.*

Les Barbares décomposaient l'Empire d'Occident en quatre grandes nationalités fixées en des contrées géographiquement bien définies : France, ou pointe défensive contre la Germanie encore menaçante, Italie et Wisigothie en retrait méridional, Bretagne en attente d'unité politique. Chacune de ces sociétés a sa fonction plus ou moins distincte sous des gouvernements différents. C'est le nouveau pouvoir spirituel et moral qui va assurer et diriger leur concours. Grégoire réalise ainsi « le chef-d'œuvre politique de la sagesse humaine ».

1. P. Laffitte. *Les Grands Types de l'Humanité* : la Féodalité.

Que le territoire chrétien se subdivise désormais en autant de fiefs que le hasard des mariages et des batailles le voudra, la synergie occidentale ne sera plus jamais compromise. Le péril étranger consolidera même cette nouvelle république, héritière ainsi de la république italiste. La razzia musulmane au nord des Pyrénées invitait donc le Pouvoir papal à fabriquer le marteau dictatorial qui brisât, une fois pour toutes, les adversaires du Sud et les païens du Nord. Comme la stupide fainéantise des rois héréditaires francs abandonnait l'outillage politique aux maires de leur palais, la consécration pontificale de la légitime usurpation royale par les véritables protecteurs du domaine chrétien était un prélude dignement sociocratique.

La civilisation catholique gagne maintenant la mer septentrionale, et, par le col viennois jusqu'à la Vistule, pendant que la conquête arabe, opérant du sud au nord l'œuvre d'assainissement moral effectuée par les Barbares du nord au sud, développe, sur un territoire généralement aussi ingrat à l'ordre qu'au progrès, le capital scientifique transmis des Grecs anarchistes par les Juifs et les Nestoriens, religieusement disciplinés.

Quoiqu'on en ait dit, les Islamistes restent impuissants, tout autant que les Aryens du nord, à rien fonder d'original. Leur règlement politique et moral offre seulement des conditions favorables de fructification aux germes antérieurement déposés par les Grecs et les Romains[1] dans les vallées méridionales du lac méditerranéen.

1. La métropole arabe reste, en effet, inféconde. C'est dans l'antique despotie du drain mésopotamien, où les nestoriens vulgarisent depuis quelques siècles les découvertes chaldéennes et grecques, que Bagdad surgit; c'est au cœur de la Judée que Damas s'éveille pour approprier les traditions asiatiques aux conceptions plus positives du jeune Occident; c'est dans la vieille ville romaine de Cordoue que florit la plus savante école musulmane. La poésie arabe n'a rien de comparable à la *Chanson de Roland* ni aux hymnes rituels du catholicisme; la musique est codifiée par ce même Grégoire qui organise la conquête morale des barbares; peinture et sculpture sont prohibées par le *Coran;* l'architecture romano-gothique vaut bien, me semble-t-il, l'architecture arabe, habile copie des architectures antiques. (Violet-le-Duc, *Histoire de l'Habitation*, p. 322). Les pompes du culte catholique sont, sans

Quant à l'immigration normande, elle n'eut jamais, même en Britannie, le caractère d'invasion. Sur le continent, ce fut un établissement; si bien que la conquête définitive de l'Angleterre s'opéra, par une sorte d'oscillation réflexe, sur des Normands insulaires insuffisamment assimilés et unis, par des Normands continentaux déjà hiérarchisés suivant la gradation féodale, et déjà influencés par la synergie pontificale.

Dix siècles après Paul, le sytème catholique, ou chrétienté,

doute, des manifestations esthétiques intellectuellement supérieures aux fantazias et aux carrousels des cavaliers berbères.

Les légendes classiques sont comme ces hydres qu'il faut décapiter trois fois pour les tuer. Malgré l'accord de tous les savants, nos politiciens, haineux de l'évolution catholico-féodale, nous vantent sur tous les tons la civilisation arabe. Voici comment le très consciencieux Maximilien Marie juge l'œuvre mathématique et physique des Hindous et des Arabes. (*Histoire des Sciences mathématiques et physiques* : II, p. 117-118). Appréciation d'Al-Bategnius :

« *C'est aujourd'hui la mode de crier bien haut qu'on a fait tort aux Hindous et aux Arabes.*

« *On n'a pas encore, il est vrai, essayé de transformer Euclide, Archimède, Apollonius, Hipparque et Ptolémée en petits garçons, mais on ne serait pas éloigné de chercher à porter à leur hauteur quelques demi-grands hommes récemment découverts. La distance est un peu trop grande.*

« *Delambre est particulièrement accusé d'avoir été injuste envers les deux peuples qui ont trouvé de si ardents avocats. Il a cependant assez glorifié l'inventiondu zéro et celle des sinus et tangentes! J'avoue que je pense un peu comme Delambre, et que la résolution de l'équation du second degré, 700 ans après Euclide, ne me paraît même pas un trait de génie.*

« *D'un autre côté, je remarque que les gens qui réclament le plus bruyamment en faveur des deux peuples dont il s'agit, nous offrent plus d'hypothèses que de réalités, sans compter les exclamations : Ah! si leurs ouvrages nous étaient parvenus! Si l'on n'avait pas ruiné la civilisation arabe! etc.*

« *Mais il me semble que les Maures ont été chassés d'Espagne*; *ils étaient les plus nombreux et les plus riches, outre que les plus savants.*

« *Enfin, si l'on compare ce qu'ont fait les Arabes et les Persans en cinq ou six cents ans, à ce que les Occidentaux ont fait depuis quatre siècles, il me semble qu'on trouvera que le rapport touche de bien près à zéro.*

« *En admettant que nous devions 1 aux Arabes, nous devons bien 100 000 aux Grecs.* »

Et Poggendorff (*Histoire de la Physique :* p. 528) ajoute :

« *Si les progrès des Arabes dans les sciences avaient été en rapport*

est formé. Il s'étend, à quelques cantons près, du cap Finisterre à la Vistule[1], et de la Sicile aux côtes scandinaves. Son morcellement politique se combine si bien avec son unité spirituelle qu'il suffit de la voix d'humbles moines pour jeter, en huit ruées continuelles, la confédération nouvelle sur l'ancien monde, moribond déjà malgré l'infusion récente du sang arabe. Protégée, par ces croisades mêmes, contre tout danger de dislocation tant intérieur qu'extérieur, la chrétienté use toute sa vigueur constructive.

avec le nombre de ceux qui les cultivèrent, nous ne pourrions leur refuser notre admiration. Mais il faut avouer avec regret que, malgré les vues éclairées de plusieurs de leurs califes, malgré le grand nombre de leurs Universités et de leurs bibliothèques, et le nombre extraordinaire de leurs écrivains, les sciences ne firent que très peu de progrès entre leurs mains. Le principal mérite des Arabes, et qui seul suffit pour leur assurer la reconnaissance de la postérité, est, comme nous l'avons déjà dit, d'avoir conservé et préservé de la ruine les sciences de l'ancienne Grèce. Ce qu'ils y ont ajouté d'eux-mêmes est peu de chose, peut-être moins encore que nous ne l'imaginons, car ils ont, çà et là, puisé à des sources qui ne sont pas connues. »

Poggendorff fait exception pour la chimie dont il attribue la fondation à la science arabe. Mais Geber, le plus illustre chimiste du moyen âge avec Roger Bacon, était vraisemblablement, de l'aveu même du célèbre physicien allemand, chrétien, c'est-à-dire nestorien.

M. Berthelot a d'autre part montré que les Egyptiens avaient possédé des notions chimiques assez étendues. Le terme même de *chimie* serait le nom de l'alluvion d'Egypte. Les prévisions agricoles, nécessaires pour alimenter admirablement un peuple de vingt-cinq millions d'habitants, exigeaient une étude préalable des éléments variables à chaque crue, de la fécondation du champ national. L'incendie de la bibliothèque alexandrine a dû dévorer les plus précieuses archives. Quoi qu'il en soit, ce n'est guère qu'en astronomie que les Arabes, grâce à la pureté d'un ciel de 5 à 10 degrés plus au sud que celui de la Grèce, ont montré quelque supériorité sur les Anciens. Par le même motif, ils ont été amenés à perfectionner le calcul, l'instrument de coordination de leurs multiples observations. Il faut avouer enfin que la confusion des deux pouvoirs hâtait chez une population militaire le développement de l'art médical et pharmaceutique. Mais, équivalent inverse, la différenciation de l'appareil gouvernemental rendait plus précoce dans la chrétienté l'essor de l'histoire (Sulpice-Sévère, Grégoire de Tours, Bède, Eginhard, Hincmar de Rheims, etc.) et la floraison philosophique (de Guillaume de Champeaux à Thomas d'Aquin).

1. Elle a, en effet, coulé par le défilé moravien, et pris à revers les marécages germains. La royauté polonaise qui, en restant dans l'obédience romaine, devait former le noyau de la confédération germano-slave, subit, sous l'inspiration juive, la désagrégation grecque. Le large courant du versant oriental des Karpathes avait surmonté l'étroit couran occidental.

Une culture morale intense change peu à peu les brutes franques en une chevalerie où brille si souvent une réelle noblesse; elle transforme les esclaves urbains en serfs ruraux, fait de simples bourgeois des hommes libres. L'autorité du père de famille s'adoucit, et le respect réciproque du fils devient de l'amour filial. La pureté chrétienne complétant la tendresse monogamique libère la femme du joug masculin, l'élève enfin au-dessus de l'homme et la convertit en déesse des temps nouveaux. La poésie chante l'épopée du cœur, rit de ses travers, exalte jusqu'au ciel ses grandeurs et l'abreuve d'idéal ravissant, ou engloutit ses vices dans les abîmes du mépris, dans les puanteurs de la honte. Le poète chante la nature et ses beautés, l'emplit, pour tous les êtres, d'un extatique amour. Les amants chuchottent leurs espoirs, s'écrivent leurs tendresses comme pour les multiplier, se remémorent, en pleurant, leurs indicibles regrets.

Du prince au manant, tous les fronts se courbent devant la majesté des lois éternelles et de l'humaine dignité. Le plus humble abbé peut, de sa crosse, briser le trône des rois. Une même morale, un même culte, une même doctrine rivent mutuellement le manant et le seigneur. L'instruction d'abord religieuse, puis plus rationnelle, sort des sanctuaires : elle devient publique et en quelque sorte gratuite. De pauvres serfs montaient sur le trône trois fois royal des Pontifes.

Les arts, universellement admirés, peuplent le ciel des flèches joyeuses des bourdonnantes cathédrales, sculptent dans la pierre les rires malins des peuples moqueurs, cachent de sèches murailles sous leurs fresques naïves, décorent les pieux missels de fraîches enluminures, cisèlent crosses, calices, châsses et bijoux; brodent chasubles et bonnets, gravent dans les gemmes précieuses les armes seigneuriales ou le sceau du Pasteur.

Voilà que, dans cette communion chrétienne, l'étranger n'est plus l'ennemi. Et qu'importent les continuels changements des étiquettes provinciales. La force chevaleresque se voue au service du faible; et les arts et les métiers sortent de la chrysalide et prennent essor. Chacun, par un apprentissage régulier, peut prétendre à la maîtrise. La fortune, lasse de

forniquer avec la force ignorante, commence à rechercher le travailleur habile. Enfin, de hardis navigateurs ne redoutent plus d'aller seuls, le long des rivages inconnus, découvrir de fantastiques richesses.

La raison, aiguisée par les discussions théologiques qu'a exigées la conversion des Barbares, extrait peu à peu de la rigide théologie, enfin codifiée, les premiers principes d'une nouvelle philosophie. Les penseurs de toutes origines et de tous pays parlent une même langue.

L'arithmologie adopte ses formes pratiques et rapides. La critique astronomique fait espérer une rénovation prochaine. La physique et la chimie entrent dans la voie expérimentale.

Des historiens nous redisent les vicissitudes des cités et des hommes. A l'imitation de l'organisme ecclésiastique, la société civile codifie ses us et coutumes. Mais ici le dogme s'appelle la loi; le culte, service; le rite, cérémonial; la liturgie, requêtes, procès, revendications, tournois. La clérica ture monastique mue en cléricature légiste.

Et ceci va tuer cela.

IV

FORMATIONS NATIONALES

Dieu a épuisé son influence morale. Il ne se survivra désormais que par son crédit. Son règne extra-terrestre, sa toute puissance dans les riches régions de l'imagination de peuples neufs fit sa grandeur majestueuse, sereine, lumineuse, consolatrice. Et cette grandeur même cause sa décadence; car elle ne peut que prendre en dédain nos pauvres affaires humaines. La ruche laborieuse est donc condamnée, pour vivre, à sacrifier son créateur devenu félon. L'autocrate e ses procéduriers précipitent du Capitole la théocratie, puis l'achèvent en souffletant ses diplomates et en brûlant ses guerriers. A peine la clef de voûte de l'Eglise occidentale posée, le temple s'écroule : il ne restera bientôt plus debout que les arcs-boutants où s'abritent péniblement les chapelles nationales. Le dogme rigide ne peut plus guider l'Humanité en perpétuelle croissance. Il s'effrite en disputes métaphysiques,

pendant que le clergé, de plus en plus ignare et désuni, quémande patelinement, en échanges de gestes encore respectés, l'aumône avilissante et l'appui arrogant du gant seigneurial.

La désagrégation temporaire est la conséquence inévitable de la disparition du danger extérieur et de la dispersion spirituelle intérieure. Le ciment ecclésiastique avarié, les pierres féodales de l'édifice politique se désagrègent [1]. Une guerre ci-

1. A deux kilomètres à l'est du Mont-Saint-Michel — merveille unique qui rappellera éternellement l'union intime de la sapience monacale et de la vaillance chevaleresque — un autre rocher, Tombelaine, perce la grève. Là, dit la légende, Lucifer, par une belle et glaciale matinée d'hiver, porta ce défi à Dieu : « Qui de Nous va bâtir ici le plus beau palais. Je garde la roche dédiée à Baal : la sottise humaine qui la laisse inféconde, me l'abandonne. Je la veux faire éblouissante! J'en fais mon domaine. Je veux dissimuler sous un dôme d'incomparable magnificence la porte redoutée de mes aîbmes infâmes, plus peuplés que les tiens, Seigneur. Je veux...

« Mais à Toi cette autre roche qu'arracha de ses mains — si belles, si tu ne les avais faites — le chef vil de tes peureuses phalanges, le prince de tes stupides esclaves, mon ancien ami, et que mes derniers fidèles vénéraient malgré moi, sous le nom d'Hercule, avant qu'Aubert y plantât ta Croix. Elève là, je te le demande, face au Soleil, un sanctuaire, puisque les bêlements du troupeau humain te sont agréables. Les hommes jugeront notre œuvre. A toi le Bon, à moi le Beau. »

Et sur Tombelaine, l'ange déchu jette dans les airs un palais de glace tout ruisselant de mille et mille feux. Il s'exalte d'orgueil et se mire dans ses joyaux pendant que, patiemment, les disciples du Seigneur, relevant le défi, étagent le granit en chantant les louanges du Dieu de bonté. Et quand la flèche sainte, clocher de prière et chemin des anges, perce la nue, Dieu dit :

« Ange de lumière fallacieuse, jusques à quand ton orgueilleuse folie provoquera-t-elle l'inévitable, le juste châtiment? Ton cri triomphal a chanté l'œuvre des sept jours. Impassibles témoins de ton hallucination, ce soleil et ce sol continuent à tracer dans l'espace la loi fixée. La chaleur dissipe déjà ton mirage. Ces fleurs de glace que les vents portent à la vallée s'y transforment en corolles pour la réjouissance des yeux humains. O malheureux insensé, pour tes paupières avides de fraîcheur, elles se fondent en brûlantes larmes... »

Le cri du désespoir fait trembler la terre terrifiée. Mais dans la nue éblouissante, sur la flèche du Mont-Sacré apparaît, comme vêtu d'or, le céleste Protecteur. Il apporte la paix : *Quis ut Deus!* Et la terre rassurée reprend ses labeurs.

Ce mythe chrétien enveloppe une vérité positive.

Satan, le bel ange d'orgueil, c'est le roi révolté contre l'autorité imprescriptible de l'Eglise. L'ampleur de son cortège l'illusionne sur la puissance de son pouvoir; sa pompe trompeuse lui fait mirage; ses œuvres éphémères qui éblouissent ses courtisans, lui fait croire à sa

vile, qui va durer des siècles, désunit pour longtemps ceux à qui la Papauté avait donné une même âme, une même conscience, de mêmes sympathies, une même synthèse, de mêmes pensées, une même sécurité, un même but. Le vieil homme n'a pas entièrement dépouillé son égoïsme. Son individualisme s'est seulement élargi. Tel qui gagna son affranchissement veut gagner son droit de bourgeoisie :

> Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs ;
> Tout petit prince a des ambassadeurs ;
> Tout marquis veut avoir des pages.

L'arbitre pontifical muet ou dédaigné, la confusion ténenèbre le nord de la chrétienté, et jamais il n'y eut tant de misère au royaume de France.

La langue romane, moins troublée maintenant près de sa source, s'y épure, pendant que, s'en éloignant, elle s'empâte d'idiomes étrangers. La femme, dont la condition est en tous lieux et en tous temps la mesure de la moralité générale, reste d'autant plus bas dans l'échelle de la considération mas-

grandeur morale. Pendant qu'il entonne ses chants de triomphe, l'astre de justice éclaire les intelligences, réchauffe les cœurs, dissipe aux quatre vents du monde ce vain édifice. Et que reste-t-il de ces riens brillants qui, de loin, séduisaient la Terre ? A peine le conte d'un humble moine ; car les ruines elles-mêmes périssent.

Dieu, c'est la spiritualité qui, de l'homme pour pierre, bâtit l'Eglise éternelle. Lentement, le monument contourne la roche battue des flots ennemis, mais que la vaillance protège. Ses soubassements vastes se consolident difficilement : pénible est le scellement sur cette roche dure de la primitive animalité. Mais si les embarras de l'agencement croissent quand l'Humanité progresse, du moins les souffrances de chaque collaborateur diminuent, à mesure que la merveille s'achève. Fils des Morts, les Vivants héritent d'un monde amélioré, de facultés même physiques plus développées : de moyens plus puissants, de méthodes plus nettes. Comme au-dessus de l'Humanité, en plein ciel de l'Idéal, apparaît, de loin en loin, le messager glorieux de ceux qui furent et de ceux qui seront. Et il dit aux travailleurs de la plaine et des monts la parole de paix, de justice et de vérité.

Quel philosophe, n'est-ce pas, que ce vieux moine ? Plutôt que de confier à un parchemin périssable, que la violence peut lacérer, l'ignorance brûler, les vers ronger, la fraude adultérer, lui confier, dis-je, son histoire, ses regrets et son amertume, il grave, à milliers d'exemplaires, sa pieuse allégorie dans l'impérissable imagination des hommes.

Ainsi, tout empire qui bannit la justice, la paix et la vérité disparaît, sans laisser de trace sur les champs de la Terre.

culine qu'elle a moins ressenti la culture morale catholique. Divinisée en Italie, honorée en Espagne, aimée en France, respectée en Angleterre, elle demeure, en Germanie, soumise à son seigneur et maître.

Le désordre intellectuel corrode la vie publique comme la vie privée. La guerre, résultat politique de la discorde religieuse, reprécipite l'homme dans sa barbarie native. Abandonnée par ses maîtres naturels, par le moine, instrument du collectivisme ecclésiastique, et par le paysan marié, outil du collectivisme économique, l'un et l'autre pourchassés, la glèbe, à peine défrichée, reprend tout de suite son vêtement stérile de fruste broussaille. La cueillette se fait chiche; la vache, maigre. La famine, rôdeuse des champs de guerre, poursuit l'extermination animale et humaine.

Et bientôt ce n'est plus la seule et vile plèbe qui périt. La peste égalitaire achève l'œuvre de mort. Pontifes, seigneurs, manants dansent la même ronde macabre sur les ruines de la chrétienté.

Cherchez dans un tableau synchronique du xive siècle les noms de nos Français. Vous verrez ceux de vaillants batailleurs, des conteurs de soirées ou de veillées de bataille, de marchands enrichis par les fournitures de guerre et des fanfreluches de la dévotion...

Cette éclipse apparente de la vie intellectuelle française a été qualifié, pédantocratiquement, de « nuit du moyen âge ». Des historiens « myopes [1] » semblent vraiment prendre nos frontières nationales pour les limites du Monde. Et voilà que depuis trois siècles l'étranger les croit sur parole. L'éclipse n'est pourtant pas la nuit. Si la raison française se dévouait alors, tout entière, à l'œuvre de conservation nationale, l'esprit-humain n'en poursuivait pas moins vigoureusement, par d'autres voies, ses immortels travaux.

C'est qu'il ne convient pas d'oublier jamais la topographie du théâtre des événements humains. Pendant que la France subit, par le fait de sa position centrale dans l'Occident, son labeur nécessaire de défense territoriale et souffre des tirail-

1. Expression de Joseph de Maistre.

léments de sa différenciation politique, qu'elle cherche une forme nationale définie, une enveloppe militaire stable, la chrétienté, à l'exception de l'Ibérie, expurgeant définitivement ses Africains, tout l'Occident ne cesse de progresser intellectuellement, moralement, économiquement, esthétiquement, politiquement.

Et si, dans cette crise de constitution, la France et l'Ibérie ne peuvent conserver ou acquérir l'initiative du mouvement progressif, elles n'en gardent pas moins assez de sève pour s'assimiler les meilleurs résultats des élaborations nationales voisines. C'est ce que l'Histoire unie à la géographie de l'Europe va luxueusement nous montrer.

V

Italie. — Conformément à la méthode de filiation, commençons l'examen par l'*alma mater populorum :* l'Italie, notre commune initiatrice à la vie historique.

Entre le défilé ligurien et le massif des Abbruzes s'étend au couchant un petit hémicycle. Déjà nous y avons vu naître, grandir, vivre, mourir le monde latin. Et c'est là encore, sur ce cimetière de la puissance romaine, que va reflorir un nouveau civisme. Au sud du diamètre de cette hémi-ellipse, Rome préside toujours, sous l'égide papale, à cette floraison artistique qui lui sera bientôt imputée à crime par les polyarchistes germains mal affinés. Dans la catholicité, c'est la tête qui mourra la dernière. Au Nord, à l'autre extrémité du diamètre latino-toscan, la jeune Florence, la bien nommée, supplée à la défaillance de la vieille capitale. Avec ses sœurs les villes voisines de Toscane et de Ligurie elle donnera au régime municipal la plus active extension. L'union du roc et de la mer a ressuscité la liberté civique.

Mais passez la montagne. Dans cette vallée toute artificielle du Pô, vous allez retrouver le despotisme des grands bassins fluviaux préantiques. La Terre destinait à la région padane le sort dur imposé jadis aux champs mésopotamiens. Comme Bagdad, Milan est un nid de rapaces. Français, Allemands,

en font, des siècles durant, le repaire du vol féodal. Si Pérouse, Sienne, Arezzo, Pistoie, Luques, Pise, Gênes sont les fleurs de la gerbe florentine, Verceil, Novare, Côme, Bergame, Lodi, Crémone, Parme, Reggio, Modène, Este, Mantoue, Padoue, Vérone sont des clous sanglants enfoncés par la capitale lombarde dans le front de la malheureuse Italie. Là, se dressent les croix affreuses, s'arment les arsenaux de tortures : évocations sinistres des terribles tyrans assyriens...

Entre la vie des républiques toscanes et le régime des despoties ducales du territoire padan, les contreforts apennins et les lagunes adriatiques ont ménagé une socialité mixte. Tel est le cas de Bologne et d'autres villes de la Romagne et des Marches; de Venise, où l'aristocratie ploutocratique rivalise presque de tyrannie avec les autocrates de la gouttière padane. Dans cette lutte multiséculaire entre l'autoritarisme atavique et le libéralisme naissant, Naples, sous le poids de sa situation méridionale qui la rejette pour ainsi dire de l'Occident, emprisonnée dans ses traditions du bas-empire grec, corrompue par les mœurs dissolues des jouisseurs romains, demeure obstinément le pôle du despotisme. Tout au contraire, Gênes, sur la grande route de France, s'exerce avec une superbe audace aux essais et même aux aventures de l'indépendance.

La régression de Venise vers le despotisme s'explique par des raisons analogues, quoique réciproques. Car, à causes inverses, effets inverses. Venise, première étape vers l'Orient, emprunte aux populations arriérées du monde grec en décomposition ses vieux moyens de gouvernement, ailleurs périmés. Dans cette république de trafiquants, la suspicion, la délation, l'inflexibilité despotique deviennent les armes de la « raison d'Etat ». L'antique crime de « lèse-majesté » a seulement changé de forme. Chaque grande maison de commerce a, de fait, droit de vie et de mort sur chacun de ses agents. Tout secret de commerce est, en effet, devenu *secret d'Etat*[1]. Triste régime, quand l'intérêt personnel des puissants

1. Voyez le règlement de 1454 des Inquisiteurs ; *in* Paul Lacroix : *Mœurs, Usages et Coutumes du Moyen Age*; p. 428-431.

est censé constituer l'intérêt public. Toute opinion dissidente devient hérésie; tout dissentiment, impiété; tout acte d'indépendance, crime.

Comme Venise s'échafaude dans ses lagunes et dans les marais de la Brenta, Marseille, à l'autre bout de la croix italique, au débouché du Rhône, s'abrite derrière la Camargue, la Crau et les derniers rameaux des Alpilles. Aussi, grâce à ces défenses naturelles quand, avec la Provence, elle entre dans le domaine royal de France, conserve-t-elle ses franchises. On remarquera encore qu'à l'aurore des temps modernes, Marseille est une annexe de Gênes, comme Trieste l'est de Venise.

Et à telles terres, tels hommes. Deux siècles plus tôt, Marco-Polo était sorti du golfe adriatique. Colomb naît sur cette côte ligurienne ouverte sur l'Occident, comme le col de Trieste se ferme sur l'Orient. Le Vénitien avait presque découvert le vieux monde asiatique oublié dans son fabuleux lointain. Le Gênois et son émule florentin, l'astucieux Amerigo, vont dévoiler dans les brumes atlantiques un nouveau continent[1]. La jeune science florentine part déjà civiliser le Monde.

Dans cette conquête plutôt pacifique, si l'on tient compte de l'immensité des territoires à « incorporer », le site géographique joue encore un rôle prépondérant.

Ibérie. — La péninsule ibérique, séparée de la grande plaine circassienne par la muraille pyrénéenne, n'avait pu voir, pendant l'invasion arabe, et hormis le temps si court de la splendeur carolingienne, convoyer à son secours les autres pays de la fédération catholique, occupés eux-mêmes d'abord à se défendre contre les Normands, puis à les *établir* sur leur propre territoire. Mais si l'isolement géographique de

1. Je note que Marco-Polo avait été prisonnier de Gênes, et que c'est durant sa captivité qu'il rédigea sa *Relation*. Celle-ci fut, d'autre part, imprimée en latin, dans le nord de l'Italie, en 1484 : c'est-à-dire *huit* ans avant le départ d'Europe de Colomb. Or, on sait que les démarches préliminaires de Colomb durèrent plusieurs années. Réciproquement, le retour de Colomb fit éditer la *Relation* en dialecte vénitien dès 1496. Au reste, peut-être même qu'à défaut de Colomb, le vénitien Cabot qui touchait le continent septentrional dès 1498, eût-il eu la gloire de rencontrer, le premier, les Indes occidentales.

l'Hispanie causa ainsi son abandon durant le danger, il fut par contre, grâce au complément du relief orographique, le facteur prépondérant de son indépendance nationale. C'est que, sauf les lits étroits, creux, ravinés, *sciés* dans le plateau, des longs et pauvres fleuves, ceux du versant atlantique surtout, toute la péninsule est au même niveau que le massif central de France, et bien souvent à un niveau fort supérieur. La grande rareté des pluies, en atténuant l'érosion du plateau et des chaînes espagnoles, la profondeur des fosses côtières océaniques, en dévorant le maigre apport alluvial, ont ici retardé ou empêché la formation des plaines fécondes. Aussi, chaque cours d'eau est-il un fossé pour l'envahisseur, maître d'un plateau, qui veut poursuivre sa conquête. L'Espagne constitue ainsi une fortification naturelle toujours funeste à l'envahisseur.

Sous la poussée wisigothique, les indigènes irréductibles qui se sont arrêtés un moment sur la Meseta, plateau central d'Espagne, en tâchant à garder la riche vallée bétique, se cantonnent enfin au bord oriental de la route africaine, le long de l'âpre et étroit rempart de la Nevada, pendant que leurs frères du Nord, moins nombreux, cherchent, en marge, eux aussi, du courant d'invasion, refuge et indépendance sur les escarpements des Cantabres et sur les lisières maritimes adjacentes que dédaignent des brutes barbares ruées en troupeau à la chasse impatiente de femmes et de butin. L'avalanche arienne, tombée des Pyrénées, s'est à peine épandue sur la patrie ibérienne qu'elle fond à la chaleur du foyer sévillan; et dans cette œuvre de fusion nationale, il a suffi du dévouement et du génie de deux cœurs fraternels qui ont ainsi gagné à leur ville natale l'honneur de doter de son vieux nom la cité espagnole. Quand, à son tour, le simoun musulman glisse le long des étroites côtes africaines ou roule des hauts plateaux berbères, saute par dessus le détroit et escalade des monts qui lui semblent comme des fils du vieil Atlas, il s'engouffre, suivant la loi du moindre effort, sur le chemin même qu'avaient parcouru, en sens inverse, les hordes vandales. Seulement le solide jarret du cheval monte au galop les escarpements interdits aux lourds ripuaires de la

marécageuse Vistule. Et cependant le sol, maître éternel des hommes, arrête encore l'audacieux élan du vainqueur — du vainqueur le mieux armé, certes, de corps et d'âme, pour cette terre dure et ingrate. Les Cantabres restent la citadelle d'où sortiront à nouveau les libérateurs de la patrie. Du rempart septentrional, la chrétienté espagnole, d'un bond, regagne le fossé du Douro, reprend rapidement Navarre et Marche, patiemment domine les plateaux des Castilles et la vallée et la côte aragonaises. Puis tout heureuse d'avoir retrouvé son berceau, elle s'endort enfin dans les délices ombreuses des vallons de l'Andalousie.

Seules les divisions intestines, résultat inévitable du morcellement territorial de ces sierras et de ces vallées déchiquetées ont retardé l'évacuation par les Maures de ces monts neigeux que nous avions vus, quelques siècles plus tôt, protéger contre le torrent vandale les indigènes fugitifs. Mais à peine l'ambition d'un roi d'Aragon, déjà cerné d'ailleurs par la conquête montagnarde, a-t-il jeté la vallée ibérienne dans les bras d'une reine de Castille, que l'unité espagnole s'achève sans effort par l'expulsion définitive de l'Africain, et, un siècle plus tard, par l'incorporation normale de tout le versant occidental de la péninsule. Ce siècle, au reste, eut son plein emploi.

Sous l'impulsion de la situation géographique, que des alliances factices faisaient souvent dévier de son but naturel, l'activité publique trouva dans le bassin inférieur de la Méditerranée, aux Indes occidentales, et jusque sur le chantier allemand d'un Empire qu'illusionnaient les rêves de sa turbulente jeunesse pris pour les saints souvenirs d'un imaginaire passé, un champ d'exercices largement proportionné à ses besoins surexcités.

Champ trop large!

A peine l'échafaudage de cet empire sur lequel, disait-on, le soleil ne se couchait pas, était-il élevé qu'il s'écroulait pour toujours. Les matériaux méditerranéens retrouvent peu à peu leur classement naturel; la conquête des Indes, si admirable sous la direction de Cortès, tourne à la flibuste depuis que le reflet de l'or donne si aisément à toute la chrétienté le mirage de la richesse.

Mais si, conformément à la logique chrétienne, la moralité publique qu'un but social ne dirige plus s'émousse et se corrompt, par contre, la moralité privée s'exalte jusqu'au fanatisme. La rivalité des deux monothéismes y a finalement sécularisé, laïcisé le culte de la Dame et de l'Honneur. Pendant toute l'évolution subséquente, l'Espagne[1], enfermée sur son plateau, laissera aux autres Occidentaux l'initiative du mouvement industriel que lui interdit l'aspérité de son sol érosé, et du progrès scientifique[2] corrélatif — car la science est fille des arts. Malgré le sombre despotisme d'un royauté qui tourna contre ses sujets, avec la complicité d'une clergé domestiqué, ses forces heureusement impuissantes contre l'étranger, cette noble population espagnole,

plus délabrée que Job et plus fière que Bragance,

conserve, mieux que tout autre peuple, jusqu'au grand jour de la rénovation générale, les résultats les plus précieux de l'évolution médiévale : moralité et dignité.

Ce recueillement politique de la Maison d'Espagne, depuis la perte, sur les côtes du Calvados, de la dernière armée lancée si comiquement par un roi déconfit à la chasse d'une reine et de la monarchie universelle, est inscrite sur la carte de la Péninsule par la répartition même de ses grandes villes. C'est au centre même du pays, à égale distance de Lisbonne

1. Elle semble illustrer, en quelque mesure, le cas simple et fictif considéré par Auguste Comte (*Statistique sociale*, § 217-226) où l'activité sociale devient, sous l'influence d'un milieu propice à une vie facile, subordonnée entièrement à la vie affective et esthétique. Jeux, fêtes, beaux-arts, cérémonies, y absorbent une activité individuelle que la guerre, l'industrie, le commerce, la science ne peuvent employer chez une population sobre, privée, par son sol rocailleux, des richesses agricoles. Certes, gouvernement et sacerdoce, si usés soient-ils, sont bien coupables qui ne savent réagir énergiquement contre les sanglantes orgies tauromachiques : écoles de cruauté et de crime. C'est cette cruauté, devenue endémique par la lâcheté et l'ignorance des pouvoirs publics, qui explique, bien mieux que le climat, dont elle n'est ainsi qu'un résultat très indirect, et ces impitoyables vengeances privées ou politiques, et ces épouvantables répressions gouvernementales dont les âmes septentrionales se soulèvent d'horreur et de honte. Les atrocités des bourreaux mettent au front des victimes, si criminelles qu'elles soient comme une auréole de martyr.

2. Je ne trouve qu'une exception : Michel Servet!

qui fut la capitale de l'Ibérie d'outre-mer, et de Barcelone, qui est, et surtout qui sera, la capitale de l'Espagne *européenne*, que s'accroupit derrière la sierra Guadarrama la capitale morne et jouisseuse de cette royauté agonisante. L'oiseau qui vole de Porto, le port atlantique, à Valence, le port méditerranéen, la voit encore sur son chemin. Sur le même fuseau géographique, de part et d'autre de l'Escurial, Grenade la Mauresque fait pendant à Burgos la Catholique; Santanter, port septentrional, à Malaga, le port africain. Le Roncevaux de Roland répond au Palos de Colomb: d'un côté, l'Europe; de l'autre, la colonie transatlantique. Dans la riche vallée de l'Ebre, Pampelune et Saragosse, les héroïques montagnardes ne sont-elles point les dignes sœurs jumelles de Séville la Pieuse et de Cordoue la Savante du riant vallon du Guadalquivir? etc. C'est ainsi que comme la longue Italie rappelle, par l'échelonnement de ses centres politiques, l'organisation caractéristique des entomozoaires, le rayonnement autour de Madrid, centre d'importance factice, de tant de villes périphériques prospères, nobles, éclairées et actives, offre incontestablement un type d'organisation analogue à celui des actinozoaires. Au successeur de notre cher et estimable coreligionnaire, Pi y Margall, il appartiendra de rétablir à jamais, sous une énergique *fédération* aussi jalouse du concours national que de l'indépendance provinciale, l'unité nécessaire de la patrie ibérique. En son giron, il rappellera la province portugaise agripée par les mercantis étrangers; et il effacera avant tout du front fier de l'Espagnol l'opprobre de Gibraltar!

La générosité incomparable des vins, la richesse des mines, mais principalement l'admirable situation de cette belle contrée entre les trois continents réservent à l'agriculture espagnole, à l'industrie, mais à son commerce par dessus tout une splendeur durable que ne pouvait lui donner sa position excentrique dans l'Occident, ni par la force précaire des armes, ni par des alliances royales où des conventions illusoisoires violaient les affinités géographiques et morales.

C'est donc la vanité, égoïsme dominant des nobles natures, qui corrompit, dès l'origine de son développement, la branche espagnole. En cherchant à étouffer ses voisines, elle per-

dit elle-même ses plus robustes rameaux d'outre-mer et jusqu'aux plus riches régions de son propre territoire national : juste et sévère sanction de l'ordre politique.

Germanie. — La branche autrichienne fut moins sage encore : elle ne sut, hélas ! que perturber souvent la synergie occidentale débutante. Son orgueilleuse devise[1], qu'une génération prochaine tournera en raillerie, proclamera à nouveau l'avortement nécessaire des gouvernements hétérogènes et artificiels.

L'action coercitive de Charlemagne n'avait pas duré assez pour souder solidement les débris barbares laissés sur la grande route germanique par les invasions retardataires. Le grand Empereur d'Occident mort, les tribus anarchiques dépècent vivement l'Empire. L'Église seule, réduite souvent, hélas ! à se recruter sur place, maintient péniblement — car il lui manque le secours salutaire de la solidarité militaire — la trame lâche d'une unité seulement religieuse, et par cela même souvent factice. Cette polyarchie princière que ne menace encore aucun péril extérieur réalise donc pleinement le type coutumier du brigandage politiquement organisé. Les Alpes et ses contreforts se hérissent de citadelles : cavernes de soudards et de bandits. Le découpage naturel des terrasses du Nord déchiquetées par les pluies et par les effondrements géologiques rendait là, en effet, extraordinairement laborieuse l'unification nationale.

En l'absence du voisinage immédiat d'une civilisation supérieure, l'agrégation spontanée, bientôt consacrée par une formation religieuse, eût pris corps sur le plat pays, pour remonter progressivement, conformément à la loi de Metchnikoff, les cours opulents des nombreux fleuves de la plaine eurasienne. La Baltique, Méditerranée septentrionale, et la mer du Nord (*Oceanus frisicus*) étaient les berceaux prédestinés de cet enfantement politique. L'éclosion et le succès de la Ligue hanséatique, où Lübeck évoque si bien les exploits de Venise — comme, plus tard, Hambourg fera pendant à Mar-

1. A.E.I.O.U. = Austriæ Est Imperare Orbi Universo.

seille — démontre une fois encore la puissance de cette loi, même quand des conditions étrangères en modifient le jeu normal.

Entre le golfe de Finlande et les bouches de la Vistule, la chevalerie teutonique prélude aussi, dans un milieu plus défavorable encore aux sociétés humaines, à l'ébauche de l'unification nationale.

La persistance jusqu'à nos jours des groupes belges, luxembourgeois, hollandais, danois, sont les vestiges révélateurs des obstacles politiques et géographiques opposés aux assimilations naturelles par les préjugés particularistes et les brutalités inhabiles des gouvernants. Un œil positiviste distingue, en outre, aisément, sous la bonne étiquette allemande dans la vallée du Rhin, et sous les fausses étiquettes allemande, autrichienne et russe dans la vallée de la Vistule, d'autres groupes ou insuffisamment incorporés ou soudés maladroitement aux gros blocs hétérogènes contigus.

Mais la lumière ne pouvait là venir du Nord. Nous avons suivi la civilisation montant du Sud, mais coulant, au Nord et à l'Est, vers les plaines pluvieuses, filles des Alpes et des vieux monts disparus. Nous la voyons surplomber, au xve siècle, les riches vallées quaternaires déposées par le Rhin dans les fissures paléontiques de sa haute vallée et sur les pays bas de son cours inférieur. Alors que la France, environnée de voisins ambitieux, c'est-à-dire d'ennemis, lutte encore pour l'existence contre l'Anglais et contre le Bourguignon, qu'elle y absorbe momentanément toute son énergie physique et morale; à l'heure où l'Espagne prêche la croisade de la libération finale; où l'Italie opulente offre à l'Humanité rajeunie la moisson esthétique du Catholicisme expirant : c'est bien dans les feux de cette aurore que le pays rhénan voit germer, multiplier et florir les premiers fruits de la positivité renaissante. Albert le Grand y traduit et commente Aristote. Berthold Schwartz y soumet la force à la vaillance. Coste et Gutenberg y libèrent la pensée du joug de la richesse : leurs petites feuilles sont les ailes matérielles qui garantissent à l'esprit humain sa vraie immortalité. Malgré la persécution de tous les pouvoirs ameutés, malgré même le mépris silen-

cieux de générations sourdes, elles franchissent toutes les frontières et tous les temps pour porter du solitaire le plus méconnu au plus inconnu des humbles le fruit et le germe de bonheurs nouveaux. Gutenberg apparaît au moment même où, tout près de lui, Thomas A. Kempis recopie avec amour l'inimitable modèle de l'humble moine piémontais. C'est encore l'heure où le Cardinal de Cusa apporte d'outre-mont, peut-être du lieu même qui fut la Grande-Grèce, la tradition astronomique pythagoricienne ; et c'est aussi à Nuremberg que paraîtra bientôt (en 1543) le livre audacieux du chanoine teuton[1]. Purback et Regiomontanus ouvrent l'école mathémathique rhénane où Copernic, Mercator, Tycho-Brahé, Kepler, et peut-être aussi Cardan (imprimé à Nuremberg dès 1550) ont trouvé l'instrument de la fondation d'astronomie positive. Représentants moraux de l'unité géographique des vallées du Rhin et de la Tamise, Erasme et More, entrevoyant des temps meilleurs, s'amusent, par-dessus le lac anglo-saxon, des humaines folies. Van Eyck, Durer, Cranach, Holbein prolongent l'évolution technique, scientifique, philosophique de leurs contemporains par une évolution esthétique parallèle, où l'émotion et l'observation remplacent la convention. Paracelse et Vésale sont aussi des précurseurs de la médecine et de la biologie positives.

Cette floraison au xv[e] siècle de la civilisation rhénane semble due à l'heureuse situation géographique du bassin : contigu à l'Italie où, depuis deux siècles, l'industrie, les arts, l'érudition, la science ont pris leur essor ; mais néanmoins suffisamment isolé, grâce aux Alpes, aux occupations étrangères du voisin occidental, et aux rivalités féodales qui renouvelaient les jalousies des cités grecques, pour jouir d'une très large autonomie morale. La polyarchie inorgani-

1. J'admets délibérément la version de Poggendorf (*Histoire de la Physique*, § 61). Copernic n'était point, *sociologiquement* au moins, polonais. Il appartient à la civilisation ébauchée par l'ordre teutonique dans la basse vallée de la Vistule. Mais c'est par erreur que, avec tous les dictionnaires biographiques, le célèbre professeur berlinois donne Purback (1423-1461) et Regiomontanus (1436-1476) pour maître à Copernic qui naquit seulement en 1473. A moins cependant que les dates ne soient fausses.

sée marie assez souvent d'une manière convenable la discipline et l'indépendance. L'Italie avait été, et restait, assez morcelée politiquement pour préluder à la décomposition spontanée du système catholico-féodal et aux essais confus du régime à venir: Rienzi, Savonarole, et les Médicis symbolisent les trois phases-types de cette fièvre de croissance. Pendant qu'Espagne et Hongrie luttent contre l'Islamisme, et que la France circonscrit son domaine, le Rhin germanique, peu retenu par des formes politiques et religieuses qui ne l'ont jamais fortement endigué, accueille et féconde les germes de positivité importés de la précoce Italie, de l'Espagne oublieuse et impuissante, de l'Orient lascif et guerrier, de la Pologne judaïsante, et brise, au nom d'une raison malheureusement trop faible encore, l'autorité décrépite d'un sacerdoce surabondant, formaliste, rapace, lâche, ignorant et, pour tout dire, indigne. Certes, princes et courtisans ne valaient pas mieux[1]; mais pour expurger ces puissants parasites, il faut d'autres armes que les arguties de la captieuse raison, d'autres vertus que la platitude devant le suzerain et la flatterie.

La liberté des manifestations de la pensée humaine ne fut donc pas un fruit de la Réforme ecclésiastique allemande; mais cette réforme fut un des résultats — le plus bruyant il est vrai — de cette liberté en fait déjà acquise sur l'Arno et sur le Rhin. La vraie Réforme, la seule, fut celle de Gutenberg. Elle seule amènera, précisément par les pays restés nominalement catholiques, l'émancipation radicale de la raison hu

1. Qu'on veuille bien relire un témoin oculaire de la propagande protestante et qui ne se laissa point séduire par les politesses et les invités des chefs de la prétendue Réforme. J'en appelle à Erasme lui-même (*Eloge de la Folie* — depuis l'âne devant la lyre jusqu'à l'évêque mitré). Le fanatisme de la défroque ne lui disait rien qui vaille. Il ne se laissa point leurrer par les apparences d'un faux libéralisme. Comparez, d'autre part, le sort des deux amis: Erasme meurt honoré du pape Paul III qui voulait le faire cardinal; More est emprisonné et décapité par Henri VIII à qui il refuse dignement le serment de soumission spirituelle. L'Erasme français, Rabelais, expire joyeusement dans sa cure de Meudon, presqu'au moment où son malheureux condisciple Michel Servet est brûlé vif à Genève par le farouche Calvin. Étienne Dolet n'est sacrifié par la Sorbonne qu'avec la sourde complicité de François Ier, et malgré le peuple.

maine. En étendant au système catholique le régime morcellaire de la féodalité, Luther tendait à arrêter la décomposition de l'organisme clérical, et à reconstituer, avec les débris généralement les moins purs, des castes nationales serviles ; ce qui eut effectivement lieu chez quelques nations protestantes[1]. Première étape de la déchristianisation européenne, le luthérianisme empruntait au catholicisme décadent ses vices principaux, dynastiques et cléricaux, sans lui prendre succession de ses vertus de ralliement et de règlement ; c'est-à-dire son internationalisme et son culte domestique et public par les images et les signes. Il devenait ainsi éminemment propre à fortifier les cohésions territoriales. Aussi fut-il promptement accepté par les princes de la plaine de l'Elbe, restée jusqu'alors en marge de la progression occidentale, par le fantaisiste Henri VIII d'Angleterre, le terrible Barbe-Bleue de la légende française — et par les Scandinaves alors en travail de constitution politique. Mais ce compromis entre la

1. En Angleterre, par exemple. Un phénomène analogue se produira plus tard en Russie, avec le clergé grec utilisé par Pierre-le-Grand ; puis, sous d'autres formes encore, en France même, par l'ébauche monarchique d'un clergé gallican, par l'éphémère constitution civile du clergé assermenté. Il se renouvelle continuellement sous notre intempestif régime concordataire.

Un ancien nonce à Paris, Mgr Ferrata, parlant des candidats à l'épiscopat, confiait à un abbé que j'ai fort bien connu et de qui je tiens le propos : « Nous passons ici notre temps à pleurer les bons, écarter les indignes, nous contenter des médiocres. » C'est la contre-partie à Jacques I[er] d'Angleterre qui avait jaugé l'âme des juges de sa mère et disait : « Tant que j'aurai le pouvoir de nommer les prêtres et les juges, je serai sûr d'avoir un Évangile et une loi qui me conviendront ».

La soumission concordataire ne suffit pas, en effet, au pouvoir temporel. Louis-Philippe, comparant la conduite d'avant et d'après l'ordination des évêques français disait : « Aussitôt qu'ils ont reçu le Saint-Esprit, on croirait qu'ils ont le diable au corps ».

Telle est la querelle éternelle du Sacerdoce et de l'Empire dont l'origine gît dans la différenciation anatomique des deux organes de l'*ambition :* l'*orgueil* brutal, la *vanité* cauteleuse. Dans la vie domestique on retrouve partout cet antagonisme entre l'autorité maritale et la délicatesse féminine. Aussi combien rares les bons mariages ! Sous le régime guerrier, le commandement s'accorde peu souvent avec son état-major; et sous le régime industriel, la direction avec l'administration. En politique, la police n'a cure de la politesse. Toute la vie animale peut se résumer ainsi dans la lutte persistante de la force et de la ruse. A la science positive seule il appartiendra de dévouer la puissance de l'Humanité. Le Droit muera en code des Devoirs.

religion et l'irreligion était trop bénin pour les rudes montagnards suisses, cévenoles, écossais et même navarrais, comme pour les vaillants travailleurs des marais néerlandais, et sporadiquement les intellectuels impatients de l'Occident joints aux seigneurs mécontents de France que surexcitait, jusqu'à l'insolence et jusqu'à la coalition avec l'étranger, l'ascension récente du pouvoir royal absolu, exigé pourtant par la situation centrale du pays. Depuis deux siècles, la Suisse avait secoué le joug de l'arbitraire autrichien : c'est là qu'éclata et se développa dans sa forme intensive la décomposition ecclésiastique. Du nouveau parti, le saxon Luther ne fut que la trompette éclatante : mais son éclat eut pour effet de rappeler définitivement au ralliement politique les peuples épars de l'Allemagne du Nord. Après lui, l'épée n'avait plus qu'à achever l'œuvre ébauchée par la communauté de religion et de langue.

Cette haute mission de ralliement national paraissait alors devoir revenir à la Maison d'Autriche. L'Empire allemand existait de nom ; et, privilège souvent plus difficile à obtenir que le fait, cette Maison avait acquit l'hérédité du titre impérial si longtemps abandonné à l'intrigue et à la violence. Elle avait obtenu à l'intérieur la paix perpétuelle, cette caractéristique même de toute formation organique : les formations nationales comme toutes autres. Car la synergie implique la sympathie, et prouve un certain degré de communion intellectuelle que, par réaction, elle pousse à consolider. Il suffisait donc aux Habsbourg, pour parachever l'œuvre si bien commencée, de protéger le mouvement de la révolution ecclésiastique et celui de la recomposition scientifique esthétique et technique, et faire ainsi tourner à son profit les rivalités religieuses. Joignant alors la paix extérieure à la stabilité intérieure, elle recherchait l'alliance naturelle des Suisses, et réclamait la coopération de la France, de la Hongrie et de la Pologne par l'expulsion définitive du Turc dans sa patrie asiatique. La communauté des intérêts rappelés à propos par la diplomatie romaine suffisait à provoquer ce ralliement et cette synergie. Ainsi était fondée par le succès même l'hégémonie autrichienne sur la grande plaine septentrionale et ses

annexes occidentales, méridionales et orientales. Il arrivait seulement que le morcellement géographique de l'Europe imposait là un régime fédératif: comme l'a prouvé la formation politique spontanée de la Confédération germanique par la formation économique du Zollverein. Il n'est pas jusqu'aux sectes religieuses[1] qui n'aient subi cette pression du milieu: luthérianisme et calvinisme s'y sont fondus, et là seulement, en culte évangélique.

L'aveugle ambition des Habsbourg, chez qui on chercherait en vain un grand politique, hormis, peut-être, à une heure tardive, Marie-Thérèse, laissa aux guerriers du Nord l'honneur de grouper enfin, en un bloc compact, les populations allemandes. Les stupides Habsbourg seront bientôt rivés, en compagnie du voisin saxon depuis si longtemps tombé, lui aussi, du trône impérial, à la puissante chaîne germanique. Anciens suzerains des Hohenzollern, ils vont devenir leurs vassaux. Et ainsi passera, transitoirement, à une autre Maison le glorieux devoir de régir le nouveau centre européen, et d'imposer, par lui, la paix occidentale pour la défense commune tant contre les attaques du grand Empire eurasien, ou moscovite, que contre les complots économiques des royautés industrielles de la jeune Amérique.

Trois grandes causes paraissent avoir provoqué cette lamentable déchéance de la Maison d'Autriche. Sa lutte déprimante contre la Maison de France qu'orgueilleusement elle menaçait de dominer; son gouvernement aristocratique qui excluait systématiquement des affaires[2], ou rejetait en sous-ordre impuissant, le personnel politique d'humble extraction,

1. Fait caractéristique, car on n'ignore pas la répulsion qu'ont entre eux les divers tronçons théologiques : chaque secte prenant suivant la formule de Comte, « en pitié, celle qui la précède; en haine, celle qui la suit ».

2. Ximenès lui-même ne trouva pas grâce devant le plus puissant monarque de cet empire. Et de nos jours, le grand Bismarck n'a-t-il pas été, au soir de ses jours, arrêté dans son œuvre de consolidation par une pareille ingratitude. Malheur aux Empires où les grands hommes pleurent ou rugissent sous les affronts de l'injustice! Combien stupides ces rois bravaches que leurrent les acclamations des foules imbéciles et qu'encouragent les flatteries des courtisans! La Postérité, que les fastes enfantines sursaturent d'indulgence ou de pitié, replace une auréole plus glorieuse sur le front du génie humilié.

pur de la contagion mégalomane, et dévoué, par intérêt même, au bien public ; enfin la faiblesse et l'éloignement des voisins orientaux.

Le relief géographique avait, d'avance, pronostiqué cet avortement politique.

Flanquée au sommet du trièdre disruptif[1] du massif central

1. Je dénomme ainsi les trois grandes failles, angulairement distantes entre elles de 120° qui paraissent converger au lac de Nieusedl et qui auraient pour arêtes respectives les thalwegs du haut Danube et du Rhin, la longue dépression polono-finlandaise prolongée par la mer Blanche, etc., et enfin le lit du bas Danube, Les dépôts quaternaires ne les ont pas encore effacées. L'axe principal de dislocation est évidemment l'axe médian et septentrional auquel l'aplatissement polaire semble avoir donné plus d'amplitude. Il n'est lui-même qu'un mince éclat d'un *grand cercle* de cassure que nous verrons. A tort ou à raison, je retrouve encore une curieuse symétrie entre, d'un côté, les Karpathes et les Alpes de Transylvanie, de l'autre côté, l'arc des Sudètes, du Harz, du Taunus des Vosges et de la Forêt Noire. Les Portes de Fer ont pour pendant la chute de Schaffouse et le défilé helvético-alsacien; la plaine valaque correspond à toute la basse vallée rhénane. Avec un peu d'attention, on peut poursuivre le parallèle jusque dans les détails : coudes, villes, collines, etc. Extérieurement à ces deux hémicycles tangents, la symétrie persiste. Au Nord, Breslau, Berlin, Hanovre, Brême, Hambourg, le Jutland et les Iles Danoises, la Chaîne Scandinave et la Baltique évoquent l'analogie avec Cracovie, Lamberg, Kichinev, Odessa, Kherson, la Crimée, le Pont de Kertch, le Caucase, les steppes basses du Don et de la Volga. En retour sur l'Occident, la mer du Nord, la plaine rhénane, le Pas-de-Calais, les Iles-Britanniques et leur plateau atlantique de soubassement font équilibre à la Mer Noire, la Roumanie, le Bosphore, le massif d'Asie mineure et la péninsule des Balkans.

Et de même que le Rhin peut être considéré comme un tronçon d'un Danube septentrional, le Rhône est, sous bien des aspects, comme un tronçon d'un Rhin méridional : lac de Constance, chute de Schaffouse, coude de Bâle, défilé alsacien tout en latitude, élargissement lorrain, ont pour homologues le Léman, la Perte, le coude de Lyon, la descente méridionale, l'hémicycle final.

Vue d'ensemble, l'Europe et même l'Asie septentrionale apparaissent comme les vestiges d'un vaste continent râpé par les glaciers. L'immense Russie-Sibérie surtout ressemble au fond désséché de ce bassin glaciaire que circonscrivent les Alpes scandinaves, calédoniennes, centrales, dinariques et karpathiques; les Balkans, le Caucase et ses annexes occidentales et orientales, l'Hindou-Kouch, le Pamir, la longue chaîne allant à l'Alaska. Il a son homologue en Amérique. Le glacier d'Extrême-Orient avait pour bords les montagnes Rocheuses, les monts Ozacks, Alleghany, et cette ligne de bancs s'étalant du Cap Breton aux Hébrides. Le Gulf-Stream et le Kuro-Sivo étaient donc déjà les grands régulateurs de la température terrestre. Norvège, Iles Britanniques, Japon, leur doivent leur conservation. La Méditerranée, les dépressions

d'Europe, et au centre de sa trop étroite plateforme trinacréenne, au bord d'amont du puits même de rupture, la moderne capitale autrichienne affronte, sans les associer, Allemands, Magyars, et aussi Latins. Et à chaque arête, sa race. Au bas de l'arête allemande, Vienne, derrière le coin bohémien, n'est que l'orifice par où coula sur la Hongrie et sur la Pologne — Etats de transition à l'Orient — la civilisation précoce de l'Italie et de la vallée du Rhin. Œuvre simultanément latine et germanique, elle se compose à son tour et avec la nation bohémienne condensée naturellement à Prague et avec la vie hongroise gravitant à Buda-Pesth. Dès lors, comme une lentille puissante que le colossal trépied central des vieux temps jurassiques eût soutenue et enchâssée, la capitale autrichienne plus vivace que le corps politique qui l'avait formée, réfracte, en ligne droite, à Varsovie, dernière ville occidentale, jusqu'à Moscou la Sainte, jusqu'à Nidji-Novgorod la Marchande, jusqu'à Kazan, la Lourdes orientale, jusqu'à Tobolsk et ses

caspiennes, les lacs sibériens, les lacs canadiens, la dépression missourienne, l'Atlantique septentrional — Méditerranée moderne — sont les déversoirs vestigiaires de ces grands océans solides. Les déserts marginaux du Sahara, d'Arabie, de Perse, de l'Inde, de Gobi, les *territoires* américains sont les terres asséchées de ces mers presqu'historiques. Ces escarpements tous tournés extérieurement aux glaciers hypothétiques argumentent pour cette conception. La fameuse *terre noire* de la Russie méridionale, la *terre jaune* de Chine, la luxuriante *prairie* du Missisipi, les trois grands champs d'approvisionnement du Monde contemporain, seraient les produits de cet immense Glacier américano-eurasien. Enfin la répartition constante des mégalithes, si nombreux le long de son bord, et sporadiques à l'intérieur de son cercle, vérifient encore cette hypothèse. D'ailleurs il faut faire entrer en compte leur enfouissement dans les terres de formation récente. Si l'Armorique est si riche en mégalithes, c'est que sa dure roche primaire en est non seulement une bonne carrière, mais encore un solide piédestal pour ces blocs errants. Comparez les deux cartes n° 11 des *Atlas* de Schrader (*Gaule préhistorique* et *France géologique*) : vous constaterez que les dolmens reposent surtout sur le primaire dans ses niveaux bas, mais aussi sur le jurassique, sur le crétacé et sur l'éocène. Cette période glaciaire serait donc postérieure aux premières formations tertiaires. La démonstration deviendrait péremptoire si l'on prouvait, par la critique des fouilles spéléologiques, que les débris amassés sont d'autant plus anciens qu'on se rapproche des frontières de fusion du glacier, c'est-à-dire de la frange méridionale ou océanique. Il y aurait également intérêt scientifique à rechercher à quel site géographique moderne appartiennent ces monolithes gigantesques épandus dans des campagnes de composition minéralogique tout autre.

glaces, les rayons fécondants de sa civilisation. Combinée avec la culture grecque, glissée le long de la mer Noire et des bords orientaux des Karpathes, la discipline allemande avait, au Sud, engendré l'anarchique aristocratie polonaise. Mais refortifiée, au Nord, par son absorption dans l'ordre teutonique, elle soudait vigoureusement la membrure du royaume de Prusse, et enfonçait dans la main de la menaçante Scandinavie les serres du jeune aigle moscovite.

Douée d'énergie active, l'Autriche eût planté la bannière sur le balcon bohémien et convoqué l'Allemagne du Nord à la Fédération, et peut-être, finalement, à l'Union pangermanique. Félone à sa mission historique, elle abandonnait aux industrieux gens du Nord, l'accomplissement de ce devoir sociocratique.

Et ce fut la fondation de Pétersbourg qui consomma l'acte décisif de la déchéance politique de Vienne. Les désordres de Pologne, et les départements scandinaves avaient nécessairement déplacé, les uns en longitude, les autres en latitude, l'appareil gouvernemental russe. Ces mêmes influences, renforcées par ce propre déplacement du nouveau ganglion politique eurasien, et surajoutées à la puissante composante occidentale anglo-rhénane, appelaient au Nord et à l'Ouest l'organe directorial germanique. Au Nord, la Prusse, héritière légitime de l'ordre teutonique, combine synergiquement avec audace, prudence et persévérance, le noyau compact de l'unité allemande dont l'Autriche et la Pologne fournissent déjà la substance nourricière des premières gemmules. A l'Ouest, la Confédération du Rhin, tirée tantôt par la France, tantôt par l'Autriche, cherche, comme jadis ailleurs la Bourgogne, son centre de gravité. Après que la Révolution et l'Empire eurent donné à l'Allemagne un instinct national, ébauche première d'une prochaine conscience, la Sainte-Alliance crut, par intérêt, ou feignit de trouver, par malice, en Francfort et sa Diète, naïvement ou ironiquement décrétée *perpétuelle*, des forces suffisantes pour équilibrer la prépondérance grandissante de Berlin.

Ainsi vouée par la diplomatie française et russe à servir contre l'Autriche d'appoint militaire, la Prusse sentit pour le

reste de l'Allemagne l'affront et le péril. Étreinte sur toutes ses frontières par la pression insolente de l'étranger, tailladée au dedans par les minuscules enclos de principautés ridicules et jalouses, dirigée par une famille qui fit alterner les œuvres de paix et les travaux de guerre, servie par des hommes rudement amoureux du bien public, presque tous sagement dédaigneux des vaines glorioles, la royauté prussienne devint la seule force organique de ce grand corps allemand. Avec prévoyance, elle ne compta jamais ni sur la collaboration des polyarques voisins, restaurateurs dans l'ouest des folies polonaises ; ni sur la coopération de populations encore anorganisées.

Et, silencieusement, elle aiguisa au centre de son marais brandebourgeois l'outil libérateur.

L'armée prussienne, techniquement agencée, devint ainsi « l'accoucheuse du droit » de l'Allemagne à l'existence nationale : du droit naturel de défense contre des voisins agressifs ou perturbateurs ; du droit politique au *self-government* exigé par sa situation géographique, ses traditions, sa langue et ses intérêts ; du droit moral de toute nation plus apte, la Prusse, sur toute nation moins apte, l'Autriche [1]. Je dis *plus apte*

1. Pour tout ce qui rattache à ce travail sourd de l'unification de la patrie allemande, il convient de lire les articles si remarquables que Frédéric Engels publia, en 1888, dans le *Devenir social*, sous le titre *L'Economie dans le développement social.* Pour le parti socialiste, comme Léon Metchnikoff chez les utopistes anarchistes, il restaure et illustre la théorie de Hobbes sur le rôle civilisateur de la force. « *Bismarck*, déclare-t-il, *réalisa les désirs de l'Allemagne contre le désir même de celle-ci* », et, « *il lui montra qu'il savait mieux ce qui lui était utile qu'elle ne le savait elle-même* », à savoir « *que l'étranger n'avait pas à se mêler des choses allemandes* » (p. 756, 844, 850). On aimerait voir l'école socialiste française revenir à ces saines notions, et soumettre délibérément ses désirs aux prescriptions de l'inviolable raison. Tout droit qui n'a pas pour ultime sanction la force est illusoire. Oui, Bismarck a raison : *La Force prime le Droit.* Le progrès social n'est point la dissolution de la force. Il est la discipline de plus en plus sévère, et de plus en plus consciente, des forces individuelles et collectives croissants, dévoués au service, médiat ou immédiat, lointain ou prochain, de l'Humanité.

Je note encore que la tardive natalité politique de la nation allemande confirme la *loi* positiviste *de l'intermédiaire.* La nationalité allemande n'apparut que comme un puissant organe de relation entre l'Empire

dans le milieu occidental moderne; car sous un régime européen plus pacifique, l'Allemagne du Sud eût été le cristal d'amorce de l'édifice économique allemand; comme il fut et comme il reste le noyau esthétique de la civilisation germanique tout entière. Le retour nécessaire de l'Autriche dans le giron allemand apprendra peut-être enfin au despotisme royal prussien à mieux user de son pouvoir constituant. Vaincre n'est rien pour qui ne sait utiliser la victoire : il lui reste à transformer les sujets vaincus en citoyens [1].

Bloquer au centre de la péninsule européenne une nation casquée et éperonnée, vouée à la défense continue d'un Occident pacifique contre les expansions européennes de l'autocratisme sino-russe menaçant, telle est la nouvelle « *mission allemande* ». Au front de bandière de la civilisation moderne, au centre de l'Europe nouvelle, l'Allemagne hérite géographiquement de la fonction sociologique agie par la France durant les trois derniers lustres séculaires dans la vieille chrétienté. Son homogénéité devient ainsi la condition fondamentale de son intégrité.

Et dans ce lent travail d'assimilation, l'emploi malhabile de la force démolit la construction si péniblement édifiée : tel est le marteau brisant subitement le chef-d'œuvre qu'il vient de forger.

La force amonce; mais n'élève pas.

En usant de brutalité envers ses *sujets* polonais, danois,

français et l'Empire russe. De même la Russie était sortie du conflit avec ses deux voisines extrêmes, Suède et Turquie.

1. Je livre aux méditations des hobereaux prussiens *la Concion que feit Gargantua ès Vaincus :* « Nos pères, ayeulx, ancestres de toute « mémoire ont esté de ce sens, et ceste nature : que des batailles par « eulx consommées ont pour signe memorial des triumphes et victoires « plus voluntiers érigé trophées et monuments ès cueurs des vaincus « par grace : qu'ès terres par eulx conquestées par architecture. Car « plus estimoient la vive souvenance des humains acquise par libéralité, « que la mute inscription des arcs, colomnes, et pyramides, subjecte « ès calamitez de l'aer, et envie d'uns chascun. Soubvenir assez vous « peult de la mansuetude, dont ils usarent envers les... » Et aux exemples du brave Gargantua — en français *homme brave* et *brave homme* sont synonymes — on doit ajouter, en tenant compte des coefficients convenables de temps et de lieux, ceux des Espagnols de Cortez, des administrateurs anglais et des chefs russes contemporains.

alsaciens de langue allemande — je ne parle pas des *annexés* de langue française que la proximité de la France rend inassimilables et qui doivent faire retour à la mère-patrie, à la *Matrie*, dirait Auguste Comte — la dynastie prussienne forfait à sa mission historique. Et sa propre histoire ne lui enseigne-t-elle pas que les peuples opprimés ont un jour leur revanche ? La souffrance rallume au cœur les espoirs ; et le deuil des âmes s'inscrit jusque dans les couleurs du drapeau. Au lieu de réserver à la vieille Pologne, suivant le noble et politique exemple de l'Autriche, une place généreuse au foyer germanique, elle fait envier le joug russe aux malheureux Posnaniens. Mieux vaut primer, pensent-ils, dans l'enfer moscovite, que subir les affronts du purgatoire prussien ! C'est en vain qu'au jour de la mêlée européenne, Lorrains, Polonais et peut-être aussi Alsaciens, seront noyés dans la masse confuse des régiments germains : tir factice, défection, panique, espionnage, puniraient sourdement le despote de sa violence à la moralité humaine. Waterloo et le Transwaal dressent témoignage : la reddition venge la contrainte... *Hands up!*

Déjà, le Moscovite a enfoncé son coin dans le flanc oriental de la Grande-Allemagne : déjà, il tente, par ses visées sur Constantinople et sur les Balkans ; par sa marche froidement méthodique, sur les chaussées de Finlande, et sur les lacs baltiques, vers la presqu'île scandinave, par son alliance française même, il convoite d'enserrer l'aiglon allemand dans l'étau terrible de ses mâchoires impitoyables. A son tour, le Russe aspire à la monarchie eurasienne : et il faut bien avouer qu'aucune nation n'a jamais eu autant de titres géographiques à ce gouvernement universel.

Dans ce duel entre l'Autorité et la Liberté, la victoire finale sera au plus sage : c'est-à-dire au pouvoir le mieux moralisateur. Choisir entre le règlement républicain ou le ralliement cosaque, tel est le dilemme politique qui s'impose à l'Europe moderne.

Vouée au service exclusif de la force, la Prusse périrait par la force. Sa tardive élévation à la communauté occidentale lui interdit la direction spirituelle et morale de l'Allemagne rhénane, autrichienne, et même de la Pologne. Une fois dans

l'histoire, le vainqueur doit respect au vaincu. Le parvenu prussien ne maintiendra sa suprématie en Allemagne, son hégémonie en Europe qu'en méritant, par une générosité qui serait une forme politique de l'immanente justice, sa dignité. Ainsi gagnerait-elle la coopération volontaire et enviée des races diverses fondues dans l'unité nationale, avec l'alliance, recherchée des Scandinaves, des Hongrois, des Macédoniens, des Romains, des Grecs et des Turcs régénérés. En proclamant fièrement sa mission sacrée à la défense commune, l'Allemagne s'assurerait justement la présidence de la République occidentale.

Les Hohenzollern sauront-ils, à l'exemple de leurs confrères de la Maison de Savoie, inaugurer ce mouvement évolutionnaire. La loi de la persistance rend le fait peu vraisemblable. Le droit divin, absolutiste par sa nature, s'accommode mal des devoirs sociocratiques définis [1]. Entre l'Europe républicaine et l'Europe cosaque, ils opteront pour les Cosaques. Comme les Habsbourg, ils iront donc rejoindre les rois en exil. C'est à la République fédérale germanique, fortement cimentée par une commune foi, positive et négative, que cimente dès maintenant l'unité des intérêts, des traditions et des périls, qu'incombera la « mission allemande » d'organisation sociocratique occidentale : tant comme défense militaire que comme institution du régime industriel final. La supériorité doctrinale allemande sur toutes les autres écoles socialistes modernes; l'éloignement instinctif des philosophes germaniques pour toutes les creuses déclamations, si chères aux latins sentimentaux ; la discipline prolétarienne que la compression impériale rend, chaque jour, plus rigide ; la méthode scientifique qui caractérise à un si haut degré toute l'activité allemande, tant industrielle que militaire ; la conservation du respect hiérarchique ; le penchant aux scrupuleuses réglementations publiques d'ordre et d'hygiène qui s'étendent, malgré les survivances féodales,

1. Et pourtant le génie de Bismarck, sauvegarde de la patrie allemande, a dit aux turbulents parvenus impériaux que « *la Politique gouverne avec le courant des événements, mais sans prétendre le diriger*. »

jusqu'à la vie industrielle, et qui sont si nécessaires politiquement à l'efficacité des prescriptions même morales ; toutes ces conditions donc, externes et internes, générales ou intimes, tant de vertus spartiates désignent l'Allemagne comme l'organisme national qui, le premier, donnera corps au régime nouveau : le plus voisin terme progressif de la série évolutionnelle sociologique. Il appartient à d'autres groupes politiques plus avancés d'entreprendre avant elle les expériences, aussi douloureuses que glorieuses, des préparations partielles. Cependant, elle dépouillera le vieil homme féodal et gagnera sa maturité politique : un gouvernement républicain et une administration sociocratique.

Unité italienne. — Liée à l'Empire germanique durant les derniers siècles du grand drame médiéval, l'Italie, asservie et dépecée par ses prétendus protecteurs transalpins, ne retrouva son antique unité qu'après le châtiment de ses vainqueurs et l'humiliation de ses tuteurs. Qui aspire à l'indépendance doit compter d'abord sur soi ; car l'étranger réclame toujours le prix de ses services.

En élevant contre la Révolution le décor de la Sainte-Alliance des rois, Metternick ne pensait pas dresser le catafalque de la Maison d'Autriche. C'est pourtant derrière cet apparat de papier diplomatique que les héritiers de Frédéric allaient perpétrer la vengeance d'Iéna et dissoudre les pieds d'argile de la puissance autrichienne ; que l'Italie mâchait son bâillon lombard, faisait couper ses entraves et déroulait elle-même, une à une, ses bandelettes.

Et, seuls, les respects dynastiques pour un vieil empereur incapable étayent encore un moment les ruines disparates de l'orgueilleux Empire de Charles-Quint. Quand sonnera à la Hoffburg le centenaire du Congrès de Vienne, un demi-siècle bientôt aura lui sur cette personnalité politique, l'Italie, traitée dédaigneusement par Metternick d' « expression géographique » ; et la vieille Autriche fardée d'absolutisme ne sera plus qu'une « expression administrative » de l'Empire allemand.

C'est ainsi que, longtemps encore, le sol imposera aux

hommes son despotisme : aux peuples, comme en Allemagne ; aux souverains, comme en Autriche ; aux pontifes et leurs acolytes, comme en Italie.

Partout où l'homme s'agite, la Terre le mène. A l'Italie irrédentiste reviendront finalement les pays de langue italienne ; car la langue est le plus sûr critère de la race sociologique [1]. L'habile dynastie savoyarde, instigatrice ou com-

1. Il faut s'entendre. Des populations de même langue peuvent exiger, sous l'influence de causes extérieures prépondérantes, une certaine différentiation gouvernementale. Ex. : L'Angleterre, ses colonies et les États-Unis, envisagés soit comme ancienne colonie anglaise, soit comme conglomérat d'États particuliers ; — la Fédération australienne illustre le cas intermédiaire. L'union politique ne persiste, en effet, comme le prouve la sociostatique, qu'en concomittance avec l'unité ou l'indifférence religieuses, jointe à la communauté des intérêts. On concevrait aisément le cas limite, où sur la planète, et même entre quelques planètes, un même langage serait compris de tous, sans que, cependant, on puisse rêver un gouvernement unique pour tant de peuples divers dans des conditions si diverses. Réciproquement, l'uniformité des croyances ou la communauté des intérêts peut grouper des populations hétérogènes et de langues très diverses. Ex. : La Suisse, et l'Empire austro-hongrois. Mais ce cas réciproque représente toujours une anomalie politique caractérisée par l'instabilité. Il y a dissociation du système dès que les impérieuses conditions de coopération viennent à cesser. Depuis l'extinction du péril turc, l'Europe assiste à la séparation des nombreuses peuplades dont les Balkans étaient la citadelle. Devant le péril russe, une confédération pourrait se reformer. Mais son existence serait naturellement précaire, à la merci d'une simple ruse diplomatique. La Confédération helvétique constitue, par contre, le type sociologique de l'incomparable puissance du sol sur les formations politiques. Elle offre le type, actuellement unique, du *kyste* sociologique.

C'est malgré la diversité des sectes religieuses et l'antagonisme fréquent des intérêts que se maintient compact et sage, au centre d'une Europe en discorde, le groupe helvétien. Mais si curieuse que reste cette exception historique, il est aisé de la ramener au cas normal. Son système fédératif est déjà un premier effet de la loi générale. D'autre part, l'union fondamentale s'opéra avant l'éclosion du schisme protestant ; et les huit vieux cantons sont tous de langue allemande. De plus, la *Rome calviniste* resta indépendante pendant toute la période des luttes religieuses. De langue française, elle s'allia, et ne s'allia que partiellement, à la Confédération suisse ; ce rapprochement étant le résultat bien plus de la répulsion pour l'unité royale française, alors en plein travail de constitution, que par attraction pour des montagnards pratiques, amoureux d'indépendance individuelle quoique solidarisés par des périls telluriques communs. En Suisse, comme partout, la négation luthérienne fut la doctrine préférée des oligarchistes. La dissolution du bien spirituel poussée, suivant la logique, avec la clarté française et l'esprit sincère d'un trop ardent prosélytisme jusqu'à la forme pres-

plice des revendications populaires, exerce convenablement la tutelle provisoire de ce pays, qui, trop morcellé spirituellement et trop rancuneux envers le passé [1], ne mérite pas encore le libre et périlleux régime d'un gouvernement nettement républicain. Les héros du patriotisme italien ne sont eux-mêmes que de généreux aventuriers. Une haute et fine influence directoriale fut et reste donc nécessaire pour féconder tant d'efforts : mais efforts anarchiques, parce que populaires.

(A suivre.) V. E. Pépin.

bytérienne, permit mieux encore aux puissants et aux riches de subjuguer les natures contemplatives trop exclusivement éprises d'idéal moral. Le gendarme reprit ainsi en partie l'autorité que le prêtre avait perdue. Pendant ces derniers siècles, l'ours bernois dut donc faire souvent sentir sa griffe aux villageois de la vallée pour maintenir une union nationale insuffisamment assurée par l'isolement et les escarpements du massif alpin.

1. Dinant en compagnie d'un révolutionnaire italien bien connu, dont les traits ravinés d'un ancien *Coatto* et les blessures gagnées sur le champ de bataille sont des témoins de sincérité active, et d'un ami commun, ingénieur romagnol, la conversation égayée par le *barbera di Asti* roula sur la prochaine révolution italienne. Le massacre du clergé devait être la préface de cette *Vendetta* politique. Mon ami, le meilleur cœur du monde, mais qui ne saurait parler du prêtre sans gesticuler et cracher à terre, estimait dépense superflue la poudre nécessaire à cette exécution. Puis, il craignait les *manqués*. Graine de moine, disait-il, repousse toujours. La guillotine, jugée trop lente, fut donc remplacée par une sorte de tramway électrique circulaire ; et sous les roues de ce char transformé de Jaggernaüt, dessiné entre la poire et le fromage, les victimes étaient amenées mécaniquement, toutes garrotées dans leur cercueil. Pas de temps de perdu. Le chiffre quotidien des expéditions fut même calculé. Enfin, cet ami m'assure que jadis, en Romagne, un homme, allant à la messe, n'était pas sûr de mourir dans son lit.

Allez donc, républicains, prêcher dans ce pays les mœurs de la liberté !

II

LA QUESTION D'ALSACE-LORRAINE

Par esprit d'impartialité, nous croyons devoir reproduire cette réponse de M. Molenaar à M. Paul Descours, tout en faisant observer à notre confrère de Munich que les positivistes allemands ne sont pas mieux placés que les positivistes français pour discuter cette question, en dehors des préjugés nationaux.

Seuls, les positivistes appartenant à d'autres patries que la patrie allemande et la patrie française, sont en état de pouvoir juger impartialement le grand litige pendant entre l'Allemagne et la France.

Aussi, autant nous considérons comme inutile une réfutation française de la thèse de M. Molenaar, autant nous serions heureux de connaître, après les avis motivés de MM. Nyström et Descours, ceux de quelques autres de nos coreligionnaires étrangers, belges, brésiliens, hongrois, haïtiens, italiens, mexicains, portugais, suisses, turcs, etc...

C. H.

Lettre ouverte à M. Paul Descours, de Londres.

Mon cher confrère,

Dans le n° 6 de la R. O. p. 843, vous donnez un résumé très clair et consciencieusement impartial de ma réponse à notre honoré confrère de Stockholm, le Dr Nyström. Vous tâchez évidemment de rendre justice à l'Allemagne, mais votre cœur est de l'autre côté — vos réflexions le prouvent. Je ne vous en veux nullement, mais comme positiviste *allemand* je crois devoir vous répondre sur quelques points importants. Quant à votre résumé, il ne contient rien que je n'aie dit, mais il s'en faut qu'il reproduise les diverses constatations, par lesquelles je crois avoir suffisamment réfuté les assertions de notre confrère suédois sur la nationalité soi-disant française des Alsaciens. Qu'il y ait en Alsace beaucoup plus d'enfants aux cheveux blonds et aux yeux bleus qu'en Bavière, par exemple, qu'il y ait 80 journaux allemands et seulement 8 français (tandis que notre confrère, parmi 10000 Alsaciens,

ne trouve guère un seul germanophile) etc. — tout cela, vous le passez sous silence. Ces jours-ci, un de nos confrères *français* m'écrivit : « Vous avez raison, l'Alsace est allemande. Elle l'est par les mœurs, par la langue, par la race, par l'esprit. Mais la Lorraine, la patrie de Jeanne d'Arc, est bien française. Que les hommes le veuillent ou non, c'est la langue qui fait *ici* la démarcation». Je ne nie pas qu'en 1870, les sympathies politiques des Alsaciens et des Lorrains n'aient été françaises, malgré leur fidélité prononcée aux traditions allemandes. Peut-être ne savez-vous pas qu'en 1869 (un an avant la guerre!) les Lorrains de langue allemande envoyèrent une pétition à Napoléon III, dans laquelle (tout en affirmant leur loyauté au gouvernement français) ils protestaient contre l'extinction de leur idiome maternel. Voilà notre malheur pendant des siècles — cette maudite loyauté! Les Allemands ont toujours été loyaux à l'étranger; ils se sont battus avec le même enthousiasme pour Gustave-Adolphe que pour Napoléon Ier et tant d'autres qui ont dévasté et rapetissé l'Allemagne. Avant 1870 il n'y avait pas, à proprement parler, de mère-patrie allemande, à laquelle les Alsaciens et les Lorrains (de même que tous les autres Allemands) eussent pu vouer leur loyauté. Elle existe maintenant; mais ce n'est pas la Prusse, c'est l'Allemagne. L'Alsace n'est pas encore aussi germanophile que tous les autres États de l'Empire, parce que, au lieu de l'allemaniser, on voulait la prussifier. Qu'on chasse les Prussiens, qu'on lui donne son autonomie intérieure, et l'Alsace sera en peu d'années aussi allemande que la Bavière, le Wurtemberg, etc.

Vous dites que « le conquérant a annexé ces provinces simplement parce qu'il était le plus fort, sans se soucier d'outrager la morale » — que dites-vous alors de la morale de Louis XIV, qui nous arracha ces provinces en pleine paix par les procédés les plus perfides que connaisse peut-être l'histoire? La prise de Strasbourg, cette ville libre de l'Empire, allemande par excellence, a été un « *Jameson raid* » réussi.

Nous voilà dans la guerre sud-africaine, dont vous comparez les horreurs inouïes aux horreurs inévitables de la guerre franco-allemande. Je vous dis franchement que j'ai

été étonné, pour ne pas dire indigné de ce que vous mettez au même rang mon excuse du bombardement de Strasbourg et la justification jingoïste des crimes de votre gouvernement contre les enfants et les femmes des Boërs. Voilà deux cas *radicalement différents*. S'il y avait un crime du tout dans le premier, c'était *la fortification* d'une ville dont le bombardement en cas de guerre était, sinon certain, du moins hautement possible. Supposez que les Français eussent envahi l'Allemagne (ce qui, au commencement de la guerre, était plus probable que le contraire), croyez-vous qu'ils eussent bombardé les forteresses allemandes (Mayence, Cologne, etc.) avec des nouilles ? L'horreur, ce n'est pas le bombardement d'une forteresse, ni la boucherie d'une bataille ; l'horreur c'est le principe, dont ceux-là ne sont que la conséquence inéluctable ; *l'horreur, c'est la guerre*, légitimée par les peuples soi-disant civilisés. Mais quelque anarchique, quelque grossière que soit cette manière de régler les différends internationaux, il y a un petit grain d'ordre tout de même, c'est-à-dire *le droit des gens* défendant certaines choses (encore plus horribles que les horreurs sanctionnées), par exemple de maltraiter les enfants, les femmes et les non-combattants. C'est la violation notoire de ce droit des gens par vos armées dans la guerre anglo-boër qui a causé ce cri unanime d'indignation dans tout l'occident et ce n'est pas seulement l'injustice de la conquête, ce sont surtout les brutalités des Roberts et Kitchener qui stigmatiseront cette guerre dans l'Histoire comme *le crime du Transvaal*, qui ne peut pas être comparé à aucune autre guerre des temps modernes entre peuples civilisés, du moins en Europe.

Vous dites « qu'en écrivant ma lettre je me suis trop souvenu que je suis Allemand et que j'ai un peu oublié que je suis positiviste ». Nullement ! A moi aussi on a souvent reproché « que je suis l'ami de tous les peuples excepté du mien », on m'a même appelé un traître à ma patrie, parce j'ai franchement reconnu les droits nationaux des Polonais en Posnanie et en Silésie, des Danois au Sleswig, des Français en Lorraine. J'ai prêché depuis des années que ces territoires, en tant qu'ils parlent une langue étrangère, devraient être

séparés de l'Empire et rendus à leurs véritables patries respectives. Mais c'est par le même principe que je réclame pour l'Allemagne des territoires qui de temps immémorial sont allemands par leur langue, leur race et leurs mœurs, surtout cette province *allemane* par excellence qui a produit le premier grand poème de notre littérature, qui a bâti la plus belle de nos cathédrales, qui a reçu comme compatriotes un Herder et un Gœthe.

Puissiez-vous, cher et honoré confrère, par une étude plus approfondie des faits positifs sur l'Alsace, vous convaincre qu'en réclamant cette province pour l'Allemagne je ne désavoue en aucune façon les principes d'Auguste Comte, qui dans le second volume de sa *Politique* (p. 463) écrit : « Pour la France non seulement l'Algérie, mais aussi la Corse, et même l'Alsace, prouvent clairement l'impuissance croissante d'une longue domination étrangère contre toute nationalité vraiment prononcée ».

Sincèrement et fraternellement à vous,

HEINRICH MOLENAAR.

Munich, 27-11-03, Holzkirchnerstr., 5.

BIBLIOGRAPHIE

" PACOTILLAS "

Sous ce titre, le Dr Porfirio Parra vient de publier un roman qui, dans le désert de la littérature mexicaine, constitue un monument remarquable.

L'auteur, en sa qualité de critique distingué, pourrait croire que le public mexicain a accueilli son œuvre avec une indifférence par trop béotienne, mais il ne pouvait en être autrement d'une œuvre qui touche à des problèmes aussi graves et qui contient des types aussi grands que Pacotillas auprès d'un public qui vit de sensations et trouve son bonheur dans les romans policiers, ou la littérature soi-disant moderniste.

Un livre qui ne se réclame pas de la dernière mode, n'a pas besoin de l'engouement d'un jour, s'il a assez de mérite pour conquérir sa sphère d'influence dans un avenir durable.

Le Dr Parra a fait de son héros Pancho Téllez dit « Pacotillas » un type représentatif et non plus un personnage isolé dont tout le mérite aurait dépendu de l'art dépensé à le dépeindre.

C'est là le grand mérite de l'œuvre qui nous occupe et qui, comme toutes celles du même genre, vivra autant que le type qu'elle représente.

C'est ainsi que le type de Periquillo n'est pas mort et que le roman de Lizardi continue à jouir d'une popularité que des volumes plus intéressants et plus corrects n'ont pas obtenue, parce que Periquillo a toute la valeur d'un symbole.

Les aventures du héros, la description des sites et des coutumes, ne nous intéressent qu'autant qu'elles se rattachent au fait social qui sert de base à l'impondérable nouvelle de Lizardi.

Tous les effets convergent pour mettre en lumière l'aspect de la vie coloniale que l'auteur voulait faire connaître; et pour présen-

ter les vices de l'éducation mexicaine, ce brillant génie créa la synthèse d'un caractère national et décrivit non pas *un* Mexicain, mais *le* Mexicain type, image de tous nos vices, de nos faiblesses, de nos croyances, de notre idéal et de nos virtualités, sinon de nos vertus.

Periquillo n'est pas une caricature, comme son parent Fray Gerundio et comme ses ancêtres, les ruffians et les bohêmes du roman picaresque espagnol qui représentent une petite partie de la vie Espagnole, vue au grand jour.

Periquillo était l'enfant de son siècle et appartenait surtout, si on cherche un rapprochement avec la littérature picaresque, au conte philosophique, à l'humanitarisme transcendant qui ont inspiré *Robinson, Le Vicaire de Wakefield* et *Candide*.

Si j'ai si longuement rappelé Periquillo, ce n'est pas avec le désir puéril d'écrire une *Vie parallèle* et de signaler les analogies ou les contrastes entre le héros symbolique de Fernandez Lizardi et le héros également symbolique du Dr Parra, mais bien pour établir les liens de parenté qui les unissent.

Periquillo est le Mexicain des dernières années coloniales et François Téllez, dont le sobriquet de « Pacotillas » sert de titre au volume, est le Mexicain des premières années qui suivirent la Révolution.

Entre l'aïeul et le neveu il y a les soixantes années qui séparent la capture d'Iturrigaray de la prise de Queretaro, et malgré les apparences, les événements d'allure contradictoire, les révoltes, les coups d'État, et autres manifestations d'activité anarchique, ces années recèlent une profonde unité de direction dans leurs faits principaux : l'unité de la pensée révolutionnaire, devinée par Azcarate, balbutiée par Hidalgo, mal exprimée par Chilpancingo, formulée en 1833 et en 1848 et pleinement développée en 1859 et 1867.

L'homme de cette époque—et nous ne parlons pas seulement des grands hommes de la taille de Morelos ou Juarez, mais des hommes moyens, qui, distingués ou même illustres, ne sont pas, après tout, des hommes extraordinaires—ces hommes, disons-nous, étaient avant tout des hommes d'action; ils concentrèrent leur activité de telle façon que tout, chez eux, prenait l'allure de la passion militante, même la science, l'amour et la poésie.

Les poètes et les savants meurent pour leurs convictions politiques; c'est elles qui dominent leur existence et tout le reste leur est subordonné.

Mais les grandes révolutions sociales ne se réalisent pas seulement par l'effort des meilleurs et le sacrifice des héros.

Il faut aussi satisfaire les appétits des âmes mercenaires qui, une fois la lutte terminée s'élancent à l'assaut des richesses publiques, prêts à s'emparer de tout ce qui se trouve à la portée de leur avidité, dans le domaine des affaires.

La rapacité prend des formes variées : d'abord, c'est l'emprunt forcé, l'amende et le pillage; elle se façonne ensuite aux procédés plus compliqués d'exploitation sournoise, combinés habilement, de façon à tourner la loi sans la violer ouvertement.

Le général Lopez, le ministre, le gouverneur, le président de la Chambre des députés; Flores y Flores, Guerrero, constituent les figures dominantes du groupe important qui déchaîna sur le pays pendant des années une *razzia* de spéculations scandaleuses, bientôt réfrénées, heureusement pour le bien de la morale et des intérêts de la patrie, grâce à une réaction énergique et justicière.

L'association du négociant, habitué de longue main à spéculer, même sur les désastres nationaux, et du général, mêlé aux affaires, est décrite dans le livre du Dr Parra avec la sagacité d'un observateur perspicace. Le général Lopez et Don Librado Flores se nomment en des jours meilleurs : Don Antonio Lopez de Santa Anna, et Don Manuel Escandon; ils ne vont pas l'un sans l'autre, pendant la paix, ils s'octroient de grandes concessions et pendant la guerre ils s'entendent pour les impôts forcés et autres opérations non moins lucratives.

Le milieu empoisonné où étouffe le malheureux Pancho Tellez, et que respire si volontiers son condisciple el Chango, est très bien analysé, mais il ne tient qu'une place accessoire dans le roman, où l'on se propose plutôt d'analyser des caractères que de peindre des coutumes.

Le fond est cependant digne des portraits; pour que ceux-ci gardent la vie et le relief, il faut que le fond ait toutes les qualités que connaît seulement le véritable artiste.

Il convient que les masses chorales du roman soient groupées avec art autour des figures principales; non pas en ordre de for-

mation régulier, mais sagement disséminées, comme l'exige l'opinion publique qui condamne sans appel les drames où les personnages secondaires entrent par groupes, comme s'ils s'étaient mis d'accord, chaque fois qu'ils ont quelque chose à se dire, et sortent dès que les protagonistes ont besoin de solitude.

Le réalisme du Dr Parra est irréprochable dans cette partie. Il y a plusieurs personnages qui disparaissent avant la fin de la première partie, et d'autres qui se présentent pour la première fois au moment de baisser le rideau.

Ainsi va la vie, et ainsi sont les romans qui s'inspirent d'elle; mais tout cela ne fait que rehausser le mérite de l'œuvre, qui consiste dans la valeur historique et la pureté d'exécution des portraits de premier plan.

Pacotillas est le fils enthousiaste et vaillant d'une génération héroïque. C'est un courageux et un boute-en-train. Y a-t-il une contradiction entre cette appréciation et celle de l'auteur dans les courtes lignes par lesquelles il dédie son livre à l'ami de son enfance? Citons ses propres paroles : « j'esquisse, dit-il, un caractère qui ne pouvait s'adapter au milieu social et qui succomba dans la lutte inexorable quoi qu'il fût doué de quelques qualités estimables. »

Ces qualités auraient pû le mettre en relief, si, parmi ses pires ennemis, il ne s'était formé des caractères plus héroïques.

Son intelligence lumineuse et sa droiture auraient pu le servir, mais il ne sut ou ne voulut pas en faire des moyens de fortune.

De bonne heure, il s'affranchit de toute compromission honteuse, tout en conservant sa réputation d'honnête homme èt ses idées de paladin, il lui avait été donné

D'aimer et d'être aimé,
De jouer de la lyre et d'être heureux.

Le Dr Parra ne s'est pas proposé de montrer qu'aux jours où vivait Pacotillos, il n'y avait de place que pour les aventuriers comme el Chango et son gendre. Si Tellez était un Caton, il n'aurait eu, pour s'éviter des conflits moraux difficiles et conserver son intégrité morale, qu'à ne pas mettre le nez dans les miasmes du marais politique.

Mais la solution tient justement à ce que Tellez était un lutteur, et que, l'étant, les qualités que lui attribue l'auteur auraient été précieuses dans un tempérament passif, mais elles furent déplorables pour un tempérament aussi audacieux, qui, ne pouvant les utiliser à son avantage, dut en supporter les inconvénients.

Quand la chute de l'Empire termina notre révolution progressiste, et quand la loi électorale de 1867 constitua la dictature légale, il fallut débander les troupes du paladinisme politique. Un idéal atteint est un idéal mort; on ne peut plus lutter pour lui. Seul le libéralisme charlatanesque des hâbleurs de loge, de club ou de place publique continue à lutter au Mexique *contre les alliés de l'obscurantisme.*

Mais, sans être Jacobine, il y a vingt ans, la jeunesse contemporaine de Pacotillas ignorait ce que l'on savait bien ailleurs, et qu'on ne vantait guère dans les élucubrations politiques de l'époque: c'est que la Démocratie, comprise comme le Gouvernement du Peuple par les peuples ne se traduit pas par une société homogène, avec un gouvernement de fonctionnaires impersonnels, élus par des majorités numériques, comptées par têtes, mais bien par une nouvelle organisation politique, qui diffère des monarchies absolues, où les classes supérieures peuvent opprimer les autres, directement ou indirectement, tout en nommant des assemblées nombreuses, organes autorisés des classes dirigeantes.

Cette complète ignorance de la technique politique à une époque de désarroi, précipita la jeunesse dans des mouvements de protestation généreux mais absurdes.

Le seul moyen d'action politique qui leur fut connu consistait dans les excitations de l'opinion publique par la critique des actes du gouvernement; mesure négative, qui n'amène pas de résultats pratiquement estimables, ni de mouvements cohérents du corps politique.

Le journalisme, sans autre force que la sympathie sociale, qui ne se traduit pas par un appui effectif, n'est pas le *quatrième pouvoir* des nations organisées politiquement, mais c'est un trépied d'inspiration, un calvaire pour les martyrs.

C'est parmi ceux-ci qu'il faut classer Pacotillas, né lutteur, sans être doué des armes convenables à la lutte qui devait s'en suivre.

Il n'en est pas de même pour El Chango, qui fait de chaque occasion dédaignée par le fier Pacotillas, un échelon qui le rapprochera du sommet des prospérités.

Très habile, il sut comprendre le milieu où il vivait et son absence de scrupules le mena par une ascension facile à une situation sans dignité et à un mariage sans amour avec la fille du faiseur Flores y Flores, pour qui il était un auxiliaire précieux dans les antichambres ministérielles où se manigançaient des affaires fructueuses.

Grâce à son instinct infaillible d'artiste, le Dr Parra a su éviter un écueil qui pouvait compromettre le succès de son œuvre.

Etant donné l'antagonisme radical entre l'idéaliste Pacotillas, et le vénal El Chango, on pouvait craindre que l'auteur ne commît la faute de faire participer les deux étudiants à une action commune qui aurait fait ressortir à chaque page les oppositions et aurait transformé le roman en une série de dialogues pédantesques ou de sermons moralisateurs.

Il a pareillement évité l'erreur de lier l'une à l'autre l'existence des deux personnages, sauf au moment de la catastrophe finale, qui se déroule avec une rapidité fatale et déconcertante.

Comme Thackeray l'a fait dans *Vanity Fair*, l'auteur de *Pacotillas* base l'intérêt progressif du roman sur la séparation même des personnages, qui, suivant des routes divergentes, portés par la logique de leurs tendances particulières, présentent le spectacle d'actions simultanées indépendantes, dont le contraste met en relief chacune d'elles et, par cette rupture apparente de l'unité, l'intérêt est surexcité, et le lecteur est surpris d'une variété et d'une grandeur dramatique, à laquelle il ne s'attendait pas.

De même que dans *Vanity Fair*, après la bataille de Waterloo, tous les événements se trouvent complètement dirigés dans un sens inattendu, et les chapitres parlent alternativement de la pauvreté et de l'abnégation d'Amélie, ou des intrigues et des succès de Rebecca, de même, dans *Pacotillas*, après la raclée donnée à Patillitas par les agents du général Lopez et la suspension de Tellez à « La Bannière du Progrès », El Chango passa de l'aisance à l'opulence et au pouvoir, et Tellez subit la misère et la persécution et l'on perçoit l'opposition des tempéraments et la divergence des destinées.

Un autre mérite de cet ouvrage consiste dans la sobriété avec laquelle on a montré le côté pessimiste du héros.

Pacotillas est un malchanceux, il y a dans son caractère un certain fonds de mélancolie romantique. Mais il est, avant tout, un enthousiaste, un croyant et un lutteur. Ses infortunes ne diminuent pas sa foi, parce qu'elles tiennent à un milieu défavorable, et non à la méchanceté inhérente aux choses. Il croit aux livres, à la justice; non pas par un candide panphilisme, mais parce que toute sa vie est une démonstration constante de l'existence du bien.

Ses premiers souvenirs lui rappellent un père aimant et un tuteur prudent; depuis il a connu l'abnégation par l'amitié de Patillitas, la reconnaissance dans la famille d'Amélie, la générosité paysanne, en Don Antonio; la justice par la protection de Don Marcos, et l'abnégation, la gratitude, l'amour, exaltés jusqu'à l'héroïsme dans la compagne de ses misères et de ses espérances.

Si l'union irrégulière de Pancho et d'Amélie était une apologie de l'amour libre, il faudrait dire que l'auteur a conduit avec succès le développement de sa thèse; Amélie ne succombe pas par faiblesse, mais par sa confiance illimitée dans l'homme qui, pour elle, résume toute la vie, et Tellez, comprenant la situation, se reproche l'abus qu'il a fait de cette âme innocente et se propose de lui accorder la réparation qu'exigent les lois sociales; quant au reste, il ne peut s'agir de réhabilitation, car lui seul s'est mis en faute et il l'a rachetée par la pureté de sa consécration à Amélie. Si Tellez avait été pessimiste, Amélie l'aurait converti à la foi en l'amour universel.

Tellez n'éprouvait pas de haine pour la société de son époque, mais du mépris.

Pour éprouver de la haine, il aurait fallu que le mal triomphant prît la forme d'une divinité tragique, mais il comprit que les vices et les appétits qui dominaient la société étaient l'indice de natures médiocres, frappées d'incapacité fondamentale pour fonder un mal durable.

Il pensa de la société et de El Chango, ce que Ruskin dit de Judas: qu'il est injuste de lui supposer une perversité peu commune et limitée à la bassesse des intérêts pécuniaires.

El Chango ne voulait produire que la somme de mal et de souf-

france indispensables à ses fins égoïstes, et il fit de grands efforts pour amener Pacotillas à son point de vue, lui offrant volontiers de l'associer aux bénéfices de ses entreprises si l'autre consentait à ne pas le contrarier dans l'*Indépendant.*

Il y a dans tout le livre une émotion intense qui naît de la profonde intuition de l'ironie cachée dans la vie humaine. L'ironie est le sel de la terre pour la littérature moderne. Comme la Maria tropicale et saxonne de George Isaacs, Amélie a toujours à la paupière une larme brillante; sans cette larme, il n'y a pas d'héroïne possible, dans le roman moderne, ni de livre à succès.

L'intérêt du roman grandit avec chaque chapitre; les épisodes, écueil du roman, et pierre de touche du talent du romancier, sont rapides et proportionnés.

Celui de Mercedes laisse un délicieux souvenir dans la mémoire et dans le cœur; les chapitres ; *As you like it*, et *Tenebrosa Nox* contiennent des pages *fortes et définitives*, comme disait Zola.

Il est impossible de ne pas citer le passage suivant :

« Et pendant tout l'après-midi, la pauvre fille s'efforça de voir par l'imagination ce que faisait le jeune homme; c'était son occupation favorite; ainsi, elle ne se trouvait jamais seule, car, quand elle ne l'entendait pas, elle s'imaginait l'entendre.

« Un peu avant la tombée de la nuit, elle rangea son ouvrage et se mit à la porte de la maison, qui donnait au midi.

« Amélie fixa les yeux sur la lune, dont le croissant se trouvait près du méridien, et commençait à lancer de pâles lueurs; un peu plus au couchant, on voyait scintiller, comme une perle submergée dans un lac d'azur, la belle étoile qu'on nomme l'Épi de la Vierge.

« Des effluves mystérieuses s'échangèrent entre les pupilles de la jeune fille et les astres lointains.

« L'âme d'Amélie s'abîma dans les ondes éthérées de l'extase que provoque la contemplation du ciel et son regard se fixa alternativement sur le croissant et sur l'étoile qui lui paraissait un regard ami venant du ciel.

« Peu à peu, sans en comprendre le motif, elle sentit grandir l'obscurité autour d'elle, et elle ressentit dans son âme une ombre qui, si elle n'était pas la tristesse, en était au moins le crépuscule.

« Elle chercha à dissiper ces tendances mélancoliques en cessant de sonder les profondeurs infinies; elle rentra dans sa chambre étroite, s'occupa de choses triviales, et quand sa domestique entra, elle ne pensa plus qu'à préparer le souper. »

Si ce roman est le seul que doive écrire le Dr Parra, les amis de la littérature mexicaine le regretteront, non seulement parce que les heureuses dispositions de l'auteur seraient susceptibles de se développer encore par l'exercice, mais surtout, parce qu'il serait très désirable qu'après nous avoir exposé sa manière de comprendre cette phase si intéressante de notre vie nationale, nous serions heureux de voir un guide aussi clairvoyant étudier la phase actuelle, où le patriotisme des Mexicains prévoyants est soumis à mille doutes angoissants.

On ne se résigne pas facilement à perdre le concours d'une coopération aussi efficace dans l'étude des problèmes nationaux.

Entre les temps de Pacotillas et ceux où nous vivons, vingt ans se sont écoulés; nous espérons que le Dr Parra nous donne aussi : « Vingt ans après ».

Signé : Carlos Pereyra.

(Librement traduit de la *Revista Positiva*, par W. Imans.)

VARIÉTÉS

On n'ignore pas que l'Eglise catholique publie un *Index* de livres dont la lecture n'est pas permise aux fidèles. On a publié une nouvelle édition de cet index (*Index librorum prohibitorum*) à Rome en 1902 et en le consultant je constate que le seul livre d'Auguste Comte qui s'y trouve est le « Cours de Philosophie Positive ». Le décret de la congrégation est daté du 12 décembre 1864.

*
* *

Qu'est-ce qu'une grande vie ?
Une pensée de la jeunesse, exécutée par l'âge mûr.
(ALFRED DE VIGNY.)

Bien des lecteurs de cet épigraphe choisi par Auguste Comte pour sa Politique Positive ont probablement cru qu'il s'agissait de deux vers extraits des poésies d'Alfred de Vigny. Il n'en est rien, et les susdites paroles se trouvent dans le roman de *Cinq-Mars*. A. Comte citait toujours de mémoire et pas toujours exactement. Ainsi, dans le cas actuel, cette citation est prise dans le Chapitre XX de ce roman, qui contient une description d'une réunion chez Ninon de Lenclos où se trouvent entre autres Descartes, Corneille, Molière et Milton. Milton y lit une partie du *Paradis Perdu* et, après la discussion de cette lecture, Cinq-Mars dit : « *Amis, qu'est-ce qu'une grande vie, sinon une pensée de la jeunesse exécutée par l'âge mûr ?* »

Il me semble que voilà l'origine des paroles citées par A. Comte.

PAUL DESCOURS.

NOUVELLES

Nous avons le plaisir d'enregistrer la nomination de M. G. Wyronboff à la Chaire de l'*Histoire générale des Sciences*, restée vacante au Collège de France, depuis la mort de M. Laffitte.

Il était à craindre, en effet, que cette chaire ne tombât entre les mains d'un universitaire plus ou moins imbu de métaphysique. Nous nous réjouissons donc de la savoir confiée à un disciple éminent de la Méthode et de la Philosophie positives.

C. H.

SOMMAIRES DE LA *POSITIVIST REVIEW*

Septembre. — F. Harrison. *M. Haggard sur le Positivisme.* — E.-S. Beesly. *Les Nationalistes français.* — Mme F. Harrison. *Nouvelles de l'Afrique du Sud.* — J.-H. Bridges. *La Sociologie.* — H. Tompkins. *Le Protectionnisme et l'Ouvrier.*

Octobre. — E.-S. Beesly. *Nationalistes et Positivistes.* — J.-H. Bridges. *Le Bien et le Mal.* — S.-H. Swinny. *Pourquoi l'ouvrier ne va-t-il plus à l'Eglise ?*

Novembre. — F. Harrison. *Le Protectionnisme.* — S.-H. Swinny. *Le Positivisme dans l'Inde.* — L. Baraduc. *La Reine Elisabeth* (traduction). — F. Harrison. *La vie de Gladstone par J. Morley.*

Décembre. — A. Comte. *Lettre inédite à Mme Austin avec une note par J.-H. Bridges.* — F. Harrison. *Le "Tammany" anglais.* — *Compte rendu d'un livre de M. Wells.* — S.-H. Swinny. *Discussion sur l'Inde.* — *Adresse des Positivistes français sur l'Italie* (traduction).

SOMMAIRES DE LA *REVISTA POSITIVA*

Août 1903. — J. Sosa. *Compte rendu d'un roman de M. Sanchez.* — A. Rubbo y Lluch. *Nécessité de la fraternité littéraire en Amérique.* — *Traduction des articles sur « l'Épopée moderne »* et « *Dante* » *du Nouveau Calendrier.*

Septembre 1903. — C. Pereyra. *La Sociologie abstraite et son application à quelques problèmes fondamentaux du Mexique.— Traduction des articles sur « l'Industrie Moderne » et « Gutenberg » du Nouveau Calendrier.*

Octobre 1903. — G. L. de Llergo. *P. P. Jagle.* — A. Aragon. *Léon XIII.* — H. Prowl. *Conférence sur l'Inde.* — *Traduction des articles sur « Le Drame moderne » et « Shakespeare » du Nouveau Calendrier.*

ERRATUM

DU NUMÉRO DU 20 NOVEMBRE 1903

Page 718 (ligne 34) : lire *dixième* au lieu de *deuxième*.
Page 720 (ligne 35) : lire *catholiques* au lieu de *chrétiens*.
Page 726 (ligne 33) : lire *hast* au lieu de *last*.

Imp. E. KAPP. *Le Propriétaire-Gérant :* Ch. Jeannolle — Paris.

LA SCIENCE AU XIXe SIÈCLE

(*Suite*).

ASTRONOMIE

En passant à l'Astronomie, considérons ce que fut le caractère général de cette science durant le XVIIIe siècle: Newton avait prouvé l'universalité de la loi de gravitation et fondé ainsi la mécanique céleste; mais se jugeant lui-même incapable d'expliquer tous les problèmes qui s'offraient à lui, — spécialement les perturbations des planètes dues à leur attraction mutuelle, — il croyait que le système solaire était instable, sa stabilité apparente étant due à l'intervention périodique d'une divine providence qui se chargeait de rectifier ces irrégularités. Ainsi, selon Newton, le système solaire était une sorte d'horloge errante qui avait besoin d'être réglée de temps en temps. Ce furent ses successeurs, Lagrange et Laplace qui montrèrent que la loi de gravitation expliquait tous les mouvements des différentes parties de notre système dont la stabilité fut définitivement établie. Laplace qui a été appelé « le Newton de France » peut être considéré comme ayant clos ce chapitre général de l'astronomie par la publication (1799-1825) de son travail monumental *la Mécanique céleste*, dans lequel il résumait et complétait les travaux de Newton et ceux des mathématiciens du XVIIIe siècle.

Nous avons maintenant à considérer un travail tout différent dont les considérations sont plus physiques que mathématiques et où le système solaire prend une position secondaire. Le grand pionnier de l'astronomie sidérale fut William Herschell, dont l'œuvre produisit une si profonde

impression sur ses contemporains que son épitaphe le décrit comme ayant enfoncé les barrières du ciel. Nous lui devons la découverte d'Uranus (1781) qui s'ajoute aux six planètes déjà connues. Il perfectionne le télescope réflecteur de Newton qui devient un puissant instrument dont les hautes puissances grossissantes lui permettent de pénétrer à des distances inconnues jusqu'alors. Il explique en partie les mouvements des étoiles en supposant que le système solaire se meut par rapport à un point situé dans la constellation d'Hercule, supposition qui a été confirmée depuis. Notre système possède donc une stabilité relative, quoique pour nos besoins pratiques, nous pouvons la considérer comme absolue.

Les pâles reflets de lumière connus sous le nom de « nébuleuses » dont quelques-uns seulement sont visibles à l'œil nu, étaient considérés comme étant des groupes d'étoiles et, pendant nombre d'années, Herschell pensa comme Kant qu'ils étaient des îlots d'univers semblables à la voie lactée. Plus tard, il changea d'avis et s'expliqua les nébuleuses comme composées d'un fluide brillant qui est la matière première dont les étoiles se forment par condensation. Cette vue a été pleinement confirmée par la découverte spectroscopique (1864) de leur composition gazeuse. Et Herschell montra que la structure des cieux était beaucoup plus complexe qu'on le supposait; qu'un changement constant s'y poursuit; de vieux systèmes déclinent alors que d'autres sont en voie de formation. Antérieurement l'attention de ce grand observateur s'était portée sur les doubles étoiles. Cet effet est dû souvent à deux étoiles qui sont dans la même ligne de visée, quoique la distance qui les sépare soit considérable. En comparant ses cartes anciennes et en observant de nouveau ces doubles étoiles, Herschell constata que quelques-unes ne présentaient plus entre elles les mêmes distances. Il en conclut, ce qui fut plus tard confirmé, qu'il s'agissait de systèmes binaires dont les deux éléments tournent autour de leur centre commun d'attraction. Il montra également que notre système solaire n'est pas unique dans son genre, mais qu'il n'est qu'un type d'une classe

excessivement nombreuse, notre soleil étant analogue aux étoiles fixes.

Herschell avait été conduit à étudier les étoiles doubles dans l'espoir de résoudre le problème de la distance des étoiles à notre système. De ce que les prédictions des astronomes concernant les éclipses s'accomplissaient régulièrement, on en pouvait conclure que les autres systèmes n'exerçaient pas une grande influence sur le nôtre, car ces prédictions supposaient l'indépendance de notre système. Mais il était très important d'avoir des idées plus précises relativement à la distance des autres systèmes. Comme on n'avait jamais constaté de changement dans l'aspect des étoiles par suite de la révolution de la terre dans son orbite on en pouvait déduire que la théorie de Copernic n'était pas exacte. Evidemment il n'en était rien et il était bien plus rationnel d'admettre que la distance qui sépare les étoiles de notre globe est énorme par rapport au diamètre de l'orbite terrestre et que, dans ces conditions les changements ne nous sont pas perceptibles. Pour vaincre ces difficultés que n'avaient pas abordées Copernic, Galilée, Bradley et beaucoup d'autres, il fallait de meilleurs instruments. L'invention de l'objectif achromatique apporta les moyens de résoudre le problème et en 1838 la parallaxe annuelle d'une étoile fut trouvée. Dans cette voie, il fut démontré que notre plus proche voisin dans l'espace est distant de vingt billions de milles environ (32 billions de kilomètres); de sorte que quand nous regardons cette étoile, nous la voyons comme elle était trois ans et demi auparavant.

L'indépendance de notre propre système était suffisamment démontrée. Cette constatation est d'une grande importance philosophique, car il s'ensuit qu'une connaissance détaillée des autres systèmes ne nous est pas utile; — une telle connaissance, en vérité, n'étant propre à satisfaire qu'une curiosité savante mais stérile.

Le système solaire nous est beaucoup mieux connu. Au commencement du siècle, nous connaissions le soleil entouré par sept planètes avec leurs quatorze satellites, ainsi qu'une comète — celle de Halley. Nous connaissons aujour-

d'hui huit planètes géantes avec vingt et un satellites, un cercle de quatre cents petites planètes ou astéroïdes situé entre Mars et Jupiter, nombre de comètes à courtes périodes, c'est-à-dire celles dont les révolutions autour du soleil ne demandent que quelques années, comparativement aux 76 années de la comète de Halley. De plus, on sait que l'espace de notre système est rempli de corps météoriques qui donnent naissance aux étoiles filantes lorsqu'ils s'enflamment au contact de notre atmosphère terrestre. Quelques-uns de dimensions respectables figurent dans nos musées.

La découverte de la huitième planète, Neptune, fut l'effet d'une des prédictions les plus remarquables qui aient été faites dans l'histoire des sciences. De légères irrégularités dans les mouvements de la planète Uranus d'Herschell avaient fait supposer qu'une autre planète devait exister en dehors de sa propre orbite. Adams et Leverrier en calculèrent l'orbite ainsi que la masse et indiquèrent sa position dans les cieux. En 1846, à la requête et sur les indications de Leverrier, un astronome allemand découvrit la nouvelle planète à l'endroit qu'avaient précisé des considérations toutes théoriques. Cette découverte fut très importante, car elle confirma d'une façon décisive la théorie de Newton sur la gravitation.

La dernière moitié du siècle fut principalement consacrée à l'astronomie physique, c'est-à-dire à l'étude, non seulement des mouvements géométriques et des problèmes de mécanique qui en résultent, mais aussi de la notion des corps considérés quant à leur masse matérielle. La principale caractéristique de l'astronomie moderne est donc l'application de la physique aux phénomènes célestes. Dans l'astronomie newtonienne, le seul lien physique était celui de la gravitation et, pendant longtemps, on pensa qu'il était impossible d'obtenir d'autre connaissance physique ou chimique des étoiles. On peut dire que le nouveau champ de recherches a été ouvert par la découverte de la relation étroite qui existe entre le magnétisme terrestre et les taches solaires, quoique la nature précise de cette relation soit encore obscure. Puis vint, en 1859, l'application sensation-

nelle de l'analyse spectrale à l'astronomie par Kirchhoff, dont le résultat fut de prouver l'existence dans le soleil et les étoiles d'éléments identiques à ceux que nous trouvons dans notre atmosphère ou dans la croûte terrestre.

Comte a été souvent critiqué pour avoir dit que nous n'obtiendrions jamais aucune notion sur la composition chimique des étoiles; mais une telle critique indique que sa pensée a été méconnue. Il a voulu dire que la vue était le seul sens à travers lequel nous pouvions prendre connaissance des phénomènes célestes et, de là, il concluait que nous n'irions pas au delà de leur aspect mécanique et géométrique, ne soupçonnant pas que le prisme deviendrait l'auxiliaire chimique de notre vision. A l'époque où il écrivait, sa façon de penser était très naturelle, quoique imprudente, évidemment.

L'analyse chimique des météores divers qui tombent de temps en temps sur la terre a confirmé l'examen spectroscopique. Et le spectroscope nous a aussi montré que les étoiles présentaient de grandes différences de température, fait que l'hypothèse des nébuleuses nous engage à croire.

L'application de la photographie à l'astronomie a été un événement capital: une méthode extrêmement rapide s'est substituée aux pénibles travaux qu'exigeait la confection des cartes à la main; avec elle plus d'erreurs personnelles et possibilité de transmettre à la postérité l'état exact du ciel à un moment donné.

En astronomie comme dans les autres sciences, les théories de l'évolution se sont fait place et des modifications ont été apportées à l'hypothèse des nébuleuses pour expliquer les difficultés qui ont surgi depuis les écrits de Laplace. Cependant dans ses lignes principales, l'hypothèse nébuleuse est encore la meilleure explication qui ait été donnée de notre système et elle a été d'ailleurs considérablement renforcée par l'examen spectroscopique. Maintenant, nous pouvons admettre sûrement que les membres de notre système ont une commune origine quoique le mode exact suivant lequel s'est produite l'évolution planétaire restera toujours plus ou moins obscur.

L'étude de l'astronomie soulève la très importante question philosophique d'une synthèse objective. On dit souvent, en effet, que la science a pour objet l'interprétation de l'univers et aussi qu'elle a pour but un idéal jamais atteint. Mais un idéal n'est une chose excellente et n'a de valeur que s'il est basé sur le réel; ce devrait être un mélange bien proportionné d'idéal et de réel. En est-il ainsi dans le cas qui se présente à nous? Peut-il y avoir quelque proportion entre le fini et l'infini, entre le relatif et l'absolu? car c'est là qu'il faut en venir. Mieux que personne, Comte démasqua cette erreur. Il vit que le but de la science n'est pas l'explication de l'univers, mais la détermination de la relation de l'homme avec l'univers — chose toute différente. — Partant de ce point de vue, il établit cette sage distinction entre l'astronomie solaire et stellaire, entre la connaissance de notre propre système d'une part, et de l'univers d'autre part. Les travaux du siècle relatifs à l'astronomie sidérale n'ont guère eu d'autre résultat pratique que de démontrer notre impuissance à connaître l'univers; nos méthodes et nos instruments n'ont servi qu'à nous montrer l'état désespéré du problème. Même si les conditions étaient plus favorables, notre curiosité scientifique ne serait pas encore satisfaite, puisque nous sommes pour toujours privés d'une compréhension absolue de la nature objective de ce qui nous entoure; notre connaissance humaine ayant un caractère subjectif.

La vue que je critique n'est pas seulement de la mauvaise philosophie, c'est aussi de la mauvaise science, parce que le pouvoir déterminant de notre nature est le sentiment et non la raison. Le point de vue social doit donc logiquement et scientifiquement l'emporter sur le point de vue cosmique.

Tandis que l'unité objective est tout à fait impossible à atteindre, une synthèse subjective ayant l'Homme pour centre est plus à notre portée. Et c'est la gloire immortelle d'Auguste Comte de nous avoir montré que la fonction la plus haute et la plus noble de la science est de nous procurer les matériaux pour une telle synthèse. *(A suivre.)*

Traduit de la *Positivist Review*, par G. Tridon.

H. Gordon Jones.

PETITS ESSAIS, NOTES
ET NOTULES

Nos lecteurs ont lu avec trop d'intérêt les extraits que nous avons publiés des Commentaires de M. A. Lavertujon sur la *Chronique de Sulpice Sévère* pour ne pas nous savoir gré de leur donner aujourd'hui la primeur de ces « Petits Essais, Notes et Notules » relatifs à la *Vie de Martin* et qui vont prochainement paraître dans le tome III de l'important ouvrage de notre éminent coreligionnaire. C. H.

[PRÉAMBULE EMBRASSANT LA TITULATION DU PLUS ANCIEN MANUSCRIT DE LA *VITA MARTINI* ET SES DEUX PRÉFACES.]

Quatre notes préliminaires sur des mots situés hors texte.

SANCTI ET CONFESSORIS. — Ce titre et ce sous-titre ne sont pas de Sulpice, bien entendu. C'est même évidemment aux *Librarii* qui en furent les premiers inventeurs, que nous devons aussi les interpolations successives où *Sanctus* joue le rôle de préfixe inamovible. Etant donnée la langue du temps, et spécialement celle des Opuscules, quant on lit plus bas : *vitam Sancti Martini scribere aggrediar*, il faudrait traduire : « Je vais entreprendre d'écrire la vie *du* saint Martin »; à moins qu'on n'admette que *sanctus* est ici un glossema, comme pour ma part, j'en suis convaincu.

A. Je crois avoir rassemblé tous les éléments de l'histoire philologique du mot « saint » considéré comme titre de noblesse religieuse post-mondaine ; en même temps que j'ai donné de la sainteté, catholiquement conçue, une définition nette, précise[1] et dont on chercherait vainement

1. Je la résume, en rappelant que la Sainteté catholique fut une magistrature morale, exercée au ciel par des hommes morts après avoir dépassé, pendant leur vie terrestre, la nature humaine, à force de vertu. Très influente dans les premiers temps du moyen âge, elle imprima sa trace dans tous les parlers occidentaux, jusqu'à leur faire adopter le mot « saint » en guise de préfixe inamovible.

l'équivalent dans les dictionnaires et dans les livres. Maintenant, que l'antiquité, spécialement la gréco-romaine, ait eu des saints, au sens où j'ai défini ce qualificatif; que ces saints aient été nombreux et influents; que les traits divers qui les caractérisèrent aient fourni le moule, constitué le type, dessiné et délimité les contours de la fonction semi-céleste, semi-terreste qu'institua le moyen âge, c'est ce que je crois avoir assez solidement démontré, pour ne pas m'occuper de l'opinion en sens inverse, émise dans un article de revue, très bienveillant d'ailleurs, par M. Gabriel Monod, écho, en ce point, de M. de Sacy et d'Ernest Renan. Pourvu qu'on ne m'attribue pas l'erreur profonde des controversistes protestants, d'établir une identification pure et simple entre le héros et le saint, — on verra plus loin, et on a déjà pu voir (t. I, p. 217) si j'ai su discerner les différences, — il n'y a vraiment pas de débat à engager sur cette question. La sainteté, telle que je la comprends, est quelque chose de trop fondamental pour n'avoir apparu que vers l'an 400 de notre ère; c'est-à-dire après des milliers et des dix milliers de siècles de développement social. Les lois de notre nature élémentaire règlent trop impérativement l'évolution historique pour qu'aucun grand fait à portée générale puisse se produire sans avoir existé, à l'état de germe, dès le début de la civilisation. Ce principe domine toute notre recherche sur le saint. En histoire, comme en biologie, la vitalité ne crée rien, elle évolue. Si une sainteté, forte et puissante, a pu remplir de son éclat la période monothéique, c'est qu'elle s'était déjà vigoureusement manifestée au cours des périodes antérieures.

Le saint du moyen âge, magistrat quasi-divin.

Je répète donc que je ne confonds pas le surnaturel chrétien avec le surnaturel païen. Je crois m'être bien rendu compte en quoi ils se ressemblent et en quoi ils diffèrent. Quand je parle de magistrature divine, j'entends quelque chose qui ne se peut bien comprendre, qu'en remarquant que les petits dieux du polythéisme n'auraient pas pu être désignés par ce mot. Ils avaient une autorité propre qui ne laissait, sauf exception, jamais apercevoir l'idée de délégation. Le saint, au contraire, agit à la place de Dieu. Sa fonc-

tion, au lieu de lui appartenir, découle d'un transfert d'autorité qui constitue proprement le magistrat. Nous allons assister ici à son développement comme ministre auxiliaire de la Catholicité et chargé d'une mission que le pape Grégoire-le-Grand, un des principaux fondateurs de cette partie de la nouvelle discipline, spécifiait merveilleusement lorsqu'il donne à Martin le nom de « conseiller très intime du Christ » : *Martinus Christi satis intimus senator.* (Cf. *Acta Sanct. Benedict.,* t. I.)

B. Quand au mot *confessor,* arbitrairement placé en tête de la *Vita*, je me borne à rappeler que ce terme indique la transition entre le martyr, qui essayait d'être un saint et n'y réussissait pas, et le saint proprement dit, celui dont l'évêque de Tours devait fournir le premier exemplaire. Sulpice n'a pas employé le mot *Confessor;* il a fait mieux. Il a présenté une description de ce concept intermédiaire dont tous les traits saillants sont empruntés à son héros ; si bien que, grâce à lui, le *Confessor* nous est donné tout à la fois comme une formule abstraite et comme une personne vivante. En lisant l'*Epistula* II et les observations qu'elle m'a suggérées, on pourra se rendre compte comment le culte des martyrs se transforma ou plutôt, — tel un plant primitif qui reçoit une greffe — se continua par le culte des Saints. Je conseillerais volontiers de lire, d'une coulée, les notules, notes et petits essais que j'ai consacrés à cette matière dans mes trois volumes, la valeur de ces morceaux dépendant toujours beaucoup du texte auquel chacun d'eux se rattache.

Le confessor *ou transition du Martyr au Saint.*

C. Martin a été le premier saint, au sens qui vient d'être indiqué ; Sulpice Sévère a, le premier, raconté une vie de saint. Ils ont, l'un en agissant, l'autre en écrivant, posé les assises de la sainteté catholique. C'est là un double fait que je juge très considérable et qui n'a jamais été signalé nulle part ; pas même dans l'énorme recueil des Bollandistes. J'ai, d'ailleurs, des motifs de croire que les Révérends Pères ne l'admettront pas, quand ils se décideront à publier les opuscules martiniens. Moi, on le sait, je vise à

l'établir authentiquement ; et j'ai tenu à le redire, une fois de plus, au seuil de ce commentaire, pour marquer le très grand prix que j'y attache.

Le Saint d'aujourd'hui en contraste avec le Saint des premiers temps.

Martin a été un exemplaire supérieur, un modèle hors ligne, un type sans pair qu'il faut maintenir au-dessus des vulgarités, des banalités et des platitudes dont l'hagiographie, selon le mode de Bolland ou de Papebrock, est si déplorablement prodigue. Il n'a d'ailleurs que fort peu de ressemblance avec le Saint d'aujourd'hui, que je mets en vedette à l'aide d'une majuscule, pour éviter toute confusion au moment de lui assigner sa place dans l'opinion courante. Ce mot évoque l'image d'un homme pieux, dévot, charitable, doux aux autres, dur à lui-même, peu soucieux de ses aises et de mœurs austères. La dévotion et la piété selon les uns ne seraient pas indispensables pour faire un saint ; selon les autres, plus nombreux, c'est le point capital ; et, en ce cas, si on a quelque notion de théologie, on ajoute que les vertus, plus haut énumérées comme constitutives de la Sainteté, doivent avoir été pratiquées au superlatif, *in gradu heroico,* diraient les canonistes[1]. Une vie, ainsi remplie et terminée par une mort édifiante, peut ouvrir l'accès de la cour céleste ; cela on l'admet encore. Mais, grand Dieu ! combien les esprits sont devenus étrangers aux idées de cet ordre ! En ce qui concerne les miracles, soit avant, soit après la tombe, la Sacrée Congrégation des Rites les exige impérieusement. Quant à l'influence que le

1. L'héroïcité est la condition posée par tous les canonistes pour mériter d'être admis parmi les saints (cf. Castellinus, *De certitudine gloriæ sanctorum*). Dans son grand ouvrage que j'ai souvent cité : *De beatitudine et canonisatione*, etc., le cardinal Lambertini, plus tard Benoît XIV, explique que la Sainteté est le partage de ceux qui sont morts en paix *post virtutum heroicarum exercitium.* Je ne parle pas de la condition impérieusement obligatoire des miracles accomplis pendant la vie et sur la tombe; il en a été et il en sera amplement question ailleurs. Le Saint, à vrai dire, est surtout l'organe propre et spécial de l'activité surnaturelle. Un des symptômes les moins récusables de la dégénérescence du catholicisme peut être signalé dans la canonisation, désormais assurée, de Jeanne d'Arc, bien que notre sainte nationale,— sainte, sainte, trois fois sainte longtemps avant que Rome eut consenti à s'en mêler, — n'ait opéré de miracles ni avant sa mort ni après. (Cf. le petit essai où j'ai étudié les documents soumis à la Sainte Congrégation des Rites).

Saint exercerait sur les décisions divines, au profit de ceux qui l'invoquent, autant de notions mortes ou quasi mortes. Au surplus, l'ignorance est extrême, radicale, sur les points les plus essentiels de cette matière, rongée et ruinée par la désuétude. Aussi, notre Saint à majuscule a-t-il considérablement perdu de son ancienne importance. Autrefois, les prières qu'on lui adressait prenaient une direction spéciale et visaient un but intéressé bien déterminé ; car le Saint avait, croyait-on, reçu commission soit de veiller sur certaines personnes, soit de présider à certains actes, soit d'écarter certaines misères. Mais cette surintendance des choses usuelles, il ne l'exerce plus qu'avec très peu d'activité. Le silence règne, même sur les tombes fameuses qui jadis remplacèrent et longtemps rivalisèrent, par l'abondante régularité de leurs miracles, les sanctuaires les plus réputés du monde gréco-romain. Or, il est clair que si le Saint a perdu la faculté d'agir sur les affaires, de protéger les groupes, de secourir les individus, son patronage ne peut être bien vivement recherché. Le temps est passé où il fut le rempart des villes, le boulevard des nations. Ses restes constituaient une certitude de sécurité et de prospérité ; on se les disputait. Faute de pouvoir les posséder, on prenait son nom. Les provinces, les cités, les bourgs, les confréries, les corps de métier, imitant en cela le nombre infini des femmes et des hommes de haut parage et d'humble lignée, tenaient à gloire et à profit de le porter. A vrai dire, cette universelle éponymie est ce qui lui reste de plus net de ses anciennes prérogatives. Elle le maintient dans un certain rang. Mais ce n'est guère qu'une apparence ; son prestige a pâli, même au village, où la fête patronale tend à devenir une pratique cultuelle fort délaissée.

Indices de sa déchéance.

J'ai, à ce sujet, un souvenir d'enfance qui peut être utilisé comme mesure comparative. C'était dans un petit village du Sud-Ouest, il y a plus d'un demi-siècle ; et il s'agissait d'une peinture représentant le patron communal. Je passai mes vacances de collégien chez le vieil artiste-amateur qui avait exécuté ce morceau pour en faire don à la paroisse. Le jour qu'on vint en prendre livraison, je pus voir la population

entière d'une commune, — pauvre en chemins et dont les habitations s'éparpillaient sur un territoire presque sauvage, — accourir en vêtements de fête, pour faire cortège à la précieuse icone. C'est la première fois que j'ai entrevu l'immense action qu'ont sur la foule les représentations figurées; très frivoles sont ceux qui méconnaissent leur puissance pour le bien comme pour le mal. Actuellement il s'en fait un dégoûtant abus qui nous coûtera cher. Et combien il importe peu que l'imagier ait du talent quand il s'adresse aux yeux inexercés de la foi! (Cf. t. II, p. 220.) Le tableau dont je parle était véritablement exécrable, l'œuvre d'un vieux débutant ennuyé et sans conviction. Le Saint « pourctraicturé » n'avait, lui non plus, rien de bien saillant dans sa légende. Mais il était là, de grandeur naturelle, vêtu d'une robe bleu-turquin, le regard très doux, les mains tendues vers le ciel en un geste d'humble tendresse. Les femmes déclaraient le reconnaître: « C'est lui tout vivant », criaient-elles, avec des pleurs de joie. La triomphante toile fut emportée, au bruit des canti ques, et au milieu d'un enthousiasme qui touchait au délire. Je ne sais pas si cette anecdote, vieille de plus de cinquante années, pourrait se reproduire aujourd'hui, avec les mêmes caractères. J'en doute un peu, ayant recueilli récemment, à l'autre extrémité de la France, des observations fort différentes. Ils sont nombreux les paysans qui ne savent pas vous dire le nom de « leur » saint. Dans un livre écrit par un auteur dévot et orthodoxe, en l'honneur d'un saint très vénéré, il est dit que « la piété se refroidit; les fidèles oublient de prier leur antique patron : ils apprennent à se passer de sa protection... »[1].

Anecdote comparative.

Ces dernières paroles sont terribles. Le saint catholique a été essentiellement un « petit dieu » : et toujours, dans notre fondamentale tradition gréco-romaine — l'immixtion juive a pu l'altérer, non la supprimer — les petits dieux furent tenus au rôle de protecteurs immédiats contre les misères de l'existence quotidienne. Le jour où le Saint cessera

1. *Vie de saint Front;* par l'abbé Pergot, 1891.

d'être authentiquement ce surintendant attentif et secourable dont je parlais tout à l'heure, capable de pourvoir, plus ou moins, aux menues affaires de chaque jour, il ne survivra pas à une telle *deminutio capitis.* Sans doute, il tient encore, je l'ai dit, à une institution infiniment solide, le calendrier, ce guide indispensable de l'existence individuelle et sociale, qui fixe les souvenirs du passé, aide à distribuer industrieusement le présent et permet de préparer l'avenir. Pour le calendrier, le passé se compose exclusivement de commémorations rappelant les faits qui virent naître la croyance chrétienne et les hommes qui, en divers temps et en divers lieux, la fondèrent, la consolidèrent et la répandirent. Au fond, la conquête du calendrier par le christianisme, vers le milieu du v[e] siècle, fut la marque de son triomphe définitif. Quand on voudra sérieusement remplacer la religion catholique, c'est au calendrier, représentation chronologique du dogme capital de la communion des saints, qu'il faudra s'attaquer[1]. Pour le dire en passant, le travail est déjà accompli, la besogne toute mâchée ; il n'y aurait qu'à l'incorporer normalement à nos usages, ce qui est au pouvoir de chacun de nous. La culture morale, par imitation de types supérieurs, est aujourd'hui plus qu'elle ne l'a jamais été, reconnue indispensable. D'un autre côté,

1. Ce fut par voie d'infiltration très lente que la transformation du calendrier païen en calendrier chrétien se produisit. On n'a qu'à jeter un coup d'œil sur les deux textes de Dyonisius Filocalus et de Polemius Sylvius. Le premier, qui est de l'an 354, ne porte aucune indication intéressant le culte nouveau. Le second, qui est de 403, contient quelques nouveautés, telles que celles-ci, par exemple : Au VIII des Ides dr janvier *Epiphania quo dic stella magis nuntium nuntiabat ;* ou cette autre en mars : *Christus passus hoc dïe*, à côté des *Mamuralia* et de la fête de *Jupiter cultor.* On peut trouver le *Kalendarium Furii Dyonisi Filocali,* imprimé sur colonnes parallèles avec le *Kalendarium Polemii Sylvii,* dans Migne, t. XIII, p. 677. Ces deux pièces ont été revisées, critiquées, corrigées avec un tout autre soin et une toute autre science que par Migne. Mais ce qui vient d'être dit suffit à mon but, sans que je m'inquiète de retrouver mes notes plus complètes égarées. Ah ! mes amis, vous qui faites des plans lointains de travail, ne m'imitez pas ! Redoutez les ajournements présomptueux, inspirés par l'idée que votre énergie musculaire subsistera toujours la même. Si vous saviez le tas d'extraits, d'analyses, de fiches rédigées que je laisse derrière moi, faute de courage pour les trier et me les approprier de nouveau !

il serait bien superflu de perdre le temps à démontrer que les types d'imitation, uniquement catholiques, sont devenus tout à fait insuffisants. En tout cas, aussi longtemps que la liste de ces bienheureux représentera, grâce à l'almanach, tout ce que le peuple sait d'histoire, comme le cours et le décours de la lune représentent tout ce qu'il sait d'astronomie, le Saint conservera des chances de durée.

Le Saint catholique, une grandeur évanescente.

Maintenant, à part cela, il n'est point douteux que sa situation ne se soit considérablement amoindrie, — j'en puis porter l'impartial et désintéressé témoignage — parmi ceux qui ont gardé la vieille foi. Je ne suis pas l'un d'eux. Seulement, m'étant pris d'affection pour la plus pure, la plus noble, la plus primitive et la plus authentique de ces biographies sacrées qui se comptent par dizaine et dizaine de mille (Cf. t. II, p. 362-76), j'ai été conduit à étudier un peu les autres. Comme Tertullien aux polythéistes de son temps, j'ai le droit de dire aux catholiques du mien, que si je leur dénombrais les étonnants personnages par moi rencontrés dans mes excursions à travers le pays hagiographique, — grecs, romains, barbares, mâles, femelles, citadins, rustiques, marins, militaires, j'abrège l'énumération — cela leur donnerait peut-être le désir, sinon de les connaître, du moins de les reconnaître, car ils les ont certainement oubliés. C'est ce qu'exprime, en phrases douloureuses, le récent biographe de ce Saint Front, dont les prodiges ont émerveillé mon enfance. « Qui connaît *notre* Saint ? qui pense à le prier, même dans les familles les plus chrétiennes ? qu'est devenu son culte ? dans quelle paroisse célèbre-t-on sa fête avec quelque solennité ?... » Or, songez qu'il est ici question d'un bienheureux qui ressuscita sept morts ; qui vainquit quatre dragons ; qui donna son nom à plus de vingt bourgs, villages ou villes, et dont les reliques sont abritées par une splendide cathédrale, rivale de sainte Sophie de Constantinople, et de saint Marc, de Venise ! Tant de négligence de la part de gens restés pieux fait deviner le glacial oubli professé par ceux qui ont cessé de l'être.

Voilà où en est la sainteté contemporaine. Cette magistrature, un temps si puissante, n'est pas précisément subvertie,

rien ne l'ayant remplacée ; elle n'a subi ni révolution ni destitution ; elle s'affaisse, peu à peu, dans un silencieux discrédit. Personne n'attaque le Saint ; nul ne songe à le nier ; on ne le courtise plus. J'ai voulu tracer une esquisse de ce descendant perdu de vieillesse et de décrépitude, au moment de le montrer à son berceau, alors qu'il était le réconfort des âmes et que vers lui volaient tous les cœurs.

P. S. — En relisant ces épreuves, un scrupule me prend. Le 14 novembre 1870, comme j'arrivais, en retard, au Conseil de gouvernement — qui, depuis le 31 octobre, se tenait, la nuit, au ministère des finances — je trouvais la salle fort animée. Les membres étaient groupés au hasard, on ne délibérait pas ; chacun parlait à son voisin et le général-président Trochu faisait, avec une grande vivacité, les cent pas autour de la table. Sur ma figure étonnée, il vint vers moi, m'embrassa avec effusion et dit : « Nous avons battu les Allemands à Coulmiers. — Quel grand bonheur ! m'écriai-je, et si peu attendu ! — Non, j'y comptais, répliqua-t-il : ma femme a consacré à Sainte-Geneviève une neuvaine qui devait aboutir. »

Avec des réserves pourtant.

Le général Trochu a sans doute dit cela à d'autres qu'à moi ; je ne l'ai jamais répété et le fait a paru dans les journaux. Mais il ne l'a dit à personne, j'ose l'affirmer, avec plus de simplicité, de sincérité et de conviction. Or, j'admirais cet homme éminent, au moins autant pour sa capacité intellectuelle que pour sa noblesse morale. En quoi, d'ailleurs, j'étais d'accord avec presque tout le Conseil, y compris Rochefort, tant qu'il en fit partie. Les autres ont changé d'avis ; pas moi. C'est pourquoi ce souvenir — combiné avec ce que j'ai vu dans le midi de l'Italie, dans le nord de l'Espagne et aussi dans certains quartiers de Paris, — me porte à penser que, peut-être, ai-je trop hâtivement généralisé en parlant de la déchéance totale du Saint catholique. Il n'y a pas bien longtemps, lorsque de la plaine Monceau je me rendais au Sénat, par l'omnibus Panthéon-Courcelles, j'ai pu remarquer que cette voiture devenait inabordable du 3 au 12 janvier, époque où se célèbre, à Saint-Étienne-

Jusqu'à l'avènement décisif de la sainteté positive.

du-Mont, la « neuvaine » de Sainte Geneviève. Ces jours-là, il fallait longuement faire queue sur le trottoir du Panthéon pour rejoindre le quartier Monceau. Quoi qu'il en soit de ces divers détails, j'aurai à revenir sur la réserve qu'ils m'ont suggérée, quand il s'agira d'établir que, si le Saint catholique est oublié, décrié, mort ou moribond, la Sainteté humaine, au contraire, apparaît plus vivante que jamais, car nous savons aujourd'hui qu'elle correspond à un des côtés essentiels de la religion de l'avenir. Rufin, qui écrivait du temps de Sulpice, s'écrie dans la préface de ses *vitae putrum* : « qui donc pourrait mettre en doute que le monde « soit principalement appuyé sur les mérites des saints : « *meritis istare sanctocum ?* » Quant à moi, je n'en doute point : c'est même une des pierres angulaires de mon culte. S'adressant à l'Humanité, il doit faire la part très large aux organes individuels les plus éminents de cet Être collectif qui d'ailleurs les contient et les inspire tous. (Avril 1901.)

De l'authenticité et de la pureté du texte des opuscules martiniens.

Les trois précédentes notes en appellent une quatrième et dernière. Rattachées aux mots *sanctus* et *confessor*, qui sont, en réalité, hors de mon texte, puisque Sulpice ne les employa jamais, elles constituent une espèce de préambule, surtout consacré à des explications philologiques et bibliographiques, bien qu'on y trouve, digressivement, quelques indications générales Revenant donc aux *librarii*, libraires ou copistes, de mon point de départ, je veux dire un mot de la question des manuscrits. Dans mon « petit essai » sur les éditeurs (imprimeurs) de Sulpicius Severus (cf. t. I, p. 262), j'ai laissé percer une assez vive préoccupation de voir les œuvres de cet écrivain, si précocement français, obtenir, chez nous, ce qui lui a toujours manqué, une digne reproduction philologique et typographique. Déjà cependant, à cette date (1897), je renonçai nettement, pour mon compte, à l'honneur d'être l'instrument d'une réparation semblable ; et il faut bien que je l'avoue, mon esprit s'est tellement détourné aujourd'hui de ce genre d'études, qu'il ne me reste pas assez de ressort pour tirer profit de mes anciennes recherches. Je veux seulement — ne serait-

ce que pour éclaircir la table des signes abréviatifs qu'on lit *supra*, p. 2 — mentionner les faibles efforts accomplis par moi, en vue de compléter, à l'aide des manuscrits de nos bibliothèques. la recension que M. Halm a si admirablement exécutée dans le tome I du *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, de Vienne.

En constituant le texte critique des opuscules martiniens, M. Halm a surtout utilisé, — outre le codex fondamental de Vérône, mis en lumière par Jérôme de Prato, — deux manuscrits qui appartiennent présentement à la Bibliothèque royale de Munich, et qu'il appelle : l'un *Frisingiensis*, et l'autre *Augustanus*. J'ai eu entre les mains, pendant plusieurs mois, le *Frisingiensis* [1], grâce à l'intervention de mon ami Camille Barrère, actuellement ambassadeur de France près le roi d'Italie. Au même moment, je disposais du célèbre *Légendaire* de la Bibliothèque de Dijon, dont le tome IV contient une précieuse copie des opuscules martiniens. Je pus ainsi comparer, ligne à ligne, le *Frisingiensis* et le *Cisterciensis* [2]; c'est le nom que ma table donne au *Légendaire*, provenu de la communauté de Citeaux.

A ce travail, qui m'a procuré plusieurs leçons très bonnes, je puis ajouter l'étude attentive, à laquelle je me suis livré, de trois manuscrits de la Bibliothèque Richelieu, indiqués,

1. Certains indices m'avaient d'abord amené à croire que le *Frisingiensis* tirait son origine de la Bibliothèque d'Utrecht. En examinant le manuscrit, j'ai déchiffré, en tête du folio I, ces mots écrits d'une main plus moderne que le reste du livre : *Liber iste sancti* [illisible], *Sancti Corbi*; ce qui semble indiquer que le volume aurait appartenu primitivement à l'abbaye de Corbie, près d'Amiens.

2. Il existe à Dijon deux manuscrits de nos opuscules : le premier, dans un volume coté 392; le second faisant partie du *Légendaire* (tome IV) de l'abbaye de Citeaux. Ces deux versions, qui se ressemblent entièrement, n'offrent que peu de différences avec *l'Augustanus* de Halm. Lorsque C diffère de A, il contient, ou bien une leçon nouvelle et préférable aux leçons connues; ou bien il donne des variantes du *Frisingiensis*. A la fin de la *Vita*, se lit une table analytique, très bien faite, avec des noms de localités qui mériteraient d'être étudiés. Si les titres de chapitres ont un défaut, c'est d'être un peu longs. J'ai longuement étudié le *Légendaire*, avec l'intelligent concours de M. Camille Battut, secrétaire de la Faculté des Lettres de Dijon. Notre travail comparatif est allé très loin. Je ne peux pas l'utiliser, mais je prends des précautions pour qu'il puisse servir, si Sulpice-Sévère trouve un jour l'éditeur français que je lui souhaite.

dans ma liste, par les numéros qu'ils portent actuellement : 3851, 13 753, 17 002[1]. Eux aussi, ils m'ont fourni une petite moisson d'assez bonnes variantes. On se rendra compte, au surplus, de ce que j'ai pu faire pour améliorer le texte critique de Sulpice, en consultant les notes sous-paginales de la *Vita* et des *Dialogues*. Là se retrouve toute une série d'indications concernant les ressemblances, les concordances, les différences entre nos divers manuscrits, en même temps qu'y sont relevés les détails relatifs aux divisions ou coupures du texte et à sa tabulation. Je n'insiste pas autrement sur ce sujet. Dans mon opinion, le travail de M. Halm était excellent; ce que j'y ai ajouté ne lui aura pas nui; mais ce n'est point une grosse affaire. A vrai dire, j'estime que le résultat le plus net de mes excursions sur le terrain paléographique a consisté à rendre plus entière et plus parfaite la conviction où j'étais que les opuscules martiniens nous sont parvenus dans un état de conservation tout à fait exceptionnelle. Et comme une telle certitude a le mérite infiniment précieux pour le côté le plus essentiel de ma recherche, de procurer à l'étude du miracle en tant que valeur historique, une base d'incomparable positivité, je ne dois rien négliger de ce qui m'aidera à l'établir dans sa pleine lumière.

I

Au surplus, en écrivant le présent « petit essai », je remplis les engagements contractés en plusieurs endroits de mes deux premiers volumes, notamment au prolégomène

1. « Le Codex 3851 paraît être du xe siècle, mais je n'ai pas de renseignements spéciaux à vous fournir. Au contraire, sur le 17 002, en « voici que vous pouvez tenir pour certains. Ce manuscrit est venu de « Notre-Dame de Paris, il est du xe siècle, et c'est au folio 158 que « vous trouverez la vie de saint Martin.... » (Lettre de Barthélemy Hauréau).

« Le 13 753 provient de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où il « portait le numéro 652. Introduit pendant la Révolution à la Biblio- « thèque Nationale, il y prit le numéro 1 406 de Saint-Germain-des- « Prés, qu'il a longtemps conservé. Quand, plus tard, les manuscrits « des abbayes ont été réunis à l'ancien fonds latin, il a reçu, dans ce « fonds, le numéro 13 759. M. Delisle le croit du xe siècle. » (Autre lettre de même provenance).

IV[e] du tome I, p. XXVIII. J'y représente les petits livres sur Martin comme une source absolument unique et n'ayant subi aucune souillure. Ce qu'elle nous offre lui est strictement propre, et, sauf les plagiats avoués ou dissimulés, ne se rencontre nulle part ailleurs. Des modifications dans les mots, dans les constructions, dans l'orthographe, il y en a assurément. Cela était inévitable pour un texte dont il fut fait d'innombrables copies. Entre le V[e] et le XIII[e] siècle, la *Vita Martini* a été, avec ses appendices, l'ouvrage le plus lu, le plus cité et le plus pillé [1]. Mais, à une seule exception près (cf. *infra*), nos opuscules n'eurent à supporter aucun de ces remaniements, caractère, en quelque sorte signalétique, du genre hagiographique. Les types religieux, petits ou grands, ont tous eu une « évolution ». J'entends, qu'à mesure que les années s'écoulent, on voit invariablement ces récits se transformer, des anecdotes nouvelles se produire, les détails inédits se multiplier. Jésus, saint Pierre, saint Paul ont été soumis à cette règle : elle est universelle; Martin seul y fait exception. Ce que nous savons de lui, c'est ce que Sulpice en a dit, et il n'y a été rien ajouté ni changé. La démonstration sommaire que j'ai précédemment donnée de ce fait, je vais maintenant la confirmer en plus grand détail et avec plus de rigueur.

Entre l'an 360, date presque certaine de la naissance de Sulpice, et l'année 420, date approximative de sa mort, on ne rencontre le nom de Martin — Sulpice et son ami Paulin de Nole exceptés, bien entendu, — qu'une seule fois dans un écrit du soi-disant secrétaire de saint Ambroise, Paulin de Milan [2]. Un peu plus tard, vers 450, l'historien grec Sozomène consacre à Martin quelques lignes, manifestement

1. Voir une intéressante mais incomplète étude sur ce sujet, par M. Manitius, dans *Neues Archiv der Gesselschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*, t. XIV, p. 165, 170.

2. Hortaris, venerabilis pater Augustine, ut sicut beati viri Athanasius episcopus et Hieronymus presbyter stylo prosecuti sunt vitas sanctorum Pauli et Antonii in eremo positorum, sicut etiam Martini venerabilis episcopi Turonensis ecclesiæ, Severus, servus dei luculento sermone contexuit, sic etiam ego beatissimi Ambrosii, etc. (*Vita sancti Ambrosii a Paulino* ejus notario *conscripta.* — *Ambrosii opera*, I).

empruntées à la *Vita*[1]. Hors de là, dans la vaste correspondance de Jérôme qui, pendant un demi-siècle, nous tient au courant des affaires et du personnel ecclésiastiques, nulle trace de Martin. Il en est de même pour le recueil épisto laire, presqu'aussi considérable et qui se prolonge un peu plus avant, d'Augustin. Rien non plus ne se lit dans l'œuvre très variée d'Ambroise, dont les *Enarrationes* s'occupent si volontiers des choses courantes et actuelles. Les prétendues relations entre l'évêque de Milan et l'évêque de Tours sont une pure fable[2]. En sorte qu'il n'est pas possible de contester que, dans les limites de la contemporanéité, même très amplement étendues, les écrits de Sulpice soient seuls à nous renseigner sur Martin.

II

Voilà un premier point bien posé : la notoriété de l'évêque de Tours fut principalement, sinon exclusivement, l'œuvre de nos petits livres. Cela ne l'empêcha pas, du reste, d'être très vite immense. Dès la fin du v[e] siècle, tout le pays chrétien en retentissait. On constate partout l'existence de ses basiliques et de ses chapelles. On datait du jour de sa mort l'ère nouvelle. Les premiers Mérovingiens faisaient porter sa chape devant eux quand ils marchaient au combat[3]. Un peu plus tard, de l'autre côté du Rhin, les

1. Sozomène, semi-contemporain de Sulpice, mais qui n'a parlé que d'après la *Vita Martini*, transforme néanmoins à sa manière les détails fournis par le biographe. *Parentibus non infimis* devient, dans Sozomène, ἐπισημος ἦν το γενος. L'écrivain grec ajoute, mais cela est tout a fait de son crû : ἐν ὀπλοις δὲ συνταγματαρχηο, que dans les armes Martin fut tout à fait brillant et devint : *prepositus princeps legionis* (*Hist, Eccle.* lib. III, c. XIV, éd. Valois). C'est sans doute d'après ce texte que M. Gaston Boissier (*Fin du Paganisme*), gratifie Martin du titre de centurion.

2. Il s'agit d'une invention très postérieure. Un des textes invoqués est le ch. v. du livre I du *De Miraculis S[t] Martini* de Grégoire de Tours. Ambroise s'endort au milieu de la messe. On n'ose l'éveiller. Le peuple attend pendant plusieurs heures. Enfin, l'évêque rouvre les yeux et raconte que Martin est mort, qu'il vient d'assister à ses obsèques. Il y a une histoire analogue dans Cesaire d'Heisterbach, seulement le merveilleux en est plus corsé et c'est un évêque de Cologne qui se trouve en scène.

3. Wolff, *Bertrage*, etc., I, 40 d'après *Revue germanique*, XIV, 10-12.

puissants monastères, fondés pour christianiser la Germanie, s'abritaient de préférence sous son vocable. En de telles circonstances, et avec une pareille popularité, comment « l'apôtre des Gaules » n'aurait-il pas été en butte à la passion mythologique qui affecta de très bonne heure le culte des Saints (cf. tome II, ce qui est dit sur le recueil d'Abdias, p. 421). Seulement, les petits livres de Sulpice étaient là, si goûtés, si répandus, si connus qu'ils annulèrent finalement, s'ils ne les arrêtèrent pas, les fantaisies du goût populaire et de l'esprit réfléchi de fiction. La figure, retracée par eux, n'avait rien de commun avec ces personnages vagues et mal dessinés qui abondent dans les martyrologes. C'était un portrait vivant, saillant, à contours trop fermes et trop solides pour se laisser aisément effacer. L'assaut fut vif, sans doute ; mais, — en dépit de son apparente réussite là où l'amour du lucre tenait lieu de bonne foi, — le travail de Sulpice resta intact. J'ai eu tort, au surplus, de mêler, comme je viens de le faire, le peuple à cette question. S'il adopta trop facilement des inventions sottes et puériles, du moins n'en prit-il jamais l'initiative. Leur provenance fut tout autre exception faite, peut-être, pour le pays germanique ou l'identification de Martin avec le dieu Wodan[1] semble avoir donné cours à un vrai cycle de « légendes », ce mot accepté, très fâcheusement d'ailleurs, au sens de poésie populaire ou folk-lore. En réalité, chez nous la biographie martinienne n'a eu à compter qu'avec cette intervention « légendaire » qui, selon la stricte étymologie, désigne simplement l'usage de lire devant les fidèles des fragments de la vie du saint dont on célèbre la fête. Quelquefois ces fragments étaient chantés; on les utilisait en antiennes; l'office de saint Martin est presque tout entier composé de découpures de ce genre; et alors pouvaient survenir des adjonctions improvisées qui se mêlaient ensuite au texte primitif. J'en

1. Odhinn, Wuotan, Wodan et Weda, selon les époques et les régions — en connexion avec les mots *Wuth*, courroux, et *Muth*, courage — est chargé, entre autres fonctions, de patronner les héros. Quand le christianisme se fusionna, parmi les Allemands, avec la foi populaire, la place de Wodan fut prise par saint Martin. [Cf. Grimm, *Deutsche Mythologie*, et Ticle, *Manuel des Religions*.]

ai relevé un exemple dans les notes de l'*Epistula tertia* (17, 19). Ce cas unique constitue tout ce que la légende spontanée et honnête a de commun avec nos petits écrits. Quant aux fabricants professionnels de biographies systématiquement frelatées, unique aussi fut l'effort qu'ils firent pour exploiter Martin au profit de leur avarice. C'est vers le IXe siècle que l'affaire se passa. Les chrétiens d'Occident avaient eu connaissance, grâce à Grégoire de Tours, d'une fable martyrologique, rédigée en syriaque, où il était question de sept jeunes chrétiens qui, réfugiés dans une caverne près d'Ephèse, afin d'échapper aux bourreaux de Décius, s'y endormirent pour ne se réveiller qu'après la persécution de Galérius. Un moine, exercé aux supercheries de ce genre, trouva cette narration intéressante ; et, pour la mieux faire admettre en France, il s'avisa d'en relever le ragoût en lui donnant un peu d'actualité. C'est ainsi qu'il transporta d'Asie mineure en Touraine la caverne d'Ephèse, désormais située parmi les rocs de Marmoutiers. Les dormants devinrent des neveux de Martin. Pour le surplus, son travail consista à mélanger, par portions inégales, la fable venue d'Asie et la *Vita Martini*, en les reproduisant d'ailleurs textuellement l'une et l'autre. Sa seule innovation se réduisit à d'absurdes développements sur Florus, roi des Huns, et sur Florus-Martinus, gendre de l'empereur Maxime [1]. Rien de sot comme cet amalgame de faits réels, tirés de Sulpice avec des contes bêtes à dormir debout, le tout émaillé de titres et de noms ridiculement disparates. Le faussaire avait tant de mépris pour ses lecteurs qu'il ne se donna pas même la peine d'atténuer quelque peu ses plus grossières contradictions. Cependant cette rapsodie trouva des approbteurs ; elle fut accueillie à Tours et à Marmoutiers. On la voit citée en cent endroits avec confiance, comme la vie de saint Front ou celle de saint Denis l'aréopagite, fabrications de même

1. Historia septem dormientium majoris monasterii (*œuvres diverses de Grégoire*, édition de la Société de l'Histoire de France, t. IV, p. 104). Il y a parmi les manuscrits de la Bibliothèque royale de Bruxelles une vie de Martin par Guibert de Gemblours, dont le chapitre premier est ainsi intitulé : *De Regali progenie Beati Martini* (cf. *analecta Ballandiana*, t. III, p. 485).

origine. Le plus fâcheux, c'est qu'un très éminent représentant de la grande école bénédictine, dom Ruinart, d'ordinaire plus sagace, attribua cette composition à Grégoire de Tours. On sait trop ce que devient la critique, à de rares et éminentes exceptions près, quand elle est dominée par des préoccupations d'orthodoxie. Mais je me suis suffisamment expliqué sur ce sujet (cf. t. II, p. 432). Le nom de Grégoire vient de nous remettre directement en face de notre vraie recherche dont le plan se formule ainsi : interroger les successeurs de Martin sur le siège de Tours, afin d'apprendre d'eux si, oui ou non, les opuscules de Sulpice ont pu, après sa mort, recevoir des adjonctions légitimes.

III

L'autorité de l'écrivain qui a rédigé la *Vita* et les *Dialogues* est exclusive, nous avons admis ce fait comme incontestable; et on ne saurait le contester raisonnablement. Cependant un cas se présente : celui où la possibilité des adjonctions dont il vient d'être parlé s'appuierait sur cette autorité même. Il est certain que Sulpice, au préambule de la *Vita* et en plusieurs autres lieux, affirme avoir omis beaucoup de détails relatifs à son héros, ne visant à relever — ajoute-t-il — que les choses capitales, *excellentia*[1]. Cette assertion, outre qu'elle est antérieure à la rédaction des *Dialogues*, ce qui en diminue beaucoup la portée, devra aussi être pesée avec soin et rapprochée des vues spéciales de l'auteur concernant la statistique des miracles (cf. *infra*). Néanmoins, et pour le moment, nous pouvons l'accueillir telle quelle; les circonstances historiques ne s'y opposent pas, au contraire. Immédiatement, en effet, après la mort du grand évêque de Tours, les Gaules eurent à souffrir de terribles épreuves. L'invasion bouleversa ce pays dans tous les sens, et, naturellement, fut accompagnée d'incendies, de massacres, de pestes et de famines. Les détails biographiques que Sulpice avait jugé superflu de consigner dans

1. « *Plura omisimus quia sufficere credidimus, si tantum excellentia notarentur.* » [*Vita Mart.* I.]

son récit, parce qu'ils étaient trop connus, coururent donc le risque de disparaître au milieu de troubles si grands. Rien de plus plausible que les clercs de l'Eglise turone aient alors songé à fixer ces souvenirs par écrit. Le firent-ils, et s'ils le firent leur travail a-t-il laissé des traces? Pas plus que tout à l'heure, il ne serait convenable de répondre par une négation pure et simple.

Au livre II de l'*Historia ecclesiastica Francorum*, il est parlé de « gros volumes » relatant les miracles de Martin et qui se conservaient à l'évêché de Tours ; *apud nos*, dit Grégoire[1]. Naturellement ce passage devait, un jour ou l'autre, être considéré comme désignant quelque beau recueil de notices inédites, caché au fond des *scrinia* ou armoires de la Basilique de Saint-Martin. De fait, Jérôme de Prato mentionne la dissertation d'un certain Latinus Latinius sur cet intéressant problème[2]; et c'est bien là, ou nulle part, qu'il y avait chance de retrouver les traditions négligées par Sulpice. Seulement, il est clair aussi que ces fameuses armoires, les occupants du siège illustré par l'évangélisateur des Gaules, — ceux-là surtout qui se montrèrent dévoués à sa gloire, — n'avaient pu se faire faute de les fouiller. Examinons.

Au grand désespoir de Sulpice, (cf. t. II, p. CLXXX), Martin fut remplacé par un assez triste personnage de qui il n'y avait point à attendre beaucoup de zèle envers la mémoire de son prédécesseur ; on en verra les raisons en consultant les derniers chapitres du Dialogue III. Mais cet état de choses fut totalement changé, lorsqu'après l'épiscopat insignifiant d'Eustochius[3], la direction de l'église turone passa entre les mains du digne et respecté Perpetuus. Tout ce qui pouvait rehausser les mérites, les vertus, la puissance du Saint, Perpetuus l'accomplit avec une ardeur infatigable; et comme il était lettré, ainsi que l'atteste la Cor-

1. *De cujus virtutibus magna, apud nos, volumina retinentur*, lib. II.
2. *De antiquis monumentis quæ de Martino in Ecclesiæ Turonensis scriniis servarentur Latinus Latinius*, cf. de Prato, p. 205.
3. *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, par Mgr Duchesne, II p. 300.

respondance de Sidoine Apollinaire[1], il lui vint à l'esprit de recourir à la littérature pour mieux atteindre le but qu'il poursuivait. Au nombre des écrivains honorés de son patronage, se trouvait un vieux poète, nommé Paulin, qu'on suppose être né à Périgueux. Ce Paulin n'avait pas toujours fréquenté les ecclésiastiques. Bien plutôt, son existence avait été très troublée et tourmentée. Mais, la vieillesse s'avançant, il s'était converti, résolu seulement à dépenser la chaleur non petite qui lui restait dans l'exercice de sa poétique vocation. Depuis trois quarts de siècle, Martin avait quitté la terre; sa célébrité était désormais immense: son culte — type primordial d'une pratique religieuse qui allait devenir universelle — avait déjà été organisé[2]. On comprend donc qu'à l'époque où Perpetuus invita Paulin à célébrer la vie et les miracles d'un tel homme[3], cette proposition, accompagnée de la promesse que tous les documents nécessaires seraient fournis, put recevoir du poète un accueil enthousiaste. Déjà heureux de complaire à son noble patron, Paulin était peut-être plus heureux encore de marquer sa gratitude envers un saint à qui il croyait devoir la santé[4]. Mettons-nous cependant en garde contre une erreur ici trop facile à commettre. Qui ne supposerait que si Perpetuus souhaitait de voir narrer, et si Paulin consentit joyeusement à narrer en majestueux alexandrins les mérites du grand prélat de Tours, c'est qu'ils croyaient, par ce passage de la prose aux vers, rehausser les mérites de leur héros. Assurément ils visaient à sa gloire; mais non parce que l'hexamètre leur paraissait supérieur; au contraire, parce qu'ils le tenaient pour un procédé utile de vulgarisation. C'est un aspect curieux de l'évolution littéraire au moyen âge, qu'un semblable retour vers les temps où on savait mieux chanter que parler. Ce mouvement, qui était déjà sensible au III[e] et au IV[e] siècles — on met alors en vers les éléments

1. Voir les lettres IV, V, VII, de Sidoine.
2. Quand se tint à Turin le concile de 461, la fête de Martin fut célébrée dans cette ville le 11 novembre.
3. Voir les débuts du chant quatrième et le *Prologus ad Perpetuum* du *Codex Reginensis*. Cf aussi Tillemont, t. X, p, 182.
4. Cf. Chant I, vers 305.

de l'astronomie et de la géographie — trouva, en ce qui concerne les récits hagiographiques, sa cause immédiate dans la nature spéciale des écrits de Sulpice Sévère. J'ai noté l'insuccès relatif qui pesa sur eux, particulièrement sur la *Chronique* et dont la Renaissance parvint seule à les pleinement dégager. Cette prose, serrée et sobre à l'extrême, ce classicisme opiniâtre dans sa belle correction, composaient un aliment trop substantiel pour les esprits allanguis de l'an 400. Au temps de Perpetuus et de Paulin de Périgueux, c'est bien une autre affaire ! En soixante-dix années, les ténèbres se sont considérablement épaissies. Les yeux, pleins d'ombre et amis de l'ombre, ne peuvent supporter le limpide éclat du style de notre ami. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est Paulin. Il s'y connaissait, car à ses bons moments il parle une excellente langue. Avec des formules respectueusement admiratives, il se défend d'avoir osé traduire en lignes rythmées le haut et pur langage de la *Vita*. « Ma pauvre bouche, dit-il, ne saurait rien ajouter à des pages si lumineuses ; les règles du mètre vont en amollir l'étincelante vigueur [1]». Mais, quoi ! ce n'est pas tout le monde qui peut fouiller les profondeurs et puiser aux sources limpides. « On préfère l'eau moins fraîche, mais plus abordable, des ruisseaux. Aussi n'ai-je point écrit pour les doctes. A la foule paresseuse j'offre un breuvage, trouble, il est vrai, mais à sa portée [2]. » Ainsi s'excuse mon présumé compatriote et l'on peut s'assurer qu'il ne joue pas à la fausse modestie, comme c'était son habitude et aussi celle de ses contemporains. Pour cette fois, ce qu'il dit, il le pense : il n'y a qu'à le voir à l'œuvre.

Mais d'abord remarquons que l'emploi de la forme métrique, en vue de vulgariser les mérites des saints, ainsi inauguré par l'initiative de Perpetuus et de Paulin, était destiné à une incroyable vogue. Elle dura autant que le moyen âge. Quant à la façon dont Paulin met ce procédé en œuvre, il n'est pas difficile de la caractériser. Beaucoup

1. *Quum vis verborum, viva virtute coruscans.*
Perderet ingenitum metro mollita vigorem:
Paulini Petricordiæ, de *Vita S. Martini*, lib. IV, 7-8.
2. *Turbida non longe porgemus pocula pigris.*
Ibid. 13.

de faits, très peu de mots; des traits brièvement significatifs en grand nombre et jamais de développements, voilà le système de Sulpice. Paulin le renverse : ses omissions de faits ne se comptent pas; il écarte à peu près tous les détails qui peignent l'époque et rappellent le pays; puis, sur ces squelettes de narrations, il répand un intarissable flot d'épithètes qui ne qualifient rien et de descriptions qui ne décrivent rien. C'est un terrible délayage où l'on perd pied, comme dans une terre inondée. Telle anecdote de dix lignes devient une déclamation en trente ou quarante vers, parfois plus. Jugeant le style de Sulpice inaccessible par excès de sévérité et de concision, Paulin le noie dans les adjectifs oiseux, les interminables invocations, les divagations à perte de vue. Cette étrange méthode n'en obtint pas moins, je le répète, une vogue qui dépassa tout ce qu'on pourrait imaginer. Elle pénétra si à fond, et resta si tenace, qu'au bout de deux siècles Grégoire de Tours suppliait, sur un ton de comique convoitise, le poète Fortunat de vouloir bien traduire son *De Virtutibus Martini* « en hexamètres le plus prolixes possible » : *stante versu et in paginis prolixioribus*. Le vers de six pieds et la prolixité étaient devenus l'idéal de la composition.

Maintenant, ce qui nous intéresse dans les six chants du poème de Paulin, c'est de savoir s'ils contiennent quelques-unes de ces traditions que Sulpice n'aurait pas recueillies. Or le versificateur périgourdin a, sans doute, et très amplement effacé, écourté, supprimé dans la *Vita*, plus encore dans les *Dialogues;* il n'y a rien ajouté. Fidèle à son programme, il vulgarise les narrations; il en surcharge l'irréalité, avide qu'il est de rendre les miracles plus miraculeux encore. Sous sa verve parnassienne, qu'on dirait tirée d'un *Gradus* de collège, la hautaine brièveté de Sulpice s'effiloche en superabondantes périodes, aussi vides que bien tournées, car il n'écrit pas mal du tout. Mais la substance des faits reste pour lui intangible. Il les reproduit servilement, sans s'écarter de l'épaisseur de l'ongle, comme dit plaisamment De Prato : *ne latum quidem ad onguem*. Bien entendu, ceci ne concerne que les cinq premiers livres du

poème ; le sixième étant rempli des miracles « présents », c'est-à-dire vus, recueillis et communiqués par Perpetuus[1]. En résumé, l'activité poétique de Paulin se déploya depuis l'an 461 jusqu'à l'an 491, deux dates qui délimitent l'épiscopat de celui qu'une inscription, rédigée par Sidoine Apollinaire, appelle le « sixième après Martin » : *sextus ab ipso Martino*[2]. Or ce prélat zélé, actif, attentif, instruit, avait certainement étudié à fond le contenu des armoires de la Basilique qu'il fit reconstruire sur des proportions splendides ; et certainement, aussi, il n'y avait rien trouvé.

IV

Quittons le cinquième siècle finissant, pour transporter notre enquête vers le dernier quart du siècle sixième, alors que le célèbre et très justement célèbre Georgius Florentius Gregorius occupait le siège de Tours. Il comptait parmi ses amis, sinon parmi ses clients, un aimable et souple Italien, la coqueluche des cours mérovingiennes, Venantius Honorius Clementianus Fortunatus. Cet homme à quatre noms devait avoir des prétentions patriciennes, probablement moins justifiées que celles de Grégoire. D'abord rhéteur et juriste, ensuite bureaucrate et courtisan, finalement prêtre et évêque, Fortunat fut surtout poète, ce qui constitua, comme disait Henri IV, le meilleur de ses revenus. Lui aussi, il était redevable à Martin de la santé et de la vie. Entré un jour, le corps affaibli, les yeux malades, dans la basilique de Ravenne, il eut l'idée de recourir à l'huile des lampes qui brûlaient au pied d'un autel consacré au saint de Touraine, et, sur-le-champ, il fut guéri. La reconnaissance le poussait donc — sans doute aussi le désir de plaire à la reine Radegonde qui professait pour Martin une dévotion enthou-

1. Le chant VI est intitulé : *De Virtutibus Martini præsentibus*, i.e. accomplis actuellement. Dans une épitre à Perpetuus, Paulin le remercie de l'envoi d'une relation signée de sa main : *Charta manu Beatitudinis Vestræ subscripta ;* et au debut du chant sixième, il trouve moyen de placer le nom de son vénéré patron, sous forme de calembourg :
Perpetuò felix doctor victurus in ævo.
2. Cf. *Fastes épiscopaux*, Mgr. Duchesne, p. 301.

siaste — quand il entreprit de refaire, à sa mode, l'œuvre poétique de Paulin de Périgueux. Détail à noter, les quatre livres du poème que, laborieusement, il élucubra, sont dédiés à Grégoire de Tours, son « père spécial » ainsi qu'il l'appelle : *Gregorio papæ, peculiari patri meo.* Cette qualification indique une intimité assez étroite. De fait, lorsque Fortunat écrivit ses vers, il vivait auprès de cette reine douairière Radegonde dont il vient d'être parlé, qui avait installé sa pieusc et docte retraite à Poitiers, non loin du berceau de la carrière thaumaturgique de Martin, Ligugé. De fréquentes relations unissaient la cité poitevine et la métropole turone, deux centres mérovingiens théâtre d'une très grande activité ecclésiastique. De toute évidence on n'y pouvait rien ignorer des choses qui concernaient le saint préféré de la dynastie régnante. Si le biographe primitif en avait oublié quelqu'une, elle n'aurait pas échappé, fût-elle insignifiante, à des hommes aussi friands de nouveautés que Grégoire et Fortunat Grégoire, notamment, ne dissimule pas le plaisir extrême qu'il éprouverait à raconter quelque fait que Sulpice aurait omis. Fortunat, de son côté, brûlait d'accroître la renommée de son bienfaiteur. Tous les deux, ils occupaient des postes propres à donner pleine efficacité à leurs investigations. Or, en dépit de tant de circonstances favorables, Fortunat stimulé, conseillé, informé par Grégoire, aboutit au même résultat que Paulin informé, conseillé, stimulé par Perpetuus. Le neuvième successeur de Martin n'en savait pas plus que le sixième; les armoires de la basilique étaient restées muettes.

Assurément, les vers de Fortunat ne valent pas ceux de Paulin de Périgueux. Celui-ci paraphrasait trop copieusement, en un latin encore très passable; celui-là, en un latin décidément mauvais, abrège jusqu'à se rendre inintelligible, si on n'a pas le texte de Sulpice sous les yeux. Mais, quant au fond, ils n'ont tous les deux que ce texte pour guide; ils n'en connaissent pas d'autre; ils auraient scrupule d'y faire la moindre adjonction. Leurs poèmes semblent s'être succédés et échelonnés au cours de cent quatre-vingt quinze années, comme pour établir, sur des garanties irré-

fragables, l'autorité exclusive de nos opuscules. Deux siècles après leur publication[1], ces opuscules sont seuls consultés par qui veut parler du « tuteur et défenseur du royaume », comme l'appellent des litanies de l'époque. A Poitiers, de même qu'à Tours, Martin n'est connu que par les récits de Sulpice. En dehors d'eux, il n'y a que fables; ou plutôt il n'y *aura* que fables. Celle que j'ai signalée surgit bien plus tard. Le prurit mythologique qui la produisit s'alluma, dans toute son ardeur, seulement vers la fin de la période carlovingienne. Les choses ne se passent pas souvent ainsi en histoire biographique, surtout lorsque le biographié est un Saint. C'est pourquoi je veux par un dernier trait, tiré de l'*Histoire des Francs*, illustrer ce rarissime phénomène et on va voir une fois de plus (Cf. t. II. p. 433 sq.) ce qu'il advient des inventions de l'hagiographie chimérique et mensongère au simple contact d'un texte sulpicien.

V

J'ai constaté ailleurs l'existence de deux écoles opposées dont Sulpice Sévère et Jérôme furent, dès le début, les chefs respectifs: l'une s'astreignant à être exacte en se piquant de véracité; l'autre décidée à tout pour édifier, fallut-il mentir, sans nul souci d'être vraie, ou même vraisemblable : *pro pietate mentiri*. Or Grégoire, bien que grand admirateur[2] de Sulpice, fut un Jérômiste résolu. Comme les miracles lui semblaient être — en quoi il exagérait mais ne se trompait pas — une partie essentielle de la religion, il les rechercha avec ardeur. C'est une soif qui le dévore, comme il l'avoue lui-même naïvement[3]. D'autre part cependant, l'esprit historique était très prononcé chez

1. Martin était mort en 397 ou en 400, ainsi que je l'établis *infra* petit essai sur la chronologie martinienne. Perpetuus, évêque en 461, mourut en 491. Grégoire est élu en 573 et meurt en 595. Les deux siècles y sont bien et la gradation aussi.

2. Il le prouve, en le pillant sans cesse. M. Max Bonnet relève, en grand nombre, ses emprunts et ses imitations. (*Latinité de Grégoire de Tours*, p. 66 et sqq.)

3. « Ardentis valdè in hoc siti » (*De Virtutibus Martini*, lib. II, de l'édition de la *Société de l'Histoire de France.*)

lui. Il avait le sens du document contemporain. Son *Histoire des Francs* en est une inestimable preuve. Ce sens, il se retrouve assez marqué dans un petit ouvrage intitulé : *Vita patrum*, où il s'occupe de personnages de son temps et de son pays: évêques, abbés, ermites, tous auvergnats ou tourangeaux, quelques-uns de sa parenté. Ce furent là ses bons moments[1]. Désireux de fournir des preuves et de citer des témoins, il se rapproche de l'école sulpicienne. Mais sauf ces exceptions, on le voit prendre ses matériaux de toutes mains, les traiter avec une liberté extrême, songeant simplement à la quantité et fort peu à la qualité. J'ai rappelé tout à l'heure comment il traduisit du syriaque, qu'il ne savait pas — un marchand de Bordeaux lui prêta son aide — la légende des sept dormants d'Ephèse. C'est ainsi qu'il a raconté les prodiges d'un très grand nombre de saints[2]; seulement en dirigeant, comme il était naturel, ses préférences vers celui dont il occupait le siège épiscopal. Pendant vingt années, il tint registre de chaque miracle accompli par les reliques de Martin, par l'huile de ses lampes, par les poussières recueillies autour de sa tombe. Il était lui-même un des miraculés et il énumère complaisamment les maux divers dont il obtint le soulagement[3]. Avec de semblables habitudes, on ne saurait trop admirer que Grégoire, résistant aux impulsions de son génie, n'ait jamais essayé d'enrichir les opuscules que, d'ailleurs, il connaissait à fond. Des miracles martiniens, il en a raconté par centaines, mais ce sont toujours, selon le mot de Paulin de Périgueux, des miracles « présents », post-obituaires. Au contraire, dès qu'il s'agit de Martin vivant, *in*

1. « Il y a une vingtaine de *Viés* qui sont une source importante de l'histoire du temps et qui méritent de prendre place à côté de l'*Histoire des Francs* », dit M. Max Bounet dans son remarquable volume sur la *Latinité de Grégoire de Tours*, p. 9.

2. Voir le *Gloria martyrum* dans l'édition de M. H. Bordier (*Société de l'Histoire de France*).

3. *De Virtutibus Martini*, ouvrage en quatre livres, le premier écrit vers 574, et le dernier vers 591. (Voir quelques-uns des chapitres où Grégoire, parlant pour son propre compte, expose comment il a été délivré de la dyssenterie, du mal de dents, de la colique, etc., etc. : *A febre et dyssenteria evectus; — De dolore faucium meorum; — De linguâ et labiis meis; — De oculorum et ventris mei dolore.*

carne, il ne quitte pas Sulpice, ne citant et n'invoquant que lui. Des critiques étourdis ont tenté d'abuser de certaines phrases, trop vaguement construites, où Grégoire dit que « nombreux sont » *multi*, « ceux qui ont rédigé, soit en vers égaux, soit en style prosaïque, les actes miraculeux de Martin. » Ces *multi* ont d'abord l'air d'une troupe de biographes; mais en y regardant de plus près, on s'aperçoit que le mot désigne uniquement Sulpice, Fortunat et Paulin de Périgueux confondu d'ailleurs avec Paulin de Nola. Grégoire ne s'est donc jamais permis la moindre tentative pour ajouter à la narration originalé qui prend Martin à sa naissance et le conduit jusqu'à sa mort. Oh! par exemple, cette limite franchie, la verve de Georgius Florentius se déchaîne, sans seulement attendre que le saint ait été mis au tombeau. Qui ne connaît l'amusant morceau par lequel s'ouvre le livre I de l'*Historia ecclesiastica Francorum?*

L'apôtre des Gaules vient de mourir à Candes[1] bourg situé sur les bords de la Vienne, à son confluent avec la Loire. Une querelle s'engage entre Poitevins et Tourangeaux qui se disputent le cadavre sacré. « Il est à nous », disent les tourangeaux, « Martin fut notre évêque ». « Il nous appartient! » répliquent les gens de Poitiers, « il fut disciple de notre Hilaire et moine à Ligugé. » Le débat avait lieu en un logis attenant à la rivière. De guerre lasse, on s'alla coucher sans conclure. Or, pendant la nuit, les gens de Tours, peuple vigilant et rusé, amenèrent un bateau sous les fenêtres de la maison mortuaire. Le corps précieux y fut silencieusement descendu et, dès l'aube, il entrait à Tours[2].

Cette anecdote, narrée comme Grégoire savait faire — il est conteur excellent — reflète les mœurs non du IVe siè-

1. La situation de Candes est bien fixée par Grégoire de Tours. *Hist. Eccles. Franc. lib.* X. 31. 3. Il s'agit d'un lieu situé au confluent de la Vigenna (Vienne) et de la Loire. Le mot celtique *Condate* marque toujours le point de rencontre de deux ou plusieurs cours d'eau. Il s'agit de Candes (Indre-et-Loire, arrondissement et canton de Chinon). Telle est du moins l'opinion d'Henri de Valois (*Notitia Galliarum*) et on ne l'a pas contestée. Seulement, M. Auguste Longnon a fait remarquer qu'il y avait, d'après l'analogie celtique, quelque singularité à la disparition de l'*o*. (*Géographie de la Gaule au VIe siècle*).

2. *Hist. eccles. Francorum*, lib. I, § XLIII.

cle, mais du vi^e^. Le culte des saints commençait à prendre une allure décidément pratique et utilitaire; une église à miracles gagnait gros; les bonnes reliques assuraient de riches revenus; toutes choses à peu près inconnues en l'an 400. Certes, ces remarques indiquent assez que le joli récit de Grégoire est imaginaire. Mais voici qui l'établit plus nettement encore. Dans l'*Epistula ad Bassulam* (cf. *supra*, p. 84), Sulpice, sur les instances de sa belle-mère, a raconté le voyage à Candes et les derniers moments du vieil évêque. Il a recueilli ses ultimes paroles, parfois très belles, et je me suis plu souvent à rapprocher ces nobles pages de celles qu'Ammien Marcellin a consacrées à Julien mourant [1]. Ces deux cœurs se valaient par l'altruisme, et ils s'expriment, à l'heure suprême, avec une égale magnanimité. Sulpice décrit ensuite la solennité des obsèques d'une manière très circonstanciée. C'est un compte rendu plein d'émotion passionnée, détaillé avec amour. Les moindres incidents y trouvent place. Mais de la lutte entre Poitevins et Tourangeaux, si mémorable et si glorieuse pour le saint, il n'est pas dit un seul mot. La démonstration est décisive. Les écrits de Sulpice sont une impeccable pierre de touche. Malheur aux fables qui se voient soumises à cette terrible éprouvette historiographique !

VI

Nous voilà parvenus à la fin du vi^e^ siècle ; et l'on pourrait croire que les chercheurs de nouveautés vont se lasser, décontenancés et dégoûtés par les échecs de Grégoire et de Perpetuus. Ce dernier, j'ai oublié de le dire, était si faiblement documenté qu'il semble n'avoir connu que tardivement et par hasard les trois dialogues. En tout cas, lorsqu'il les communiqua à Paulin, le poète estimait sa tâche achevée. La translation de la *Vita* étant complète, il se croyait au bout de ses peines; si bien qu'il montra, comme on peut le voir au commencement de son quatrième chant,

1. Lib. xxii, § 10.

beaucoup plus de surprise que de joie, en recevant cette » subite et abstruse trouvaille » des *Dialogues*[1]. Quoi qu'il en soit de ce détail, j'ai moi-même affirmé (Tome I, page XXXVIII) la possibilité d'appliquer à des matériaux qui nous conduiraient jusqu'au XIIe siècle, le procédé d'investigation critique dont je viens de me servir. A cette date, Richer, abbé de Saint-Martin-lez-Metz, ayant analysé « métriquement » nos opuscules, concluait sa besogne en s'écriant : « J'ai été véridique, car Sulpice était mon juge : *Severo judice verus.*[2] » Ce Richer appartenait à un groupe d'ecclésiastiques de haut rang, tous lettrés, et que la célèbre Hildegarde, abbesse de Saint-Rupert, près Binghen, honorait de son patronage[3]. Leur lien commun était une dévotion passionnée envers Martin. Grande dame, très mêlée aux affaires, habile à écrire en prose et en vers, favorisée de visions qu'elle communiquait au public, Hildegarde considérait comme le premier de ses devoirs l'exaltation et la propagation de la gloire du saint de Touraine. Elle fit partager ce souci à un moine d'origine flamande, nommé Guibert, lequel s'enflamma d'un amour si enthousiaste pour Martin que ses camarades l'appelaient Guibertus-Martinus. C'est ce Guibert, plus tard abbé de Gembloux (ou Gemblours), qui avait poussé Richer à écrire le poème mentionné plus haut. Pour son propre compte, il rédigea la vie de l'évêque de Tours, d'abord en prose, ensuite en vers. Mais ce dernier travail était loin de le satisfaire, bien qu'il lui eût coûté « beau-

1. «.... *Subito oblata est abstrusæ gloria nobis*
Historiæ.... » IV, 3 et 4.

Evidemment, les *Dialogues*, œuvre de polémique et où les évêques n'étaient pas ménagés, ne circulaient guère.

2. Le poème de l'abbé Richer paraît avoir été quelque chose d'extraordinaire. On y voit, le jour de la fête de saint Martin, les étoiles, ivres d'une joyeuse effervescence, se mettre à danser; et, détail qui indique bien ou résidait la science astronomique au XIIe siècle, Richer donne, en arabe, le nom des astres qui prenaient part à cette manifestation chorégraphique. (*Analecta Bollandiana*, t. VII, p. 292).

3. Les bénédictins de Solesmes ont publié plusieurs écrits d'Hildegarde, notamment une épître « sur l'excellence de Martin ». Voir aussi : *Visio domnœ Hildegardis, magistrœ cenobii sancti Roberti*; et aussi : *Epistula ad Colonienses de futura turbatione clericorum* (cf. *Opera sanctœ Hildegardis*, édid. cardin. Pitra.

coup de sueurs[1] », ainsi qu'ingénuement il le confesse. Et alors, on le vit se tourner de tous les côtés, en quête de poètes mieux doués que lui pour chanter les mérites de son idole. C'est toute une histoire que les actes de Guibert de Gembloux, en tant que propagandiste martinien. Les Bollandistes ont très industrieusement extrait, analysé et en partie édité dans leurs *Analecta* (t. III et VII) les abondants documents manuscrits que possède sur ce sujet la Bibliothèque royale de Bruxelles. J'ai dû me tenir un peu au courant de ces travaux, car, selon toute probabilité, les révérends-pères se proposent de les mettre en œuvre, quand le tour de Martin sera venu de recevoir sa place dans leur colossale collection. Il a été expliqué ailleurs (t. II, p. 369) comment le tout premier des saints, par la date, sera rangé presque le dernier sur la liste bollandienne. Je ne crois pas être téméraire en conjecturant que les écrits de Guibert de Gembloux, spécialement ceux où il rend compte de ses deux voyages en Touraine (le premier vers 1181, le second en 1186 ou 1187), obtientront auprès des Bollandistes un succès auquel je ne suis pas disposé à contribuer.

Ici va donc, pour la première fois, se présenter une tentative directe de mettre en circulation des faits advenus pendant que Martin vivait et que Sulpice n'aurait pas mentionnés. Effectivement, le premier livre de la « Vie », écrite en prose par Guibert, est consacré d'abord à la noblesse et à l'excellence généalogique du bienheureux Martin; ensuite à quelques miracles opérés quand « il vivait encore dans la chair, et qui s'ajoutent à ceux que Sulpice a racontés[2] ». Lorsque j'aurai dit qu'en ce qui concerne la noble généalogie de Martin, Guibert a pris ses informations dans l'Histoire des Sept Dormants de Marmoutiers, dont les moines de ce monastère lui avaient communiqué une copie, en l'attribuant à Grégoire de Tours; et quand j'aurai ajouté que ces mêmes moines ont montré au Flamand émerveillé la caverne où

1. « In cujus rytbmica descriptione aliquantisper sudaveram. » *Analecta Bollandiana*, VII, 260.
2. « *De nobilitate et excellentia beati Martini; ac de quibusdam miraculis quœ, vivens adhuc in carne, exercuit, ultra ea quœ a Sulpitio Severo descripta sunt.* »

dormirent les dormants, et la tombe où ils furent finalement inhumés, on sera déjà édifié sur le degré de créance mérité par les révélations de Guibert. Celui ci, du reste, soit étourderie, niaiserie ou impudence, ne se gêne pas pour placer les grossières fables qu'il vient de « découvrir » sous l'autorité de Sulpice. Martin, affirme-t-il, « méprisa les richesses, le trône, toute la gloire de ses pères, *ainsi que le dit Severus* ». Quant aux miracles inédits, c'est à Ligugé que l'honnête abbé de Gembloux put les recueillir, au nombre de quatre, tous d'une égale stupidité, et accompagnés de détails où le lecteur le moins exercé apercevrait les preuves de supercherie et de fourberie. Sur ce dernier point, il est manifeste que le faussaire s'est proposé d'appuyer indirectement les mensonges concernant saint Sylvain et saint Ursin, deux personnages de même origine que saint Front de Périgueux, et dont les « légendes » fantastiques étaient, vers le IXe siècle, attaquées ou soutenues, selon les intérêts de telle ou telle Eglise. Par exemple, si Martin dit la messe à un autel consacré à Sylvain (au IVe siècle!), et s'il intervient, comme on va le voir tout à l'heure, dans un incident grotesque où Ursinus, le prétendu archevêque berrichon, joue un rôle, c'est que l'auteur de ces faux récits avait besoin d'établir que saint Sylvain et saint Ursin avaient vécu avant saint Martin, c'est-à-dire au IIe ou au IIIe siècle! Je crois avoir exposé avec exactitude cet attristant côté de notre histoire nationale religieuse (cf. t. II, p. 422 et suiv.), et je n'ai aucun plaisir à reprendre un pareil sujet. Tous les détails du double voyage de Guibert de Gembloux ressemblent à une gageure contre le sens commun et la vérité. Je n'oserais décider si le moine flamand fut un niais invraisemblable ou un menteur insigne. Sa dévotion exaltée pour Martin était réelle; les sentiments de cet ordre peuvent servir d'explication justificative aux aberrations les plus énormes. Mais l'hésitation n'est pas possible en ce qui regarde les moines de Marmoutiers et ceux de Ligugé. Les Bollandistes ont publié des lettres du prieur de la grande abbaye et du trésorier du Chapitre de la basilique de Tours, où ces hauts dignitaires

ecclésiastiques se montrent eux-mêmes comme d'effrontés charlatans, déshonorant leur robe par amour du gain (*turpi lucri causâ*). Quand ils prétendent glorifier le saint, ils lui font honte. Et que dire de ces cénobites de Ligugé qui parlent de leur couvent comme s'il avait existé dès le milieu du IVe siècle! Il n'y eut, en ce temps, vers 360, qu'une cabane de solitaire, un *monasterium* au sens primitif, comme je l'établirai dans mon petit essai sur ce mot. Mais les moines de l'an 1186 ont l'air d'être convaincus que Martin y fut « abbé » d'un grand couvent, où saint Hilaire venait dire « les offices »; et ils font voir à Guibert la place où les deux illustres saints aimaient à se rencontrer. C'est d'eux que viennent les quatre miracles inédits publiés par Guibert, non sans beaucoup d'hésitations, il est vrai, car il multiplie les apologies pour protester contre l'accusation de mensonge.

Dans le premier de ces miracles, il est question d'une fille du roi de France, *rex Franciæ*, extrêmement belle, à cela près qu'elle était née sans mains. Le roi d'Angleterre, *rex Britanniæ*, la demande en mariage; et comme son père craignait que la difformité dont elle était affligée ne lui attirât quelqu'affront de l'autre côté de l'eau : « envoyez-la tout de même, dit Martin, je réponds des suites ». De fait, aussitôt le détroit franchi, de belles et fines mains venaient compléter les moignons de la jeune épousée, et les deux rois en remercièrent Martin. Ces rois de France et d'Angleterre, en l'an 375, donnent bien la mesure du savoir historique des hagiographes monacaux. Le second miracle est une interminable paraphrase qui occupe vingt feuillets pour un fait qui, dans la *Vita,* tient cinq ou six lignes. Il s'agit d'un propriétaire berrichon, *dominus bituricensis*, atteint de la lèpre, et que Martin débarrassa de son mal en lui administrant l'eucharistie. Les détails du repas eucharistique sont de nature à rappeler saint Front, dont je vous ai plusieurs fois parlé, et qui avait reçu la tonsure en 70. C'est dans cette anecdote qu'on voit paraître, sans rime ni raison, Ursinus, personnage quasi-apostolique et premier archevêque de Bourges. Sur les domaines du lépreux, Martin

avait remarqué que les volailles de basse-cour étaient fort nombreuses ; mais les coqs ne chantaient ni la nuit ni le jour ; les poules ne caquetaient jamais. Il demande la cause de cette particularité. C'est, lui répondit-on, la volonté de saint Ursin. Venu dans le pays pour les devoirs de sa charge, il y reçut un accueil peu empressé, et, pour se venger, il décréta que les oiseaux de la localité naîtraient tous muets. Choqué dans ses idées de justice, Martin ne put supporter de voir de pauvres volailles châtiées pour un délit dont elles étaient innocentes. En tout cas, juste ou non, la punition avait assez duré, et, de sa voix la plus nette, il la leva. Instantanément coqs de chanter, poules de caqueter et même de danser, *tripudio resultare*; leur exaltation joyeuse allant jusqu'à célébrer en paroles articulées la bonté du saint évêque : *Martini prœconia vocibus sensitis jubilare*. Cette histoire pourrait sembler gaie, si elle ne puait le relent d'avaricieuse réclame des officines monacales [1]. Je vous fais grâce des deux autres. Ce ne sont pas de tels récits qui pourraient gêner ma thèse, lorsque j'affirme que l'œuvre de Sulpice est le renseignement unique, unique, unique, concernant les actes, les gestes et les dires de saint Martin. En tout cas, je défie bien mes éminents collègues en hagiographie ou plutôt mes maîtres respectés les R. P. Bollandistes, d'oser se servir désormais des manuscsits de la bibliothèque Bruxelles.

VII

Je me doute bien que je vous assomme par mon insistance. Dans ce quadruple *excursus*, sommaire et préparatoire, j'ai tour à tour défini les mots *sanctus* et *confessor;* esquissé une vue générale de la Sainteté catholique; dressé et purgé la statistique des miracles de Martin; enfin discuté

1. J'ai eu tort de dire, tout à l'heure, qu'Ursinus apparaît là sans rime ni raison. Le plus probable, au contraire, c'est que les poules chanteuses ont été inventées tout spécialement pour établir, sans avoir l'air d'y toucher, l'ancienneté de saint Ursin, présenté comme envoyé direct des apôtres. C'est le débat sur la primatie qu'on se disputait à coup de faux documents. Voir sur ce point mon tome II, p. 433 et seq., et les *Fastes épiscopaux*, etc., de Mgr. Duchesne, II, 20.

l'intacte et pure authenticité de nos opuscules. Mais je ne rougis point d'avouer qu'actuellement c'est cette dernière question qui me tient plus à cœur. Si les lecteurs à qui je présente la *Vita* et les *Dialogues*, les prennent, comme cela se fait toujours, pour une composition venue à la suite d'une centaine de compositions du même genre, ils n'y comprendront rien. C'est pourquoi je multiplie les efforts pour établir qu'on a ici sous les yeux le produit le plus neuf et le plus original de l'esthétique du moyen âge en même temps qu'un recueil de miracles, sans prix et sans pair par les conditions où il se présente. Après tout, ne puis-je espérer que, grâce aux preuves, tenacement et fastidieusement accumulées, quelqu'un de compétent lira mon livre, se formera une conviction réfléchie et, sûr de son fait, proclamera, en cinq ou six pages décisives l'immense valeur de nos opuscules pour en finir scientifiquement avec le capital problème du surnaturel, le vrai sens de la sainteté catholique, l'importance superéminente de Martin et, par suite, l'étendue des services que Sulpice Sévère, dans sa simplicité et son humilité, a rendu à la véritable histoire?

Peut-être alors ne verra-t-on plus la biographie de l'évêque de Tours laissée à l'écart par des gens qui se prétendent historiens ou, ce qui est pire, traitée de « légende ». Aux temps romantiques, ce mot devint à la mode. L'ingénieux, mais bien léger J.-J. Ampère avait été ensorcelé par ses études scandinaves. Il voyait des « sagas » partout, il en mettait partout. La biographie de Martin devint ainsi une narration analogue à celles de l'*Edda*, une saga gauloise, une légende. Au même moment, M. Leroux de Lyncy était quelque chose dans le domaine de l'érudition. Le ciel me garde de le rapprocher de l'aimable et spirituel Ampère; mais il avait le don de formuler, avec un terrible sérieux, les « lois » les moins justifiables. Il entreprit de donner un sens systématiquement inexact au mot légende, lequel — je l'ai rabâché — signifie, normalement, des fragments de vie d'un saint, choisis pour être lus à l'Église, *legenda*. M. Leroux décida qu'à l'avenir tout fait merveilleux quelconque, accompli par des hommes de toute date, de

tout pays et de toute religion, que « tout récit mensonger conservé dans les livres » concernant les animaux, les plantes, les villes, les monuments, serait une légende. Eh bien, je me résigne à accepter cette définition étonnante puisqu'elle est entrée dans l'usage courant. Elle ne convient que trop, hélas ! à l'immense majorité des élucubrations martyrologiques et hagiographiques. N'était Sulpice, c'est pour les hagiographes que semblerait avoir été dit le mot que l'Écriture applique au Diable : « ils furent menteurs dès le commencement ». Mais une fois admis que pour être « légendaire » un document doit être une menterie et une menterie fabriquée par le « peuple », il faut cesser d'appliquer ce vocable à la *Vita* et aux *Dialogues*, car le rédacteur de ces petits écrits fut un aristocrate décidé et ne proféra jamais, volontairement, une fausseté, même minuscule.

Les deux préfaces.

DESIDERIO, FRATRI SUO, I. I. — En tête de la *Vita Martini*, Sulpice a mis deux préfaces. La première, toute personnelle, sous forme d'une lettre d'envoi où il confie ses appréhensions et ses hésitations d'auteur inédit à son ami Desiderius. La seconde où il expose des vues, très précieuses pour le temps, sur le travail historique en général, et, plus spécialement, sur l'histoire biographique. Je dois d'abord accorder quelque attention à certains détails de la lettre d'envoi, le Desiderius (Didier, Désiré) à qui elle est adressée ayant été aussi correspondant de Paulin de Nola et de Jérôme. Par là il prend rang dans ce parti ascétique dont j'ai si souvent entretenu mes lecteurs et qui fut un ressort, très efficace bien que non officiel, du développement religieux au IVe siècle.

On a voulu tirer de la dédicace : *fratri suo*, une preuve que Sulpice Sévère avait reçu les ordres de très bonne heure, puisqu'il donne le nom de frère ou collègue à Didier qui était prêtre. Les lettres de Pontius Meropius Paulinus seraient, à ce compte, encore plus décisives, car le titre de frère y est constamment prodigué dans celles qui s'adressent

à Sulpice. Et toutes, sauf une, sont postérieures à l'ordination de Paulin. Mais ce détail n'a, en aucune façon, la portée qu'on lui a attribuée. Ce qu'il est utile de constater, c'est que Didier, avant comme après la prêtrise, joua un rôle marqué parmi ces chrétiens militants, la plupart laïques, dont il a été dit (T. I, p. L) qu'ils étaient plus moines que clercs, et qu'ils restaient moines, même après être entrés dans la cléricature. Sous ce rapport, Jérôme peut être choisi pour type, car toujours il se montre plus disposé à tancer et à morigéner le clergé régulier qu'à le défendre, bien qu'il ait finit par en faire partie. Comme porte-parole des ascètes, il avait admirablement formulé leur programme dans la célèbre épitre à Eustochium. Volontiers il se chargeait de ramener au bon ordre les dissidents et les faibles ; et alors sa plume, si vive et si alerte, devenait un très rigide engin de discipline. Les relations qu'il eut avec notre Didier en fournissent un irrécusable témoignage.

L'activité ascétique, entre autres objets, visait à surveiller étroitement tout le personnel religieux d'un bout à l'autre de l'*Orbis Romanus*. C'est ainsi que Jérôme, quoique habitant Bethléem, fut amené à s'occuper d'un curé des Hautes Pyrénées, nommé Vigilantius, qui s'était exprimé sur la question des rites, des cérémonies et du célibat en termes faits pour déplaire aux ascètes.

Jérôme connaissait Desiderius depuis longtemps. Dans une lettre datée de 393, il parle de lui comme ayant « renoncé au siècle » en même temps que sa femme Serenilla et vivant avec elle dans des rapports de frère à sœur; en quoi il imitait ce que venaient de faire Therasia et Pontius Paulinus. C'est une des curiosités du IVe siècle que ces chrétiens, grands seigneurs et lettrés, qui employaient leur fortune à visiter en pompe les lieux témoins de l'avènement du nouveau culte. Ils mirent à la mode, — aidés de grandes dames telles que la digne Sylvia (cf. II, p. 340) — cette coutume si sociale des pèlerinages, d'où plus tard devait surgir l'élan, très admirable moralement et politiquement, des croisades. L'interlocuteur principal du Dialogue I de Sulpice, l'élégant Posthumianus, est un personnage de ce genre, tout à fait inté-

ressant et remarquablement bien dessiné. Didier lui ressemble. Comme lui il est en relations avec les femmes éminentes du parti, Marcella, Paula, et plusieurs autres. Il participe à leurs dépenses de propagande. Il écrit souvent pour elles et très bien. On constate sa présence à Rome, il y fait le plan d'une excursion en Palestine; toutes choses qu'on ne pouvait exécuter qu'avec beaucoup d'argent. Aussi Jérôme qui aimait la littérature et ne détestait pas l'opulence, l'appelle-t-il: *honestum et eloquentem virum.* A peu de chose près l'honnêteté signifiait la fortune : *Honestiores*, ce sont les gros propriétaires, dit le code théodosien ; *Humiliores*, ce sont les pauvres diables. Cependant Didier n'était pas ou du moins ne devait pas rester indéfiniment un dévot touriste et amateur. Sans doute lorsque Jérôme lui écrit : « les lettres désirées de mon Desiré ne me sont pas parvenues, » ce calembour indique que notre homme n'avait point encore reçu la prêtrise. En revanche, d'autres détails marquent clairement qu'il resta toujours fidèle à ce régime de vie dont l'austérité, développée au sein de la société civile, imprime un caractère si particulier au monachisme occidental naissant. Nous l'avons étudié en Espagne dans le milieu prescillianiste, mais nulle part on ne s'en rend mieux compte qu'en lisant les Dialogues. On y voit s'agiter tout un petit monde de « moines » sans monastère ni abbaye; les uns, engagés dans les ordres, les autres se reposant de leur tracas d'anciens hauts bureaucrates ou bien de leurs soucis de grands possesseurs terriens. C'est dans ces conditions que, vers 397, époque où Sulpice lui dédie sa *Vita Martini*, Desiderius fit une fin et assuma la direction d'une paroisse d'outre-Garonne. Il se trouvait dans le voisinage de Vigilantius. Celui-ci, qui paraît avoir été un esprit assez libre, s'avisa d'exprimer publiquement des doutes sur l'utilité de contraindre les clercs à s'abstenir du mariage et sur l'opportunité d'emprunter à l'ancien culte ses pompes rituelles, son usage d'illuminer les autels, de chanter en chœur et de brûler de l'encens. Or, ces diverses innovations, déjà attaquées par un nommé Jovimen, étaient au contraire chaudement recommandées par les ascètes. Ils n'avaient pas tort : il y

allait de l'avenir de la nouvelle religion, spécialement d'un de ses principaux progrès, car le célibat ecclésiastique devait frapper définitivement à mort le très antique régime des castes. Néanmoins les opinions de Vigilance, bien que fort étroites et mesquines, pouvaient se défendre; et, dans aucun cas, ne méritaient d'être taxées d'hérésie et de crime. Des chrétiens pieux et respectables les partageaient, même des évêques, y compris celui qui était le chef hiérarchique de Vigilance. Mais ce n'était pas ce dernier détail qui aurait pu retenir ou intimider les ascètes; il les aurait plutôt rendus plus agressifs. Tout le long de ses trois Dialogues Sulpice donne carrière à sa verve satirique en des diatribes qui semblent dirigées non pas contre tel membre du corps épiscopal mais contre l'Episcopat entier.

Il est certain qu'aux approches de l'an 400 et même un peu avant, les évêques ayant à traiter quotidiennement des intérêts administratifs et financiers du culte, tendaient de plus en plus à ressembler à des fonctionnaires laïques. Si on veut bien jeter un coup d'œil sur les parties de mon tome II où je décris la situation exacte et précise du personnel ecclésiastique à cette époque, on y verra que le *sacerdos summus* vivait « dans le siècle » jusqu'au cou. C'est pourquoi tout bon ascète tenait les évêques en défiance: à la moindre faiblesse on les dénonçait. Signalés par Desiderius, à l'impitoyable justicier de Bethléem, Vigilance et son patron virent pleuvoir sur leur tête un torrent d'anathèmes et d'invectives en punition de ce qu'ils s'étaient avoués partisans du mariage des clercs. La « dictatiuncule [1], *Adversus Vigilantium* — *dictatiuncula* c'est ainsi que Jérôme l'appelle, — est bien le pamphlet le plus violent, le plus venimeux qui soit sorti de cette plume enragée. On y discerne manifestement le dessein de ridiculiser et même de déshonorer Vigilance et son complice épiscopal. « *Proh pudor!* s'écrie Jérôme: je sais bien qu'il y a tel évêque qui ne consent à ordonner un diacre qu'après lui avoir vu prendre femme! » Quant

1. Autores sunt hujus dictatiunculæ meæ sancti presbyteri Desiderius et Riparius qui paroccias suas scribunt esse maculatas. (Cf. 2 XXXV, p. 280, de Migne).

à Vigilance, comme il était né à Comminges (*Convenæ*), bourg autrefois fondé par Pompée qui en avait fait le domicile obligatoire d'une troupe de brigands; et comme son père était aubergiste et marchand de liqueur, Jérôme part de là pour l'accuser d'ivrognerie, de crapule et de vol. « Une nuit, raconte-t-il, surpris par un tremblement de terre, tu dus t'enfuir de ton logis dans le costume d'Adam et d'Eve. Eux, ils cachèrent leurs parties honteuses avec des feuilles; mais toi, nu de chemise et de foi et sous l'influence de tes crapules nocturnes, tu étalas aux yeux des saints les obscénités de ton corps. Et voilà quels sont les adversaires de l'Église; voilà quels chiens hydrophobes hurlent contre les disciples du Christ! » J'ai relevé ce spécimen de la polémique de Jérôme parce qu'on y voit très distinctement apparaître la main de Didier. Il n'y a qu'un voisin pour fournir des détails d'existence locale aussi complaisamment circonstanciés. Quoiqu'il en soit, l'*adversus Vigilantium* est un document qu'il faut consulter quand on veut se bien se rendre compte des obstacles que rencontrera la formation du culte en général et, spécialement celle du culte des saints. Contrairement aux idées courantes, loin de se produire sournoisement dans le mystère et le silence, cette institution, nécessaire au véritable essor spirituel populairement conçu, fut disputée pied à pied et ne l'emporta que grâce à sa haute efficacité morale et sociale.

Sulpice la vanité littéraire et la « réclame ».

SOLECISMIS NON ERUBESCEREM. I, 5, 3. — Quand Sulpice déclare ne pas se soucier que ses écrits puissent contenir ou non des solécismes, c'est pure minauderie littéraire, une jolie femme qui se dit « affreuse » afin qu'on lui en donne le démenti. Loin d'être indifférent aux mérites du style, Sulpice soigne attentivement le sien, en prenant pour modèles les meilleurs auteurs. Bernays a très bien montré avec quel art il savait utiliser les réminiscences, habilement choisies, des bons historiens : Salluste, Velleins, Tacite, *mundialès historici*, dit-il avec un apparent dédain. Au mo-

ment même où il se pique de parler l'humble langage des pêcheurs de Galilée, c'est Térence qu'il imite. Au surplus, ces affectations étaient alors la grande mode parmi les Chrétiens. On se vantait de ne rien savoir, en même temps qu'on s'efforçait de se montrer très instruit. Le grave Ambroise expose (*Epistula* VIII) comme quoi la religion et les gens religieux n'ont que faire de l'art et qu'ils doivent uniquement songer à la grace, *non secundum artem sed secundum gratiam ;* puis il poursuit sa thèse en pillant, dans le juif Philon, une allégorie bien tournée et quintessenciée sur le sacrifice d'Isaac. On avait tant reproché aux sectateurs du nouveau culte de ne savoir ni le grec ni le latin qu'ils avaient fini par se faire de leur ânerie une gloriole; mais à la manière des *Gueux* de Hollande du XVI[e] siècle, qui tiraient vanité de leur gueuserie et étaient tous nobles et riches.

Très épris des lettres, comme les chrétiens de son temps, il affecte de les mépriser.

Nul ne poussa la manie de coquetter, à propos de style et de grammaire, aussi loin que notre Sulpice. Il veut absolument avoir l'air de ne publier ses productions que contraint et forcé. Dans sa première préface, que nous commentons actuellement, il proteste que la *Vita* est bien trop vicieusement rédigée pour qu'on la montre au public. Il conjure son ami Didier de la lire seul, en cachette ; ou, tout au moins, d'effacer le nom de l'imprudent auteur. Le début de sa lettre à Bassula (cf. *supra,* p. 84) contient des traits où la fausse modestie dépasse les limites du supportable. Sulpice s'y lamente parce que ses « inepties » sont tous les jours, malgré lui, livrées à la curiosité. C'est lui faire honte que de révéler des essais manquant de poli. D'autre part le besoin de réclame le dévore à ce point qu'il se loue lui-même, parfois avec un tel excès qu'on pourrait croire qu'il veut railler (cf, *supra,* p. 147). Il n'est pas un lieu dans l'univers où la *Vita* ne soit connue, *nullus in orbe terrarum.* Le public se l'arrache à Rome, à Carthage, en Egypte, à Thèbes, même dans « l'Océan glacial ». Un prêtre perdu dans le désert de Cyrène l'a lue et recopiée en un seul jour. Partout on demande, avec instance, que l'œuvre soit reprise et complétée. Sans doute, c'est Posthumianus, un des interlo-

cuteurs du Dialogue I, qui débite ces vaniteuses énormités; mais Sulpice les écoute sans sourciller; et d'ailleurs n'est-ce pas lui qui les a mises dans la bouche de son ami?

Maintenant, il y a des circonstances atténuantes. La première, déjà indiquée, c'est que le défaut, dénoncé ici, était général dans le milieu où vivait Sulpice. Les ascètes avaient coutume de se louer les uns les autres. Sous ce rapport, Jérôme est incomparable. Pour vanter ses amis, il trouve des formules dont l'ingéniosité et l'exubérance ne peuvent être égalées que par la virulence et l'emportement des invectives qu'il dirige contre ses ennemis. Paulin raconte (*Epistula* XXIX, § 14) qu'il a lu la *Vita* à la fameuse Mélanie, à Nicétas et à plusieurs autres personnes de marque, — autant, ajoute-t-il, « pour te procurer de la renommée que pour me faire valoir ». Sulpice réplique, en affirmant que Paulin devra servir de type de grandeur aux générations futures; et qu'il est un homme illustre, admiré dans le monde entier (cf. *Vita,* XIX, 3 et *Dialogue* III, 17).

La seconde raison de juger avec indulgence les mièvreries littéraires de notre ami, c'est que, je le répète en y insistant, elles avaient, d'autre part, une cause assez noble. Les versions de la Bible, — la Vulgate de Jérôme, n'avait pas encore paru — ces versions, dis-je, étaient nombreuses et diverses. Mais toutes, calquées sur des textes grecs fort défectueux, elles pullulaient de solécismes, de barbarismes, de fautes de tout genre (cf. tome Ier, p. 149). Les payens lettrés s'en moquaient. Les chrétiens, désormais peu portés à la patience, réagissaient avec bravade. Cette grossièreté de langage fut arborée par eux comme un indice de la haute valeur de leur doctrine. La vérité, disaient-ils, n'a pas besoin de fard; il serait puéril et d'un petit esprit de lui reprocher son style trivial et sordide; elle est assez belle pour laisser aux orateurs de palais la pompe des beaux discours; loin de perdre à l'obscénité des solécismes, elle y gagne considérablement[1]. C'est l'Africain Arnobe qui parlait ainsi. Sulpice arbore fièrement ce programme; maiis il n'a garde

1. « *Trivialis et sordidus noster sermo est..... frustrà nos dicetis solecismorum obscenitate deformes...* » (cf. *adversus gentes, 9, 10*).

de le pratiquer. Le mépris pour l'ancienne littérature n'était chez lui, comme aussi chez Jérôme, qu'une formule de parti. Afficher du dédain pour les lettres et les cultiver passionnément, ce fut le fait du IV[e] siècle. On n'était pourtant pas très loin de l'époque où le digne pape Grégoire le Grand allait déclarer, cette fois d'un air vraiment sérieux, qu'il n'y a ni nécessité, ni utilité à connaître les règles de la grammaire, *regulas Donati*.

La place semblerait opportune pour exposer ce que valut Sulpice comme véracité, probité, historicité ; comment il comprit la dignité de l'écrivain, cette *sollicitudo sermocinandi* qui poussait son maître Hilaire de Poitiers à blâmer toute négligence de langage et à défendre qu'on dit jamais rien de bas, *nil humile ;* comment, à côté d'entortillages agaçants, il sut emprunter à Salluste et à Tacite leur vigoureuse brièveté ; comme quoi il posséda de véritables dons dramatiques, l'art de la mise en scène, la bonne distribution des rôles, la persistance dans les caractères, l'habile développement des thèses opposées ; et j'accompagnerais le tout d'un peu de biographie. Mais ces choses se produiront en temps et lieu ; y compris la vie de Sulpice, celle-ci devant attendre l'entrée en scène de Paulin de Nole au chapitre XXV de la *Vita*. J'ai déjà fait remarquer (tome I, p. XLIV) que la portion connue de l'existence de Sulpice se rattachait étroitement à son grand ami, le noble, le puissant, le richissime Pontius Meropius Paulinus. En ces temps-là, ce que Pontius disait et faisait, Sulpicius Severus s'empressait de le dire et de le faire. Impossible de s'occuper de l'un à moins de se jeter à plein corps dans les détails de la vie de l'autre. Le point intéressant de cette partie de leur commune carrière consista en leur conversion, non pas au christianisme, mais aux pratiques d'une austérité ascétique qui, invariablement, conduisait à un monachisme *sui generis*. Or, cette « fuite du monde », comme on disait, cette retraite dans les seuls biens spirituels, fut accomplie par les deux amis, principalement sous l'influence des péripéties que Paulin eut à traverser comme haut fonctionnaire. C'est pourquoi ces événements demandent à être développés. J'y ai touché

Sommaire indication et ajournement d'une appréciation de ses divers mérites.

en racontant l'épisode priscillianiste sans toutefois m'occuper de l'attitude de Paulin. Un de mes « petits essais » comblera la lacune ; seulement, d'autres sujets me sollicitent ; et je n'y ai fait allusion qu'en vue de marquer la circonstance où, pour la première fois, Sulpice se sépara de Paulin.

Nés tous les deux dans un milieu pagano-chrétien, dont Ausone fut le type plus élégant que vénérable, remplis de ressouvenances polythéistes, moitié ataviques, moitié littéraires, ils se sentaient enclins à pousser l'admiration des hommes exceptionnels, jusqu'à l'adoration. Au fond, lé nouveau culte n'avait nullement réagi contre cette tendance cent fois séculaire. J'ai plutôt montré qu'il avait introduit dans le concept de divinité une dose infiniment plus forte d'humanité. (T. I, p. 460-74 : *De l'influence du sentiment populaire sur la divinisation de Jésus*.). A vrai dire, le problème du moment, c'était bien la résurrection de l'ancien héroïsme, moyennant une transformation appropriée des conditions de l'héroïcité. Et ce problème il y a certainement intérêt à savoir de quelle façon deux jeunes hommes, situés comme Paulin et Sulpice, s'y prirent pour le résoudre. Lorsqu'ils se mirent, chacun de leur côté, à la recherche d'un héros, Pontius fit tomber son choix sur un chrétien de Campanie qui semble, comme il le raconte lui-même, avoir eu pour principal mérite d'échapper adroitement à la persécution. On verra que Paulin, quand il était haut fonctionnaire, consulaire et même consul, passait ses jours à tergiverser et à trembler. En réalité ce fut la soif du repos, sinon la peur, qui le pousssa vers la vie dévote. Il n'y a donc pas à s'étonner de le voir élire pour patron le personnage le plus mou, le plus flasque, le plus incolore qui se puisse imaginer. Par exemple, cette fois, Sulpice renonça à le suivre. Possédé, lui aussi, du besoin — seulement plus épuré et plus noble — d'un patron mystique, son âme ardente et passionnée exigeait d'autres satisfactions. Il était bruit, en Aquitaine, d'un homme extraordinaire, autrefois soldat, ensuite moine errant, *miles Christi*, comme on disait ; finalement évêque, l'enthousiasme

que ses vertus et ses miracles excitaient parmi le peuple l'ayant élevé, malgré lui, au siège de Tours. Sulpice, pressentant son idéal, voulut voir ce prodige. Il revint de Touraine ravi, conquis, subjugué à tout jamais. Il avait trouvé l'être où se concentraient, dans leur splendeur et leur beauté, les conditions de l'héroïsme chrétien, tel qu'il le concevait. Martin lui était apparu élevé, comme dans une gloire, au-dessus de tous les mortels, par l'épanouissement des qualités les plus hautes, le dévouement, l'intrépidité, la bonté, le courage. Chacun a le saint qu'il mérite. Paulin avait pris le sien sur la mesure de son propre petit cœur, un cœur fort doux, paisible, aimable, mais très étroit. Le saint de Sulpice devait être d'une autre taille, *altioris ingenii*, dirons-nous, selon un mot qu'il affectionnait. Or, cette question de choix est véritablement décisive ; et si nous l'adoptons présentement pour point de repère, je n'éprouverai plus le moindre regret d'avoir été contraint d'ajourner mes éloges ; car l'hommage que je vais pouvoir rendre à Sulpice les contient tous et les surpasse. En pareille matière, Jérôme a droit d'être consulté, n'y étant pas le premier venu. Il l'a même traitée avec un soin tout particulier dans sa quarante-neuvième lettre où, après avoir établi qu'autant que le paganisme, le christianisme eut des hommes grands et glorieux, il ajoute : « donc que tout capitaine tâche d'imiter les Camille, les Fabricius, les Scipion ; que tout philosophe se propose d'égaler Pythagore, Socrate, Platon, Aristote...... nous, nous avons pour princes de notre plan de vie les Paul ermite, les Antoine, les Hilarion[1]. » Tels étaient les choix de Jérôme et pour en apprécier la valeur il faudrait lire ces quatre vies, souvent annoncées, que j'ai analysées et extraites à votre intention et qui finiront bien par voir le jour. En attendant, je prends sur moi d'affirmer qu'Hilarion ressembla à un vulgaire magicien, qu'on jurerait emprunté aux *Mille et une Nuits ;* que, d'autre part, l'égyptien Antoine et surtout Paul, son compatriote, incarnèrent l'égoïsme mys-

Le nouvel héroïsme et les héros nouveaux.

La gloire de Sulpice c'est d'avoir discerné en Martin le héros vraiment nouveau.

1. « *Habet unumquodque propositum principes suos... Duces imitentur Camillos... nos autem habemus propositi nostri principes, Paulos, Antonios et Hilariones...* » Epistula XLIX.

tique, sous ses espèces les plus rebutantes et les plus farouches. Maintenant, supposez la perte ou la disparition des écrits dans lesquels la mémoire de ceux que Jérôme appelle ses « princes » était conservée, où serait le dommage? en quoi le christianisme aurait-il souffert? Pour mon compte, je trouverais moins embarrassant d'être obligé d'expliquer en quoi il aurait gagné. Au contraire, voici Martin effacé de l'histoire ; Sulpice ne le connut pas ; ou bien la *Vita* et les *Dialogues* ont été détruits au milieu des désordres de l'an 406. Voyez-vous la lacune? Même n'est-ce que d'une lacune qu'il s'agit? Moi, si j'y regarde avec ce que j'ai étudié, constaté, élucidé, je vous dis que ce serait un trou énorme, un gouffre où s'enfouiraient les choses les plus nobles, les plus fières, les plus tendres, les plus fécondes de l'évolution médiévale. Par là doit être estimé et évalué l'acte de Sulpice, choisissant Martin pour héros et, après l'avoir choisi, le faisant connaître. La *Vita Martini* c'est la préfiguration des aspects supérieurs du moyen âge, de ses côtés affectifs et esthétiques ; et la plus haute forme que le progrès eut jusque là revêtue s'y trouve immortellement exprimée par les actions, les pensées, les paroles d'un homme exceptionnellement représentatif.

ANDRÉ LAVERTUJON.

BULLETIN DE FRANCE

I

L'ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE GAMBETTA

L'Anniversaire de la mort de Gambetta a été encore une fois de plus l'occasion de vérifier la grande pensée d'Auguste Comte, que nous sommes de plus en plus gouvernés par la nécessité d'un culte.

Cette cérémonie, qui se poursuit depuis plus de vingt ans, est toujours religieusement suivie, et par les amis du grand citoyen, et par ceux, jeunes et vieux, qui, sans l'avoir connu, l'admirent.

Tous comprennent les sentiments patriotiques qu'il a semés partout; les doctrines de gouvernement qu'il a fait prévaloir et qui, peut-être inconsciemment, ont pénétré même chez ceux qui furent ses adversaires de son vivant et qui aujourd'hui se rallient à ses idées; tous comprennent qu'il fut, grâce aux principes et aux théories qu'il avait puisés en partie dans A. Comte, le véritable fondateur du parti capable de faire vivre la République. Il n'existe pas aujourd'hui un homme ayant l'ambition de participer au gouvernement de la France, qui ne se réclame de Gambetta.

De son vivant, de quoi ne l'avait-on point accusé? Et Jules Ferry, et Spuller! Qui ne se souvient des attaques, des calomnies répandues journellement sur ces hommes?

Est-ce que tous les jours on ne déclarait pas qu'ils étaient les agents des anciens partis et qu'ils conduisaient la République à sa ruine?

Toutes ces attaques ont aujourd'hui disparu et il n'a fallu qu'un petit nombre d'années pour arriver à ce résultat.

Loin de diminuer, le prestige de Gambetta n'a cessé de grandir, comme le prouve le nombre croissant de ceux qui participent au pèlerinage annuel des Jardies, le premier dimanche de janvier.

Cette année, le gouvernement était représenté, comme l'année dernière, par le général André, disciple de cette même Philosophie positive qui inspirait Gambetta.

Un ami de M. Laffitte, M. Cazot, sénateur, Président de l'Association gambettiste, après quelques paroles émues, a donné la parole à M. Hector Dépasse, ancien Conseiller municipal de Paris, désigné par la Société pour prononcer le discours d'usage. Il s'est exprimé en ces termes :

Messieurs,

Vous m'avez imposé un honneur qui m'émeut et me trouble, je n'y avais d'autre titre que votre généreuse confiance : qui suis-je ici pour les choses qu'il faudrait dire et dont votre âme est remplie?

En est-il de plus pathéthiques dans l'histoire? Depuis vingt-et-un ans que nous avons été frappés d'un coup si terrible et si soudain, et que nous revenons le cœur serré, dans la petite maison de Gambetta, la crise de notre douleur inconsolable ne s'est apaisée que pour nous faire comprendre encore mieux les mérites extraordinaires de notre ami, tout ce qu'il était dans la République et le vide où il nous laisse... Et cependant, chaque année, nous devient plus lourd le trésor des deuils que nous avons recueillis avec le sien au dedans de nous-mêmes.

Nous avons pour appui sa mémoire toujours plus florissante, ses maximes vérifiées par le temps, ses exemples consolidés, ses leçons qui fructifient, et cette jeunesse qui se renouvelle autour de nous et qui nous entend.

Oh! nous ne sommes point réunis, selon l'expression du poète, « à l'ombre d'un grand nom »; c'est un nom vivant et agissant. Gambetta, dans sa vie ardente et si tôt soufflée par la mort, fut tout action. Cette action, détachée d'une belle forme que nous aimions tant à voir, s'est étendue au loin et au large, a gagné de vaste proportions de l'espace de la durée. Gambetta : l'orateur inhabile n'a besoin que de le nommer dans les réunions du peuple, pour faire se dresser à sa voix des foules toutes vibrantes du même enthousiasme, acclamant la République et la patrie. Nous avons vu cela bien des fois, messieurs, et il nous semblait qu'à l'appel de son nom, c'est la patrie elle-même qui répondait.

Gambetta a été par dessus tout l'entraîneur du patriotisme, l'organisateur de la Défense Nationale, l'éveilleur des armées de la République et, la fatalité accomplie, l'édificateur de nos espérances

fondées par lui sur le roc de la justice immanente au torrent de l'histoire.

Tant d'efforts n'avaient pu parer le coup déjà porté au cœur de la France : il s'acheva. La patrie parut expirante. Gambetta, du fond du malheur, saisit l'avenir indéterminé et il le rattache à nos consciences par des liens moraux indissolubles. Il porte tout d'un trait nos esprits en avant, par-dessus les doutes et les obscurités de l'heure, Il fixe à une distance que, comme nous, il ignore, mais sur la base de justice et de vérité qui ne doit point faillir, le point qui nous accorde et que rien ne rompra.

Tel est le secret, la raison d'être de notre union. Tant que cette raison demeure dans sa force et dans sa réalité poignante, aucune désunion grave n'est permise ni possible. L'accord fondamental reste la loi de nos volontés et le joug de nos caprices.

Et sait-on jamais de quel peu ils dépendent ces succès et ces revers qui étonnent le monde? Ce n'est point dans ces alternatives que se prend la mesure des nations. Que n'auraient point fait davantage encore la France avec Gambetta si...? Mais il imposait là-dessus la méthode du silence et, par une touchante contracdiction naturelle aux grandes amours comme anx grandes douleurs, il disait : « Pensons-y toujours! Travaillons! Instruisons-nous! Soyez unis! N'en parlons pas! »

C'est ainsi qu'il en parlait et que nous en parlons après lui, mais, comme lui, nous ne voulons pas dissiper le feu sacré en une fumée vaine qui aigrit les hommes.

Il avait eu clairement cette conception, d'une si parfaite justesse, que la Défense jusqu'à la dernière extrémité de la fortune, maintenait la France intacte au jugement du monde, ses droits entiers, et entier également le droit de tous les peuples écrasés sur la surface de la terre, et fondait la République, prouvée et vérifiée par deux fois en cent ans le gouvernement de l'énergie nationale.

Nous voulons d'un ferme propos la paix : c'est l'aspiration unanime et l'idéal de ce siècle. La France, initiatrice de la Révolution, promet la paix au monde, dans la haute sincérité et loyauté de son âme démocratique, âme de justice et de science. D'une autre part, nous avons appris que le Droit des nations, quand on le blesse et le foule soit du dedans, soit du dehors, ne permet plus la paix ni la sécurité à personne, jusqu'à ce que réparation lui soit faite.

Sommes-nous donc pris dans un piège qui serait sans issue? Est-ce que nous nous y mettrions nous-mêmes, par un sentiment forcé de notre rôle idéal, en voulant à tout prix deux choses qui seraient inconciliables? Peut-on la résoudre et comment, cette question de

la Paix par le Droit, et du Droit par la Paix, alors que toutes les conditions et les éléments de l'évolution pacifique ont été bouleversées par les jeux sanglants de la force et de l'arbitraire?

J'ose répondre qu'elle le sera cependant, comme toutes les questions, les plus grandes ou les plus petites, qui ont été posées devant les hommes, par le travail généreux des esprits libres qui cherchent le vrai et le juste, sans savoir où ils l'atteindront, mais qui l'atteignent; par quels chemins ils passeront, mais qui marchent; et c'est toujours le génie de la France, comme son risque, de chercher et de trouver la clé des problèmes où s'agite aveuglément l'humanité.

Il coûte cher de réparer le droit. Les efforts y sont pénibles et harsardeux. Malheureuses les armées que le parjure subordonne à son crime! Abîmées elles-mêmes par l'outrage à la patrie et aux lois dont elles furent le moyen, la meilleure part de leur énergie militaire et morale leur est ôtée. Le lecteur attentif des annales de l'Europe peut voir, le jour du coup d'Etat fou de sa réussite, le jour du revers qui déjà s'annonce. N'est-on pas assez averti par ces nations du plus beau génie, tombées de leurs rêves chevaleresques et dépouillées du maritime empire, parce que leurs armées toujours tournées vers les compétitions du dedans, leur ont manqué en face du déhors?

Nul plus que la République française n'a aimé et honoré les armées de la patrie, ne leur a fait une plus belle place, les identifiant à soi-même et à sa conscience de nation. Elle ne sont plus seulement armature brillante — et hélas trop fragile! — d'un gouvernement personnel, mais partie intégrante et, vraiment, ossature vivante de l'organisme national.

Nul plus que Gambetta ne s'est montré attentif à leur bien-être, plus soucieux des détails de leur existence, de leur instruction, de leur perfectionnement. Toujours il interrogeait, s'informait, appelait les lumières et toujours étudiant par lui-même : sollicitude sans trève, mais point de flatterie. Il exècre, comme le poison et la peste des armées, la flatterie qui les corrompt.

De là, de cette conduite dans la Défense et de tous les traits extraordinaires qui l'ont illustrée, le nom de Gambetta tient son prestige, la force qui irradie de sa mémoire. Beaucoup ont cru le louer par son éloquence sans pareille et je crois bien que, pour résumer leur admiration, ils l'appellent : l'éminent tribun! Si ce n'avait été qu'un verbe magnifique!... Dites au moins que cette éloquence fut sans pareille comme sans égale, parce qu'elle n'eut jamais sa fin elle-même, mais toujours portée hors de soi, toute

faite de flamme et de mouvement, en chaque rencontre, pour le noble but qu'il s'agissait d'attendre.

Réserve de soi-même, sécheresse de cœur, pour tout dire d'un mot, égoïsme, lui étaient comme d'une nature entièrement étrangère à la sienne propre. Les biens et les richesses, cette petite maison dit assez quel cas il en faisait. Il voulait le pouvoir pour ses idées, pour son parti, pour son pays : son gouvernement officiel n'eut qu'un jour, mais son gouvernement moral — et non occulte — existe encore en toute évidence, sa dictature de persuasion n'est pas près de finir.

Le plus liant des hommes, par l'allégresse de l'esprit, le charme, la bonne grâce, l'affection tendre et dévouée; sa porte toujours ouverte, ami de la jeunesse, accessible aux nouveaux, les protégeant, les adoptant, plus sage que les anciens, plus spontané que les jeunes, c'est ainsi qu'il fut centre et foyer et le gond du parti républicain : tout tournait sur lui.

Les grands hommes, dans leur vie historique, ne se présentent pas seuls, comme on voit leur figure de marbre dans le plein air qui les baigne et qui les isole. Ces représentations hautaines autant que limitées de la statuaire épique ne nous disent rien de leur vie réelle. Autour de notre ami, il faut placer des multitudes et tout un peuple avec qui il pactise et qui pactisent avec lui : il faut comprendre leur solidarité passionnée et en saisir les effets.

C'est notre tradition de commémorer nominativement, chaque année, avec Gambetta, plusieurs des autres amis qui ont bien travaillé à la construction républicaine : Jules Ferry, Paul Bert, Challemel-Lacour, et Peyrat et Isambert... ensuite notre pensée se porte avec gratitude vers les bons citoyens qui sont à l'œuvre, Brisson, Waldeck-Rousseau, et vers ceux-là qui soutiennent plus particulièrement le poids du jour.

Entre tous, doit être nommé avec Gambetta, Spuller. Il faut les commémorer ensemble. Ils sont inséparables. C'est justice et vérité, Messieurs. Leur amitié exemplaire est un des faits mémorables de cette République. Ces deux grands amis nous ont légué les mêmes leçons. Ils ont parlé à la démocratie la même langue, et c'était une langue nouvelle et un esprit bien nouveau!

« Apprendre à se gouverner soi-même, se dominer, pour n'être « point dominé; se maîtriser, pour n'avoir pas à obéir à un maî- « tre; renoncer aux formules absolues, aux programmes illimités; « se former soi-même à une discipline de gouvernement; faire « chaque chose en son temps et à sa place, et, chaque jour, tra- « vailler à la tâche du jour, car la République n'est pas une tente

« dressée pour le sommeil; préférer, quoi qu'il arrive, les luttes « viriles de la liberté, au repos dans la dictature; mépriser l'apo- « théose des individus; n'encenser personne; ne pas croire aux « miracles des constitutions ni de la force; aucune baguette ma- « gique n'a été remise aux mains des hommes... »

Ainsi, les deux grands amis parlaient au pays; ils étaient toujours sur les chemins de la France, semant les maximes de la sagesse. Si la raison humaine possède des paroles de vie pour les nations, ce sont celles-là : elles sont simples, elles sont grandes, elles sont universelles. C'est la panacée de la sagesse. Par elles la République vivra.

Ce beau discours, bien coordonné, dit d'une voix émue par l'ami dévoué de Gambetta et de Spuller, a produit sur l'auditoire une profonde impression et a été accueilli chaleureusement.

A son tour, le ministre de la Guerre, en quelques paroles heureuses, montra ce que doit être le vrai patriotisme, et tous les assistants défilèrent dans la modeste chambre où mourut Gambetta.

Un banquet a ensuite réuni les manifestants. Au dessert, un autre positiviste, M. Deluns-Montaut, ancien ministre, a prononcé une remarquable improvisation que nous regrettons de ne pas pouvoir reproduire; il avait pris pour thème la grande parole d'Auguste Comte :

« Les vivants sont de plus en plus gouvernés par les morts. »

L'assistance s'est ensuite retirée en se donnant rendez-vous à l'année prochaine, pour rendre à nouveau hommage à la mémoire du grand citoyen.

A. Boll.

II

L'ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE D'AUGUSTE COMTE

Extrait du journal *Le Rappel* du 21 janvier 1904.

Pour commémorer le 116e anniversaire de la naissance d'Auguste Comte, la Société Positiviste donnait, hier soir, une fête familiale, au siège social, dans l'appartement où mourut Auguste Comte. En raison de la mort récente de M. Pierre Laffitte, la soirée ne comportait pas de musique.

Remarqué parmi les personnes présentes :

MM. Jeannolle, Directeur du Positivisme; Emile Corra; Vaillant, conférencier, ancien Chef de Division à la Préfecture de la Seine; le Dr Delbet, député; Vorbe, ancien président du Conseil général de la Seine; le Dr Dubuisson, médecin en chef à l'asile Sainte-Anne; Keufer, secrétaire de la Fédération des travailleurs du Livre; le Dr Hillemand, Rédacteur eu Chef de la *Revue Occidentale*; Grimanelli, Directeur général du Service pénitentiaire au Ministère de l'intérieur; Jean Canora, qui prononça le discours d'usage, lors de la dernière fête de l'Humanité, célébrée le 1er janvier, etc.....

M. Vaillant a prononcé une allocution portant principalement sur la vie d'Auguste Comte et sur l'importance de son œuvre.

Le conférencier a esquissé quelques traits de la vie du fondateur de la Philosophie positive.

En terminant, M. Vaillant a fait appel aux femmes et aux prolétaires, les engageant à seconder, par la foi, le grand apôtre de la Religion de l'Humanité dont il rapelle la belle devise :

« L'Amour pour principe, le Progrès pour but, et l'Ordre pour base. »

M. Jean Canora a donné lecture de fragments de la Scène lyrique en l'honneur d'Auguste Comte, dont nos lecteurs n'ont pas oublié le compte rendu donné par le *Rappel*, lors de la grande fête de 1902.

La soirée s'est continuée par une causerie entre les membres de la Société, interrompue par des lectures de pièces de vers, notamment: « L'Enfant d'Héraclès », de Leconte de Lisle; « La Naissance de Moïse », de Victor Hugo, etc., etc. On a beaucoup applaudi une pièce de vers de Jean Jundzil, le premier poète qui adhéra au positivisme, du vivant d'Auguste Comte.

La plus franche cordialité présidait à cette solennité, ce qui, d'ailleurs, est de tradition constante dans les réunions positivistes.

III

LA LEÇON D'OUVERTURE DU COURS DE M. WYROUBOFF AU COLLÈGE DE FRANCE.

En annonçant, dans le dernier numéro de la *Revue Occidentale*, la nomination de M. Wyrouboff à la Chaire de l'Histoire générale des Sciences, laissée vacante par la mort de M. Lafitte, nous nous

réjouissions que ladite chaire fût tombée entre les mains d'un disciple de la Méthode et de la Philosophie positives, plutôt qu'entre les mains d'un universitaire plus ou moins imbu de Métaphysique.

Au moment où nous nous exprimions ainsi, nous avions en vue le Wyrouboff collaborateur de Littré à la *Revue de Philosophie positive*, à l'époque où cette Revue (tout en repoussant les conclusions politiques et cultuelles de Comte) défendait brillamment, non seulement la loi de la classification des Sciences, mais aussi la Loi des Trois États, et glorifiait le Maître d'avoir enfin fondé la Science sociale par une géniale application de la Méthode positive à l'étude des phénomènes sociaux.

Or, la lecture de la première leçon du nouveau professeur, sténographiée par M. Simon, nous révèle un Wyrouboff tout à fait différent de celui dont la lecture des numéros de la *Philosophie positive* nous avait laissé le souvenir, un Wyrouboff qui prend soin de se présenter comme un pur scientiste, empressé à se servir de la méthode positive pour exploiter les domaines de la Physique et de la Chimie, mais répudiant plus ou moins franchement tout l'apport personnel de Comte dans l'élaboration de la Synthèse positive, à l'exception de la loi de la Classification des Sciences.

L'ancien collaborateur de Littré nous déclare, en effet, que « si la sociologie doit être une science, elle n'est actuellement « qu'une science virtuelle, une science à faire, *dont on ne connaît* « *pas les méthodes, dont on n'a pas encore déterminé les limites,* « *dont on n'a encore découvert aucune loi*; sans doute, ajoute-t-il, « Comte a cru trouver la loi fondamentale, loi connue sous le « nom de loi des Trois États, mais cette loi n'a pas résisté à la « critique, elle se réduit en réalité à une formule assez vague et « qu'on peut interpréter d'une façon fort différente, selon l'idée « que l'on se fait de la Théologie et de la Métaphysique. »

Après avoir lu ces stupéfiantes déclarations et les avoir rapprochées des professions de foi antérieures, dans lesquelles M. Wyrouboff, d'accord avec Littré, repoussait toute la construction politique et religieuse incluse dans la *Politique positive*, il est permis de se demander, avec quelque effarement, ce qui reste de l'œuvre personnelle de Comte, aux yeux de son prétendu disciple.

On ne saurait, en effet, sans injustice flagrante, enlever aux Encyclopédistes, pour l'attribuer à Comte, le mérite d'avoir préconisé l'extension de la Méthode positive à l'étude des phénomènes sociaux et d'avoir affirmé l'existence de lois sociologiques.

Si donc, l'auteur du *Cours de Philosophie positive* s'est borné à répéter des propositions déjà énoncées par quelques-uns des plus éminents penseurs du XVIIIe siècle, s'il n'a vraiment découvert aucune des lois auxquelles sont soumis les phénomènes sociaux, nous devons loyalement confesser qu'il n'a guère conduit la pensée humaine au delà de l'étape atteinte par Condorcet dans l'*Esquisse d'un Tableau historique des Progrès de l'Esprit humain*, et qu'il n'a pas mérité l'Hommage extraordinaire qui lui a été rendu par l'élite des penseurs occidentaux, lors de l'inauguration du monument d'Injalbert sur la place de la Sorbonne.

Mais, en réalité, les assertions de M. Wyrouboff, sont la simple répétition, sans démonstration nouvelle, de superficielles allégations déjà produites par divers adversaires du Positivisme, et maintes fois réfutées par les disciples philosophiques du Maître, aussi bien que par ses disciples sociaux et religieux; leur seul intérêt actuel réside dans le fait qu'elles sortent aujourd'hui de la bouche d'un homme qui revendique le qualificatif de disciple de Comte et qui doit, en grande partie, à cette qualification usurpée, sa chaire au Collège de France. Elles ne méritent aucune réfutation nouvelle et nous pouvons nous contenter de renvoyer M. Wyrouboff à la lecture de Littré et de J. Stuart Mill pour tout ce qui concerne la Loi des Trois États, la fondation de la Sociologie et même le principe de la Religion[1] de l'Humanité.

CONSTANT HILLEMAND.

IV

A LA CIGALE

« Très brillante réunion au dernier banquet de *La Cigale*. On sait que les membres de cette société artistique comptent dans leurs rangs la fine fleur de nos grands artistes méridionaux, qui

1. Littré a, en effet, écrit quelque part, soit dans la *Préface* du « Cours de Philosophie positive », soit dans son livre sur *A. Comte et le Positivisme*, que la Philosophie positive était destinée à jouer dans l'avenir un rôle équivalent à celui d'une religion. Quant à Stuart Mill, il a longuement parlé, en termes admirables, du principe de la Religion de l'Humanité dans l'ouvrage également intitulé, « A. Comte et le Positivisme » et traduit en français par Clémenceau. (Voir la *Rev. Occid.* de mai 91, p. 435 et suiv.).

sont présidés, depuis la mort de Benjamin Constant, par M. Georges Leygues.

« Jeudi, après le banquet, les convives ont assisté à l'audition de *Achille*, scène lyrique, poésie de Œris et Gallias, musique du *Cigalier* A.-M. Auzende.

« Les chœurs de femmes et soli ne comprenaient pas moins de soixante exécutants, sous la direction de M. A.-De Martini, professeur au Conservatoire. »

Au moment où cette audition allait commencer, notre sympathique confrère, M. A.-M. Auzende, a adressé les quelques paroles suivantes à ses amis et compatriotes :

Chers Cigaliers,

Laissez-moi vous dire combien je suis heureux de vous faire entendre mon *Achille*, dont la place est véritablement ici à La Cigale. Je dis que sa place est ici parce que vous n'y trouverez, je crois, ni mystères obscurs, ni symboles impénétrables.

Achille, c'est la brillante mythologie grecque, berceau de notre civilisation moderne. Cet admirable sujet, tout resplendissant de lumière, m'a séduit, et vous pouvez croire qu'en écrivant la musique, mes regards se sont reportés involontairement vers nos bords méditerranéens, véritable foyer d'éternel azur, de pure clarté, d'étincelante harmonie.

Vous le savez, car notre maître et cher cigalier Deluns-Montaud nous l'a dit bien souvent :

« Nous autres, méridionaux : grecs, latins, provençaux, sarrazins, avons fait beaucoup pour illuminer la cervelle humaine. Croyez bien que notre tâche n'est pas terminée ; nous serons encore longtemps nécessaires, indispensables même, pour dissiper les vapeurs, les nuages, les brumes légères qui, fatalement, prendront toujours naissance dans des régions moins fortunées que la nôtre. »

Le siècle qui vient de s'écouler a vu surgir un Auguste Comte, enfant de Montpellier, dont l'œuvre gigantesque, pleine d'éclairs lumineux, projette sur le monde un rayon puissant et vainqueur. Puisse mon *Achille* contribuer pour sa faible part à cette œuvre vivifiante et forte de radieuse limpidité, de simplification intellectuelle pour laquelle nous sommes réunis ici.

V

Société Positiviste d'enseignement populaire

10, rue Monsieur-le-Prince, Paris.

Commémorations historiques de l'année 1904

PAR M. ÉMILE CORRA.[1]

L'amour pour principe
Et l'ordre pour base
Le progrès pour but.

Vivre pour autrui:
La Famille, la Patrie,
l'Humanité :

« Les vivants sont toujours et de plus en plus gouvernés par les morts. »

AUGUSTE COMTE.

I. — Commémoration générale de la Civilisation Grecque.

1° Le vendredi 11 mars, **Conférence** à 8 h. 1/2 du soir.

2° Le dimanche 13 mars, **Visite** des galeries de sculpture antique, au Musée du Louvre.

Rendez-vous à 10 h. 1/2 du matin, à l'entrée de la salle des Cariatides, pavillon Sully.

Cette visite sera suivie d'un déjeuner au café Voltaire.

3° Le vendredi 18 mars, à 8 h. 1/2 du soir, 10, rue Monsieur-le-Prince, **Lecture analytique et commentée** *de fragments des œuvres d'Homère,* par M. Grimanelli.

II. — Commémoration générale de la Civilisation Romaine.

1° Le vendredi 8 avril, **Conférence** à 8 h. 1/2 du soir.

2° Le dimanche 10 avril, **Visite** des Galeries de Sculpture antique, au Musée du Louvre.

Rendez-vous à 10 h. 1/2 du matin, à l'entrée de la salle des Cariatides, pavillon Sully.

Cette visite sera suivie d'un déjeuner au café Voltaire.

3° Le dimanche 10 avril, à 3 h. de l'après-midi, 10, rue Monsieur-le-Prince, **Lecture analytique et commentée** *d'*Horace *et de* Cinna *de Corneille,* par M.

1. Ces commémorations sont la suite de l'exécution d'un programme général, publié et mis en vente au prix de 0 fr. 25, 10, rue Monsieur-le-Prince, sous le titre : ***Le Culte public de l'Humanité et les pèlerinages historiques.***

III. — Commémoration spéciale de Jules César et de la Civilisation Gallo-Romaine.

1° Le vendredi 6 Mai, **Conférence** à 8 h. 1/2 du soir.

2° Le dimanche 8 mai, **Visite** des salles Gallo-Romaines du musée des antiquités nationales, à Saint-Germain-en-Laye.

Rendez-vous pour le départ, à 9 h. 35 du matin, à la gare Saint-Lazare.

Cette visite sera suivie d'un déjeuner à Saint-Germain et d'une promenade dans la forêt.

IV. — Commémoration générale du Catholicisme.

1° Le vendredi 3 juin, **Conférence** à 8 h. 1/2 du soir.

2° Le dimanche 5 juin, **Visite** de Notre-Dame de Paris et de la Sainte-Chapelle.

Rendez-vous à 1 h. très précise, sous le porche central de Notre-Dame.

3° Le vendredi 10 juin, à 8 h. 1/2 du soir, 10, rue Monsieur-le-Prince, **Lecture analytique et commentée** *de* Polyeucte *de Corneille,* par M. Hillemand.

V. — Commémoration spéciale du rôle historique des monastères.

1° Le vendredi 1er juillet, **Conférence** à 8 h. 1/2 du soir.

2° Le dimanche 3 juillet, **Visite** des ruines de l'abbaye du Val, à Mériel (Oise).

Rendez-vous pour le départ, à 10 h. 40 du matin, gare du Nord.

Cette visite sera précédée d'un déjeuner à Mériel.

3° Le vendredi 8 juillet, à 8 h. 1/2 du soir, **Lecture analytique et commentée** *de l'Imitation de Jésus-Christ,* par M. le docteur Barret.

VI. — Commémoration spéciale de la persistance de l'efficacité sociale et morale du régime catholique pendant les premiers siècles de sa décadence.

1° Le vendredi 29 juillet, **Conférence** à 8 h. 1/2 du soir.

2° Le dimanche 31 juillet, **Visite** de la cathédrale Saint-Etienne et du palais épiscopal de Meaux (Seine-et Marne)

Rendez-vous pour le départ, à 10 h. 40 du matin, gare du Nord. Déjeuner à Meaux.

Nota bene. — Les personnes désireuses de participer aux déjeuners indiqués dans le programme et à la réduction des tarifs de chemins de fer, sont **instamment** priées de se faire inscrire, à l'avance, au plus tard le jour de chaque conférence correspondante

VI

SOCIÉTÉ POSITIVISTE

I.

Le mercredi, 9 mars, M. Carré fera, 10, rue Monsieur-le-Prince, à 8 h. 1/2 du soir, une Conférence, qui sera suivie d'une discussion contradictoire sur ce sujet : *Individualisme*, *Collectivisme*, *Positivisme, Une nouvelle solution de la question sociale.*

II.

La « Société positiviste » devant discuter, dans sa réunion du 23 mars prochain, la question de *La liberté spirituelle et de la Séparation des Églises et de l'État*, nous croyons devoir (en raison de l'importance exceptionnelle du sujet) publier, dès maintenant, le *Rapport* de M. Edger, pour permettre à nos confrères de peser ses arguments et de se prononcer pour ou contre ses conclusions, en pleine connaissance de cause.

Du seul fait que le Rapport de M. Edger sera soumis à une discussion contradictoire, il ressort que sa publication, dans notre Bulletin de France, ne saurait, à aucun titre, permettre de préjuger l'opinion de la Société positiviste ou celle du Directeur de la *Revue Occidentale*. C. H.

RAPPORT

PRÉSENTÉ A LA SOCIÉTÉ POSITIVISTE SUR LA LIBERTÉ SPIRITUELLE ET LA SÉPARATION DES ÉGLISES ET DE L'ÉTAT D'APRÈS LE PRINCIPE SOCIOLOGIQUE DE LA SÉPARATION DES DEUX POUVOIRS.

Il y a plus d'un demi-siècle qu'Aug. Comte a attiré l'attention des penseurs sur la nécessité politique du grand principe sociologique de la séparation des deux pouvoirs. Ce principe a été malheureusement méconnu jusqu'à présent ; cependant l'opinion s'y achemine empiriquement par le mouvement en faveur de la séparation des Eglises et de l'Etat, quoique le principe sociologique qui doit rendre cette mesure utile et durable reste encore inconnu. Or, l'application de ce principe peut seule assurer le Progrès et garantir l'Ordre et la Paix en nous préservant de la manière la plus efficace contre toute rétrogradation quelconque, politique ou intellectuelle.

Ce grand principe sociologique est d'autre part intimement lié à la solution positive du problème de la véritable liberté de conscience ou de la pleine liberté spirituelle pour tous. Enfin ce principe peut seul terminer la déplorable mystification surgie au sujet de la notion de la "*liberté*" et qui risque de compromettre cette institution fondamentale de la Grande Révolution. En écartant toute haine sectaire on doit démasquer

UNE HYPOCRITE LIBERTÉ.

Malheureusement les revendications pour la liberté n'ont souvent servi que de prétexte pour la lutte d'un parti politique contre un parti adverse détenant le pouvoir. Dans ces revendications la liberté ne servait que d'étendard et de cri de guerre, mais sitôt la lutte terminée, le parti vainqueur, qui s'était fait le champion de la liberté, ne la respectait pas plus que le parti renversé. Les rôles changeaient; la liberté changeait d'oppresseur et c'était tout. Chaque parti ne voulait la liberté que pour soi : aussi n'a-t-elle jamais pu réellement exister.

La véritable liberté ne peut être l'apanage exclusif d'une secte ou d'un parti quelconque; elle ne peut davantage se restreindre à certaines formes de mentalité : pour que la liberté soit réelle il faut qu'elle s'étende à toutes les opinions, quelles qu'elles soient. Pour que l'évolution poursuive sa marche il faut qu'une concurrence puisse toujours librement s'établir entre toutes les théories, dogmes ou doctrines, théologiques ou scientifiques, nouveaux ou anciens, de manière que l'opinion publique puisse les apprécier et les juger tous, afin de saisir la vérité partout où elle se trouve. Mais cette

VÉRITABLE LIBERTÉ

ne peut exister que basée sur le principe de la séparation des deux pouvoirs temporel et spirituel dont les fonctions doivent être distinctes et indépendantes.

Pouvoir temporel. — Il appartient à ce pouvoir d'assurer l'ordre public pour le bon fonctionnement social garantissant tant l'indépendance de chaque individu que le concours volontaire entre eux. L'action de ce pouvoir est essentiellement d'ordre pratique, temporaire et intermittent; même lorsqu'il dirige ou commande les actes, le domaine des volontés et des pensées lui échappe, parceque la force brutale est peu apte à modifier directement la conscience et la mentalité humaines. Cependant nul

n'est libre de se soustraire à l'autorité temporelle. Mais afin de respecter la liberté spirituelle de tous, ce pouvoir ne doit aucunement intervenir pour imposer ou appuyer des opinions, croyances ou théories quelconques. Il doit rester essentiellement neutre et les respecter toutes.

Pouvoir spirituel. — Ce pouvoir est celui de tous ceux qui méditent, enseignent et conseillent. C'est le pouvoir théorique et moral. Ne commandant jamais il doit se borner à persuader ou à démontrer, laissant à la conscience de chacun la faculté de suivre ses enseignements ou conseils. Mais ce pouvoir doit toujours être librement accepté et jamais imposé par la force brutale. Chacun doit être libre d'accepter ou de rejeter telles ou telles croyances ou doctrines ou bien d'y choisir ce qui lui convient; par conséquent toutes les doctrines doivent jouir d'une pleine et égale liberté quant à l'exposition et à la discussion de leurs théories quelconques. Or cette condition ne saurait exister, tant que le pouvoir temporel favorise ou protège certaines doctrines, puisque cela met en infériorité toutes les autres; c'est donc aux adhérents de subvenir directement aux besoins matériels de leurs doctrines respectives. L'Etat ne doit en subventionner aucune. Alors chaque doctrine aura véritablement une entière indépendance et une libre chance de se développer sans l'oppressive concurrence des doctrines avantagées par la sanction d'un budget officiel qui étouffe le libre développement des idées et doctrines nouvelles.

Personne ne sera obligé, même indirectement de subventionner malgré lui des doctrines ou religions d'Etat auxquelles il peut être non seulement indifférent mais même radicalement hostile. Situation aussi incompatible avec la liberté de chaque citoyen qu'avec la dignité et même la moralité des pouvoirs spirituels ainsi stipendiés.

C'est de la séparation de ces deux pouvoirs sociaux que dépend toute véritable liberté : tant que le pouvoir qui dispose de la puissance temporelle c'est-à-dire de la force du bras séculier, restera investi de la mission de diriger la conscience publique il ne se contentera pas de la libre persuasion, mais il aura recours à sa force pour imposer ses doctrines ou enseignements. Or l'esprit humain, surtout au xxe siècle, ne saurait longtemps souffrir qu'on lui impose par la force une doctrine ou un enseignement quelconque, fût-il même disposé à les accepter librement.

La pleine liberté spirituelle est surtout nécessaire, non en

vue d'un droit anarchique, mais comme garantie d'ordre et moyen de régénération.

La liberté spirituelle est le seul terrain sur lequel une lutte efficace et digne peut s'engager contre d'anciennes doctrines, vicieuses ou caduques, car on ne pourra s'en débarrasser qu'en propageant des doctrines nouvelles (essentiellement rationnelles et scientifiques) qu'on puisse leur opposer comme étant plus capables de satisfaire *tous les besoins* humains, non seulement matériels et intellectuels mais aussi les besoins moraux, qui complètent les exigences de la nature humaine. D'ailleurs la Science positive nous montre que ces besoins sont intimement liés de manière à rendre impossible toute solution partielle du problème humain qui est nécessairement triple d'après la constitution même de l'homme. Mais ce n'est qu'avec le régime de la pleine liberté que l'opinion publique comprendra la nécessité de diriger ses efforts vers la recherche d'une doctrine capable de porter remède au grand mal social qui grandit tous les jours; ce n'est qu'alors que le peuple ne fondera plus aussi chimériquement toutes ses espérances sur le pouvoir public ou temporel, qu'on se plaît à lui représenter comme aussi omnipotent qu'omniscient; d'où il résulte naturellement que le peuple finit par s'en prendre *aveuglément* à l'organisation sociale lorsqu'il voit que ses chères espérances sont déçues ou bernées et que ses besoins les plus légitimes et les plus élémentaires ne sont même pas satisfaits ! Ce n'est que par la pleine liberté que le peuple verra que la réorganisation sociale dépend davantage de la réorganisation des opinions et des mœurs que de simples mesures législatives qui seront stériles sans la régénération intellectuelle et affective de l'opinion publique, d'où dépend, en fin de compte, le progrès de l'organisme social. Ce n'est qu'alors que le progrès de l'évolution humaine pourra prendre un essor décisif en préparant une urgente et pacifique réorganisation sociale qui doit bientôt trouver une solution pour éviter de terribles perturbations politiques.

APPRÉCIATION GÉNÉRALE DE LA SITUATION

La sociologie positive nous montre que depuis le Moyen Age, la confusion des deux pouvoirs a marqué le déclin du Catholicisme et en a accéléré la chute. L'Église ne pouvant plus persuader ni convaincre a eu recours à la force du bras séculier pour imposer ses doctrines. L'inquisition est un exemple frappant des

excès les plus extrêmes de cette coalition. Mais depuis ces temps, malgré les évolutions qui ont complètement changé les relations entre ces deux pouvoirs, leur confusion, dans son principe même, existe toujours, entravant la vraie et pleine liberté spirituelle.

Quoique devenue actuellement plus dissimulée et beaucoup moins directe et intense, l'oppression spirituelle n'en subsiste pas moins comme résultat inévitable de la confusion des deux pouvoirs. Abolie par la Révolution, elle fut bientôt rétablie par le plus rétrograde des dictateurs monarchiques, et elle dure encore ! Il est vrai, hélas ! que l'esprit et le goût de l'oppression spirituelle ne sont plus exclusifs au parti catholique, mais l'oppression théocratique a gagné presque tous les partis quelconques, même radicaux et athées ; tous veulent imposer des doctrines (plus ou moins rétrogrades ou anarchiques), tous redoutent la concurrence des autres doctrines et même la discussion approfondie de leurs propres conceptions plus ou moins théologiques ou métaphysiques, aussi presque tous s'accordent pour repousser *la pleine liberté* que le Positivisme a toujours réclamée. C'est ce qui avait amené Aug. Comte à écrire dès 1848 :

« Désormais le Positivisme constitue réellement le seul organe systématique d'une véritable liberté d'exposition et d'examen que ne peuvent franchement proclamer des doctrines incapables de résister à une discussion approfondie comme étrangères à toute démonstration décisive[1]. »

Tous les partis ont, plus ou moins, le même désir de se pourvoir de la force, c'est-à-dire du Gouvernement, pour mieux faire prévaloir leurs opinions ou théories ; pour triompher des doctrines adverses tous comptent davantage sur la force matérielle que sur la force spirituelle librement émanée de leurs propres doctrines. Telle est la tendance insconciente de beaucoup de docteurs de toutes robes. C'est cette tendance qui constitue l'âme du véritable cléricalisme : car le cléricalisme[2] dans son sens le plus général, c'est l'oppression temporelle exercée par une corporation d'*érudits* afin d'imposer leur doctrines ou conceptions quelconques ; il peut donc y avoir toutes sortes de cléricalismes. Quelle que soit la nature des doctrines ou conceptions, tout groupe d'*érudits* ou de *penseurs* peut faire naître un cléricalisme correspondant : catholique, protestant, métaphysique,

1. Discours sur l'ensemble du Positivisme (Politique positive, Tome I, page 122).

2. *Cléricalisme* dérive du mot *clerc*, qui signifiait autrefois *érudit*.

déiste, révolutionnaire, anarchiste, matérialiste, etc., ou même scientifique. Toute tentative politique ayant pour but d'imposer ou de répandre une doctrine quelconque ou bien de *supprimer* ou *d'entraver* le développement d'une doctrine rivale ou antagoniste, sera simplement un « cléricalisme », d'après le sens étymologique même du mot.

Or tout cléricalisme est un danger constant et réel pour le progrès de l'évolution humaine, parce qu'il est une entrave au libre développement des idées et doctrines indépendantes ou nouvelles. Il est aussi un danger pour l'ordre et la paix publics. Il est donc urgent, tant en vue du progrès que de l'ordre, d'y porter un remède efficace : le seul réel c'est d'extirper le cléricalisme jusqu'à sa racine par la séparation des deux pouvoirs. Cette séparation apportera une pleine et égale liberté à toutes les opinions et elle pourra mettre fin à l'antagonisme politique des théories qui luttent pour la suprématie temporelle en compromettant l'ordre et la sécurité du pays. Qu'il n'y ait désormais ni protection, ni oppression officielles envers aucune doctrine ou croyance. Le gouvernement doit assurer une pleine liberté pour toutes de se développer, sauf à réprimer toute tentative matérielle qui pourrait troubler l'ordre. Il n'y a qu'une seule espèce de lutte contre des opinions qui puisse rester légitime : c'est celle qui consiste à opposer aux doctrines qu'on veut combattre, d'autres doctrines meilleures et plus vraies, car « on ne détruit que ce qu'on remplace ». Alors le triomphe d'une théorie ou d'une doctrine ne pourra finalement résulter que de son mérite intrinsèque librement reconnu et accepté par tous, d'après sa capacité de satisfaire les besoins humains. Aussi à la place d'un antagonisme haineux et aveugle, il s'établira, entre tous les différents systèmes et théories qui se respectent, une libre concurrence et une noble émulation vers le but commun de toute digne doctrine : l'amélioration sociale et morale de la société en vue de l'avènement du bonheur universel.

INSTRUCTION PUBLIQUE

Cependant pour préparer la régénération future de l'éducation universelle le Gouvernement doit perfectionner et étendre l'instruction primaire. La réorganisation de celle-ci, ne se rattachant qu'indirectement à notre sujet, nous en laissons l'étude pour une époque ultérieure, nous bornant ici à quelques considérations générales. L'instruction primaire donnée par l'Etat doit être au-

tant délivrée des puérilités littéraires et métaphysiques que de tout alliage théologique. Elle sera donc complètement et réellement laïque, c'est-à-dire en dehors de tout dogme particulier, se basant exclusivement sur ceux des principes positifs qui sont entièrement reconnus par tous. Mais on ne permettra pas que la laïcité puisse servir de prétexte (comme cela arrive quelquefois aujourd'hui) à des déclamations hostiles envers des croyances arriérées, la laïcité officielle devant simplement se borner à rester en dehors de toutes ces croyances indémontrables. Elle respectera les croyances des parents aussi bien que le développement spontané et ultérieur des enfants qui finalement choisiront, parmi les croyances ou doctrines, celle qui leur convient le mieux suivant leurs intimes convictions.

LA SÉPARATION DES ÉGLISES ET DE L'ÉTAT

Après avoir établi que le principe sociologique de la séparation des pouvoirs est la base et la seule garantie réelle de la liberté spirituelle, il faut apprécier les principales conséquences de ce principe. La première consiste dans la séparation des Eglises et de l'Etat.

Mais en conseillant les mesures propres à la séparation des deux pouvoirs, devenue aussi nécessaire à l'ordre qu'au progrès, Auguste Comte s'est toujours inspiré d'un esprit d'équité et de justice en dehors de toute haine contre une croyance quelconque, haine que le Gouvernement ne doit jamais entretenir. Aussi c'est par principe, mais non par haine doctrinale ou sectaire que le Gouvernement devrait prononcer la séparation des Eglises et de l'Etat; en abolissant le budget des cultes il prendra les mesures voulues pour garantir l'existence de ceux qui seraient atteints par cette suppression suivant la judicieuse observation d'Aug. Comte : « Ébauchée par les dantoniens, l'abolition générale du budget théorique doit être maintenant accomplie, non à titre d'économie, mais comme résultat et condition, avec tous les égards convenables envers les personnes quelconques. Les prêtres ou professeurs, qui, parvenus à la pleine maturité ne peuvent plus de changer de carrière, conserveront un traitement public que les subsides privés remplaceraient rarement. Il faut faciliter aux autres l'accès d'une meilleure situation en prolongeant, pendant sept ans, leur salaires actuels, sauf les cas exceptionnels d'indignité personnelle ou d'office abusif[1]. »

1. Aug. Comte, *Politique Positive*, Tome IV (page 385).

En outre « il faut ôter au théologisme tout caractère officiel en supprimant, au dedans, un salaire oppressif et corrupteur, au dehors les missions perturbatrices où le monothéisme, épuisé dans son foyer, prétend partout prévaloir sur le polythéisme et le fétichisme[1] ».

Mais on ne saurait trop répéter que la suppression du Concordat ne devrait pas être un moyen de lutte doctrinale en changeant simplement la direction de la pression spirituelle du Gouvernement. Cette suppression devrait être considérée comme une application du principe sociologique qui peut seul garantir la complète et pleine liberté spirituelle de tous, condition indispensable au développement de l'évolution humaine, comme la Sociologie Positive le démontre. C'est aussi le seul moyen d'arriver à la supprsssion du système théocratique dont l'humanité tend à se débarasser depuis des siècles et qui lui devient de plus en plus funeste. Nous ne saurions trop déplorer la haineuse aberration sectaire, qui pour assouvir une vengeance, voudrait maintenir cette odieuse oppression théocratique pour l'exploiter contre un parti, qui, il est vrai, y avait volontiers recours ; mais en agissant de même que ce dernier on ne fait que le justifier, tout en devenant d'autant plus rétrograde que nos temps sont plus avancés et plus éclairés. La défense républicaine fut toujours compromise par le régime de la confusion des pouvoirs, la République ne peut trouver de base plus solide que l'équitable et réelle liberté résultant de l'abolition de ce régime oppressif : car ce régime a toujours servi la réaction ; c'est un de ses meilleurs instruments ; en attendant l'occasion de s'en servir à nouveau le parti réactionnaire a toujours préféré souffrir l'oppression plutôt que de le voir définitivement démoli. On est donc obligé de reconnaître que les partis progressistes qui ne s'efforceront pas d'amener cette mesure, mériteront toutes les oppressions que l'avenir pourra leur infliger et qu'ils en seront responsables. Aussi c'est aux âmes loyales de tous les partis que nous nous adressons en comptant sur tous ceux qui militent sincèrement en faveur de la *liberté* qui ne peut réellement exister que par le principe sociologique de la *séparation des deux pouvoirs* qui en est la condition *sine qua non.* D'autre part la confusion continue de ces pouvoirs est une source constante de perturbation politique par la lutte des partis visant l'imposition officielle de leurs conceptions générales dans l'éducation. Seule la liberté

1. Aug. Comte, *Appel aux conservateurs* (page 69).

spirituelle peut favoriser l'avancement décisif des lumières positives, et hâter l'évolution de la civilisation humaine, garantissant et conciliant enfin l'Ordre et le Progrès, qui ne peuvent exister *ni se développer* l'un sans l'autre.

Pour résumer pratiquement les considérations théoriques qui viennent d'être exposées, on peut formuler les *désidérata* suivants :

1. — Que la séparation ~~des Eglises et~~ de l'Etat soit effectuée non par haine sectaire, ni même par esprit d'économie, mais d'après le principe de la Séparation des deux pouvoirs, temporel et spirituel, unique base de la véritable liberté spirituelle pour tous.

2. — Que l'abolition du budget des cultes soit faite avec tous les égards convenables aux personnes ; en assurant l'existence de tous les membres du clergé, qui, parvenus à la pleine maturité ne peuvent changer de carrière, par le maintien viager de leur traitement. Que l'on facilite aux autres le choix d'une meilleure situation, en prolongeant pendant sept ans leurs salaires actuels.

3. — Suppression de tous les privilèges des Eglises et de l'appui officiel accordé aux missions.

4. — Extension de la liberté par la suppression du droit de timbre pour les affiches non commerciales ; la police de la presse, même affichée, ne doit consister que dans l'obligation de tout signer, complétée par l'exacte indication du domicile de chaque auteur avec la date et le lieu de sa naissance.

Aug. P. EDGER
Né à New-York, le 16 juin 1875.

VII. — ERRATA

Revue occidentale, numéro du 1er janvier 1904.

Situation du Fonds Typographique au 30 novembre 1903.

Au lieu de :

Papier . . . . . / Imprimeur . . .	Correspondance Aug. Comte. . .	1.602.55

Il faut lire :

Correspondance Aug. Comte. . .	Papier	742.60
	Imprimeur . . .	1.602.55

C. M.

PAGES LIBRES [1]

I

LA MALADIE CONTEMPORAINE

Les conclusions du Positivisme sont les suivantes : dans l'étude de la nature en général, subordonner les vues de détail aux vues d'ensemble; ce qui, en sociologie, se traduit par ce précepte : subordonner le point de vue individuel au point de vue social; et dans l'ordre du sentiment, les conclusions sont : subordonner l'égoïsme à l'altruisme, en d'autres termes la personnalité à la sociabilité.

Or, que constatons-nous autour de nous?

Le règne des spécialités, la surabondance des vues de détail.

Quant aux vues d'ensemble les plus en faveur, elles sont ou purement métaphysiques, ou matérialistes et partielles si elles s'appuient sur la science; tels sont le dogme de l'énergie en cosmologie, et le darwinisme en biologie, avec des prétentions terriblement dangereuses sur la sociologie.

En politique, le point de vue social s'affirme dans des doctrines simplistes, chimériques et violentes, et, dans la conduite de la vie, chacun se dirige à peu près uniquement d'après le point de vue individuel.

Dans l'ordre du sentiment, l'altruisme est fort négligé, et l'égoïsme déborde et s'étale cyniquement.

On ne peut donc pas voir un contraste plus marqué entre la réalité du jour et l'état normal que nous a fait entrevoir Aug. Comte.

1. Sous cette *Rubrique* sont publiés des travaux dont les signataires se réclament de la Méthode et de la Philosophie positives, mais dont la teneur fait l'objet d'importantes réserves de la part de la Direction.

Est-ce à dire qu'il faille renoncer aux espérances qu'il nous a fait concevoir? Bien au contraire; le positivisme apparaît de plus en plus comme notre seule planche de salut.

N'éprouve-t-on pas un besoin urgent d'une synthèse totale pour combattre les divagations théoriques, l'émiettement des idées, et, pour tout dire d'un mot, cette anarchie intellectuelle dans laquelle nous sommes plongés?

Et l'anarchie morale qui en dérive, et dont les ravages s'étendent à toutes les parties du corps social, ne montre-t-elle pas la nécessité d'une morale incontestée, c'est-à-dire scientifique?

Enfin l'anarchie matérielle, aboutissement des deux autres, n'est-elle pas une preuve indéniable du manque de systématisation des doctrines économiques, et de la faiblesse de la politique, tant intérieure qu'extérieure, qui en est encore à chercher ses principes? Sans compter qu'une nouvelle difficulté vient s'ajouter aux autres dès maintenant; cette politique extérieure ne peut plus se dispenser d'être planétaire.

On voit donc du même coup et la distance qui nous sépare d'un état réellement satisfaisant, et le besoin de nous attacher fortement à la seule doctrine qui puisse progressivement venir à bout de l'anarchie actuelle.

A quoi tient cette anarchie?

A la décomposition rapide du régime catholico-féodal à partir du XIVe siècle, et à la lenteur de la reconstitution des choses sociales et morales.

Auguste Comte nous a exposé avec une force incomparable ce double mouvement de décomposition et de recomposition, en a marqué la discordance; et c'est pour en atténuer les dangers, qui frappaient sa vue dès l'âge de vingt ans, qu'il a entrepris cette œuvre colossale de la construction d'une philosophie nouvelle strictement positive.

Depuis lui le mal s'est encore aggravé : la recomposition n'a pas fait de progrès, et la décomposition continue toujours.

Quel est l'agent de cette démolition de l'ancien régime catholico-féodal? C'est l'esprit révolutionnaire.

Sans doute il était dans la ligne de l'évolution puisqu'il est venu et qu'il remplit la scène depuis tant de siècles.

Sans doute on ne refait pas l'histoire, mais on peut se demander si, après avoir accompli un office nécessaire, il ne s'éternise pas d'une manière inquiétante.

Il est de la nature de toutes les forces naturelles de poursuivre indéfiniment leur action tant qu'elles ne sont pas arrêtées par d'autres forces; c'est là la loi de Persistance qu'Aug. Comte a placée dans sa *Philosophie première*.

Depuis longtemps les démolitions nécessaires sont accomplies, et l'esprit révolutionnaire détruit, détruit toujours; il détruit parce qu'il ne sait faire que ça; il est totalement impuissant à construire quoi que ce soit; mais comme rien ne l'arrête, il poursuit sa course.

Nous verrons dans une prochaine étude à quoi l'on peut attribuer cette absence de frein. Aujourd'hui tâchons de nous rendre compte de ce qu'est cet esprit révolutionnaire en lui-même.

Dans l'ordre du sentiment, il est défiance, soupçon, haine; dans l'ordre de la pensée il est Métaphysique; dans la pratique il est Action violente.

Mais qu'est-ce que Métaphysique?

Dans les lignes qui vont suivre, je ne prétends rien apprendre aux Positivistes; mais cette Revue ne s'adresse pas qu'à eux; elle a été faite pour répandre les idées d'Aug. Comte; elle s'adresse donc surtout à des lecteurs qui ne sont pas complètement Positivistes ou qui ne le sont pas encore et veulent le devenir.

A ceux-là je crois nécessaire de donner quelques explications, d'autant plus que ce mot assez vague, qui date d'Aristote et qui n'est que la traduction du titre d'un de ses ouvrages, a subi depuis lui des fortunes diverses[1]; ainsi dans notre XVIII[e] siècle, il a signifié idéologie; au XIX[e] siècle, en Angleterre, il a été pris souvent pour psychologie, et de nos jours, on en fait communément le synonyme de philosophie. Pour nous, la métaphysique est cette philosophie intermédiaire qui sert de transition entre la théologie et la philosophie positive.

1. Littré, *Philosophie positive*, Revue mars-avril 1869.

Une philosophie est en effet une conception du monde et de la destinée; il n'y a et il ne peut y avoir que trois manières de philosopher.

La philosophie théologique (en y comprenant le fétichisme) considère le monde comme régi par des volontés.

La philosophie positive le considère comme régi par des lois, au sens scientifique du mot.

Les métaphysiques le considèrent comme régi conformément aux idées qui apparaissent universelles et nécessaires à notre intelligence; c'est par là qu'elles se ressemblent et qu'on peut les réunir en un même terme, puisqu'elles se rapportent toutes à une même manière de philosopher; à tous les autres points de vue elles diffèrent d'étrange sorte et vont jusqu'à s'exclure complètement, comme le matérialisme et le spiritualisme.

La métaphysique donc se montre à nous comme une doctrine hybride rappelant par certains côtés la théologie dont elle dérive immédiatement, comme l'a aperçu Aug. Comte avec sa sûreté de coup d'œil ordinaire, et par d'autres ayant une vague ressemblance avec la Positivité vers laquelle elle est un acheminement; il faut la regarder comme un essai d'explication du monde par le raisonnement pur et simple; le raisonnement doit s'appuyer sur quelque chose; ce quelque chose consiste, comme il est dit plus haut, en de soi-disant principes *a priori* nécessaires, immuables, universels, éternels.

Il va sans dire que l'esprit humain, en cela comme en tout, a commencé par la pratique; il a fait usage de la métaphysique sans savoir ce qu'il faisait, et par le seul besoin de raisonner; les modernes seuls ont pu formuler avec cette netteté le procédé employé inconsciemment par les premiers métaphysiciens; il a même fallu arriver au moyen âge pour que l'esprit humain se posât le problème du fondement de sa métaphysique (querelle des réalistes et des nominalistes); « la philosophie gréco-romaine, qui compte de si grands « noms et de si grandes œuvres et qui est la mère de toute « notre philosophie », dit Littré[1], ne s'en est jamais avisée.

1. Littré, *Philosophie positive*, Revue juillet-août 1867.

Pour éviter toute équivoque, il faut entendre par ces mots « toute notre philosophie », celle qui a précédé Aug. Comte, car la science moderne qui est le fondement du Positivisme, est la fille de la science grecque et non de sa métaphysique.

Il ressort de ce qui vient d'être dit que c'est seulement depuis le moyen âge qu'on a pu se douter que le fondement de toute la métaphysique n'est pas autre chose qu'un fait subjectif, appellation dont nous ne nous servons du reste que depuis Kant, le dernier et le plus grand des nominalistes.

Ainsi les philosophes grecs qui ont porté à un si haut point la pensée humaine, ne savaient pas et n'auraient pas pu comprendre ce qui est devenu, par le pénible travail des siècles, une vérité courante parmi les penseurs; ils partageaient, au point de vue du fondement même de leurs spéculations, l'inconscience des premiers métaphysiciens. Rien ne peut nous faire mieux apprécier les difficultés dans l'ordre de la pensée et l'extrême lenteur de la transformation mentale; et si des hommes de la taille de Platon, le plus grand des métaphysiciens purs de l'antiquité, pouvaient croire avec une entière bonne foi que ce qui était nécessaire pour leur raison était nécessaire aussi pour les choses; si Descartes lui-même, au XVII[e] siècle, reproduisant l'argument ontologique de saint Anselme (XI[e]) a pu dire que l'existence de l'idée de Dieu dans l'esprit humain implique nécessairement l'existence de Dieu dans le monde, comment s'étonner que le plus grand nombre des hommes encore aujourd'hui tranche *a priori*, avec une parfaite assurance, les plus difficiles questions?

Pour voir un peu clair dans ces notions de transcendance, d'*a priori* qui gouvernent encore, à l'heure qu'il est, et à leur insu, tous ceux sans exception qui ne sont pas initiés à la philosophie positive, on ne peut mieux faire que de se reporter à Platon, qui a su exprimer dans un magnifique langage la substance de toute cette ontologie.

Pour lui, les idées, émanation de l'esprit infini, et véritables arché-types des choses, sont innées dans l'homme; il s'en suit évidemment qu'elles ont l'universalité, la nécessité, l'éternité... C'est sur elles que l'homme peut construire l'édifice entier de la connaissance.

A son exemple, on a aussi doté l'homme de principes moraux également innés, qui se sont nommés, suivant les époques : loi naturelle, conscience morale, sens moral. Dans tous les cas difficiles, cette conscience morale, qu'on a appelée aussi pour ce fait révélation intérieure, lui dicte ce qu'il a à faire.

Il est clair que tout cela s'accorde merveilleusement avec l'hypothèse d'une âme immatérielle, distincte du corps, et même ne peut pas s'en passer ; cela implique aussi le déisme ; cette conséquence qui ferait probablement bondir plus d'un soi-disant émancipé est pourtant inéluctable.

Tel est le fond commun et, on peut le dire, indispensable de toute métaphysique, c'est-à-dire de toutes les conceptions, quelles qu'elles soient, qui ne se réfèrent pas uniquement soit à une théologie quelconque, c'est-à-dire à une volonté divine, soit à l'expérience et à la science, c'est-à-dire à l'*a posteriori*.

En effet, il faut bien toujours un centre de ralliement pour les idées et un guide pour la conduite.

A qui les demander si ce n'est à l'*a priori* et à l'innéité des principes ?

Ici se présente une remarque qui concerne la réaction de la mentalité sur le sentiment.

Si la métaphysique est la fille légitime de la théologie, et si ses dogmes ne sont qu'une image affaiblie des dogmes théologiques, elle n'en diffère pas moins de sa devancière d'une manière frappante au point de vue des résultats moraux.

Le théologien, interprète des volontés divines, les prêtres, ministres de ces volontés, et même parmi le troupeau de ces pasteurs, les fidèles privilégiés qui se croyaient en communication avec le Très-Haut, pouvaient concevoir une haute opinion de leur propre personne.

Mais avec la métaphysique c'est bien une autre affaire ; ce n'est plus une petite minorité, c'est tout le monde qui est en rapport avec ces réductions de la divinité qui sont les entités, les principes éternels ; que dis-je ? elles résident en chacun de nous, elles font corps avec nous-mêmes ; nous disons superbement : ma raison, ma conscience.

On ne saurait trop insister sur cet immense orgueil, cette présomption titanique, dit Proudhon, que recouvrent les théories métaphysiques et qui leur sert de support[1].

Je reviendrai quelque jour sur ces idées innées, sur leur incompatibilité complète avec la science moderne, sur l'inconscience profonde qui fait que, malgré tout, nous nous dirigeons encore dans la pratique comme si la science ne les avait pas ruinées de fond en comble.

Qu'il me suffise aujourd'hui de dire que cet orgueil théorique apparaît sans le moindre voile dans le dogme révolutionnaire de la *souveraineté de la raison individuelle* accouplement de termes visiblement monstrueux pour qui sait peser la valeur des mots.

Il est vrai qu'il n'est pas toujours formulé avec cette précision[2]; il est noyé le plus souvent dans la phraséologie courante et dissimulé sous les revendications enflammées, mais il n'existe pas moins en substance à la base de toutes nos démocraties modernes.

De la théorie platonicienne à ce dogme la filiation est évidente; cette nouvelle entité, la souveraineté porte la marque de son origine divine : *Omnis potestas a Deo;* n'a-t-on pas dit aussi : *Vox populi vox Dei?*

Quant à la liberté et à l'égalité que proclame le premier article de la fameuse Déclaration des Droits, elles découlent logiquement de l'énoncé.

Qu'est-ce qu'un souverain qui n'est pas libre? Comment limiter un souverain?

Et d'autre part, comment faire des différences entre ces raisons individuelles, toutes aussi souveraines les unes que les autres?

Et ici plus d'intermédiaire, du moins en théorie, entre le fidèle et le Dieu: C'est chacun qui est interprète, chacun qui est juge, et juge souverain; ses droits découlent de sa raison souveraine, et sa volonté fait loi.

1. P.-J. Proudhon, *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église.* Préface. Edition belge, 1860.

2. Laffitte. *Cours philosophique sur l'histoire générale de l'Humanite.* Discours d'ouverture, 1859.

Il y a bien une petite difficulté dans l'application, qui vient de ce que tout le monde ne veut pas la même chose; c'est fâcheux, car sans cela plus d'obstacle, et tous les problèmes politiques seraient résolus du coup; on se tire de cette difficulté dans la pratique par la supputation du nombre des juges, et la raison souveraine de la minorité est considérée comme non avenue.

Mais cela n'infirme pas le principe; chaque membre de la minorité reste seulement un souverain sans emploi pour le moment; il ne désespère pas de prendre sa revanche et de faire triompher sa volonté dans la résolution du premier problème politique qu'on lui donnera à résoudre.

Sur la question morale et juridique que dit la théorie esquissée plus haut? Quand l'homme métaphysique interroge sa conscience morale, il est à présumer qu'elle lui répond en insistant surtout sur son droit, car nous ne voyons que gens parlant sans cesse de droits et presque jamais de devoirs, à moins que ce ne soit des devoirs des autres.

Mais voici qui est plus grave; ce droit de l'individu est antérieur et supérieur à la société; antérieur, puisqu'il l'apporte avec lui en venant au monde; supérieur, puisque c'est lui qui crée la société par un libre pacte de sa volonté, en traitant avec ses semblables et aliénant une part de sa liberté; c'est le contrat social.

Ici encore une petite difficulté dans la conception de ce contrat; on voit très bien que beaucoup de gens ne contractent pas; on voit beaucoup moins ceux qui contractent; la théorie se tire d'embarras, en disant que le contrat est tacite.

Sans vous arrêter à cet escamotage, ne voyez-vous pas tout ce qu'une telle théorie offre de menaçant, et comment l'individu, armé de son droit antérieur et supérieur, et qui prétend l'imposer, peut constituer, lorsqu'il est lâché au milieu de la cité terrestre, un péril au moins aussi grand pour elle que celui qui dit : « J'aime mieux obéir à Dieu qu'aux hommes » ?

Tel est en résumé ce dédale de la métaphysique révolutionnaire, où sont engagés plus ou moins les peuples occidentaux, dédale tout peuplé d'entités et de fictions qui s'évanouissent quand on cherche à les prendre corps à corps; c'est

pour nous fournir un fil conducteur qui nous permette d'en sortir qu'Aug. Comte a osé tenter de prolonger la méthode positive qui avait si bien servi dans les sciences précédentes, jusqu'au domaine jusqu'alors interdit de la société, du droit et de la morale, et qu'il y a complètement réussi.

Il est aisé de reconnaître que le dogme révolutionnaire énoncé plus haut n'est autre, au point de vue purement intellectuel, que celui de l'infaillibilité qui a joué un si grand rôle dans le développement du catholicisme; la seule différence est que cette infaillibilité, retirée au pontife suprême, a été accordée à chacun en particulier avec la plus grande libéralité. C'est le pendant de ce qui a eu lieu plus tard dans l'ordre politique : la souveraineté, retirée au prince, a été transportée au peuple : tout le monde pape et tout le monde roi, tel a été l'idéal; toujours est-il que cette infaillibilité personnelle de chacun est riche en conséquences anarchiques.

On a dit que la Révolution, comme Saturne, avait dévoré ses propres enfants; on peut en dire juste autant de la métaphysique, et c'est un seul et même phénomène; « la méta- « physique dévore ses propres principes, dit Littré[1], à la vé- « rité, ils repullulent sur le tronc subjectif, mais ils repous- « sent toujours divers et toujours stériles. » Rien n'égale la facilité d'ériger des constructions métaphysiques, si ce n'est celle de les renverser. Elles sont aussi inconsistantes et fragiles que des châteaux de cartes. D'où vient cela? De ce que l'intelligence en tire les matériaux de son propre fonds; or les principes nécessaires de l'un peuvent n'être pas identiques à ceux de l'autre, et même être tout à fait contraires; de là des nuances à l'infini; « une discorde profonde et irrémédiable » est au fond de toute cette subjectivité.

Nous avons déjà reconnu, au passif de la spéculation métaphysique, l'orgueil et la vanité; nous voyons apparaître le vague et l'arbitraire, et par suite la rivalité des sectes.

Nous savons par Aug. Comte que la métaphysique est la fille légitime de la théologie; mais elle n'en sait rien, et, en fait, elle ne l'a ménagée qu'autant qu'il n'y avait pas moyen

1. Littré, dernier ouvrage cité.

de faire autrement. Comment respecter de vieilles légendes, des interventions de divinités capricieuses, quand on se pique de n'admettre que des solutions rationnelles? Donc mépris du passé théologique.

Quant à l'empirisme et au terre à terre de la pratique, elle a pour eux le plus profond dédain. La science même et ses résultats les plus surprenants, il faut bien, il est vrai, les prendre en quelque considération, mais elle les voit encore d'un œil mal satisfait; elle prétend les juger, et en déterminer la valeur; n'a-t-elle pas une lumière intérieure qui éclaire de haut toute l'expérience extérieure? Donc encore là dédain à peine déguisé.

Il faut toute la puissance de la méthode positive pour se rendre compte de l'inconscience profonde de la métaphysique à l'endroit de ses propres constructions; jamais elle n'est à bout d'arguments, jamais elle ne se déclare vaincue; elle édifie sans cesse de nouveaux échafaudages, et est persuadée qu'elle édifie des monuments. Comment, avec une facilité merveilleuse dans la combinaison des idées, surtout quand on possède les premiers principes des choses, ne parviendrait-on pas à trouver la vérité totale? De là cette illusion énorme qui dure depuis l'origine, et qui, malgré des échecs sans cesse renouvelés, fait qu'elle ne se décourage jamais. Tout est toujours à recommencer; mais ce qu'elle a dissous, reste bien dissous; ce qui reste d'elle, c'est le criticisme.

On peut donc ajouter à son bilan : nullité créatrice.

L'esprit révolutionnaire qui emprunte tout son fonds d'idées à la métaphysique, participe naturellement à tous les défauts précédents; notamment son incapacité de faire tenir quelque chose debout a éclaté maintes fois avec une pleine évidence, puisque dans plusieurs circonstances il a été le seul maître; cette impuissance à organiser est maintenant reconnue de tout le monde excepté de lui.

Il a donc tous les défauts ci-dessus, mais il en a d'autres qui lui sont propres, et qui tiennent à sa situation historique.

Survenu comme réaction au régime catholico-féodal, il s'est affirmé tout d'abord comme esprit de révolte; il a pris brus-

quement le contre-pied de ce qu'il attaquait, en lui empruntant du reste tous ses moyens.

Même exclusivisme, même intransigeance, même méconnaissance des services des prédécesseurs ; il a rendu au catholicisme, en petite monnaie, l'ingratitude dont ce dernier avait payé d'un coup l'antiquité tout entière; il s'est insurgé violemment contre le passé immédiat, et s'il a essayé de renouer un peu la chaîne des temps avec le paganisme, ce n'a été qu'en haine du catholicisme et de la féodalité, c'est-à-dire seulement avec les démocraties d'Athènes et de Rome; pour le reste des temps passés, il n'a même pas soupçonné qu'il pût y avoir là le moindre intérêt.

Cette insurrection contre le passé est, par la suite, devenue pour lui une habitude; combinée avec la mobilité de la race, elle a dégénéré en manie; c'est un besoin de changement continuel qu'il décore du nom de progrès; depuis qu'il a appris de la bouche d'Aug. Comte le mot évolution, il ne rêve plus qu'évolution; l'évolutionisme indéfini est passé à l'état de doctrine, et menace, comme le fait très justement remarquer le Dr Cancalon[1], de nous ramener en arrière jusqu'au pyrrhonisme. N'avons-nous pas vu du reste la librepensée prétendre au rôle « d'éternel redresseur » de la science et caresser l'espoir de ne conclure jamais? En résumé, si nous mettons en regard l'un de l'autre l'esprit révolutionnaire et le Positivisme, nous trouvons :

Chez le premier, insurrection permanente contre le passé; chez le second, acceptation de tout l'héritage humain, justice rendue à toutes les époques, vénération de tout ce qui a bien servi l'humanité. Chez le premier, souci médiocre de la science, pour ne pas dire plus, hostilité contre le sentiment de la continuité[2] qui caractérise tous ses progrès, d'ailleurs impatience du joug scientifique. Chez le second, philosophie basée uniquement sur la science; méthode de filiation en sociologie.

1. *Revue occidentale*, janvier 1903.

2. Pierre Laffitte, *Cours sur l'histoire générale des sciences*, au collége de France. Discours d'ouverture.

D'un côté, orgueil et vanité; le point de départ est toujours pris dans l'individu.

De l'autre, le précepte : la soumission est la base du perfectionnement; la première considération est toujours le devoir social.

D'une part, le vague et l'arbitraire des spéculations métaphysiques.

De l'autre, la netteté et la précision des lois naturelles.

Ici l'instinct démolisseur; en fin de compte l'anarchie.

Là l'instinct constructeur; visée unique et constante : organiser.

Dans un camp, la haine et la révolution à perpétuité.

Dans l'autre, la devise : amour pour principe, ordre pour base, progrès pour but.

Enfin, et pour tout condenser en deux mots : négativisme, et, en face, positivisme. On ne peut donc pas, ainsi que je le disais en commençant, imaginer un contraste plus violent; et, de fait, le Positivisme n'a pas pour le moment d'ennemi plus redoutable que l'esprit révolutionnaire.

Par contre, il est le seul pouvoir spirituel qui soit capable de le contenir, et progressivement de l'éteindre.

Maintenant, si l'on me demande pourquoi j'ai appelé contemporaine une maladie qui date au moins du moyen âge, qui a été déclarée au XVI[e] siècle, qui a amené à la fin du XVIII[e] une crise effrayante, je réponds que depuis le commencement du XIX[e], quoiqu'elle ait été bien diagnostiquée par Aug. Comte et que le remède ait été même indiqué par lui, la guérison n'a pas fait un pas; je constate même que depuis 1848 au moins, et surtout depuis 1870, il y a régression de la morale; l'anarchie, sous toutes ses formes, nous envahit et menace de nous submerger. Malheureusement je ne peux pas dire de cette marée montante qu'elle bat son plein, je suis même intimement convaincu que demain sera pire qu'aujourd'hui, et qu'après-demain sera pire que demain.

E. DE LACOMBE.

II

TERRE ET PEUPLES

ROLE DU FACTEUR GÉOGRAPHIQUE SUR LES FORMATIONS NATIONALES ET LES CONSTITUTIONS POLITIQUES

(*Suite*)

Britannie. — Vestiges d'un vaste plateau effrondré, vraisemblablement depuis l'apparition de l'homme[1], sous les flots de la mer du Nord et de sa marge atlantique, les Iles Britanniques, fragments agglomérés de la péninsule scandinave, du bassin rhénan et du sol celtique, restent imprégnées, à travers les siècles, de cette hérédité géographique et anthropologique. L'évolution politique dont elles ont été le théâtre n'est que l'histoire des conquêtes et de l'établissement des populations norvégiennes et celtes, danoises et françaises. Au regard de l'anthropologue, la Grande-Bretagne est une vaste colonie brito-normande où la richesse du sol, la douceur du climat et un « splendid isolment » ont déterminé une vie nationale distincte, faite de liberté intérieure et d'indépendance extérieure, c'est-à-dire de prospérité et de joyeuse simplicité.

L'âpre et froid roc scanien ne pouvait nourrir ses enfants. Les Fils du Nord partirent vers les mers sombres sur leurs esquifs audacieux. Pirates ou marchands, suivant les circonstances, ou plutôt suivant qu'ils étaient ou non les plus forts, ils couraient *gaigner* à travers le monde.

Les côtes dentelées de la Norvège évoquent la comparaison tant historique que topographique avec les magnifiques baies de l'Asie-Mineure. Mêmes fjords, mêmes îles. Ce furent aussi ces marchands et ces écumeurs de mer de « la petite Asie » qui essaimèrent en Grèce, en Sicile et sur les rivages de l'Italie méridionale, leurs plus audacieux et leurs plus jeunes compagnons.

1. Et même depuis l'époque glaciaire. Cf. *La Face de la Terre*, par Ed. Suess, t. II, p. 125 de l'édition française.

M. Edmond Demolins vient de retracer[1] l'importance de premier ordre de la mer du Nord au point de vue social.

« Deux circonstances contribuent, dit-il, à faire de cette mer le plus grand centre de pêche qui existe à la surface du globe.

« La première est sa faible profondeur.

« La profondeur moyenne des océans est de 4 000 à 6 000 mètres ; celle de la mer du Nord est seulement de 80 mètres. Elle atteint rarement 200 mètres et ne dépasse nulle part 300 mètres. Le banc de Terre-Neuve, si renommé pour l'abondance de ses pêcheries, est situé à 457 mètres au dessous du niveau de l'eau. Toute la mer du Nord peut donc être considérée comme un *banc* gigantesque....

« La seconde circonstance est due au *gulf-stream*... »

Et l'auteur rappelle les pages remarquables que Le Play (*Ouvriers européens*, t. III, pp. xxxv à xxxx) consacra à l'étude de cette influence de météorologie maritime. Puis, montrant que *le développement du littoral norvégien surpasse la distance de Paris au Japon*[2], il explique, d'après Le Play, comment *le saumon remontant les cours d'eau va se livrer lui-même au pêcheur presque dans les montagnes les plus abruptes* et assure ainsi l'existence de la population sédentaire.

Avec ce consciencieux économiste, nous assistons encore à l'éducation des jeunes *Vikings* commençant par s'exercer à la pêche facile des harengs, anchois, maquereaux, homards, etc., dans les eaux tranquilles du fond des fjords ; et finalement, en pleine maîtrise de leurs légères barques, par poursuivre en haute mer les grands cétacés : baleine, phoque, morse, etc., qui croisent en ces parages.

Jamais pages ne racontèrent mieux la naissance préhistorique de la nation normande.

Fils de la mer, guetteurs des ports, les *enfants des anses* étaient les aïeux naturels de peuples marchands.

La bannière d'Angleterre est une page de cette vieille his-

1. *Comment la route crée le type social* : t. II, p. 465 et *seq.*
2. Ce qui donne 1 Km. de littoral pour environ 27 Kmq. de surface.

toire. Le *droit* chicanier [1] qu'y brodèrent les conquérants est la réclamation, *suum cuique*, au partage du butin.

Sur l'autre promontoire de granit, Armor assista impassible, dans ses ajoncs et ses genêts, aux effroyables cataclysmes qui convulsèrent les entours. Eternellement patiente, c'est elle qui finira par user la turbulence des « rois de la mer ». Respectueuse des traditions immémoriales, elle leur apprendra, par l'exemple, l'ordre. Elle les trempera de ténacité, mère des œuvres grandes.

Des septentrionaux, aiguillonnés par le climat, les Anglais ont acquis l'audace; des marins en aventure sur les côtes inconnues, la prudence; des Celtes amoureux de leur beau sol ingrat, la persévérance. D'où la création de cette race, si mal qualifiée d'anglo-saxonne [2], et douée, jusqu'à l'abus, de toutes les vertus de l'activité.

1. Hume (*Histoire d'Angleterre*, ch. XII) définit les Normands « un peuple naturellement processif ». « Naturellement » est bientôt dit : il vaut mieux suivre la filiation de ces habitudes populaires. Elles donnent à certaines provinces comme une seconde nature. Partout où le mode de coopération manifeste nettement la contribution inconcurrencée du travail personnel, chacun défend et proclame (*suum cuique*) son *droit* à son lot : là florit la forme judiciaire. Jusque dans la civilisation chinoise, l'administration prend le curieux appareil de la judicature. Mais c'est avec l'avènement des cités marchandes qu'éclate l'essor de la jurisprudence. Les premiers magistrats des Hébreux, ces pirates des déserts, furent des *juges*.

Les Phéniciens, ces Anglais de l'Antiquité, laïcisèrent l'écriture et l'arithmétique pour leurs besoins comptables, inaugurèrent le jury (*Histoire de la Phénicie*, par Ferd. Hœfer. p. 136), et derrière chaque comptoir dressèrent un tribunal. Leurs successeurs, les navigateurs grecs, les imitèrent. Le *laïciseur* de la Géométrie, Thalès, était un courtier en épicerie. Au moyen âge, le lotissement des pays conquis était l'origine et faisait la base du droit féodal. De nos jours encore, les nations marchandes de l'Europe n'exigent-elles pas en Orient une juridiction spéciale? En Occident même, le *Consul*, agent commercial, ne jouit-il point de privilèges, aussi diplomatiques qu'illogiques, dans les pays policés? Nos tribunaux de commerce *expédient* la justice comme du coton. Qu'au moyen âge la loi ait été, comme le dit Hume, « une science cultivée d'abord exclusivement par les Normands, et qui même lorsqu'elle fut communiquée aux Anglais, demandait tant d'étude et d'application que, dans ces temps d'ignorance, les laïcs étaient hors d'état d'acquérir », voilà ce qui était, en effet, bien naturel.

2. Sur la foi de l'excellent Tacite, et illusionnés par l'aplomb prussien proclamant, tantôt effrontément, à la manière piétiste ou doctorale, tantôt naïvement, comme Michel, le Jacques Bonhomme d'outre-

Pour tous les organismes, histoire des nations, vie des individus, l'évolution est tout entière en germe dans les ébats de la jeunesse. L'action, c'est la manifestation de la vie à l'extérieur; l'acte est sa traduction dans le milieu où des circonstances indépendantes, cosmiques ou sociales, d'une généralité objective supérieure, ont placé cet organisme[1].

Sous la poussée des envahisseurs, les aborigènes gagnèrent la montagne et les îles voisines. L'indépendance du pays de Galles (Weallas=Galli) jusqu'au règne d'Édouard Ier et même d'Henri VIII; de l'Écosse, jusqu'à l'époque d'Élisabeth; plus, la sujétion, honteuse pour l'Angleterre, de l'Irlande soumise mais ni assimilée ni même domptée, prouvent la lenteur du tassement britannique et montrent que l'œuvre de l'unité nationale demeure inachevée.

En envoyant un autre lui-même à la conquête religieuse des Iles septentrionales, Grégoire fut le véritable père de la patrie anglaise. Sa noble armée de moines reprit et compléta l'œuvre assimilatrice des légions impériales. Hume nous dit « *la joie extrême des Romains à la nouvelle de leurs conquê-*

Rhin, le *trust* allemand des vertus, les historiens, Hume en tête, ont, en dissertant sur des généralités, vanté les mœurs des Germains. Mais, rapportant avec sincérité le détail des faits, ils jugent invariablement barbares les coutumes de ces féroces envahisseurs. Pour l'historien-moraliste romain, la Germanie n'était que le pays d'Utopie. Dans cette fabuleuse contrée, il localisait ses rancœurs, ses rêves et ses espoirs (Cf. *L'opposition sous les Césars*, par X. Marmier. — *Petits essais* sur le livre II de la *Chronique* de Sulpice-Sévère, par Lavertujon, p. 240-262). L'excuse de Hume est dans la force des idées reçues et des préjugés injustes de son siècle. Mais la rectitude mentale de ce grand homme lui fait voir et dire l'impartiale vérité. Lisez plutôt la conclusion de l'histoire des Anglo-Saxons, et comparez avec l'introduction au chapitre II!

1. Avec quel génie George Eliot a développé cette idée! Avant elle, Auguste Comte avait écrit (*Disc. sur l'Ens. du Pos.*, § 324) : « Seules les âmes où le sentiment domine savent réellement que la plupart des actes humains, surtout dans le jeune âge, doivent beaucoup moins être appréciés en eux-mêmes que par les tendances qu'ils manifestent et les habitudes qu'ils suscitent. »

Qui donc nous donnera en français l'œuvre intégrale de George Eliot? L'Ecole positiviste française doit cet hommage, cette justice, au meilleur — et pourquoi ne dirais-je point toute ma pensée? — non au plus puissant, mais au plus noble et au plus complet, au plus grand romancier des temps modernes!

tes spirituelles[1] ». Et si rapide fut cette influence monastique, défricheuse des âmes, qu'en un demi-siècle l'heptarchie et le plus puissant de ses rois[2] étaient convertis.

Là Anglais et Saxons apprennent le chemin de France et de Rome. Du sein de cette population rajeunie par l'affusion

1. Et il ajoute : « *Ils s'enorgueillissaient alors autant de ces paisibles trophées, qu'autrefois leurs ancêtres de leurs triomphes sanglants et des victoires les plus éclatantes.* » (Royaume de Kent).

2. Les sociologues européens ont souvent décrit les déformations que les us et coutumes barbares provoquèrent dans le développement politique et éthique occcidental. Auguste Comte (*Physique sociale*, § 417-420), remarque même l'exagération avec laquelle on a jugé cette « *influence des invasions germaniques* » d'où « *l'ordre temporel du moyen âge... semblerait ainsi exclusivement émané* ». Et il montre, sans décider si les Barbares accélérèrent ou retardèrent la formation, comment le régime féodal était en germe dans l'Empire romain. Mais on semble avoir négligé de considérer les réactions que le fétichisme et les mœurs grossières des conquérants imprimèrent au Catholicisme. Il était pourtant inévitable que, malgré leur supériorité intellectuelle et morale, et malgré leur prosélytisme révolutionnaire, les agents du nouveau sacerdoce si peu nombreux durant les premiers siècles, subiraient des préjugés, contracteraient des mœurs, adopteraient des superstitions des peuples païens dont la masse les submergeait. Le « *fétichisme éternel* » avait déjà imprégné le polythéisme sous toutes ses formes, et pour des raisons analogues. Le monothéisme à son tour adoptait les habitudes ancestrales revêtues des formes de la nouvelle orthodoxie. Nos révolutionnaires contemporains, d'autres encore, obéissent inconsciemment à cette fatalité, stable dans ses mille métamorphoses. Le courageux Tertullien (*Apologétique*, § XXII) ne met pas en doute les prodiges des magiciens, nécromanciens, etc. Le miracle apparent, falsifié lui-même, est pour lui œuvre des démons. Saint Augustin, ce Voltaire du Catholicisme ainsi que M. Laffitte aimait le nommer, admet, dans le même site, et deux siècles plus tard, cette théorie (*Cité de Dieu*, liv. V, ch. IX; liv. VIII, ch. XXXV, et *passim*) qui semble d'ailleur remonter au *livre de Job* (XLI). Si cette conception monothéiste, à la fois révolutionnaire et conservatrice, des dieux romains et barbares facilitait aux polythéistes le passage des anciennes croyances à la nouvelle foi, par contre, elle consolidait dans l'esprit des convertis les superstitions innombrables des vieilles synthèses. Hume, à qui du moins rien n'échappe, même quand il voit trouble, signale (*Wessex*) la montée de limon fétichique où s'enlisa l'heptarchie anglo-saxonne. Au haut de la page, sa prévention lui fait apercevoir la bouche vomissante du « canal impur de Rome »; mais son inaltérable rectitude philosophique proclame aussitôt, en note infra-paginale, les services rendus à la société par les clergés occidentaux. Il faut citer, car nous tenons avec lui la clef de la grande porte par où la corruption entra dans l'Eglise. « *Ces abus*, dit-il, *étaient communs à toutes les églises de l'Europe; mais du moins les prêtres d'Italie, d'Espagne et des Gaules, les compensaient par les services qu'ils rendaient à la société. Pendant plusieurs*

du sang danois, et romanisée par les actifs missionnaires italiens, surgissent et l'énergique et habile Boniface, et le vénérable Bède, et le sage Alcuin, et le savant Scott, fils de la verte Erin. L'ordre monarchique s'y affermit et s'y constitue malgré les rafales périodiques des flibustiers danois. Alfred

siècles, ces prêtres furent presque tous Romains, ou, pour mieux dire, d'anciens naturels du pays. Ils conservèrent la langue et les lois romaines, et quelques restes de leur première urbanité. Mais les prêtres de l'heptarchie, après les missionnaires qu'on y avait envoyés d'abord, furent tous Saxons, et presque aussi ignorants, aussi barbares que les laïques. Ils contribuèrent donc peu au progrès de la société dans les arts et dans les sciences. » Ce texte est doublement précieux, car il avoue la supériorité des anciens Bretons, déjà romanisés, sur les Anglo-Saxons demeurés si longtemps barbares ; et il indique la nécessité où se trouva le clergé catholique, par son succès même, de se recruter souvent sur place. L'abondance corrompit alors la qualité. Malheureusement, l'absolutisme de la doctrine et l'impérieuse administration des sacrements ne permettaient pas le maintien d'une plus grande sévérité. Pourtant, en religion, tant vaut l'exemple du clerc, tant vaut le catéchumène.

De plus, on a remarqué, maintes fois, l'ordre d'éloignement des diverses provinces ecclésiastiques relativement au vieux centre romain. Il fut inverse de l'ordre d'accession. Les premiers dissidents furent les Grecs qui n'avaient guère connu des Romains que leurs guerres civiles et leurs avides proconsuls. Puis, ce furent les Saxons, aux deux extrémités de la faille Humber-Elbe, soit qu'on les considère dans la colonie britannique, soit qu'on examine leur établissement dans le Vorland bohémien. L'Anglais Pélage avait, dès le v[e] siècle, tenté de franchir l'étape théologique et pressenti la synthèse humaniste ; le Saxon Luther, au xvi[e], efface la route de Rome. Dès le xiii[e] siècle. Roger Bacon ressuscite un Pélage que huit siècles de progrès en tous genres, auraient instruit et amélioré ; et sa méthode éliminatrice de tous les théismes, ouverte à l'éducation de l'esprit humain par les fils des deux monothéismes, l'Arverne Gerbert, l'Anglais Alexandre de Hales et le Saxon Albert le Grand, était bien préférable à l'impasse de l'exégèse où allèrent se fourvoyer les Occam, les Duns Scott, et Wickliffe et les hiérophantes protestants. Dans le droit chemin, la France, Fille aînée de l'Église, marcha seule longtemps d'un pas peut-être vacillant mais ferme. C'est que ce pays avait été le mieux romanisé : participant, même avant l'opération de César, à la vie de la Cité. Les provinciaux gaulois ne s'étaient pas rués aux portes vomitoires du Colysée pour y laper, dans l'ivresse du sang de l'arène, l'écuelle immonde jetée, comme rançon, par l'Auguste, à la meute italiste. Les rois de France eux-mêmes, le vieux Louis XIV excepté, « ne laissèrent jamais, suivant la formule de l'un d'eux, traîner leur couronne dans les sacristies ». La France fut le premier pays où la conception théologique fut expulsée des affaires publiques. Elle n'y subsiste que comme vestige. Le Concordat, legs du despotisme napoléonien, n'attend qu'un politique suffisamment énergique et loyal pour aller rejoindre, aux Archives, les précieuses collections de l'histoire nationale.

y rappelle, sans rien laisser oublier, Charlemagne. Mais, de part et d'autre du détroit, « la fermentation tumultueuse[1] » des races engendre les séries parallèles des *rois fainéants* et des *rois indolents*, où le Poète sarcastique[2] trouvera, pour nous, d'effroyables tableaux, d'inoubliables leçons !

A Charles le Niais, Rollon arrache une province ; au présomptueux Harold, le généreux et rusé Bâtard prend son royaume. La Conquête n'est pas une révolution ; c'est simplement un changement de dynastie. Elle répète en Angleterre l'acte joué en France par Hugues Capet.

L'appareil gouvernemental anglais est ainsi, à peu près, contemporain de la formation régulière de l'appareil gouvernemental français. Avant ces formations respectives, la Catholicité n'était pas suffisamment différenciée. Sa masse informe ne se prêtait pas au développement d'une civilisation supérieure, faute d'une suffisante direction. *Pas de société sans gouvernement.* En fortifiant, avec l'appui papal, l'appareil central de régulation et de ralliement, les sociétés anglaise et française prenaient l'avance sur leurs associées occidentales. Mais si la seule victoire d'Hastings suffit pour faire d'un duc de Normandie un roi d'Angleterre, il fallait bien d'autres luttes pour métamorphoser en roi de France les ducs de l'Ile-de-France. Que vaut le titre sans la réalité du pouvoir ?

Dans son île, l'Angleterre possédait, depuis plus de deux siècles et demi, la Monarchie que Guillaume venait enfin consolider. Au cœur de la Catholicité, et sur son socle continental, la France devait se tailler, du pied aux Pyrénées, de l'ongle sur la Normandie, du poing à la Bourgogne, de la dent dans les Seigneureries voisines et rivales, sa part au soleil. Aussi les XIe, XIIe siècles et la première moitié du XIIIe siècle sont-ils des siècles de civilisation celto-normande[3].

1. J. de Maistre.

2. Eadburga, reine de Wessex, n'est-elle point la mère d'Hamlet ?

3. Ce furent les siècles de Hildebert, abbé et architecte du Mont-Saint-Michel, de Lanfranc, Turold, Anselme, Robert de Tombelaine, Robert de Thorigny, tous maîtres ou élèves de l'Abbaye du Bec et de l'Ecole d'Avranches, mère des Universités occidentales. Ce fut le temps d'Orderic Vital, de Jean de Salisbury, de Becket, de Robert Wace, et

L'Université de Paris, plus royaliste que les rois, — ce qui fut à son honneur quand elle poussa à l'unification nationale ; mais aussi à son dam, car elle écarta bien souvent de son sein les penseurs indépendants et les plus puissants — ne fut jamais un asile pour les novateurs. Elle ne défendit que les idées depuis longtemps victorieuses. Au reste, les Universités qui se créèrent à cette époque furent — et leur nom même n'est-il pas une contre-marque de la catholicité ? — autant d'églises nationales érigées en face et contre l'Église romaine. La fondation de la première Université (Paris) s'opéra sous Philippe-Auguste, le plus puissant forgeron de l'unité française. Ces Universités eurent des clergés, des biens et des privilèges analogues. Filles soumises des Princes qui savaient si bien reconnaître leurs faveurs, elles propageaient les idées chères à la Cour, et enluminaient l'estampille officielle des couleurs de l'orthodoxie. La tolérance ne fut point leur vertu [1] et elles redoutèrent toujours la libre

de son prédécesseur anonyme le poète breton créateur du *Roman du Brut;* du cardinal Langton, compositeur du *Veni Creator* et auteur de la *Grande Charte* anglaise ; d'Alexandre de Hales, de Roger Bacon, de Michel Scott et de Duns Scott ; d'Occam, etc.

1. Les rois de France patentèrent l'Université de Paris en lui décernant le titre de *Fille aînée des rois.* Ils profanaient ainsi pour elle la légende religieuse de la France. Aussi se montra-t-elle bientôt plus impitoyable que l'Eglise. Abélard, deux fois condamné par elle, ne subit aucune persécution et conquit l'estime de Pierre le Vénérable et même de saint Bernard, le grand dictateur religieux de l'époque. Mais un siècle et demi s'est à peine écoulé qu'elle expulse Dante, le Banni (Drouillet de Sigalas, p. 257). Deux siècles de plus, elle se montre encore plus fanatique en brûlant, malgré le déplaisir de François Ier, sympathique aux sceptiques, le malheureux Etienne Dolet. Il fallut qu'à nouveau le roi créât, pour les libres recherches, le glorieux Collège de France. L'Université, avant Calvin, avait persécuté Michel Servet (v. Max. Marie, *Hist. des Math.*, II, p. 271). L'intolérant huguenot ne fut que le prosécuteur des rancunes scolastiques. Le Pape était vraiment moins à craindre que les pédantocrates de la Sorbonne. Comme l'on comprend le malin curé de Meudon faisant dire à Pantagruel que Paris « *étai une bonne ville pour vivre, mais non pour mourir* ». Ramus, qui pouvait déjà contester la première partie de cette proposition, allait bientôt vérifier, à ses dépens, la vérité de la seconde. Jusqu'au milieu du XIXe siècle aucun grand homme ne sortira de cette dangereuse Maison. Descartes ne vécut « heureux qu'en se tenant bien caché » ; et ses mânes rapatriées ne trouvèrent pas grâce, même en 1667, devant le concile sorbonien. Par contre, au XVIIIe siècle, le cartésianisme devenait un dogme contre Newton, Voltaire et les Encyclopédistes. Et l'in-

concurrence. En Angleterre comme en France, elles ne cessèrent de prodiguer aux rois leurs témoignages de servilité. Et, en Angleterre surtout, les occasions ne leur en manquèrent pas.

Dans ce pays désormais garanti contre de nouvelles inva-

tolérance de la Sorbonne gagnait le Parlement. « Jusqu'à la veille de la Révolution, dit Michelet, le juge parlementaire (fut) non moins crédule et tout autant féroce que le juge monacal. Peut-être devrais-je dire plus féroce quand je me remémore certains épisodes de l'époque où le *maleficos non patiaris vivere* était un brocard du palais. »

La Révolution, institutrice de la liberté spirituelle, nous libéra enfin de ce joug scolastique. Mais Bonaparte, avec ce « *flair de toutes les rétrogradations* » que lui reconnaissait M. Laffitte, s'empressa de le restaurer : sans doute pour se venger des roués et vrais bénéficiaires du Concordat, meilleurs comédiens que lui. Alors ce fut la noire nuit de servitude : la Poésie et la Philosophie, décimées ou méprisées, se consolaient à l'autel; la science, moins fière, avilissait ses services à fabriquer des ingénieurs militaires. « *La Science fut esclave,* écrira Chateaubriand, *et les Lettres furent libres !* » L'accouplement du Trône et de la Chaire allait produire Cousin ! Jugez de l'effondrement : crouler, en un demi-siècle, de Diderot à Cousin ! L'Encyclopédisme digéré par l'Université de France, c'était l'Eclectisme !

Et nous sommes encore égarés dans cette impasse.

Le catholique et rétrograde Le Play qui, dans sa spécialité de minéralogiste, prenait les réels et bons matériaux de la sociologie, si soigneusement étiquetés, pour les résistantes assises de son empirique *Science sociale*, avoue naïvement (*Réf. Soc.* § 46) que « *l'Institut de France persiste dans la forme à procéder de l'ancien régime plus que de l'esprit moderne.* » Il s'en applaudit même, car il ajoute bientôt (§ 48) : « *L'opinion publique a ratifié le rétablissement et l'extension de l'Institut constitué en corporations fermées. Le principe n'en est guère contesté ; et les critiques qu'on en fait de loin s'inspirent moins du respect des principes que de rancunes et de jalousies.* » Rancunes, jalousies, voilà pour nous ; mais que servirait de continuer ici l'*Histoire du 41e fauteuil ?* Au reste, écoutons-le encore (*Réf. Soc.* § 66) quand le bons sens de l'homme fit taire le servilisme inconscient du fonctionnaire bonapartiste : « *Les inconvénients de notre régime universitaire sont signalés, en Europe, par tous les hommes éclairés ; ils sont en France, pour les pères de famille, une cause permanente de gêne et d'affliction ; ils apparaîtront également à nos hommes d'Etat, dès que le sentiment de la liberté, atrophié en quelque sorte chez nous par l'ancien régime en décadence et par la Révolution, se rétablira à l'aide des bons exemples de nos rivaux.* » Plus loin encore (§ 67), parmi les réformes les plus urgentes qu'il préconise, il cite « *la transition du régime actuel d'enseignement au régime des universités libres* ».

Ecoutons encore ce que le plus grand des petits-fils des Encyclopédistes, Marcelin Berthelot, l'héritier de Lavoisier, lisait tout récemment (*Notice historique sur Chevreul*), en séance publique de l'Académie des sciences :

« Cette éducation des Ecoles centrales, inspirée par les idées des phi-

sions, la féodalité devait promptement muer en aristocratie. Il n'y avait de place que pour un seul gouvernement. Le pouvoir royal, organe spontané de la coopération nationale, s'atrophiait également, faute d'un suffisant exercice. Très puissant aux temps de la conquête, c'est-à-dire tant que

losophes de la fin du XVIIIe siècle, représentait une tentative originale ; elle s'efforçait de concilier le désir moderne d'une instruction utilisable et pratique avec les aspirations classiques à une haute culture, aussi nourrie de science d'ailleurs que l'âge des élèves et les connaissances du temps permettaient de le faire. Essai imparfait, sans doute, mais fondé sur des idées originales et profondes, *et qui ne tarda pas à être étouffé par un retour pur et simple aux traditions universitaires*. Depuis cette époque et pendant tout le siècle qui vient de s'écouler, l'éducation publique de la jeunesse bourgeoise s'est débattue entre les deux tendances contraires. Si nous avons réussi à constituer sur des bases indépendantes l'enseignement populaire de nos écoles primaires et l'enseignement supérieur de nos facultés, c'est parce que ces enseignements existaient à peine avant le XIXe siècle et seulement à l'état rudimentaire. Au contraire, JUSQU'À NOS JOURS *l'enseignement secondaire n'a pas pu être débarrassé des cadres devenus surannés*, où il avait été jeté par les éducateurs du XVIIe siècle. Quoi qu'il en soit, les écoles centrales formèrent nombre d'excellents élèves ; la plupart des savants du premier quart du XIXe siècle en sont sortis. »

Dans une certaine mesure, M. Berthelot semblerait contredire la thèse précédente en décernant une prime de précocité aux deux enseignements extrêmes, primaire et supérieur. Avec un autre chimiste célèbre, M. Gustave Le Bon (*Psychologie de l'Education*), je ne puis partager sa manière de voir en ce qui concerne l'Enseignement primaire. Outre que l'éducation y fait totalement défaut (vice originel que M. Combes, Président du Conseil des Ministres, confessait naïvement, ces temps derniers, à la Chambre effarouchée), l'Instruction n'y consiste habituellement qu'en un gavage de la mémoire. Les Maîtres — maigrement rétribués, et conséquemment mal recrutés — négligent tant pour eux que pour leurs élèves la culture du jugement. Fabriquer des « bêtes à examen » voilà tout leur idéal. Les meilleurs ouvrages sont proscrits (voyez *Education scientifique et psychologique*, par M. A. Laisant *in Revue scientifique* (fév.-mars 1903).

Quant à l'Enseignement supérieur, remarquons l'adresse des éloges de M. Berthelot. Ils visent « les enseignements qui existaient à peine avant le XIXe siècle », et ne s'adressent qu'aux Facultés des Sciences. Pour les autres, soyons poli comme lui... Pourtant, les Facultés de Droit !... Mais, même pour les Facultés des Sciences, le tutorat de l'Etat est dangereux.

En Angleterre, les Universités de Cambridge et d'Oxford furent des soutiens de l'autorité royale que Cromwell dut châtier. Après la Restauration, le vertueux et savant W. Penn en fut expulsé.

Nous avons vu Napoléon asservir (Monge, Laplace, etc.) et même terroriser (le pauvre Lalande) les savants. Bismarck insuffla aux professeurs prussiens (Poggendorff, Dubois-Raymond, Mommsen, etc.) de bien singulières théories sur la supériorité de certaines races (?), supé-

l'action du chef militaire fut nécessaire pour consolider l'établissement franco-normand, il décroît progressivement sous les ambitieux Plantagenêts, aussi insoucieux de soumettre l'Ecosse qu'avides de se saisir de la couronne de France : trop lourde cependant pour le front d'un roi d'outre-Manche[1]. Ils s'efforçaient ainsi à commettre une faute politique analogue à celle qui a anémié la Maison autrichienne. Dans une île plus vaste, l'Ecosse se fût emparée dès ce temps de la suprématie britannique, comme la Prusse a réussi enfin à forger sur une plate-forme plus vaste, et dans des temps moins propices, son hégémonie sur l'Allemagne.

Cette lutte multi-séculaire ralentit d'ailleurs le progrès des deux peuples. Pour eux, le XVe siècle est un crépuscule. Le soleil ne brille alors que sur la Provence et sur l'Italie. Mais le XVIe siècle y sera une aurore.

Et la nuit n'aura pas été inféconde.

riorité dont les officiers étaient si convaincus en 1870 qu'ils canonèrent, autant qu'ils le purent faire, nos plus beaux monuments du moyen âge, nos hôpitaux, nos établissements scientifiques, et *déménagèrent* en Poméranie tout ce qui leur tomba de précieux sous la main. En Chine, au Vénézuéla, ils ont prouvé une égale supériorité.

En Russie, l'instruction aux mains de l'Etat est le pire instrument de servitude. On arrive là au chef-d'œuvre du genre. L'instruction publique militarisée progresse sous l'œil d'un général ! Et le général est souvent plus libéral que le civil préposé à la garde intellectuelle !

C'est que le pouvoir spirituel et moral est international, ou n'est pas. Agent de la fonction religieuse, il règle quand il ne peut rallier. Mais, administrativement agencé, il règle en convoquant à son aide la force, et en les avilissant, tourne ainsi ses efforts contre sa propre destination. Aristote disait de la Morale qu'elle apprend à faire de plein gré ce qu'on serait obligé de faire par la contrainte. Toute doctrine recourant, directement ou indirectement, au pouvoir temporel pour se défendre appelle ainsi révocation et malédiction. La formation des cultes nationaux — *églises nationales* est un non-sens, — est en synchronisme avec les formations politiques conjointes. L'empirisme sociologique oscillera donc toujours entre la forme despotique et la forme cléricale. Kratos et Bia, les deux larrons, longtemps encore railleront Prométhée.

1. De temps à autre, nos journalistes rabâchent la litanie des bienfaits imaginaires que la conquête définitive de la France par les Anglais eût donné à la civilisation générale. Jeanne d'Arc sort noire comme l'encre d'imprimerie de cette dissertation fastidieuse. Nos pauvres gens ne sentent pas l'absurdité de ce mot *définitif*. Si l'un d'eux lit jamais cette page, je le supplie de se reporter à Hume (*Hist. d'Angl.; Henri V : Invasion de la France*). Il y verra à quelles circonstances on doit attribuer le succès superficiel des armes anglaises sur le conti-

La guerre civile du début — si toutefois pouvait exister à cette époque en marge des coutumes féodales, une « légitimité » quelconque — est devenue nettement nationale à la fin. Au XII[e] siècle, nous voyons, aux deux côtés du détroit, une même religion, un même droit, une même langue, de même us, et les mêmes constitutions politiques. Au XVI[e] siècle, les nationalités anglaise et française sont distinctement différenciées. Le sol, et ce milieu physique dont il est à lui seul l'expression, a sculpté deux peuples, toujours solidaires évidemment dans l'étendue de la communauté de leur région planétaire, mais néanmoins profondément individualisés par la diversité de leurs sites géographiques. L'Angleterre a régénéré son hérédité brito-scanienne par sa nouvelle alliance avec les ravisseurs normands, bretons et francs. La France, synthèse parfaite de toutes les races modernes, a croisé, dans ses dures tribulations, son sang gaulois, si justement analysé par Jules César, avec celui des soldats et des émigrants latins, comme, mais en moindre proportion, avec celui des Barbares *endosmosés* par les grands évêchés des zones frontières.

Désormais exclue de l'existence continentale, l'Angleterre n'interviendra guère dans le système européen que comme

nent. Qu'il songe aussi qu'une coopération constante des deux pays, outre son impossibilité, patente d'après la différence des situations et, par cela même, la divergence des intérêts, exigeait la conformité inaltérable des idées générales — religieuses, scientifiques, morales, etc. — et il apercevra bien l'absurdité fondamentale d'une pareille hypothèse. En Sociologie, plus qu'en Biologie ; en Morale, plus qu'en Sociologie, la spécialisation des nations, organes, agents, est le facteur principal de la civilisation, du progrès, de la dignité.

Quelle fut la cause du rapide développement grec ? de la Renaissance italienne ? La multiplicité et l'indépendance des cités. D'où vient la stagnation orientale ? de la grandeur exagérée des Empires.

Chaque novateur, *force sociale nécessairement perturbatrice*, n'y peut fuir, intellectuellement et trop souvent, hélas ! physiquement, les réactions de la masse sociale se déformant avec gêne et se reformant lentement par un nouvel équilibre.

Bénissons le hasard des commotions géologiques et politiques qui laissèrent les Iles normandes à proximité de la France et leur garantissent leur autonomie. Puissent leurs chefs, sages, sauvegarder toujours leur indépendance : leur indépendance politique au regard de la France, leur indépendance administrative — en attendant mieux — par rapport à l'Angleterre.

corps perturbateur, parce qu'extérieur[1]. Sa fonction sociologique est ailleurs, en effet. Son siège insulaire lui réserve l'Empire des flots. Si cet Empire a ses dangers, il a, pour les compenser, sa richesse et sa gloire.

Henri VIII, ce Barbe-Bleue de la légende française, ferme en Angleterre la période médiévale; et, en sa seule personne, s'incarne la série royale de ses prédécesseurs. Hume, le caractérisant, les juge tous : beaucoup « ont droit, jusqu'à un certain point, dit-il, au titre de *grands princes ;* mais leur tyrannie et leur cruauté semblent les exclure du rang des *bons rois.* » Telle est d'ailleurs la puissance de la continuité sociale que le *Défenseur attitré de l'ancienne foi* deviendra le plus obstiné persécuteur du Catholicisme et le plus ardent propagateur de sa contrefaçon anglicane. En rétractant le circuit religieux dans les limites d'un royaume, le roi-théologien, plus soucieux du présent que de l'avenir, ne cherchait en réalité qu'à consolider son pouvoir royal : à transformer son rôle de Prince d'une aristocratie, en celui d'Autocrate. Cette centralisation politique que la force du milieu, traduite par la guerre, opérait spontanément en Espagne et en France, et qui s'opérera suivant le même mode en Allemagne, Henri cherchera à l'effectuer dans la plaine anglaise avec la complicité d'un clergé discipliné, c'est-à-dire grassement soudoyé.

Dans une situation analogue, Pierre le Grand emploiera bientôt le même procédé[2]. Mais la diversité des sites changera les chances de succès.

En Angleterre, la tentative du Roi d'imposer, même par le

1. J'entends : en ce qui concerne la répartition territoriale. Dans le grand *Chapitre* des Relations Extérieures, elle a rang présidentiel, voix prépondérante, action directoriale. C'est normal. Au Chapitre des Relations intérieures, elle n'a voix que pour la *défense* de ses intérêts matériels et moraux.

Mais nous reviendrons sur cette question.

2. De là ces comparaisons nombreuses avec la Moscovie du XVIIIe siècle dont Hume illustre sa description de l'état politique de l'Angleterre sous le règne d'Elisabeth. La Russie contemporaine finira bien, elle aussi, par trouver un Knox et un Cromwell. Tolstoï, si fade pour nous, est, dans ce milieu attardé, une force révolutionnaire considérable. Il y sème un nouveau puritanisme. Les marais de Finlande ou les champs de Pologne donneront la moisson.

crime, à sa Maison et à ses contemporains, sa suprématie ecclésiastique était destinée à un échec certain. L'affaissement des caractères[1] qui suivit la « déforme » protestante

1. En Angleterre, on mesure cette chute morale en comparant le noble Thomas More au pusillanime Francis Bacon ; et généralement en observant la prostration cléricale et courtisane du règne d'Henri VIII. Le peuple brûla l'étape.

En Allemagne, il reste un document authentique, notarié, de cet écroulement moral. Je fais allusion aux pièces du mariage bigamique, de Philippe de Hesse avec Marguerite de Saal, autorisé par Luther et les principaux docteurs protestants contemporains. Ces pièces, *Instruction* du Landgrave, *Consultation* de Luther, *Contrat* de Mariage, sont reproduites au livre VI de l'*Histoire des Variations*.

Devenu chef du pouvoir spirituel près des peuples allemands, Luther, qui n'incarnait que la force populaire inorganisée, fut en réalité le captif de la drue et grossière horde des princes germains insurgés contre leur nominal Empereur. Dès le début, il se trouva dans la nécessité de condescendre aux fantaisies les plus extravagantes de ses protecteurs : gens moralement attardés, cupides et bambocheurs. Cette capitulation de Luther et de ses compagnons sur la question du mariage tendait pourtant à faire rétrograder de plus de deux mille ans l'évolution éthique. Aussi, les réformateurs sentirent fort bien l'abjection de leur asservissement. Le style alambiqué de la *Consultation* sue l'embarras. Mais enfin, ils cédèrent. L'étiquette « DEFORME » posée par Joseph de Maistre sur leur œuvre morale est donc parfaitement juste.

Pour nous, cette défaite est instructive.

Malgré eux, et d'ailleurs à leur insu, les promoteurs du mouvement protestant prouvaient que, faute d'un siège géographique temporellement libre, l'exercice rigoureux de la puissance spirituelle est impossible. Conseils ou Conciles nationaux ne seront jamais, dans l'ordre moral, que simulacres : hommages hypocrites rendus par le Prince aux impératives prescriptions de la conscience humaine ; formalités, illusoires remplies par des ecclésiastiques fourbes, simoniaques ou égarés. C'est pourquoi l'institution gallicane de 1682, et son prolongement révolutionnaire « Constitution civile du Clergé » furent des leurres. Elle tomba mort-née, sous les mépris unanimes du peuple, du pontificat et du pouvoir politique. Un clergé asservi est, en effet, suspect aux fidèles, inutilisable pour la cimentation diplomatique d'internationalité, dédaigné par les gouvernants qui n'estiment les gens qu'en raison de leur puissance.

Tout pouvoir spirituel physiquement *saisissable* n'est pas.

Et, par action réflexe, l'ambiance corrompt à la longue l'agence spirituelle du perfectionnement moral du Grand-Être social.

Ces réflexions sont applicables à l'histoire du XIXe siècle. Quand Buonaparte voulut obtenir d'une papauté, pourtant exsangue et croulante, une permission de divorce, il prit soin de mettre le pape à l'ombre de ses bayonnettes, et de donner au clergé de France le « morceau de pain » du Concordat.

Morale : Luther et Pie VII, sur un sol pour eux asservi, n'avaient point la vocation du martyr. Dans des temps plus difficiles, Hildebrand

appelait, par réaction progressive, le triomphe du puritanisme. L'anglicanisme restait uniquement la religion des courtisans. En Russie, la réforme de Pierre le Grand était, au contraire, progressive, car elle apportait l'ordre dans un régime théologique acéphale.

Jugée abstraitement, la constitution presbytérienne doit être, en effet, envisagée comme un rétablissement empirique de l'internationalité religieuse[1]. Là où les armes imposent aux foules lâches la servitude des âmes, des hommes de cœur se lèvent pour proclamer, au dedans et au dehors, l'unité spirituelle de la république humaine, et, par conséquent, son indivisibilité religieuse.

Cependant, cette disposition constante d'une élite à défendre les revendications vivaces de la conscience individuelle ne suffit pas à assurer les garanties politiques corrélatives. Il faut que l'individu trouve dans un sol propice un suffisant appui, et même une impulsion assez puissante, pour surmonter l'opposition des masses passives de la despotie. L'ordre terrestre doit compenser le désordre humain. La péninsule écossaise sera pour le système britannique la citadelle des libertés nationales. La Suisse et ses montagnes, les Pays-Bas et ses marais, l'Ecosse et ses hautes-terres, ses lacs et ses failles territoriales ou côtières : voilà le trépied républicain où se sont rivées les sociétés modernes. Aux jours des nouvelles invasions asiatiques, il constituerait encore, surtout dans la partie en relief, le sceau géographique de l'indépendance occidentale[2]. Le dogme puritain n'avait là, évidem-

leur avait pourtant donné l'exemple. Expulsé du patriotisme pontifical « il mourait en exil pour avoir invariablement aimé la justice et haï l'iniquité ».

La foi morte, l'espérance défaille et la vertu a peur.

1. Dès le début, elle apparaît avec ce caractère nettement humaniste. C'est ainsi que Zwingle, haï de Luther, renoue la tradition de saint Salvien, saint Hilaire, saint Martin de Tours et du Dante, et sauve de l'enfer les âmes des nobles païens (Seignobos, *Histoire moderne*, et Le Play, *La Réforme sociale*, § 8).

2. Au siècle de Hume, l'Amérique semblait le refuge naturel pour ces temps de désolation et de servitude. « Cette solitaire partie du monde, dit ce grand homme (Règne de Jacques Ier : *Colonies*), est devenue comme un asile assuré pour la liberté et le savoir, s'il arrive jamais par l'ascendant d'un empire illimité, ou par l'incursion des peu-

ment, qu'une valeur purement critique, et ne fut que le suppositoire de l'activité révolutionnaire. Sa nature absolue fit perturbateur le zèle populaire; mais le fanatisme est peut-être nécessaire aux foules pour les réveiller de leur naturelle torpeur. Puis, l'homme obéit encore, qu'il croit déjà commander. Si, entre le droit divin, bien drôlement revendiqué par les rois négateurs de la suprématie sacerdotale, et le devoir sociocratique tel que la Postérité saura le définir, la continuité évolutionnelle exigeait l'interposition du droit populaire, la loi de filiation indiquait, de même, la fatalité historique qui imposerait à l'imaginaire volonté populaire l'éducation sociale et morale par l'arbitraire divin.

Philosophiquement, la Révolution anglaise fut l'ébauche théocratique de la république normale, comme la Révolution française sera bientôt son essai métaphysique.

Tel est, en effet, l'empire de la *loi des trois états* que la forme politique corrélative de la plus sévère positivité sociologique aura été nécessairement esquissée par des démocraties progressivement fanatisées d'abord par le théisme, puis par l'ontologisme scolastique.

Cette opposition radicale entre les tendances sociologiques et les moyens ontologiques vouait à l'avortement ces révolutions nationales. Quand, dans le régime d'une paix sociale plus stable, « nos neveux danseront sur nos tombeaux », ils devront dire d'elles ce que Maistre dit des Croisades qui sau-

ples barbares, que l'un et l'autre soient encore éteints dans cet inquiet et turbulent hémisphère ».

Certes, après la merveilleuse frondaison industrielle du XIXe siècle, une *extinction* scientifique n'est plus à craindre, même en Europe. Mais l'hégémonie russe reste, politiquement, LE danger pour notre Vieux Continent. La Chine aux mains des Russes, voilà le fait nouveau de demain, si le Romanoff sait vouloir.

Et il sait, et il veut, et il peut.

Peut-être d'ailleurs ne faut-il pas moins que ce danger extérieur pour *concrétiser* la République occidentale !

J'ai honte à le dire, mais je ne puis m'empêcher de croire que ce *péril russe* sera, à cette fin, plus efficace que le Tribunal de la Haye : paravent dressé par l'ogre cosaque en appétit des champs populeux de la vieille Asie.

Le David japonais, même soutenu et conseillé par l'oncle Sam et les bons commerçants européens, ne viendra pas facilement à bout du Goliath moscovite.

vèrent l'Occident du joug musulman : « Sans doute, aucune n'aboutit, mais toutes ont réussi. » Chacune de ces catastrophes qui caractérisent la politique moderne n'a point pour seul effet d'étaler sur « les nouvelles couches » les débris matériels et moraux des vieilles oligarchies : elles tassent l'aire d'action de la bonne activité humaine.

Livrée à sa seule initiative, l'anarchie presbytérienne se fût laissé séduire par la diplomatie royale, ou réduire par les armes, avant que l'expérimentation historique eût produit un enseignement décisif. Poussant vigoureusement la situation jusqu'à ses limites logiques, les Indépendants marchèrent délibérément à la République[1]. Ils nivelèrent la plate-forme gouvernementale, tranchèrent net la royauté et découpèrent jusqu'au *croupion* le naïf, le traînard, le timide Parlement.

Instruments usés par la démolition même, ils ne pouvaient cependant servir « à achever l'ouvrage[2] ».

Critiquer n'est pas créer. Sur la table rase, l'ordre seul édifie. Et l'ordre de demain est invisible au fanatique du jour.

Seul, le sceptique et ironiste Cromwell[3] aperçut la voie droite.

1. Après le siège de Hull, Cromwell apprenant la mort de Louis XIII disait, au rapport de Leti : « *Il est mort un Roi moins malin et plus fat que le Nôtre ; mais quand tous les rois seraient morts avec lui, la condition de l'Europe n'en serait que meilleure.* » Je ne conteste pas la conclusion, surtout si on ne voulait l'appliquer qu'à l'Occident contemporain, mais la prémisse est fausse. Louis XIII qui, comme Guillaume Ier de Prusse, eut au moins le mérite de savoir choisir son ministre, était d'une intelligence bien supérieure à celle du naïf Charles Ier, si habilement berné, pris et supprimé, alors qu'il croyait, comme le prouve une lettre à sa femme, tromper les meneurs pour finalement les pendre.

Louis XIII fut un roi beaucoup plus intelligent que son sot et orgueilleux successeur, père de toutes les rétrogradations modernes.

2. Discours de Cromwell se débarrassant du Croupion.

3. Quoiqu'on en ait dit, le joyeux Protecteur, plaisant jusqu'à la farce shakespearienne, n'était pas un dévot. L'acariâtre bigoterie ne connaît pas ces élans de gaîté folle que l'excellent et sage Hume (*Administration domestique de Cromwell*) ne parvient pas à s'expliquer chez cet « extraordinaire mortel ». En réalité, Cromwell était tout simplement un de ces *free-thinkers*, déjà bien connus en Angleterre depuis l'infortuné Raleigh et son ami l'illustre Harriot : et si protestants qu'ils pro-

Et si précaire et si éphémère que fut sa dictature, sa prolongation jusqu'à sa mort suffit pour montrer à l'Occident la maturité de la forme républicaine dans un grand pays unifié. Contre toutes les doctrines absolutistes d'alors, elle proclamait que l'exercice du pouvoir suprême est une magistrature dévolue au plus digne, non le droit discrétionnaire d'un dy-

testaient même contre le protestantisme. Les intérêts célestes n'étaient guère le sujet de leurs préoccupations. C'est en ce bas monde que, goguenard, Olivier Cromwell cherchait son royaume. Il fut un incomparable humoriste. La fréquence de ses pleurs mesure l'intensité de son incessante ironie. Jamais homme, peut-être, n'a su jouir et se jouer, comme lui, jusqu'à son dernier souffle, de la sottise fanatique de son époque. Dans les Champs-Elysées, propices aux dialogues philosophiques, il sera le plus assidu compagnon de Henri Heine et de M. Anatole France. Cette émancipation spirituelle du grand politique, à laquelle son contemporain Descartes ne parvint peut-être pas, nous donne la clef des variations de son éloquence. Orateur renommé à Cambridge, il reste, dans la vie, très avisé pour « les affaires du monde »; mais « s'embrouille sur les choses de la Religion », où Strafford craint « qu'il ne pense le contraire de ce qu'il dit ». Strafford devinait juste et ne comprenait pas. Cromwell, habile artiste, pinçait sans rire la guitare théologique. Voyez les *colles* macabres sur le *repos de l'Ame* après la mort qu'il poussait à Laud, archevêque de Cantorbury, complice du roi, et à qui il sut si bien imposer le repos du corps. Délectez cette maxime que l'amant jaloux de Mistress Lambert disait, j'en suis sûr, avec componction : « *Un bon chrétien doit ressembler au Castor, c'est-à-dire mourir plutôt que de perdre sa pureté.* » Et, riant de l'autre œil, il ajoutait tout bas pour les intimes « *et un bon Politique, à la Palme qui s'abaisse pour s'élever davantage* ». Voulait-il temporiser, il prenait, dans le style du temps, « *conseil de Dieu, de sa Conscience et de ses Amis* ». D'autres fois, il régalait de prières les Indépendants, pour les amadouer. Cherchait-il à se débarrasser de l'Episcopat, il demandait secours à saint Paul et à ses « *chrétiens de Corinthe qui avaient le don de prêcher comme lui* ». « Un jour, raconte Hume, le Protecteur se fit apporter à table une bouteille d'un vin qu'il estimait tant qu'il voulut la déboucher lui-même. Le tire-bouchon lui échappe. Aussitôt, courtisans et généraux se précipitent sur le plancher à la recherche. Cromwell s'esclaffe : « *Si quelque sot*, lance-t-il, « *venait regarder à la porte, il s'imaginerait, à votre posture, que* « *vous cherchez le Seigneur* ; *et vous ne cherchez qu'un tire-bouchon.* » Même sur le champ de bataille, où il se battait comme un lion, il restait imperturbablement loustic. A York, le comte de Manchester, commandant en chef des troupes parlementaires, fuyait devant l'armée royale : « *Vous vous méprenez, Mylord*, lui crie, en lui saisissant le bras, Cromwell blessé. *L'ennemi n'est pas où vous allez : il faut venir de ce côté pour le trouver.* » La veille de Dunbar, les Ecossais anxieux murmuraient contre « le Seigneur et luttaient avec lui dans leurs prières », menaçant de le lâcher en cas de défaite. Et le lendemain du combat, le perpétuel railleur invite les ministres des « saints »

naste, ni le jeu fantaisiste d'un peuple[1]. Cromwell fut le digne successeur d'Elisabeth. Rendant effective l'unité politique que, par son célibat obstiné, la Grande Reine avait si généreusement préparée pour la principale Ile britannique, il exalta son pays au plus haut période de puissance et de gloire. L'usurpation était justifiée. L'œuvre sacrait l'homme.

Lui mort, les covenantaires sans chef devaient aisément retomber sous le joug royal. A défaut d'esprit, les roués légitimistes qui ne surent, pendant longtemps, que laisser « accrochée aux buissons[2] » la couronne du prétendant, avaient trop d'intérêts en jeu pour oublier que les dissensions républicaines, amplifiées par les discordes cultuelles, constituaient les plus sûrs outils de la restauration absolutiste. Devant la coalition des appétits, les rivalités individualistes, invariablement, succombent. Mais le Monarque, élevé à cette dure et instructive école buissonnière, informé, à ses dépens, de l'es-

à se soumettre au jugement de la Providence. Lors du coup d'Etat qui dissout le Croupion, un soldat trouve la *masse* symbolique. « *Emporte-moi vite cette marotte* », lui crie-t-il.

Ce libre-penseur n'aimait pas mieux, d'ailleurs, les déistes que les presbytériens. « *Insolents sots*, disait-il, *qui ne peuvent souffrir qu'eux-mêmes* ». Mais il savait les assujettir à ses fins.

Non, ce ne pouvait être un bigot celui qui, maudit encore de nos jours par les protestants, fut le premier des hommes d'Etat moderne qui institua le mariage civil et qui, à l'imitation du généreux Henri IV de France, promulgua la liberté de conscience !

Ainsi s'explique ce contraste entre l'obscurité de plusieurs de ses discours et la limpidité, la vivacité de ses conceptions, que la rapidité et la justesse de ses décisions nous révèlent. La Politique a des exigences que la Rhétorique ne connaît pas. Ce qu'elle conçoit bien ne s'énonce pas toujours clairement : l'exécution s'opérant souvent malaisément.

Rapprochez encore à ce point de vue psychologique Cromwell de ses deux analogues : Louis XI de France, Frédéric II de Prusse, ou encore de Bismarck.

1. Comparez, par exemple, l'ordre que le génie de Cromwell impose à l'Angleterre avec l'anarchie démagogique qui suivit, dans les Pays-Bas, l'assassinat de Guillaume le Taciturne. Barnevelt, le tuteur de la République, meurt sur l'échafaud, victime du fanatisme somariste; de Witt est massacré par la populace; Ruyter est persécuté et envoyé en disgrâce.

Ailleurs, un jeune ardent révolutionnaire, sacrifié lui aussi au monstre, dira mélancoliquement : « *la Révolution est comme Saturne : elle dévore ses enfants* ».

2. Paroles du généreux Thomas Windham.

time publique, dans la nation comme à l'étranger, pour le génie de son prédécesseur, trouvait un ordre intérieur solidement assis et un développement extérieur prospère et respecté.

Maintenir[1] et parachever le programme, telle était sa mission. La piété filiale — vertu rare chez les rois — vouait-elle la mémoire du grand républicain à l'exécration officielle? d'autres patronages plus titrés, Gustave-Adolphe, Guillaume le Taciturne, Henri IV s'offraient pour modèles.

Les Stuarts ne comprirent rien. L'érudition toute chrétienne de Bossuet ne leur expliquait sans doute pas suffisamment la vraie signification de deux récents coups de hache; et ces pauvres rois, illusionnés par la lettre, se crurent follement les maîtres de la Terre[2]. La cruauté de leurs vengeances et l'hypocrisie de leur réaction les précipita d'un trône trop haut pour leur intelligence et pour leur courage. L'ennemi d'hier, et le rival du jour, glissé déjà dans la Maison, et jusque dans le lit, les évincait d'une succession ouverte par l'incapacité, conservée par la trahison. Sauté résolument de la « chaloupe hollandaise » dans le « navire britannique », l'habile et héroïque Guillaume, véritable héritier de Cromwell, venait revêtir d'une apparence de légitimité historique, et présider, la dictature exceptionnelle d'une aristocratie républicaine.

Car la désintégration religieuse exigeait la désagrégation politique. En Allemagne, le protestantisme avait prévalu *parce que* dans cette vaste région de la périphérie occidentale la colloïdification sociale ne s'y était pas encore effectuée; en Angleterre, il triomphait *parce que* dans cette île marginale la solidification royale, impuissante désormais à agglomérer des possessions continentales, devenait superflue et, conséquemment, nuisible. C'est-à-dire que, dans le nouveau centre européen, la *Réforme* faisait ciment : l'union évangélique y collaborait à la fédération nationale. Dans le

1. Devise de la Maison d'Orange.

2. *Et nunc reges, intelligite ; erudimini, qui judicatis terram.* Traduire correctement en anglais la lumineuse oraison de Bossuet devenait d'autant plus aisé que Louis XIV, soucieux d'assouplir les Catholiques à son absolutisme, essayait de constituer alors le gallicanisme, piètre et dangereuse contrefaçon de l'anglicanisme d'Henri VIII.

site maritime, par contre, le *Protestantisme* émiettait le pouvoir : la dissidence cultuelle y préparait spontanément l'indépendance individuelle[1].

A l'Angleterre, écartée du groupement européen, revient donc l'honneur d'avoir, dans les crises internes, conservé le sang-froid nécessaire à l'organisation énergique de la défense commune, et inauguré, avec audace, le régime normal de l'activité pacifique. Ainsi sevrée des entreprises guerrières, la Féodalité anglaise se transforme en aristocratie industrielle. L'expédition américaine de Cabot (1497) révèle déjà le changement de la situation économique. Au XVIe siècle, en effet, la métamorphose apparaît à l'intérieur. La décadence de l'agriculture est son fait caractéristique. Le gibier pille les moissons ; la prairie envahit le champ ; le bétail évince l'homme. Devenu plus féroce que le tigre, le mouton dévore des familles entières et des villages[2].

Sous l'aiguillon d'un péril extérieur, la royauté anglaise se fût, à cette époque, alliée au peuple pour « exterminer dans l'île l'aristocratie de la noblesse ». Mais à l'abri de tout danger, elle s'était crue assez forte pour se saisir du frein religieux et asservir, du même coup, toute la nation[3]. C'est pourquoi nobles et plébéiens, ennemis hier, aujourd'hui complices, frappent d'accord à la tête. La monarchie constitutionnelle inaugurée par Guillaume III n'est plus ainsi seulement politique, elle constitue une véritable réforme sociale.

Cette nouvelle constitution qui inaugure dans ce milieu exceptionnel la dictature aristocratique, prouve sa légitimité par sa durée et ses résultats. Elle a si justement attaché l'ordre indispensable à l'inévitable progrès, que trois siècles, pourtant si féconds en incidents divers, ne lui ont apporté aucune modification notable. Là, souvent, le parti conser-

1. Hume, comparant l'état de l'Angleterre d'avant et d'après la Rebellion, écrit : « *L'autorité de la couronne était si absolue que les puritains seuls osèrent allumer et conserver la précieuse étincelle de la liberté. C'est à cette secte dont les principes paraissent si frivoles, et les manières si ridicules, que l'Angleterre doit toute la liberté actuelle de sa constitution.* »

2. Thomas More : *Utopie*.

3. Voyez comme Henri VIII et Elisabeth se servent des formes légales pour en mieux violer le but.

vateur s'est montré hardi initiateur des réformes; comme le parti populaire, défenseur méthodique de l'ordre. Tout conflit entre *tories* et *whigs* s'est paisiblement dénoué par de légitimes concessions mutuelles. Et cette permanente conciliation entre la stabilité des formes institutionnelles et la mobilité des opinions et des mœurs prend son origine dans la loi successorale qui, par cette coalition historique de la pairie et des communes, a étendu à toutes les classes un mode de transmission économique, jadis réservé aux seuls privilégiés. Le majorat territorial, gage de la continuité familiale et nationale, constitue le facteur constant de l'ordre; la division compensatrice et égalitaire des biens meubles, anoblie par la liberté testamentaire, stimule, par contre, l'initiative personnelle. Les frères et les sœurs appartiennent donc, par le jeu même des intérêts, et sauf rectification psychologique et morale, les uns à la classe possédante, les autres à la classe laborieuse : d'où affiliations ordinaires aux partis conservateur et libéral. Les relations de famille sont ainsi la clef de l'harmonie sociale. Pendant que le gardien du *home* paternel veille à la préservation des intérêts généraux de la nation, les collatéraux et alliés s'efforcent d'étendre le champ de l'activité nationale. De là, cette admirable solidarité qui lie perpétuellement chaque Anglais à la mère-patrie : vertu collective unique qui fait l'étonnement, l'envie et l'idéal de tous les autres peuples.

C'est ainsi que sous l'influence de la vie économique moderne, les propriétaires anglais, et surtout son noyau de *landlords*, sont devenus comme des instruments automatiques de conservation politique ; cependant, la population industrielle, toujours stimulée et soutenue, développait, à l'intérieur et à l'extérieur, la production et les échanges. Durant ces deux derniers siècles, la résultante politique tournait donc ainsi normalement entre les deux pôles complémentaires, ailleurs antagonistes, de la richesse et du nombre.

En entendant craquer, sous l'expansion absolutiste des Tudors et des Stuarts, le moule constitutionnel, qu'avec la Grande Charte de Langton, elle avait fabriqué pour atrophier la Royauté, l'Aristocratie sut écouter la courageuse

voix du prophète puritain Peter Wentworth, traduit d'ailleurs en action par Cromwell. Elle se républicanisa. Effaçant du visage et du cœur la morgue provocatrice et stupide qui perdit la noblesse continentale, et ridiculise sa descendance, elle ouvrit toujours ses rangs au vrai mérite. Et c'est cette affusion constante des talents qui lui donne avec la vie sa puissance d'évolution. Cristallisée en une forme archaïque, elle mourrait : une séance des Communes suffirait à épandre sa strate dans le diluvium sociologique.

Evoluer ou périr; se soumettre ou se démettre : voilà la loi que le XIXe siècle lui signifia une fois encore, et qu'au seuil du XXe siècle les *tradeunions*, rebellées contre l'iniquité, lui rapppelleront peut-être[1].

La situation et la topographie du *Royaume-Uni* ont donc dicté à l'individualité nationale, qui en a fait son siège, sa constitution sociale. L'étendue de l'île principale requérait, pour la pacification totale des provinces, l'ascendant de la dictature royale : organe spontané de toute vaste union politique. Mais l'excentricité occidentale de la contrée, accentuée par l'isolement insulaire, a comprimé aussi, dès le début, et finalement neutralisé, l'expansion de cette autorité devenue, par sa servile imitation du régime français, abusive, intolérable. D'autre part, la proximité du continent, menace perpétuelle d'invasion, suffisait pour énerver la polyarchie autocratique, et prévenir son exclusive domination. Enfin les montagnes et les golfes d'Ecosse et de Galles, défenses naturelles pour les indigènes, abris sûrs pour les alliés, constituaient une école propice aux vertus et à l'éducation de l'initiative individuelle. Ainsi, ces trois puissances nationales : royauté,

1. On se souvient du *Corn-bill* arraché par les libéraux au protectionisme des propriétaires ruraux : *Le Bill sera ou la Pairie ne sera plus!*

Quant au présent, je fais allusion à la jurisprudence des grèves. D'après un arrêt récent, tout syndicat ayant déclaré grève serait pécuniairement responsable des dommages causés par cette grève aux patrons. Voilà certes un arrêt qui sera bien peu appliqué! Toujours respectueux des formes légales, les Anglais le conserveront, sans doute, curieusement dans leur riche musée d'archéologie législative, mais en se gardant sagement d'y jamais toucher. L'outil est bien dangereux à manier!

aristocratie, peuple se sont justement et exceptionnellement compensées là, sous l'influence prépondérante du sol.

La composition s'y est effectuée dans le groupe moyen : le roi n'est plus que le prince des pairs; le peuple, la famille puînée des grands.

Ce curieux cas politique évoque un problème sociologique : Que serait devenue la socialité britannique, si les connexions de l'île avec le continent eussent été plus ou moins étendues, ou encore, si l'éloignement eût été plus considérable ? Dans le premier cas, il apparaît que la nature et l'extension de la frontière eussent déterminé la solution. Une frontière ouverte rendait l'Angleterre province française, et Rouen y combinait Paris à Londres. Corrélativement, la royauté, moins exercée, restait rudimentaire au sein de la polyarchie aristocratique, et son existence demeurait ou latente ou précaire jusqu'aux jours inévitables de la lutte contre la puissance germanique. Une longue paix préparatoire hâtait ainsi l'avènement de la Fédération occidentale.

L'interposition d'une frontière montagneuse, barrant la route comme les Pyrénées, laissait, par contre, l'Angleterre sous la dépendance des Scandinaves. La polyarchie bretonne sombrait sous le flot barbare des pirates septentrionaux, comme la polyarchie ibérique s'effaçait derrière les rangs compacts des cavaliers africains. L'unité nationale glissait lentement d'Ecosse [1], comme là-bas du massif asturien.

Colonies occidentales. — La découverte de l'Amérique a illustré le troisième cas. Ce n'est toutefois pas dans l'Amérique espagnole, colonie royale, qu'il faut chercher cette solution réelle : le despotisme administratif y tuant, par son hypocrite anonymat, toute libre initiative. De plus, la masse indigène, stagnant dans son féodalisme astrolatrique, réagissait sur ses vainqueurs : elle leur infusait, regressivement, ses propres habitudes de cruauté. La côte orientale du con-

1. « En Ecosse, il y a plus d'individualité et d'énergie qu'en Angleterre... Elle est, en quelque sorte, plus britannique que l'Angleterre elle-même. » (Le Play, *La Réf. soc.* § 59).

tinent septentrional offrait, au contraire, une *table rase*, hospitalière aux courageux et fugitifs persécutés de l'Ancien Monde. Dans ces solitudes froides, les ordres des vieux rois n'avaient plus d'écho. « Quelques arpents de neige », à peine de la valeur « d'une tête d'épingle[1] », intéressaient bien peu l'avide percepteur des droits régaliens. Français et Anglais, aventuriers et *outlaws*, trouvèrent ainsi un refuge sur ces rivages désolés. Au XVIIIe siècle, la France, rongée par la mainmorte ecclésiastique, et qui, depuis l'écrasement de la noblesse par Richelieu et de la haute finance par Louis XIV, ne possédait plus que le vestige du régime successoral conservateur, n'émettait déjà guère à l'étranger que de hardis aventuriers, aussitôt oubliés par la défaillante métropole. Durant la paix séculaire imposée par l'absolutisme des Louis et dont le calme même présageait, à tous, l'approche du déluge révolutionnaire, la royauté jouissait insouciamment des richesses, de la considération, de l'amour même de ses trop reconnaissants sujets. La studieuse bourgeoisie, justement préoccupée de la préparation de l'ordre nouveau, bien plus que de l'expansion nationale, d'apparence alors superflue, ne voulait pas fuir un champ promis à sa vigoureuse audace. Pendant les guerres de religion, les protestants français avaient trouvé en Angleterre et en Allemagne un sympathique asile. Sous l'aspect intellectuel, par exemple, la Prusse peut être envisagée, en quelque mesure, comme une colonie française. La France fut pour la Prusse ce que la Grèce avait été pour Rome, ou, mieux encore, Athènes pour Sparte : l'Educatrice. Quoi qu'il en soit, la colonisation française manquait, surtout au XVIIIe siècle, de but, d'organes et de moyens. L'échec de tant d'admirables efforts individuels[2], dépensés dans les deux Indes, devenait donc fatal.

2. Appréciation de Voltaire écrivant à son ami d'Argenson.

1. Il faut revivre, avec mon compatriote et ami, M. Emile Barbé, ces luttes mémorables où, abandonnés par « les Bureaux du roi qui pratiquaient la devise de leur maître : *après nous le déluge* », d'héroïques Français — et il faut nommer Chevalier et Madec — s'obstinent à barrer la route au flot anglais. C'est déjà « à la Nation » qu'ils sacrifient leur sang et leur fortune. Mais il n'était déjà pas bon d'avoir raison contre des « *supérieurs hiérarchiques* ». On sait pourquoi le généreux

Amérique Septentrionale.—Tout autre devait être le caractère de l'expansion britannique. Colonie scandinave, l'Angleterre avait été peuplée par des gens de mer : téméraires aventuriers qui, dans les temps presque historiques, abordaient déjà les côtes septentrionales du Nouveau Monde. Les prétentions de ses rois à la couronne de France et leurs alliances continentales avaient nécessité l'entretien constant et le développement continu d'une forte marine : navires de transport pour les troupes ; navires marchands pour le ravitaillement. En s'extériorisant, l'Angleterre qui, sous le règne d'Élisabeth, comptait, dit-on, deux millions d'habitants, obéissait bien plus rigidement encore que Tyr, la Grèce, Carthage, Venise, Gênes, la Hanse, le Portugal, l'Espagne et la Hollande, à la loi géographique d'extension nationale. A peine le patriotisme populaire français, péniblement soutenu d'abord par la royauté, et enfin dirigé par le père de la diplomatie moderne, venait-il de rejeter dans son île le superbe étranger, que la royauté anglaise, soumise, à son tour, à l'empire de son sol étroit, envoyait Cabot à la découverte de fécondes terres transatlantiques. Marin, mais non colon, le malin Vénitien reconnut seulement ces côtes que l'intolérance anglicane parviendra à peupler au siècle suivant de ses meilleurs dissidents. Par une circonstance topographique singulière, les bannis retrouvaient dans l'exil comme une seconde Angleterre. Voyez cette longue région qui, du Labrador à la Floride, du Saint-Laurent, des Lacs et du Mississipi à l'Océan retrace, sous un climat plus rigoureux, la silhouette encore chérie de la patrie ingrate. Ce toit canadien qui surplombe de ses rocs granitiques la pittoresque gouttière du Saint-Laurent, ne sont-ce point ces Hautes-Terres d'Écosse avec leur canal calédonien ? Les monts Alleghanys répètent la chaîne Pennine ; et les Ozarks remoulent l'ossature d'une Irlande d'outre-

Dupleix fut ruiné et rappelé, et comment l'infortuné Lally paya de sa tête l'ineptie des favoris du gouvernement de Versailles.

Des inférieurs, les chefs excusent les fautes : sur eux, ils vengent leur propre incurie. J'ai entendu un administrateur industriel, ancien trésorier au Tonkin, dire à son subordonné : « Vous voulez avoir raison ! Souvenez-vous donc qu'un supérieur a toujours raison. Il oubliera vos fautes ; il ne vous pardonnera jamais les siennes ».

mer. La vallée large du Mississipi fait l'homologue du canal Saint-Georges et de la mer d'Irlande. Le golfe du Mexique réédite, plus exactement encore, le canal de la Manche. Enfin, la presqu'île de la Floride rappelle la pointe du comté de Kent. Ainsi, le géographe comme le proscrit, revoit sur ces lointains rivages une Nouvelle-Angleterre. Et il en sera de même pour le sociographe. En contemplant les sites verts et calmes, embrumés d'ombre et de nuit, de la vieille baie laurentienne, il apparut à nos méditatifs Malouins, fuyant, eux aussi, la discipline lourde d'une patrie tracassière, que les géants d'Armor avaient, pour eux, taillé, dans ces pierres ruisselantes, les hâvres tranquilles de leur bonne Bretagne; pour eux, étendu sur ces rocs froids, des tapis de lichens, de mousses, de prairies; pour eux, piqué là-haut ces pins et ces arbustes qui coupent, fantastiquement, de leur verdure sombre, les traînées sanglantes d'un soleil fatigué, ou les flambées roses des nocturnes aurores. Sur ces granits, le Celte reprend pied. Bretons, Irlandais, Écossais, unis, escaladent le front robuste du crâne canadien : vieux ossements de la Terre que les neiges annuelles entretiennent en perpétuelle jeunesse. La libre expansion de ces vaillants émigrés eût déjà acquis à l'Occidentalité ce vaste triangle central que draine la faille mississipienne et qui fait à l'unité politique nord-américaine un siège fixe, si la défaillante royauté française eût mieux soutenu leurs pacifiques conquêtes; mais surtout si l'insolente morgue de la pseudo-royauté anglaise n'eût ensemencé — inconsciente de son bienfait — les riants rivages de la Nouvelle-Angleterre du meilleur grain de la sélection révolutionnaire[1]. Comme dans la vieille Angleterre, la population immigrante descendit du Nord au Sud la marge transatlantique. Les noms mêmes des jeunes Etats républicains disent encore la date de la prise effective de leur possession territoriale. Du Maine [2], que le Protestantisme déchiqueta du lambeau de la

1. Hume nous dit que le vaisseau emportant Cromwell vers l'Amérique fut arrêté dans la Tamise par l'ordre de Charles Ier.

On sait que, plus tard, Prietsley ne trouva la paix que dans la nouvelle République américaine.

2. En Amérique comme en France, le Maine est, d'après le point de vue où l'on se place, un appendice de la Normandie, ou le seuil de la

Nouvelle-France, à la Géorgie dissidente, les sages et les énergiques expatriés recommencent la juste Rebellion quand, rapace, la métropole s'essaie à leur imposer le joug financier secoué chez elle-même par leurs audacieux pères. Mais religieusement disciplinés, ils assurent la fondation de la jeune République par leur conduite toute positive. Respectueux, en effet, du passé, ils n'ont pas une malédiction pour les auteurs des persécutions; et ils conservent aux États jusqu'aux noms qui honoraient l'ennemi d'un pieux souvenir. Il faut aussi avouer qu'oublieux des luttes récentes, ils condescendirent, sans trop de dignité, à omettre de la carte américaine le nom du Grand Protecteur [1]. La victoire des marchands anglais n'eût point été si débonnaire; et les grands hommes qui surent, par leur sagesse surtout, affranchir leur nouvelle patrie d'une sujétion devenue intempestive, eussent durement pâti pour leur courageux dévouement et leur fine diplomatie [2].

Bretagne. Historiquement Normandie, Bretagne, Maine et Anjou furent toujours liés moralement et politiquement. La cause s'en trouve dans l'évangélisation tourangelle, résultat elle-même, ainsi que nous nous le rappelons, de la configuration géographique de la region. Le Concordat a réinscrit cette antique loi dans sa carte ecclésiastique. Cette corrélation morale eut pour effet l'ascension des Plantagenets au trône d'Angleterre. Notez, en passant, la parenté entre le Barbe-Bleue Henri VIII, et l'Ogre français : le fameux Gilles de Laval. La propagation du protestantisme s'opéra dans la même direction et le même sens: depuis la Saintonge (La Rochelle) jusqu'au Bessin (Caen), par le Maine (Laval et Vendôme), le Bocage (Domfront), le Cotentin (Pontorson) et la Hague (Valognes). Pendant la Révolution, tout ce pays, de la Vendée de La Rochejacquelin au Caen de Charlotte Corday, constitua pour les royalistes un incomparable camp retranché que l'emigration antérieure des plus libres esprits ne suffit pas toutefois à laisser à la réaction. Enfin si, dans sa répartition territoriale de la France, Auguste Comte, respectueux des vieilles traditions provinciales, conserve à la Normandie, à la Bretagne, à l'intendance de Tours, les anciennes limites conventionnelles, Le Play, plus geologue, réintègre justement la Vendée, la Mayenne et la Manche à la province bretonne; et la Sarthe, comme l'Eure-et-Loir, à la province normande. Au vrai, Barfleur, Séez, Angers, Parthenay, Ré, déterminent les *saillants* continentaux de cette primitive et rude forteresse : nid de vaillance, de science et de philosophie.

1. Ne se risquèrent-ils pas à offrir la couronne à l'honnête Washington!

2. Témoin : le sort qu'on voulait faire en Angleterre au « divin Franklin » lors des négociations amiables qui précédèrent la Guerre de l'Indépendance. Aussi, au moment de signer l'acte définitif, disait-il à ses collègues du Congrès : « Il faut qu'ici nous soyons tous accrochés ensemble, ou, assurément, nous serons tous ensuite accrochés séparément. »

Heureusement, l'Union plus républicaine que démocrate, reportera désormais sur ses meilleurs enfants la glorification profanée jadis aux souverains par la flatterie ou par les préjugés serviles. Elle les suggérera même aux rois [1].

Des deux côtés de l'Atlantique, et par de là le cours des temps, on avait assisté au même processus de peuplement [2]. Le Nord peuple le Sud. La ville crée la campagne. De l'Hudson au Potomac reflorit plus robuste l'existence industrielle qui, du Forth à l'Humber fit, durant le XIXe siècle, la prospérité de l'Angleterre. New-York amplifie Edimbourg; comme Baltimore, Newcastle, Washington, pendant de Sunderland, est une ville encore artificielle; et Londres la deviendrait si les Anglais cessaient jamais, de gré ou de force, leur profession contemporaine de factage [3] mondial. En réalité, les ports septentrionaux anglais et américains n'ont pris cette si rapide intensité vitale, étonnement des Européens, que par une bien fortuite conjecture : le synchronisme de l'avènement de l'indépendance américaine avec la découverte de la machine à vapeur. Un petit nombre de ports commodes et bien outillés, tout voisins du magasin terrestre du combustible, des champs de production céréale et des ateliers industriels, recèlent le majeur lot de la richesse nationale, et accaparent le plus fort contingent de la population totale. Ici, l'influence géologique domine l'empire géographique. En Angleterre, la houille,

1. Penn's Sylvania.

2. Les journaux actuels de l'Amérique seront pour le sociologue futur des mines d'enseignement pour l'établissement de la théorie des invasions.

3. Hume nommait les Hollandais des XVIe et XVIIe siècles les « colporteurs de l'Europe». Les luttes continentales ont abandonné à l'Angleterre, durant les deux derniers siècles, le monopole maritime. La paix européenne restitue « aux grenouilles des marais » rhénans et baltiques le royaume de la Méditerranée atlantique. L'établissement, sur les deux continents, de l'ère industrielle atténua progressivement l'hégémonie de l''Union Jack'. D'absolue elle devient chaque jour plus relative; et déjà on perçoit le trou du ver dans le navire britannique. Londres, capitale économique de l'Europe moderne, perdra donc en partie sa suprématie commerciale. Mais sa fonction politique de Cité britannique mère, de noyau d'union, due à sa proximité du continent, demeurera longtemps. Son admirable situation au débouché des *grands lacs* dits mer du Nord et mer Baltique et la sûreté de ses docks lui assurent d'ailleurs une prospérité intrinsèque constante.

collée au flanc de cette faille gallo-pennine qui courbe le lit fécond de la Severn, de la Mersey, de l'Humber, et de leurs rameaux, fabrique autour de Manchester une aire enfumée de cités industrielles et commerciales neuves [1]. En Allemagne,

1. Ses vingt villes anglaises ou galloises que la statistique de 1891 énonce comme ayant plus de cent mille habitants, et dont voici le tableau :

VILLES	POPULATION d'après le recensement de : 1831 (en milliers d'habitants).	1891	COEFFICIENT de progression.	COEFFICIENT relatif à la population totale.	COEFFICIENT de concentration relativement à la moyenne.
Londres	1.630	4.764	2,9	1,6	1,1
Manchester	190	596	3,1	1,3	0,9
Liverpool	237	593	2,5	1,1	0,8
Birmingham	147	441	3,0	1,3	0,9
Leeds	123	345	2,8	1,2	0,9
Sheffield	65	316	4,8	2,1	1,5
Bradford	14	225	16,1	7,0	5,0
Nottingham	56	224	4,0	1,7	1,2
Bristol	104	224	2,1	0,9	0,7
Hull	?	197	?	?	?
Newcastle	60	157	2,6	1,1	0,8
Leicester	12	143	11,9	5,2	3,8
Portsmouth	48	137	2,8	1,2	0,9
Oldham	?	134	?	?	?
Sunderland	16	130	8,1	3,5	2,5
Brighton	30	118	3,9	1,7	1,2
Blackburn	?	117	?	?	?
Bolton	?	112	?	?	?
Cardiff	5	105	21,0	9,1	7,2
Preston	33	102	3,9	1,7	1,2
	2.770	9.180	3,3	1,4	1,0
Angleterre et Galles	13.098	29.000	2,3	1,0	0,7

Il faut encore remarquer que le rapport de la population des grandes villes à la population totale n'était que de 1/5 à peine, en 1831 ; alors que, en 1891 il était de 1/3.
Les données numériques de ce tableau ont été empruntées pour 1831, à Malte-Brun ; pour 1891, à Schrader ; pour 1901, à *Revue scientifique*.

De ces vingt villes, quatre seulement, Leicester, Londres, Portsmouth et Brighton sont en dehors des bassins houillers ; car Hull doit être considéré comme le port oriental de commerce du district occidental du comté

la région rhéno-wesphalienne; en Belgique, le Borinage; en France, le bassin de la Haute-Loire démontrent la même suprématie de la région minière. Il en est de même en Amérique, où Pittsburg constitue l'analogue de Manchester. A ce point de vue, New-York fait face à Liverpool, et Baltimore à Preston. Il semble que sous une attraction mutuelle, le port américain a glissé au nord, et le port anglais, au sud. Le nom même de New-York dit encore la convergence d'une *ligne de force* vers la York de la vieille Angleterre. Mais l'abouchement à la grande cuvette mississipienne voue la vallée de l'Ohio à une toute autre fonction politique que le sort de l'humble vallon de l'Humber, ouvert sur l'industrieuse presqu'île européenne. L'Ohio est un canal de convection des produits manufacturés de la région atlantique vers l'immense marché des prairies de l'Ouest et des magasins agricoles des plaines du Mississipi supérieur et du Missouri. Si jamais les menaces étrangères d'une Eurasie ultra-centralisée, ou les

d'York. Durant la dernière moitié du XIXe siècle, sa situation l'a voué à l'exportation. Malte-Brun, qui cite pourtant dans ce comté une ville de 3000 habitants, ne le nomme pas dans sa statistique de 1831. En 1891, il avait 197 000 habitants; soit une multiplication, pendant ces soixante ans, d'au moins 65,7 fois sa population primitive. La progression générale anglaise n'ayant été, dans le même intervalle, que de 2, 3, Hull a donc crû avec une *vitesse relative* de plus de 28,6 fois supérieure à celle de l'ensemble du pays. C'est le progrès démographique le plus rapide de toute l Angleterre. Viennent ensuite Oldham, Blackburn et Bolton, avec un *coefficient démo-cinématique* sensiblement égal. Puis, c'est Cardiff, le port houiller gallois; Bradford, l'active concurrente de la stationnaire Leeds. Sunderland, au nord, ronge Newcastle; comme au Sud, Cardiff supplante Bristol : dans les deux cas, c'est le charbon qui déplace le centre de gravité. C'est encore lui qui soutient Preston, pendant que Liverpool souffre du marasme des manufactures de Manchester, Leeds et de Birmingham, de plus en plus distancés par les usines américaines et allemandes, ou encombrées, par conséquence de l'immense exode irlandaise, honte éternelle de l'imprévoyante Angleterre (La population de l'Irlande s'est réduite *de moitié en un demi-siècle* — exactement, aux 0,54 — Ce taux rapporté à la *progression* anglaise donne une regressivité à 0,23; c'est-à-dire qu'en 50 ans, l'Irlande a perdu les trois quarts, soit douze millions d'habitants de sa population normale. Cependant la primitive Ecosse doublait (coefficient : 1,8) sa population. (Dans le Midland, Sheffield et Nottingham, vouées à la production nationale, se soutiennent mieux. La longue paix victorienne rend, en effet, au Leicestershire, son rôle central de ralliement régional. Enfin, Portsmouth (et voisinage), Londres et Brighton enregistrent démographiquement la persistante importance de leurs situations géographiques ou climatériques.

luttes intestines suscitées, sans doute, par d'imbéciles compétitions industrielles et les préjugés ethnographiques, imposaient à l'organisme discret des États-Unis une forme plus concrète, la capitale de cette République unitaire serait certainement Saint-Louis, vrai cœur géographique où affluent et refluent toutes les richesses matérielles du pays. Déjà, par une marche régulière, le *centre démographique* de la nation gravite vers ce centre principal de population [1]. Sans doute, il le dépassera. Mais, plus vite, il y retournera. Il existe pourtant, dans ce ciel américain, des astres perturbateurs. Ce sont ces villes colossales que dessert la Méditerranée des Grands-Lacs, et qui chargent à destination de la vieille Europe routinière, les abondants produits d'une agriculture industrialisée, ou les dons libéraux de prairies vierges des humaines sueurs. Montréal et son île n'est plus, dès maintenant, qu'une succursale de New-York; entrepôt des marchandises échangées contre les dépouilles de la faune boréale, pendant qu'en amont Toronto et Détroit fournissent l'industrieuse Pennsylvanie des plus lourds échantillons de mines presque inexplorées et du recel des pillages de la flore canadienne. Plus loin, c'est l'invraisemblable Chicago et Milwaukee son faubourg ; c'est Saint-Paul et Minneapolis. Bientôt ce seront et Duluth et toutes ces villes échelonnées au bord du drain des lacs septentrionaux, ou le long des grands chemins de fer courant au Pacifique. Mais cet axe lacustre trouvera son symétrique dans les grandes villes de la côte atlantico-mexicaine; comme une relative atténuation d'importance dans le peuplement progressif des Prairies occidentales pendantes aux soutènements du massif rocheux. Le vaste triangle nord-américain ainsi fermé, Saint-Louis (ou une toute proche voisine méridionale) demeurera finalement le centre réel de l'unité américaine.

D'une bien autre importance politique sont ces hauts remparts continus, de quinze cents kilomètres de largeur, qui, physiquement et militairement, protègent les territoires américains contre les flots asiatiques. Les riches prémisses d'une plaine vierge ont seules attiré ou maintenu au foyer de la

1. Voyez les notices de l'*Atlas Moderne*, de Schrader.

jeune République les rudes aventuriers, vaincus de la bataille industrielle, à qui la montagne donnait des mirages d'or et un refuge. Il est certain que, durant l'ère militaire de l'adolescence historique, ces populations montagnardes fussent restées indépendantes. A la longue, il eût pu même advenir que le Grand Bassin central eût constitué une aire terrible de pillards gorgés de rapines razziées dans la basse plaine. Et le Grand Lac Salé, propice aux évocations magiques, eût baigné l'antre redoutable du Pontife et du Roi. L'absence, dans cette région, d'une civilisation autochnone montre, à défaut d'une trop récente apparition de l'homme sur le continent américain, la lenteur du développement social dans ce milieu géographique, val de désolation et de mort, où les variations du climat, la sécheresse et, par conséquent, l'aridité du sol, l'impétuosité des irrigations torrentielles arrêtaient jusqu'à l'essor de la très dure, mais bien salutaire, *coopération forcée*. Pour adapter l'homme à ce sol ingrat il manquait, en effet, un intermédiaire : un être robuste, supportant et le froid et la chaleur; sobre, c'est-à-dire herbivore; au pied sûr, sinon rapide; tête intelligente, par conséquent, bonne aussi, pour servir la famille en auxiliaire fidèle des quotidiens travaux; généreuse donatrice de ses fatigues; et, pour tout dire, meuble de provisions fraîches dans le cours habituel des longs mois maigres, outil de pillage aux jours de grasse abondance, proie aussi aux heures lamentables de la faim. Le cheval [1], couché prématurément dans les strates géologiques, avait disparu; le renne demeurait dans ses neiges septentrionales; et le chien, inhabitué aux chasses, taisait là les appels de son inquiétude. Le bison de la plaine colombienne et le saumon des rivières côtières permettaient seuls l'existence d'une chétive population. Néanmoins, ce cirque montagneux restait si favorable à l'essor de la vie guerrière qu'en moins de deux siècles après la conquête espagnole, la prodigieuse propagation du

1. Il faut lire ces pages magistrales (p. 11-22) où M. Demolins développe sobrement son grand théorème sociologique « *la steppe est essentiellement adaptée au cheval, et c'est le cheval qui adapte la steppe à l'homme.* » Jamais la fonction *politique* du cheval n'a été mieux mise en lumière que dans son beau livre déjà cité : *Comment la route crée le type social.*

cheval avait transformé les paisibles Indiens en tribus turbulentes de chasseurs militairement disciplinés. La conquête fédérale contemporaine n'arrêta qu'à temps l'éclosion de cette ébauche politique superflue. L'industrie moderne utilise déjà ces arides coteaux à la culture des fruits et aux plants de la vigne. Le Nouveau-Continent possède là son Hibérie et son Italie [1].

Pour mûrir les civilisations débutantes, il fallait un climat plus clément, un sol mieux arrosé, des alluvions plus fécondes; il fallait un champ bien défini dont les barrières dressaient comme une muraille à l'éparpillement des travaux. Deux sites, dont l'altitude tempérait la caniculaire latitude, combinaient exceptionnellement tant de conditions cosmologiques : le Mexique et le Pérou.

AMÉRIQUE ANDO-MÉRIDIONALE. — Accidents de dislocation de la formation tertiaire, les lacs mexicains, égrénés le long de l'isthme terminal de l'Amérique septentrionale, déterminaient un siège propre à la socialité féodale. Les lagunes de la haute vallée centrale y assignaient la place à une Métropole inexpugnable [3] dont la plaine, relativement restreinte, du Yucatan et appendices formait parc aux provisions végétales, animales et même humaines.

Vestiges des crêtes éboulées dans le fossé abyssal de la circonvallation pacifique, ou dans les plaines interminables du versant oriental, les ramures longitudinales des Andes, creusées toujours par les eaux de condensation de la machine thermique équatoriale, tracent une large route, toute étendue en latitude sur un quart presque entier de méridien [3].

1. Notons en passant que les phénomènes de pathologie sociale exigent des sièges géographiques analogues à ceux de la sociologie normale. Le cirque de l'Utah n'étant plus ou n'étant pas encore le siège d'une Cité régulière, loge les sectes pourchassées des Mormons et abrite les retraites secrètes des ascètes de la dissidence protestante.

2. Evidemment, je n'ai en vue ici que l'antique Mexico, isolée dans sa lagune de Tezcuco (Voir le plan de Clairjero, reproduit, p. 361, dans la traduction de B. Diaz, par le Dr Jourdanet). Qu'on se rappelle, d'autre part, le désastre de la *nuit triste*.

3. C'est d'ailleurs, pour ce motif que Bouguet et le patient La Condamine y furent envoyés en 1736 pour mesurer la Terre. Et c'est en Egypte qu'Eratosthène mesura, pour la première fois, un arc de méridien (Max Marie, *Hist. des math.*)

C'est le long de ce chemin naturel tout ensoleillé[1], et de son talus côtier, vaste escalier de service, que florissait, de l'équateur au tropique méridional, la paisible société des astrolâtriques Péruviens. Sous des latitudes septentrionales homologues, le long d'une étroite vallée abreuvée des pluies équatoriales, le sociologue avait déjà vu naître, grandir, s'épanouir une civilisation analogue. Val péruvien et canal égyptien, orientés l'un et l'autre vers le pôle magnétique, et normaux à l'axe de la grande méditerranée jurassique, lui révèlent ainsi leur commune affinité sociologique et géographique. Dans le calme inaltérable du ciel bleu des Andes, le divin Soleil montait chaque jour surplomber les fronts; et, pérégrinant annuellement entre les deux tropiques, semblait, en souverain vigilant, inspecter ses bien-aimés domaines. Sur terre, il s'était réservé là un exclusif empire, n'y prodiguant que des bienfaits. Dans la grande vallée africaine, les faibles niveaux avaient, au contraire, laissé prévaloir les influences terrestres. Les pluies torrentielles, réglées par le Soleil, s'abattaient sur les hauts plateaux de la région des Grands Lacs ougandiens et dans cette immense vasque marécageuse — lac souterrain — qui fait le « Pays des Rivières » soudaniennes. Le Nil apportait dans le bassin méditerranéen des richesses dont il ignorait la formation et la source. Aussi le Pérou adora-t-il la Cause Première, le grand dieu Soleil; quand, l'Egypte, basse et haute, avait nécessairement préféré le culte des effets[2] : fétichisme géolâtrique du Fleuve et de l'animalité grouillante[3].

1. L'apparition d'un nuage y est un événement mémorable dans la vie d'un homme.

2. Aussi les Egyptiens disaient-ils (Dupuis) que les poissons du Nil avaient dévoré les parties sexuelles d'Osiris (le Soleil).

3. Voila peut-être une des deux causes cosmologiques qui fit de l'antique Egypte le berceau de l'évolution occidentale. La loi de progrès — progression subjective de la divinité réelle (Nature) à l'unité théorique (Cause déterminante ou primitive) se grave là, mieux que partout, dans le sol du vieux continent. La civilisation égyptienne était comme en tout delta de grand fleuve, polyarchique et polythéiste. La pluralité et les noms des vieux nômes dénoncent encore aux siècles ce primitif état. Mais en remontant l'étroit défilé nilotique, elle se condensait peu à peu. Montée à Thèbes, elle est déjà nettement monarchique, et la meilleure partie du sacerdoce est monothéiste (Moïse). Parvenue sur le plateau

Mexique et Bolivie restent encore pour ces régions escarpées les deux grands pôles des groupements politiques contemporains. Quand l'écho du clairon bonapartiste se répercuta dans ces montagnes, le Mexique, lui aussi, tituba dans l'ivresse de l'impérialisme. Mais vite désabusé, il revint de suite, par deux énergiques exécutions, à son régime fédératif normal. Les incessantes secousses qui ébranlèrent, durant un demi-siècle, sa constitution républicaine ne manifestent, en réalité, que l'empirisme des coordinations politiques modernes. On oublie qu'une formation politique, dont la *constitution* statutaire est l'expression écrite, ne peut être qu'un mode d'adaptation du grand organisme national à son milieu : cosmologique et sociologique. Les lois de morphologie sociale sont aussi rigoureuses, quoique plus modifiables, que celles de la morphologie zoologique. Le relief orologique exige ordinairement la forme, ou si l'on préfère, la constitution fédérale, dont l'esquisse spontanée est souvent dessinée par un système féodal préparatoire. La conquête espagnole l'avait imposée sous la forme d'administration provinciale. Il était fatal qu'en l'absence d'un organisateur de la patrie mexicaine la constitution oscillât entre l'empire et la république dictatoriale. Le parlementarisme en ce milieu, c'était l'anarchie dissolvante, et faute d'un Juarez, on a un Iturbide ou l'étranger. Le pouvoir central doit être là fort et souple. Il est sage, ou n'est pas.

La survivance, au centre des deux Amériques, de multiples républiques désunies et rivales constitue un péril commun dont les pernicieux effets se fussent déjà, hélas! trop souvent fait sentir, sans la noble, mais bien dangereuse protection de la grande République voisine[1]. Compter sur soi-même d'abord, voilà la loi primordiale de tout organisme; et c'est l'union mutuelle qui seule crée la force commune. L'immense rempart des Cordillères n'échappe point non plus à cette loi. Sans doute, des garnisons européennes ne sau-

éthiopien, elle est définitivement monothéiste et féodale. Ici, nous avons retrouvé un nouveau Mexique : Gondar penché sur le grand lac central de Tana, c'est Mexico dans sa lagune.

1. Ceci était écrit avant la sécession de Panama. Le canal, comme celui de Suez, doit être *neutre*.

raient longtemps le souiller. Le patriotisme défaillant, sa roche, malaria, fièvre jaune resteraient ses terribles défenseurs. Mais l'opprobre persistante de l'Honduras et des trois Guyanes instruit les générations présentes des dangers de gager à l'étranger les ports de la patrie. Le fisc cosmopolite ravit aux audacieux pionniers, à qui il ne sait cependant assurer la moindre sécurité, le plus précieux tribut de leurs labeurs. Les servitudes industrielles des siècles prochains ne seront peut-être pas moins dures aux déshérités que l'antique servage militaire. L'or est un plus dur maître que le fer; la faim plus déprimante que la sujétion. Pour demain, craignez moins les soldats que les marchands.

Qui donc pourrait oublier un instant les hâves visages de l'Inde... et de l'Irlande!...

La synergie sud-américaine n'a d'ailleurs point manqué de nobles organes. A Franklin, Washington, Jefferson, Madison, Lincoln, les grands frères du Nord, elle peut fièrement présenter Bolivar, Francia, Toussaint-Louverture, Juarez, Barreda, Diaz, Margalhaës. Ce ne sont point les grands citoyens qui manquent à la Grande Patrie. C'est la Grande Patrie qui cherche un foyer, la Cité Métropole, pour y grouper ses enfants.

C'est qu'en effet, l'Amérique du Sud, superficiellement symétrique de sa conjointe septentrionale par rapport au grand axe de dislocation de l'ère secondaire, n'est point effectivement telle que celle-ci, c'est-à-dire *une*. Les différences de latitude et d'altitude compensent la similitude géométrique. Sans la proximité, en quelque manière fortuite, du Kuro-Sivo, un éternel glacier eût recouvert uniformément les plateaux, pourtant relativement bas, des Rocheuses[1]. La tropicalité de l'isthme conjonctif et de la Cordillère ne rendait, au contraire, habitable que la levée péruvo-bolivienne et ses gigantesques marches latérales que rafraîchit d'ailleurs le courant polaire. Inversement, tandis que les prairies basses

1. Son nom de « Nevada » montre toujours cette persistance influence cryotérique. Il faut encore remarquer que le Lac Salé est à 1280 mètres d'altitude, la lagune mexicaine à 2286 mètres, alors que le Titicaca a son niveau à 3808 mètres.

de la cuve mississippienne s'étalent partout sous un climat tempéré, les llanos et forêts de l'Amazone, torrentiellement arrosées, croupissent dans une atmosphère torride qui ne berce et ne brasse que des miasmes de mort. Aussi le puissant Meschacébé, alors que les « Grandes Eaux » de l'Amazone, inclémentes aux hommes, et paresseusement dormantes sous la feuillée des « selvas » semblent attendre les flots de l'Océan pour y noyer leur insouciante virginité, étonne-t-il le monde de sa jeune fécondité. On ne retrouvera au Sud, dans les bas pays, un territoire suffisamment propice à la colonisation européenne qu'en dépassant à nouveau le tropique et en stationnant aux bords des grands fleuves argentins. Ni l'abaissement du grand plateau brésilien, ni son voisinage de de la mer ne suffisent, en effet, à compenser la torridité de sa latitude, amplifiée par la moiteur chaude des vapeurs du Gulf-Stream méridional.

Soit que l'on considère la statique démographique de ces contrées, soit qu'on revive leur évolution politique, l'empire du sol sur l'homme apparaît plus rigoureux dans l'Amérique méridionale que sur tout autre continent. Inutile de chercher ailleurs que sur le plateau, à quelque distance des côtes, atlantique ou pacifique, une ville de moyenne importance. La marginalité de Caracas, Para, Pernambuco, Bahia, Janeiro, San Paulo, le groupe si remarquable de Montevideo, Buenos Ayres, La Plata; les couples Valparaiso-Santiago et Lima-Callao démontrent combien vaines seraient les prétentions européennes ou nord-américaines, à tenter, non pas seulement la conquête — insigne folie! — mais l'exploitation administrative de la contrée.

Là où, mésologiquement, le gouvernement pacifique échoue, la contrainte ne saurait prévaloir. Là où il réussit, la coopération forcée est non seulement inutile, mais illusoire.

Et c'est précisément ce que prouvèrent Bolivar, Francia et Benjamin Constant.

Campé dans la haute vallée magdalénienne, Bolivar barrait la route à l'ennemi venant de Caracas. Par 2 660 mètres d'altitude, Bogota est en effet la clef forte de la chaussée des Andes. Dans les marais du Paraguay, Francia, face aux unionistes

argentins, rompait l'assaut du plateau bolivien. Car Buenos-Ayres et Caràcas restent bien les deux principales voies ouvertes à l'infection étrangère. Poursuivant en apparence des buts opposés, ces deux grands hommes, l'un prêchant l'union, l'autre l'indépendance, concouraient au même résultat : à la synergie fédérative.

C'est que deux ennemis intérieurs sont à craindre à l'égal de l'étranger : l'anarchie et le despotisme. L'anarchie, que la plage chilienne persiste à hospitaliser sur un sol digne d'un sort meilleur; le despotisme qui s'affaissa si longtemps sur les plateaux brésiliens.

Ne prenant part à l'existence américaine que pour la perturber[1], le Chili s'incorporera aux Etats voisins dès que l'Argentine, plus peuplée, aura assimilé le versant oriental de la Cordillère terminale. Au lieu des deux républiques unitaires la postérité ne retrouvera qu'une république fédérale. Ainsi de deux lingots malléables, l'alliage consolide parfois la dureté[2].

Par une marche parallèle et inverse le Brésil évolua de l'empire officiellement unitaire à la réalité d'une fédération républicaine.

Certes, l'immense plaine de l'Amazone dont l'horizontalité presque parfaite dit l'âge[3] prédestine la contrée à la constitution monocratique. Aucune colline n'y projette son ombre. Quand la densité de sa population aura mieux dessiné dans ses solitudes inexplorées les contours de prairies naturelles, le politique, remplaçant le géographe, devra organiser leur coordination administrative. Ce site monotone comportait

1. Voyez *in* Revue Occidentale de janvier 1903 : *Le Congrès panaméricain de Mexico*.

La conquête sur le Pérou et la Bolivie du désert d'Atacama prouve uniquement que la République Argentine avait intérêt à faire tirer par autrui les marrons du feu. « Laisse aujourd'hui un autre faire ta tâche de demain » telle est la morale juste de tout gouvernement prévoyant. L'accès de la Bolivie au Pacifique est pourtant un *droit géographique* que la diplomatie chilienne n'a pas su reconnaître suffisamment. L'Argentine saura, sans doute, se montrer plus accommodante.

2. Que sont, réellement, Valparaiso, Santiago et S. Felipe, sinon, l'*appareil sensoriel* émis sur le Pacifique par les trois villes de la Plata?

3. Courbe type d'un lit fluvial.

bien le régime d'une vice-royauté pénitentiaire, avant-courrière d'une royauté ou d'un empire.

Mais, tel n'est plus le cas pour le grand plateau qui l'encaisse au sud-est et la protège contre les sapements océaniques. Ici, la montagne reprend ses droits, et abrite — je suis tenté de dire *impose*[1] — l'indépendance régionale. La dislocation orographique y va jusqu'à provoquer l'éparpillement des forces nationales, et la cohésion politique n'y semble maintenue que par la circonscription du grand val paranafranciscain[2], au centre duquel s'est assis sur le littoral, la belle capitale brésilienne.

Aussi, le régime impérial fut-il sur ce robuste sol archéen bien plus apparent que réel. Il n'en restait plus guère que le titre décoratif et le parasitisme qui caractérise partout la décadence, quand Botelho de Margalhaëns rembarqua poliment pour le vieux monde le vieil et savant empereur; non sans l'avoir, au préalable, remercié, comme son céleste suzerain, de ses services provisoires.

Si, sommairement, l'on tente de juger l'existence politique de l'Amérique méridionale, il apparaît que la structure géographique y moule, comme ailleurs, les peuples et leurs institutions. Mais la situation dans la zone torride ou dans la zone tempérée chaude, des plus vastes contrées, et l'élancement dans les hautes régions de l'atmosphère d'une partie très notable du territoire compliquent singulièrement l'histoire de la colonisation. En réalité, dit le Dr Jourdanet qui tant soigneusement étudia les influences des climats sud-américains sur l'homme, les « *conditions d'existences* » sont telles « que *les races européennes pures ne s'y habitueront jamais* ». Suffisantes au « *citadin* », elles deviennent mortelles au travailleur des champs. Les variations extrêmes des températures journalières énervent, et la virulence des maladies

1. D'où l'anomalie de l'Uruguay et du Rio Grande do Sul qui, par la langue, se rattachent à l'Argentine.

2. Faute d'une dénomination vulgaire, je me vois forcé de définir aussi justement qu'il m'est possible ce massif montagneux primaire qui court de la pointe de la Plata à l'Etat de Maranhão et que préfère la population brésilienne, bien plus dense sur ces plateaux que dans le pays plat.

tue l'imprudent étranger. « *Ce n'est pas les latitudes, mais les niveaux*, ajoute-t-il, *qui forment cet ensemble* (historique) *dangereux pour une administration, quoique éminemment fécond par sa variété même.* » Et après avoir calculé le pourcentage[1] « *des blancs sans aucun mélange* » l'estimable phy-

1. J'ai essayé de reprendre ce calcul; mais faute d'éléments suffisants et sûrs, j'ai dû me contenter de citer le chiffre du Dr Jourdanet qui sur « *les 24 millions d'âmes qui peuplent* (1864) *les pays montagneux hispano-américains* (y compris l'Amérique centrale) trouve

de 16	à 18	millions de	métis
5	à 6	—	indiens
1,5	à 2	—	blancs purs.

« *Si nous voulons*, dit-il, *porter l'attention sur la somme d'attraits que depuis plus de trois siècles les émigrants ont trouvée dans les causes qui les entraînaient de préférence vers les lieux élevés de l'Amérique, si nous considérons en outre que les Espagnols trouvèrent quelques-unes de ces contrées occupées par une fourmillière d'habitants, n'aurons-nous pas le droit d'être surpris que* 350 *ans se soient écoulés depuis l'occupation de ces pays réellement enchanteurs et qu'on n'y compte aujourd'hui que* 24 *millions d'habitants* (et les 60 0/0 de la population totale). *Cet examen arrive à constater un résultat plus décevant encore, si l'on y cherche le chiffre qui représente la race européenne pure...*

« *L'habitude qu'on a prise de supposer et de dire que les races latines peuplent actuellement les contrées hispano-américaines de la même manière que la race anglo-saxonne peuple le nord du même continent, renferme donc une erreur flagrante qu'il importe de ne pas laisser subsister plus longtemps.* »

Et Jourdanet montre que les incessants croisements, commencés dès la conquête, tendent, sous l'empire mésologique, à resculpter la vieille race.

Je me risque à croire, sur certains autres symptômes, qu'influences ataviques à part, la race brito-saxonne du Nord subit une retouche analogue par son climat. Des yeux observateurs ont déjà aperçu sous le parchemin de l'Américain de San-Francisco et à travers le sang bleu de New-York le squelette anguleux du Peau-Rouge. Des observations semblables ont été faites au Canada.

L'envie et la morgue, aigres et froides comme la bière, ont accusé les Espagnols de cruauté et d'incurie. Et une vaniteuse légèreté avait officiellement embouché l'éclatante trompette. Pourtant le consciencieux Heeren avait déjà bien vu qu' « *aucun gouvernement n'a fait autant pour les naturels du pays que le gouvernement espagnol* » (*Hist. Pol. de l'E.*, p. 59). Humboldt, chiffres en mains, montrait à son tour, quelques années plus tard, combien le XVIIIe siècle, à qui la rébellion anglaise avait donné la berlue, avait calomnié la colonisation ibérienne de l'Amérique méridionale. Les Indiens du pays de la prétendue persécution restaient, au début du XIXe siècle, sept fois plus nombreux que dans la république de la tapageuse voisine. On commence à s'apercevoir que le principal meurtrier c'est le climat, et que les blancs en ont été les

siologiste conclut : « *L'élément qui sera bientôt l'Amérique espagnole tout entière, c'est le métis. C'est lui qui se révèle par des aspirations inattendues; c'est lui qui forme la partie remuante de ces nationalités diverses, comme c'est à lui qu'est réservé l'avenir de ces intéressants pays.* »

Cette supériorité du métis dans l'adaptation au milieu se comprend aisément. La variabilité humaine, si heureusement large, la réalise d'après deux modes, dont les effets physiologiquement homologues sont, quant à l'intensité, bien différents. Le mode élémentaire, c'est l'*acclimation* proprement dite, ou la progression individuelle avec son prolongement par la famille de même race. Telle est celle des fédéralistes du continent septentrional. L'autre mode, étiologiquement homologue, est plus rapide. Croisant les races, il « brûle les étapes ». Il fait profiter l'individu des acquisitions ancestrales : c'est l'*hérédation*, cas normal du continent méridional. Blainville n'a-t-il pas justement considéré l'espèce comme « l'individu répété et continué dans le temps et dans l'espace » ?

ANTILLES. — Situées entre les quatre unités géographiques maîtresses, les Antilles sont un laboratoire de transition. Éthnologiquement et géologiquement, elles assemblent les deux Amériques, l'Afrique et l'Eurasie. Aussi est-ce là, ou mieux dans l'isthme central qu'il convient de choisir le mé-

premières victimes. Qui a lu les récits authentiques de la conquête de l'Amérique espagnole ne peut avoir qu'une admiration sans borne pour des *conquisitadores* aussi fins dans la politique que vaillants au combat. Nos explorateurs modernes et nos gouverneurs coloniaux trouveraient à suivre, dans l'histoire de la campagne de Fernand Cortez, non moins d'exemples d'humanité que d'habileté. Rencontrerait-on chez Pizarre une conduite moins noble que la politique des Anglais aux Indes et sur le continent noir; des Allemands au Cameroon; des Belges au Congo; des Français en Indo-Chine et à Madagascar; des Russes en Sibérie et en Mandchourie, excuseraient, en quelque mesure, les excès d'une génération antérieure de trois siècles. Que celui qui a moins de péchés jette la première pierre!

Il ne faudrait cependant pas oublier qu'au commencement du XIXe siècle, l'Amérique hispano-portugaiseétait beaucoup plus peuplée que l'Amérique brito-saxonne. Vingt-cinq ans seulement nous séparent de la date d'équilibre. Si l'on met en compte le terrible facteur du climat, l'Amérique espagnole était peut-être mieux qualifiée que son orgueilleuse sœur à montrer sa fierté.

ridien initial tant cherché. Propices à l'acclimation, grâce à la constance et à la douceur de la température[1]; salubres malgré la moiteur des mers tropicales, cet Archipel favorisent la *créolisation*, premier stade de l'hérédation. Dans l'invasion des Blancs, les Rouges avaient été absorbés[2]. Les Noirs prirent leur place, au lendemain de la conquête. Aux temps, évidemment barbares, où la procédure et l'industrie n'avaient inventé ni les loyaux contrats d'exportations des Jaunes, ni la guerre d'opium, ni la vente de tafia, ni les bateaux à soupape renvoyant discrètement aux Ancêtres les pauvres *coolies*, les Espagnols et les Portugais commirent des atrocités dont, à notre époque de sentiments raffinés, on n'oserait plus parler. Leur sauvagerie ravissait aux bons roitelets nègres de l'Afrique centrale leurs heureux sujets. La terreur seule de quelques équipages européens arrachait aux tribus si populeuses et si guerrières du littoral des contingents inépuisables d'esclaves. Les indigènes américains, tranquilles comme, à la veille de l'abattoir, des bœufs au pâturage, n'avaient-ils point droit à la douce tranquillité que leur laissaient bénévolement leurs puissants seigneurs et maîtres?

Horrible, most horrible! Voilà la civilisation latine.

En fait, les infortunes individuelles constatées nous touchent vivement. Elles sont bruyantes. Mais, est-il bien sûr que la conquête n'ait point diminué la somme de l'humaine souffrance?

Que d'hécatombes sombres la gérance des Ibères a épargnées aux cryptes des temples américains[3], à l'herbe des forêts africaines! Quoi qu'en ait dit Rousseau, quoi qu'en grognent ses déclamateurs disciples, si le civilisé n'est trop souvent qu'un triste sire, l'homme primitif est partout un féroce animal et la plus méchante des brutes. Comme la vermine, il raffine les supplices.

1. Amplitude de la variation semestrielle : 3° C.

2. Je dis absorbés, non pas massacrés. Les Espagnols profitèrent largement des facilités conjugales offertes par ces peuples primitifs.

3. Cf. Jourdanet : *Les sacrifices humains et l'anthropophagie chez les Aztèques*. Il évalue à plusieurs dizaines de mille le nombre annuel des victimes, au seul Mexique. Dans les grandes occasions, on arrivait peut-être à la centaine de mille.

L'Humanité bonne veut autre chose que des larmes hypocrites. Elle impose, de gré ou de force, aux vieilles nations, l'éducation des jeunes : aux meilleurs ou aux plus intelligents, par la loi morale; aux incapables ou aux impuissants, par la concurrence vitale. Elle inflige aux indignes la décadence et l'éviction. Les noms de « pays d'influence », protectorat, colonie, donnent illusion. Sous l'étiquette des drapeaux européens, cherchez la réalité. En Amérique surtout, une colonie ne reste rattachée à sa métropole qu'autant que ses intérêts propres font lien. Dès qu'un centre d'attraction morale ou économique, d'importance relativement supérieure, approche cette orbite, chaque île y tend d'après les affinités de ses intérêts et de sa langue. De même que, dès le début du XIX[e] siècle, toutes les nations européennes avaient évacué, dès que s'y était dressé un défenseur, les contrées continentales, de même tout incident américano-européen parachève aux Antilles — surtout depuis la prépondérance de la Puissance du Nord vouée à l'extérieur, comme elle se dévoue à l'intérieur, au service sacré du droit — l'œuvre de libération nécessaire. L'indigne conduite de la France consulaire inaugura lugubrement l'exode européenne. La cruauté de l'Espagne royale vient de rééditer ce triste épisode. Haïti, Cuba, deux victimes du despotisme militaire étranger, démontrent combien vaines, autant qu'injustes, sont les mesures coërcitives pour ployer à l'exclavage national des populations disciplinées qui ont déjà, sous leur propre initiative, secoué le joug de l'esclavage individuel. Mais elles démontrent principalement le rôle capital des grands hommes dans la formation des nationalités. L'insurrection n'est qu'un épisode sanglant, précurseur de la répression féroce, dès qu'elle ne trouve pas à s'incarner dans un chef magnanime aussi grand dans la diplomatie que dans la guerre, moins soucieux des labeurs militaires préparatoires que de l'œuvre patiente et sévère de l'organisation pacifique. A la France, la honte méritée d'avoir introduit le désordre chronique dans le malheureux pays d'Haïti ! C'est elle qui arracha traîtreusement à sa patrie, rendue par lui tranquille et laborieuse, le trop généreux Toussaint; c'est elle qui ne laissa, quelques mois plus

tard, à la place du Premier des Noirs, que le funèbre témoignage de sa propre incapacité[1]. Ne sont-ils pas imprudents ceux-là qui exploitent les désordres d'aujourd'hui pour excuser le Crime du passé? L'assassinat du Père de la Patrie commande à l'Humanité juste plus d'indulgence et plus de bonté : aux enfants, appartient un double tribut de sollicitude matérielle et morale. La France républicaine doit à cette île troublée une éclatante réparation. Sans s'immiscer en rien dans les affaires intérieures, il lui incombe d'encourager, par le prêt d'hommes choisis, amis sincères des noirs, et par les subsides nécessaires à la fondation et au développement des bibliothèques publiques, la propagation de la civilisation dont elle apporta dans cette île les premiers germes.

Franklin aimait à dire que « si les fripons savaient l'avantage qu'on a d'être honnête, ils deviendraient honnêtes par friponnerie ». Les diplomates devraient prévoir les avantages que procurent aux Etats de loyales relations internationales. Au moins par intérêt, ils se feraient les agents de la justice. Si ce n'était un truisme, j'écrirais que cela seul dure qui sert les intérêts humains stables.

(A suivre.) V. E. Pépin.

1. Il faut relire l'histoire humiliante, humiliante pour nous Français, de ce drame *social* — car l'insurrection d'Haïti fut une *lutte de classes* et non une simple crise politique — dans le noble et vibrant opuscule que M. Laffitte lui consacra : *Toussaint Louverture*. Qui donc en France oserait se plaindre de l'immanente justice? Monstre pour monstre. Ceux-là qui ouvrirent le chemin à Dessalines méritaient Bonaparte !

Imp. E. KAPP. *Le Propriétaire-Gérant* : Ch. Jeannolle — Paris.

LE "PACIFISME"

Le mot est nouveau; la chose aussi.

Les *pacifiques* ont été de tous les temps. L'horreur de la guerre, les aspirations du cœur vers la paix ne sont pas d'hier. Le *sermon sur la montagne* a béatifié les pacifiques. Les âmes bonnes et généreuses, avant comme après, n'ont pas manqué qui ont rêvé de paix entre les hommes et entre les peuples, même au milieu du bruit des armes. Mais l'amour de la paix cohabitait en elles avec la croyance à la fatalité de la guerre. De cette contradiction elles souffraient cruellement; mais elles ne savaient ni comment la résoudre, ni si l'on pourrait la résoudre jamais. Le mérite du dévouement, des efforts, des sacrifices par lesquels plus d'un parmi les pacifiques ont obtenu soit des pacifications partielles, soit des adoucissements aux maux de la guerre, n'en reste pas moins grand et beau.

Le *pacifisme* est autre chose. Il est la conviction que, la guerre n'étant pas une nécessité pour toujours, la paix peut être organisée et la volonté de hâter cette organisation. Il est aussi, il devra être de plus en plus la détermination des moyens réels de poursuivre une telle organisation et la mise en œuvre systématique de ces moyens.

Mais disserter sur la paix et le pacifisme quand là-bas, en Extrême-Orient, canons et torpilles font leur œuvre de ruine et de mort, n'est-ce pas une dérision ? Jamais discours fut-il plus hors de propos?

Non pas. C'est lorsqu'un homme souffre de quelque mal aigu, effet de son mauvais régime, que l'occasion est bonne pour lui en conseiller un meilleur. C'est lorsqu'une épi-

démie sévit dans la cité que l'on a le plus de chances d'intéresser vivement le public aux questions d'hygiène et de salubrité.

I

Le pacifisme actuel a des précurseurs. Cependant ni le « grand dessein » empirique et prématuré de notre Henri IV, ni le rêve généreux de l'abbé de Saint-Pierre, ni les paradisiaques imaginations du sans-culotte Anacharsis Clootz, ni le noble, mais très métaphysique projet d'Emmanuel Kant n'auraient suffi à lui préparer les voies.

Il fallait d'abord qu'il fût fondé non plus seulement sur les meilleurs sentiments de quelques âmes d'élite ou sur des constructions subjectives de l'esprit, mais sur une théorie positive de l'histoire et des réalités sociales. Aimer la paix, promulguer la paix par un décret de la raison pure ne serviraient de rien, s'il n'était démontré que l'évolution des idées et des faits, des intérêts et des mœurs travaille toujours un peu plus contre la guerre, pour la paix. Cette démonstration a été faite par Auguste Comte.

Grâce à lui, la grande espérance est descendue de la région nuageuse des songes et des systèmes pour prendre pied sur le terrain solide de la politique positive.

Sa philosophie de l'histoire, si relative et si large, nous a sans doute enseigné comment la guerre fut longtemps le régime en quelque sorte normal de l'activité collective. Elle nous l'a montrée organisant les tribus en cités, formant les nations. Les civilisations que la guerre a contribué à fonder et à développer, les disciplines et les dévouements qu'elle a suscités, les vertus fortes qu'elle a forgées ne sont pas plus niables que les calamités et les horreurs dont elle a été toujours inséparable. Comte a rendu à la guerre la justice historique qui lui est due : il n'a pas méconnu non plus les traditions d'abnégation et de sacrifice restées vivaces dans les armées modernes à leur grand honneur. C'est néanmoins d'un trait sûr qu'il a marqué le déclin progressif, nécessaire, de la civilisation militaire, comme l'ascension lente d'une

autre civilisation plus douce, plus juste et plus humaine, et cependant capable d'enfanter à son tour les plus nobles disciplines et les plus hautes vertus.

La loi même qui caractérise la marche de l'esprit humain a des répercussions graduellement pacificatrices.

Les dieux sont de terribles agents de discorde entre les peuples. Si les monothéismes commencent par réunir des nations diverses, c'est pour le salut personnel et supraterrestre comme le Christianisme, ou pour la guerre sainte comme l'Islam. Leurs prétentions respectives à l'universalité sont contradictoires entre elles. De leur choc sortent les croisades et les exterminations d'infidèles. Si l'Eglise catholique a pu et su, au moyen âge, remplir un office social que son seul dogme ne comportait pas, si elle a pour la première fois formé une communauté spirituelle de populations politiquement indépendantes, elle ne réussit guère qu'à introduire quelques tempéraments dans les incessants conflits armés qui divisaient la « chrétienté », qu'elle jugeait et abrégeait quelquefois, sans pouvoir le plus souvent les empêcher. A plus forte raison, lorsque les circonstances exceptionnelles auxquelles l'Église avait dû sa grande autorité dans le domaine politique eurent cessé, le catholicisme, réduit à la force de son dogme fait pour révéler et glorifier le ciel, mais nullement pour régler et unir la terre, ne trouva-t-il pas le moyen de réfréner les grandes guerres que déchaînèrent les monarchies grandissantes du XIVe siècle au XVIIIe. Bien plus, à partir du XVIe siecle les querelles théologiques, les hérésies, les réactions théocratiques devinrent des causes nouvelles de guerres internationales, sans compter les guerres civiles, qui mirent l'Europe à feu et à sang.

Les conceptions métaphysiques, les dogmes révolutionnaires ont des aspects et des effets contradictoires. Subjectifs, abstraits et absolus, ils ont pu engendrer soit un propagandisme agressif, soit un nationalisme intransigeant et perturbateur, soit un cosmopolitisme anarchique. Tantôt ils se sont montrés radicalement anti-militaires et tantôt ils ont produit de violents accès de militarisme. Au fond, avec

leurs antinomies, ils affaiblissent plutôt l'esprit guerrier, mais ils n'assurent pas l'esprit de paix.

La mentalité positive, qui monte toujours, et fait reculer de plus en plus la théologie et la métaphysique, est, au contraire, en elle-même un agent de pacification.

Arguer contre elle des redoutables applications des sciences mécaniques et physico-chimiques à l'art de la guerre serait le plus superficiel et le moins juste des raisonnements. La science, ainsi considérée, n'est pas plus responsable de la guerre que la coutellerie des coups de couteau.

Bornée au domaine inorganique, la science positive est indirectement pacificatrice, moins par ses résultats spéciaux que par le mode de penser impliqué en elle et par les notions générales dont elle pénètre les intelligences. Ce mode de penser et ces notions sont les seuls qui soient universellement, quoique plus ou moins vite, communicables sans trouver dans les oppositions de milieu, d'hérédité, d'antécédence historique des barrières insurmontables. La subordination des constructions subjectives aux observations objectives, la notion de lois naturelles exclusives de tout arbitraire, dominant et servant partout et toujours l'activité humaine soumise sur toute la planète aux mêmes conditions générales, l'esprit relatif en théorie qui prépare si bien l'esprit de transaction dans la pratique, sont autant de facteurs d'une progressive similitude mentale entre les peuples. Or rien ne rapproche à la longue, ne facilite les coopérations comme les similitudes mentales. Quand les idées sont aisément échangeables, les services le deviennent davantage et la méfiance décroît. Se bien comprendre conduit à mieux collaborer, donc à se mieux respecter; et c'est le chemin plus ou moins long, mais sûr, qui mène à la sympathie.

Mais, à mesure que le savoir positif s'étend aux domaines supérieurs suivant la loi établie par Auguste Comte, dès surtout qu'il inaugure son empire sur les idées sociales, il devient directement un instrument de paix. Il a déjà servi doublement la paix. Il a fortifié singulièrement le besoin d'ordre, l'esprit organique qui répugne autant à l'anarchie internationale qu'à l'anarchie intérieure et il a justifié, en

la réglant, la croyance au progrès, distinguant ce qui est modifiable de ce qui est constant, les nécessités temporaires des fatalités permanentes. Il a suffisamment fait avancer la sociologie pour dégager trois données capitales :

1° La solidarité des pensées, des émotions et des intérêts, la nécessité et la possibilité des coopérations dans l'espace et dans le temps gagnent toujonrs plus en surface, en profondeur et en complication.

2° A travers tous les détours et toutes les régressions passagères, la guerre recule graduellement et l'industrie, grandit corrélativement comme objectif de l'activité pratique des sociétés.

3° L'aire d'application de la sociabilité humaine, après avoir été limitée d'abord à la famille, puis à la cité, ensuite à la nation et à l'église, s'étend à des groupements de plus en plus vastes, avec tendance à l'universalité.

II.

Arrêtons nous un peu sur la première de ces données. Aussi bien est-ce celle qui paraît le mieux comprise et acceptée. Sa connexité avec les deux autres n'est d'ailleurs pas douteuse.

La solidarité des peuples est de plus en plus apparente. De plus, elle augmente en réalité. Etant mieux perçue, elle éveille ou fortifie des sentiments qui réagissent à leur tour sur les faits dans le même sens.

La facilité et la rapidité croissantes des communications comme des transports, auxquelles il faut ajouter l'expansion coloniale avec ses avantages et ses inconvénients, ont produit leur inévitable effet. On a dit avec raison qu'elles avaient, en quelque sorte, rapproché les contrées et rétréci la planète. — Source de rivalités nouvelles et de nouveaux conflits, dit-on. — C'est vrai pour un temps. Mais l'histoire nous enseigne que, si les nouveaux contacts ont presque toujours commencé par provoquer des luttes, ils ont fini par amener des combinaisons plus étendues en reculant tou-

jours un peu plus les caps des tempêtes. D'ailleurs, ne mêlons pas les questions. Ce qui est certain, c'est que la réduction artificielle des distances a multiplié dans des proportions inouïes les répercussions de toute espèce, intellectuelles, morales, sanitaires, économiques et finalement politiques de peuple à peuple.

Le développement et la simplification des échanges, le rayonnement de la grande industrie, l'extension indéfinie des marchés, l'organisation du crédit à distance ont fait leur œuvre.

Le crédit public est devenu international comme le crédit privé. Chaque état a des créanciers dans le monde entier; et le nombre augmente des capitalistes, même modestes, qui ont plusieurs états pour débiteurs. La valeur des fonds publics, dont l'influence est grande sur la fortune générale et sur tant de fortunes particulières, subit tous les contre-coups de la politique planétaire.

Il résulte de ce qui précède des incidences telles que celles-ci : Un petit rentier du fond de l'Auvergne peut être ruiné par un désastre politique de la Turquie ou du Portugal. Un bourgeois espagnol possédait trois mille francs de rente française; le premier coup de canon tiré devant Port-Arthur lui a pris dans la poche deux ou trois mille francs de son capital par suite de la baisse de notre rente. Supposez d'autre part que la France eût eu besoin de faire appel au crédit; vous entrevoyez le préjudice qui lui aurait été causé par ce premier coup de canon. Or on en peut dire autant d'autres grands états; car les fonds publics de tous les états neutres ont plus ou moins baissé par le fait d'une guerre dans laquelle ils ne sont pour rien.

Est-ce que les rentiers et les gouvernements sont seuls à pâtir en pareil cas? Nullement. La guerre ferme des débouchés, en réduit d'autres. Elle prive tel pays très éloigné de matières premières qu'il recevait du théâtre même des opérations. Elle renchérit plus d'un produit et diminue de proche en proche les facultés d'achat, propage partout le le malaise et l'insécurité. A trois mille lieues et plus du champ de bataille, le commerçant, le manufacturier, l'ex-

ploitant de houillères, l'agriculteur sont atteints et lésés par la bataille. Et finalement c'est le prolétariat qui est le plus durement frappé par les réductions de salaires ou les chômages.

Ces phénomènes ne sont pas nouveaux. Mais jamais ils n'ont apparu avec autant de netteté à l'esprit des hommes. C'est même cette vision aigüe du mal qui est le commencement du salut.

Songez que nous raisonnons sur une guerre éclatée à l'autre bout du monde. Que serait-ce si la tempête était déchaînée au beau milieu de l'Europe ?

L'organisation militaire des grandes nations européennes est telle qu'une guerre mettant aux prises deux d'entre elles, outre les pertes douloureuses d'hommes par le feu, par le fer, par les maladies et les dévastations de territoires, suspendrait presque entièrement l'activité productrice de chacune d'elles, réduirait considérablement sa capacité consommatrice et détruirait une portion énorme de ses capitaux, c'est-à-dire de ses réserves. Quelle calamité ce serait pour les deux belligérants, vaincu et vainqueur, il n'est pas besoin de le dire. Mais le dommage causé aux autres peuples civilisés et surtout aux peuples de l'Europe restés neutres serait grave et incalculable. Car on ne sait pas assez dans quelles proportions chaque grand pays est pour les autres un fournisseur, un client, un banquier ou un intermédiaire indispensables. Mais nous supposons deux belligérants seulement. On frémit à la pensée de ce qu'il adviendrait de notre pauvre Europe si chaque camp réunissait deux ou trois puissances.

Remarquez que les maux matériels sont ici envisagés exclusivement. Mais ne faudrait-il pas faire entrer en compte l'exaltation contagieuse des passions et des haines, le réveil des barbaries ataviques, l'arrêt du travail intellectuel en deux centres importants de la pensée humaine, l'éclipse plus ou moins prolongée de deux grands foyers de civilisation ?

Nous ne parlons pas des répercussions sanitaires d'une grande guerre, ni des crises révolutionnaires, des luttes ci-

viles ou des rétrogradations qui en peuvent résulter, non seulement dans les pays qui se sont battus, mais chez d'autres, ni de bien d'autres choses.

Cependant la notion des dangers communs dont le risque d'une guerre, même localisée, menace le monde entier n'est pas la seule qui entre chaque jour un peu plus dans la conscience des peuples, du moins des peuples de civilisation européenne. Elle se double de la notion grandissante des coopérations nécessaires.

Dans l'ordre privé, les combinaisons de capitaux, les coalitions de travailleurs, les collaborations intellectuelles débordent de plus en plus les cordons de douanes.

Dans l'ordre public, les opérations matérielles, temporaires ou permanentes, qui ont motivé, dans un intérêt général, l'association diplomatique, financière, administrative même des états ont été nombreuses au cours du dernier siècle. Elles se multiplieront beaucoup dans l'avenir. L'union postale en est un exemple caractéristique. Le bureau sanitaire international qui va fonctionner en est un autre. Les accords juridiques pour le règlement de certains intérêts collectifs, les arrangements destinés à assurer la sécurité ou la neutralité de certaines communications, de certains passages, de certaines entreprises d'utilité universelle n'ont pas été rares. Quelques uns ont déterminé la formation d'organes internationaux à fonctionnement continu.

La nécessité de faire concorder les différentes législations sur quelques objets importants est devenue évidente. La pratique, en plus d'un cas, a démontré non seulement les avantages de ces concordances, mais l'opportunité de leur développement. Mieux les questions sociales seront étudiées et plus on se convaincra qu'elles exigent d'abord les libres ententes entre les intéressés par delà les frontières et ensuite des législations harmoniques. Cette harmonie ne peut être que le fruit de collaborations fréquentes, pour ne pas dire régulières.

On a déjà compris que plusieurs opérations de police et de salubrité, par exemple la répression de l'odieuse « *traite des blanches* » sont vaines, si elles ne sont pas internationales.

Les congrès se multiplient où, de tous les points de l'Europe et de l'Amérique, affluent les hommes et les femmes de savoir et de cœur pour traiter ensemble des sujets qui touchent à l'amélioration de la condition humaine. Parmi les vœux émis il en est plus d'un qui appellent le concert efficace des gouvernements.

Gouvernants et gouvernés sentent vivement ce besoin de collaborer par dessus et malgré les frontières politiques. Mais pour collaborer utilement, avec suite et avec fruit, la confiance mutuelle est indispensable, la sécurité aussi. Il y faut plus que la paix actuelle et de fait; il y faut des motifs suffisants de compter sur la paix future.

C'est ainsi que peu à peu se forme dans les esprits la conception d'une vie sociale à organiser entre les nations. C'est, qu'on le veuille ou non, la conception positiviste de « l'Humanité » préparée par des approximations successives: conceptions d'une « Europe », d'une « Civilisation ».

Faut-il le répéter ? Cette « Humanité », plus spécialement cette « Europe » ou cette « Civilisation » ne sont pas des négations de la Patrie. L'Europe, la Civilisation, l'Humanité, sont ou seront une *société de patries* politiquement distinctes. L'ordre et le concours entre les nations devront remplacer l'état anarchique. Voilà tout. Par là l'indépendance et la sécurité de chaque patrie seront fortifiées et garanties, loin d'en être détruites ou compromises.

III

Les philanthropes et les sociologues, de Frédéric Passy à Jacques Novicow, sans compter ces vaillants positivistes qui s'appellent Frédéric Harrison, Dr Nyström, Dr Molenaar, ne sont plus les seuls à combattre le désordre international. Voici que les hommes d'affaires, gens pratiques, entrent dans le mouvement pacifiste.

En France et en Angleterre, par exemple, ce sont maintenant des négociants, des industriels, des banquiers qui parlent, écrivent, se concertent, agissent en faveur d'une poli-

tique à la fois plus morale et plus positive. Les chambres de Commerce, les grands comités industriels s'agitent des deux côtés de la Manche. Leurs délégués se joignent. Ils démontrent, non point par des déclamations sonores et creuses, mais par des faits et des chiffres, que la solidarité des intérêts l'emporte de beaucoup sur l'antagonisme des prétentions et les nécessités de concours sur les causes de conflit dans les rapports entre deux très grandes et très puissantes nations de l'Occident, dont les esprits mal renseignés jugeaient la rivalité irréductible.

Ce qui est d'ores et déjà évident aux yeux des hommes d'affaires de France, d'Angleterre et de quelques autres pays apparaîtra tel plus ou moins vite aux hommes d'affaires de tous les pays successivement. De plus en plus se conçoit, se définit, s'affirme et s'impose une *politique du travail* en contradiction avec la *politique de la guerre*. Cela tuera ceci. Telle est l'espérance qu'autorisent non plus seulement les lois réelles de l'histoire théoriquement dégagées par Auguste Comte, mais les besoins actuels du monde sentis et perçus par les praticiens qui « mettent la main à la pâte ».

Les hommes politiques, les diplomates suivent le mouvement. M. d'Estournelles, dont le zèle est inlassable, donne la réplique à sir Barclay et, sur les deux rives du détroit, les parlementaires, parmi eux quelques-uns portant un nom illustre, quelques-uns anciens ministres ou *ministrables*, associent leurs efforts autrement encore qu'en des banquets et des fêtes. Au-dessus des anciens ministres et des ministrables, on peut reconnaître à plus d'un signe, disons mieux, à plus d'un acte, que les ministres en exercice aussi entrent avec prudence, mais sans répugnance, dans le nouveau sentier qui s'élargira peu à peu en grande route.

Toutes choses mises au point, n'est-ce pas un fait significatif que l'empereur de Russie, allié de la République française, ait pris la noble initiative de la conférence de La Haye? Toutes choses mises au point encore, est-ce donc un *symptôme* négligeable que les conventions d'arbitrage, modestes comme tous les commencements sérieux, signées entre la

France, l'Angleterre, l'Italie et l'Espagne? Et, si la guerre d'Extrême-Orient reste localisée dans son théâtre et limitée dans ses conséquences, ne le devra-t-on pas au rapprochement franco-anglais et à l'esprit nouveau qui paraît inspirer les conseils de l'Occident ?

IV

Le positivisme, qui dès longtemps a fourni au mouvement pacifiste sa justification scientifique, a un rôle utile à jouer dans la conduite de ce mouvement. Le devoir des positivistes est de l'appuyer de toute leur conviction et de toute leur force. Il est aussi de concourir à le préserver soit des illusions dangereuses, soit des erreurs de méthode.

L'illusion dangereuse serait de croire que le mouvement pacifiste peut aboutir tout de suite ou à très bref délai au résultat qu'il se propose : le règne total de la paix *assurée* et réglée entre les nations ou la suppression du *risque* de guerre. Pour qu'il en fût ainsi il faudrait, sans même faire état des souvenirs cuisants, du poids laissé sur les consciences par les injustices commises, qu'il y eût dans le monde moins de mauvaises traditions et de mauvaises habitudes, moins de méconnaissance non seulement de l'intérêt général, mais du véritable intérêt de chaque nation bien entendu, moins d'occasions à ces surprises qui engagent brusquement un grave conflit, moins d'inégalité de développement dans la moralité, dans la mentalité même des puissances dont le nombre et l'hétérogénéité s'accroissent par le fait même de l'extension planétaire qu'a prise l'échiquier politique.

Que les pacifistes coordonnent leur action sur les peuples et sur les gouvernements afin de réduire méthodiquement au minimum tous ces mauvais risques, rien de mieux. C'est le devoir. Mais supposer que ces mauvais risques vont disparaître partout et tout-à-fait demain ou après demain par enchantement ne serait pas raisonnable. Affermir en soi et propager la conviction que la paix peut être *organisée*,

indiquer les moyens de l'organiser, travailler à les faire accepter, c'est parfait. Ne pas douter que cette organisation s'accomplira dans la réalité avec la vitesse qu'on souhaite, sans temps d'arrêt, sans régression possible, serait contraire à la sagesse. Le faire croire aux peuples serait une faute et un péril,

Comme malgré nos efforts, même en les supposant aussi bien conduits que possible, nous ne pouvons donner à aucune nation la *certitude* qu'elle ne sera plus *jamais* acculée à la nécessité de s'armer pour défendre son indépendance, sa sécurité ou son intégrité, nous n'avons pas le droit d'en induire une, et surtout la nôtre, à compromettre sa *capacité défensive*, qui est faite autant d'énergie morale que de force matérielle. Le président Roosevelt a eu raison d'écrire qu'il peut encore se présenter pour un peuple telle conjoncture tragique où la guerre, tout en étant toujours un très grand mal, ne serait pourtant pas le pire mal. Ce serait le cas, hélas! s'il n'avait pas d'autre recours que les armes pour sauvegarder son existence comme patrie, sa liberté ou son honneur. Nous ne confondons l'*honneur* ni avec l'amour-propre, ni avec l'orgueil.

V

C'est une force d'aller vers le but avec une foi qui sera d'autant plus ferme qu'elle sera plus clairvoyante. C'en est une autre de savoir peser, classer et sérier les moyens.

Quelques pacifistes poussent au désarmement d'abord, « au désarmement progressif et simultané ». Est-il possible, en l'état actuel du monde, de *commencer par là?*

Auguste Comte avait indiqué, parmi les mesures dont la France devrait prendre l'initiative au cours de la *seconde phase de la période de transition* prévue par lui, la suppression de son armée permanente, sauf quelques restrictions, et son remplacement par une gendarmerie renforcée.

Il proposait donc, pour une époque qu'il ne précisait pas autrement, mais qu'avec ce robuste optimisme si nécessaire

aux initiateurs il ne jugeait pas trop éloignée, de « supprimer définitivement l'armée française[1] en la remplacant « par huitante mille gendarmes » auxquels seraient adjoints une artillerie et un génie réduits et une force maritime de police. Il ajoutait : « Le peuple central ne doit désormais « prendre aucune précaution contre les nations adjacentes, « dont les onéreuses armées sont surtout destinées à lui « constituer des barrières, qui partout disparaîtront aussitôt « qu'il aura fait ainsi cesser des alarmes longtemps motivées... » (*Politique positive.* Tome IV. Ch. Vme).

Ces lignes étaient écrites en 1851 dans les débuts du règne de Napoléon III. Comte ne croyait pas à la durée de ce règne. Il ne pouvait donc prévoir la série d'incohérences et d'imprévoyances coupables qui en a marqué la politique. Il ne prévoyait pas davantage la politique, terriblement cohérente celle-là, de Bismark, la formation d'un grand empire militaire sur le flanc et aux dépens de la France, nos douloureux revers, le rajeunissement du droit de conquête en plein Occident, la rétrogradation militariste de toute l'Europe qui en a été la conséquence. Il est mort à temps ce patriote[2], qui a toujours concilié le culte de l'Humanité avec un profond amour de la France, pour ne pas ressentir d'autres « alarmes motivées » que celles dont il parlait d'après l'histoire antérieure. Sans quoi son clair génie eût reconnu la nécessité de mesures plus efficaces qu'un « appel » éventuel de la nation aux armes « pour garantir l'indépendance du foyer où l'ensemble du passé place l'initiative « régénératrice ». (*Id.*, *ibid.*).

Aujourd'hui et en l'état personne ne proposerait à la France de désarmer, puis d'attendre les imitateurs.

Cependant la situation paraît améliorée. La réaction militariste, après avoir atteint son maximum, semble être en baisse depuis cinq ou six ans. Le mouvement des esprits, les exigences économiques, l'ascension du prolétariat y sont pour beaucoup. Les alliances même entre lequelles se par-

1. Sauf à indemniser les officiers qui ne seraient pas utilisés.
2. Patriote et *toujours républicain,* quoi qu'en ait écrit M. Jules Lemaître.

tagent les grandes puissances continentales de l'Europe, quels qu'aient été les desseins du promoteur de la plus ancienne, réalisent un équilibre de forces défavorable aux agressions et sont devenues à l'usage pour leurs éléments composants un frein modérateur. Elles n'ont pas empêché en dernier lieu d'heureux rapprochements et d'amicales ententes entre tel membre de l'un des groupes et tel membre de l'autre. Phénomène qui n'a pas été sans influer sur la portée même de ces alliances.

D'autre part, les peuples gémissent chaque jour davantage sous le poids de la *paix armée*. Les pertes qu'elle leur fait subir sont énormes ; les misères qu'elle engendre sont douloureuses; l'Europe ploie sous le faix. On est désolé en pensant aux travaux productifs de richesse, aux allègements de charges et aussi aux grandes œuvres d'utilité publique ou de progrès social qui auraient pu être accomplis en Europe avec les milliards que le monstre a dévorés depuis plus de trente ans. Et nous apprenons de temps en temps qu'un coup de torpille suffit pour anéantir un cuirassé. Coût : trente millions. Que serait-ce si nous comptions les déperditions permanentes de capital humain qu'entraîne l'organisation militaire de toutes les puissances continentales ! L'Europe marche à la ruine.

Et cependant, si l'on regarde en face les réalités, ce n'est point par le désarmement que l'on peut *commencer*. Le désarmement ne sera pas un point de départ; il sera une conséquence. Il sera la conséquence naturelle de la politique d'honnêteté et de solidarité internationales, d'ordre juridique et d'équitables transactions, de coopération loyale et avisée remplaçant l'anarchie.

Le désarmement, même progressif, suppose la confiance et le sentiment de la sécurité. Mais le sentiment de la sécurité suppose à son tour des gages de sécurité.

Direz-vous que le meilleur gage de sécurité ce serait le désarmement pourvu qu'il fût général et simultané ? Vous auriez raison si vous aviez d'ores et déjà le moyen de faire adopter par tous ce désarmement général et simultané et si vous étiez en mesure de communiquer à chacun des

intéressés la conviction qu'une fois adopté il sera réalisé sans arrière-pensée et sans retour. Or là est la difficulté. Il faudrait d'abord que l'une des grandes puissances fit une proposition. Laquelle ? Premier point fort délicat. Admettons qu'il fût résolu. Il faudrait que le concert s'établit sur cette proposition. Une fois le concert établi, l'accord fait, resterait l'exécution, et la question grave de la garantie de cette exécution se poserait. Mais ne voyez-vous pas que proposition, concert, accord, garantie d'exécution ne sauraient se produire en réalité que si une suffisante et mutuelle confiance préexiste entre les états, ou du moins une suffisante confiance dans les recours possibles contre les abus ou les entreprises menaçantes d'un ou plusieurs états ?

Quand un certain degré de cette confiance sera réalisé, la réduction progressive des armements colossaux de notre temps commencera tout naturellement, les accords destinés à la régler seront facilités et la vitesse du mouvement croîtra dans la mesure où croîtra la confiance elle-même grâce aux gages d'ordre, de justice et de sécurité déjà donnés.

VI

Ce sont ces premiers gages qu'il faut travailler systématiquement à obtenir le plus tôt possible.

L'institution et la pratique de l'arbitrage international en sont un.

Les sceptiques n'accordent qu'un sourire poli aux conventions et à la cour de La Haye, ainsi qu'aux premiers traités permanents d'arbitrage conclus entre la France, l'Angleterre, l'Italie et l'Espagne. On insiste sur le caractère secondaire des litiges jusqu'ici soumis à l'aréopage de La Haye. On souligne le luxe de restrictions, précautions et réserves dont les conventions permanentes d'arbitrage sont ornées.

Il eat été invraisemblable qn'il en fut autrement.

Les nouveau-nés n'ont pas l'habitude de venir au monde avec une taille de cinq pieds six pouces, toutes leurs dents et de la barbe au menton. Tout petit, faible et fragile, pres-

que sans forme, tel est l'enfant quand il entre dans la vie. Mais laissez-le grandir. Faites mieux : aidez-le à grandir. Graduez sagement sa nourriture, soignez-le bien, élevez-le bien. Il deviendra un homme fort et beau.

La Cour de La Haye et les conventions permanentes d'arbitrage sont des nouveau-nés. Elles sont nées ; c'était l'essentiel.

Les traités d'arbitrage ? Mais tels qu'ils sont, ils rendront déjà deux grands services. D'abord, ils déblaieront le terrain de cette foule de petits conflits en lesquels les intérêts prennent l'habitude de s'exagérer leur antagonisme, en même temps que s'aigrissent les amours-propres. — Aucun de ces conflits, dites-vous, ne suffirait à entraîner une guerre. — C'est possible, quoique ce ne soit jamais sûr. — Mais par leur masse, ou par leur succession, ces mêmes querelles, si elles n'ont pas été résolues ou si elles ont reçu ces solutions forcées auxquelles on se résigne pour éviter le pire mais qui n'apaisent pas, créent une atmosphère de désaffection, de suspicion et de rancunes très propres à envenimer et, le cas échéant, à pousser jusqu'à la guerre le premier différend grave qui s'élèvera entre deux nations.

Le second service que rendront les conventions d'arbitrage, c'est que, symptomatiques par elles-mêmes d'un état d'esprit favorable aux solutions juridiques et aux transactions équitables, elles tendront à fortifier de telles dispositions et prépareront les parties contractantes à en appliquer de semblables aux questions mêmes qui ont été laissées en dehors du contrat. Voilà pourquoi il faut applaudir à ces conventions, quelque modeste qu'en soit l'apparence, et en faire grand honneur à ceux qui les ont conclues.

Il y a mieux. L'efficacité morale, la vertu en quelque sorte éducative de ces pactes sont telles que leur premier effet est d'induire les contractants à ne pas pousser même jusqu'à l'arbitrage certains différends et à les régler directement entre eux à l'amiable. C'est la transaction avant procès.

Cependant il faut souhaiter deux choses :

Il faut souhaiter que l'arbitrage soit non-seulement consenti en des protocoles, mais pratiqué, que la Cour de La

Haye fonctionne. Une jurisprudence se formera. Le « droit des gens » sortira ainsi du domaine des bibliothèques spéciales ou des formules oratoires. Il deviendra une réalité vivante et agissante.

Il faut souhaiter en outre que les premières sentences arbitrales soient si bien frappées au coin de la justice et de ta sagesse que les nations restées étrangères au mouvement arbitral se décident à le suivre, que les signataires des premières conventions et leurs imitateurs futurs soient encouragés à soumettre à l'arbitrage quelqu'une des questions réservées. Ce sera un pas décisif dont la suite est incalculable. La responsabilité des premiers juges de La Haye est lourde ; mais quelle gloire ils peuvent acquérir et quels titres à la reconnaissance de la postérité !

Il convient toutefois de reconnaître que, parmi les questions réservées, il en est qu'il sera difficile de faire entrer dans le moule d'un procès à faire juger par des jurisconsultes, même de l'ordre le plus élevé. Celles-ci sont singulièrement délicates et, le cas échéant, fort dangereuses. Faut-il renoncer à l'espoir de les voir soumettre un jour à un arbitrage ? Non pas. Mais il faudra vraisemblablement leur adapter un autre mode et d'autres organes d'arbitrage.

La carrière qui s'ouvre devant la Cour de La Haye telle qu'elle est organisée n'en est pas moins très grande et très belle. Seulement, ne l'oublions jamais, les institutions ne valent que par la force d'opinion qui les soutient et qui s'incorpore en elles. Il faut applaudir de tout cœur et s'associer à tout ce qui se fait pour développer les instruments de l'arbitrage. Mais l'important est d'agir partout sur le sentiment public, sur l'esprit des gouvernés autant que des gouvernants, pour que, de plus en plus, les états soient incités, poussés, entraînés à se servir de ces instruments et à leur demander toujours davantage. Et quand, à cet égard, les exigences de l'opinion seront devenues telles que non seulement le développement des instruments actuels, mais la création d'instruments nouveaux s'imposeront, les extensions et les nouveautés nécessaires ne se feront pas attendre.

Parmi les gages de sécurité qui faciliteront la réduction progressive des armements l'on peut ranger la diminution des tentations mauvaises et aussi les garanties données à des intérêts aujourd'hui encore mal assurés. C'est à ce double objet que se rattacherait la multiplication des *neutralités.*

Pourquoi ne pas étendre à un certain nombre d'états secondaires ce qui a bien réussi jusqu'à présent pour la Suisse et pour la Belgique? N'y aurait-il pas avantage à neutraliser, avec le consentement des intéressés, des états comme la Hollande, le Danemark, la Suède et la Norvège, la Grèce, la Roumanie et le Portugal sous la garantie collective desgrandes puissances?

On pourrait en outre généraliser le système de la neutralisation effective de certaines portions de territoire pour assurer la liberté de quelques grands passages qui sont comme les carrefours du monde. Telles seraient par exemple, les deux rives du Bosphore, des Dardanelles et du détroit de Gibraltar, comme celles du canal de Suez et du futur canal de Panama. D'autres cas se peuvent concevoir où, pour d'autres raisons, la neutralisation de certaines régions ou zônes deviendrait une cause nouvelle de sécurité.

VII

La réforme des opinions est la condition de toute réforme décisive et durable des mœurs, des institutions et des actes. Auguste Comte ne s'est pas lassé d'énoncer et de démontrer ce théorème, qui s'applique, sans aucun doute aux relations internationales.

Soutenir la juridiction de La Haye, lui donner les compléments nécessaires, améliorer et multiplier les conventions d'arbitrage, réaliser des garanties matérielles de sécurité, ménager aux bons endroits des tampons ou dresser des paratonnerres, ce sera très bien. Tout cela doit être fait, mais tout cela sera insuffisant si, d'autre part, l'on ne s'emploie pas à donner aux nations le sentiment positif de

leurs *devoirs* et à modifier à fond les idées fausses qu'elles se font de leurs *intérêts*.

D'abord il est urgent de convaincre les peuples qu'ils doivent exiger pour eux-mêmes, comme pour les autres, l'observation de quelques vérités élémentaires telles que celles-ci :

— Prendre la chose d'autrui par violence, ruse ou menace, uniquement parce qu'on en a besoin ou qu'on croit en avoir besoin, n'est pas plus licite à une nation qu'à un particulier.

— Si un particulier qui ne tient pas ses engagements manque à l'honnêteté, on n'en saurait juger autrement de la nation qui manque à sa parole.

— Un Etat qui abuse de sa force pour léser, ruiner, opprimer ou humilier un Etat plus faible est aussi odieux qu'un homme qui bat une femme ou qu'un adulte qui martyrise un enfant.

— Disposer d'un peuple ou d'une fraction de peuple comme d'une marchandise ou d'un bétail, l'arracher contre son gré à sa patrie et lui en imposer une autre par la contrainte est un acte souverainement injuste.

— Un peuple n'a pas plus le droit de « s'ouvrir des débouchés » à coups de canon qu'un commerçant de pénétrer par escalade ou effraction chez son voisin pour le forcer, le pistolet au poing, à prendre sa marchandise.

— Il ne suffit pas qu'une population soit jaune, rouge ou noire pour que tout soit permis contre elle. Si vous en doutez, méfiez-vous des docteurs qui attribueraient facilement tous les droits aux dolichocéphales blonds sur les brachycéphales bruns, sous prétexte d'une supériorité qu'ils n'ont jamais démontrée.

– Ces vérités plus qu'élémentaires seraient pour les na-
...uelque chose comme leur décalogue. Car il faut bien
...a morale internationale n'en est point encore au
...ns la pratique.
...ns indispensables devraient être enfoncées
...ontemporains de tous les pays civi-

Celle-ci, par exemple, que la prospérité, la force vraie et la grandeur des peuples ne se mesurent pas au nombre de kilomètres carrés qu'ils possèdent sur la surface de la planète.

La Grèce dans l'Antiquité, la République de Venise au Moyen âge et jusqu'au XVIIe siècle, la Hollande dans les temps modernes ont fait, semble-t-il, assez bonne figure avec de petits territoires. La petite Belgique est de nos jours un des pays les plus riches du monde, et nous ne connaissons pas de nation plus heureuse que la petite Suisse.

Il n'importe pas moins de faire pénétrer partout la conviction que l'enrichissement d'une collectivité ne nuit pas à la richesse d'une autre. Bien au contraire, chaque société, étant à la fois productrice de certaines choses au delà de ses besoins et consommatrice ou transformatrice de certaines autres au delà de ses ressources propres, a intérêt à ce que les autres sociétés développent harmoniquement leur pouvoir de vente et leur capacité d'achat, c'est-à-dire leur richesse.

Ces deux dernières notions se complètent et se fortifient mutuellement. Quand les frontières politiques ne seront plus un obstacle majeur aux communications économiques, aux échanges et au transit nécessaires, le prétexte dont on couvre certains appétits territoriaux tombera. Un tel résultat n'exige ni l'abolition des douanes, ni l'adoption brusque du libre-échange absolu. Il suffit de substituer à une politique prohibitionniste ou demi-prohibitionniste et à la guerre de tarifs la politique sagement progressive des traités de commerce, de navigation, de communication, avec l'établissement concerté d'un certain nombre de ports francs.

Un exemple intéressant prouve à quel point les accords économiques préparent les solutions politiques. C'est une nouvelle convention commerciale qui a été le point de départ de l'évolution dont le terme a été l'heureuse restauration de l'amitié naturelle entre la France républicaine et une Italie reconstituée, unifiée, grâce à l'abolition du seul gouvernement théocratique qu'ait connu l'Occident.

La morale internationale, osons-nous dire, n'a pas encore atteint le décalogue. Il faut qu'elle le dépasse.

Il faut que les nations se considèrent comme les organes d'une vie collective plus grande et supérieure. L'opinion de chaque pays doit être formée et maintenue de façon à percevoir toujours et le devoir national et l'intérêt national bien entendu, ainsi que la concordance réelle des deux. Il importe qu'elle ait la compréhension claire de ce que la sécurité commune, la paix générale, les coopérations de plus en plus étroites des nations politiquement indépendantes exigent de chaque Etat jugé responsable, et en même temps de l'intérêt propre que chacun a, étant solidaire des autres, à concourir autant qu'il dépend de lui à cette sécurité commune, à cette paix générale, à ces coopérations nécessaires.

Comme chaque Français, chaque Anglais, chaque Allemand sont respectivement citoyens de la France, de la Grande-Bretagne, de l'Allemagne, nous demandons que l'Etat français, l'Etat anglais, l'Etat allemand se reconnaissent citoyens à la fois coobligés et cointéressés d'abord de l'Europe, puis du monde civilisé, enfin de la terre.

On sent ce qu'une conception semblable partagée par les gouvernants et par les gouvernés, au besoin imposée par les gouvernés aux gouvernants, serait grosse de justice clairvoyante et de concessions avisées.

VIII

Voilà, pensera-t-on, de bons conseils pour l'avenir. Mais il y a le passé. La mise en marche du monde vers l'état de paix véritable est-elle possible si, au préalable, les injustices du passé n'ont pas été réparées ? Jusque-là, ne sommes-nous pas condamnés à l'état de guerre, sinon déclaré, du moins latent ?

Que toute injustice engendre de dangereux ressentiments et porte en elle le germe de conflits et de malheurs éventuels, qui en doute? Que toute réparation d'injustice soit un

gage précieux de pacification, c'est certain. Mais prenons garde.

Il n'est pas un grand organisme politique dont la formation soit pure de toute violence faite, en une époque plus ou moins reculée, à un peuple ou à une fraction de peuple. La phase militaire par laquelle la civilisation a dû passer et dont elle a peine à sortir explique assez ce fait. Parmi les réunions ou les séparations violentes du passé il en est beaucoup qui ont été pour ainsi dire purgées par l'acceptation subséquente, mais aujourd'hui complète, des populations et, en bien des cas, par leur lente et irrévocable assimilation. Sur celle-là il serait fou de vouloir revenir sous prétexte de justice absolue et rétroactive.

Il en est d'autres qui, bien que ne datant pas d'hier, sont subies avec ou sans révolte, mais non acceptées, encore moins ratifiées par la conscience populaire. Faudra-t-il remonter le cours des âges et, pour chacune des injustices que l'on rencontrera en route, exiger et au besoin imposer par la force le rétablissement du *statu quo ante?* Mais d'abord quel serait le justicier armé pour le redressement de tous ces torts, si les victimes ne peuvent l'obtenir elles-mêmes? Puis où s'arrêterait-on, à quelle date de l'histoire, dans cette révision de tous les procès? Ensuite ne voit-on pas que, pour préparer la paix, on déchaînerait inévitablement une longue suite de guerres intestines et internationales? Et serait-on certain du résultat? Car pas plus à la guerre que dans les duels la victoire n'est donnée forcément au bon droit. Et enfin, si l'on réussissait au prix de beaucoup de sang et de ruines, serait-on bien sûr, eu égard à la complexité de l'œuvre du temps, de ne jamais remplacer les injustices du passé par quelque injustice nouvelle?

Il est plus sage d'attendre beaucoup, dans l'intérêt des nationalités violentées et non résignées, du développement d'une juste autonomie intérieure et de l'évolution nécessaire vers une constitution largement fédéraliste des grands empires hétérogènes dont les éléments ethniques répugnent à la fusion et restent assez localisés.

Cependant parmi les applications du prétendu droit de conquête que l'on croyait aboli au moins entre les peuples de l'Occident il en est de trop récentes et qui mettent en jeu de trop étroites solidarités morales pour qu'elles ne pèsent pas d'un poids très lourd non seulement sur les consciences, mais sur les faits. Elles ont créé dans notre Europe contemporaine des foyers morbides, douloureux, funestes à sa santé et à son repos. Il y a là un mal incontestable, source de malaise, de trouble et de dangers. Pour quelle grande part on lui doit le régime épuisant et irritant de ce qu'on appelle la *paix armée,* chacun le sait. Quel coefficient redoutable il pourrait apporter à la situation générale le jour où une cause de conflit grave se produirait entre les grandes puissances, nul ne l'ignore. Donc ce n'est pas seulement le devoir, c'est l'intérêt de *tous*, des bénéficiaires (?) de l'état actuel de choses aussi bien que des victimes directes ou indirectes, des tiers aussi bien que des parties en cause, de chercher et de trouver un remède à ce mal, de le chercher et de le trouver en dehors de l'espérance aléatoire que la force réparera les abus de la force ou de la confiance non moins aléatoire en cette même force pour les maintenir.

Ce remède ne peut être que dans la préparation loyale de *transactions* équitables, pratiques, également honorables pour toutes les parties, qui, avec le consentement des intéressés directs (condition essentielle), seraient substituées librement en pleine paix, dans des conditions normales d'examen et de réflexion, aux traités imposés par la guerre. Ce serait surtout à l'opinion publique de chacun des Etats en cause, encouragée, mais non contrainte, par l'opinion publique des tiers, à obtenir de ses propres gouvernants l'acceptation du compromis, autant en ce qu'il comporterait de concessions à faire de chaque côté qu'en ce qu'il procurerait de satisfactions à l'un et à l'autre contractants, et, avant tout, à la population indigène dont le sort serait réglé avec son assentiment.

Les puissances qui auront souscrit à d'aussi bienfaisantes transactions auront, en servant la paix générale et la sécu-

rité commune, servi leur propre sécurité et leurs propres intérêts. Elles auront fait acte de justice, concouru à l'ordre et en même temps assuré mieux que jamais leur gloire et leur prospérité. Elles auront en outre supprimé de sérieux obstacles aux coopérations fécondes dont l'Humanité éprouvera de plus en plus le besoin. Et alors le désarmement progressif se fera tout seul.

Donc les problèmes posés par le *pacifisme*, s'ils sont difficiles, ne sont pas insolubles. On aperçoit les mouvements d'opinion, les coordinations d'idées et de sentiments, les manifestations chaque jour plus exigeantes de la conscience publique, les actes politiques dont la méthodique continuité peut nous conduire, avec un peu de temps et beaucoup de bonne volonté, au but proposé. Ce but est d'établir entre les nations, à la place de l'anarchie source de guerre, un *état de société* réglée, garantie de sécurité, de confiance, de paix et de concours[1].

P. Grimanelli.

1. Postérieurement à l'impression de cet article, deux faits nouveaux, très favorables, quoique d'inégale importance, se sont accomplis : Une convention permanente d'arbitrage entre la France et les Pays-Bas et l'arrangement Franco-Anglais. Nous croyons d'autre part que l'émotion générale causée par d'horribles épisodes de la guerre actuelle fera avancer la cause pacifiste. P. G.

LA SCIENCE AU XIXe SIÈCLE

(Suite).

LA PHYSIQUE.

L'idéal du physicien est d'arriver à trouver un principe général sous lequel il puisse grouper les différents phénomènes qu'il étudie. Il est vrai que l'on ne l'a pas encore découvert et peut-être n'y arrivera-t-on jamais ; mais il faut reconnaître que, pendant le dernier siècle, on a accompli de grands progrès dans cette direction. Lorsque Comte écrivit sa Philosophie et qu'il s'occupa de la Physique, la science manquait d'unité ; aussi ne faut-il pas être surpris que Comte ait pensé, à tort, que plusieurs branches de cette science ne pourraient jamais être groupées. Cependant il est bon de se rappeler que Comte dit clairement que les divisions de la Physique son dues plutôt à la multiplicité de nos sens qu'à des différences radicales dans les propriétés de la matière et l'expérience a prouvé qu'il avait raison. Les grandes généralisations qui ont unifié la Physique ne furent formulées que quelques années après que Comte avait écrit et ce fait a été trop ignoré par ses critiques scientifiques.

Envisageant l'œuvre du siècle comme un seul tout, on voit qu'elle se divise naturellement en deux divisions. Au

cours des quarante premières années, on relie les différentes forces physiques et ceci amène la plus importante généralisation de la physique : le principe de la conservation de l'énergie ; tandis que, dans la dernière moitié du siècle, on s'occupe des applications de cette théorie à chaque partie de la science et à en tirer différentes conclusions telle que la doctrine de Thomson sur la Dissipation de l'Energie, la théorie de la conservation solaire, les lois de la dynamique thermogène et la théorie cinétique des gaz.

Vers la fin du dix-huitième siècle, voici quelle était à peu près la position de la Physique. On avait accompli des expériences excellentes dans bien des directions; mais à l'exception de la mécanique et du son, on n'avait que des notions imparfaites sur la nature des phénomènes physiques. Ceci était dû surtout à la difficulté qu'éprouvaient les physiciens à expliquer la transmission de la lumière, de la chaleur ambiante, de l'électricité et du magnétisme à travers l'espace. Newton avait expliqué le son d'une manière satisfaisante en démontrant que son passage à travers l'air était dû au mouvement vibratoire des particules de l'atmosphère, puisque, au moyen de la pompe à air, on démontre que le son ne se transmet pas dans le vide ; et il avait essayé d'expliquer la transmission de la lumière par sa théorie de l'émission qui expliquait que la lumière était une substance matérielle émanant d'un corps lumineux. Le savant du dix-huitième siècle croyait donc que la chaleur était une substance matérielle appelée calorique et que les phénomènes de l'électricité et du magnétisme étaient dûs à l'existence de quelque fluide ou fluides. On avait fort peu fait en vue de relier les différentes forces naturelles ; mais, dès le début du dix-neuvième siècle, il y eut une brillante série de découvertes qui révolutionnèrent la science, quoique leur signification n'ait apparu que longtemps après. Les expériences (1798-9) de Rumford et de Davy sur la production de la chaleur par le frottement en ayant soin d'exclure celle provenant du dehors prouvèrent que cette propriété de la matière était indéfinie et qu'elle était due à un mouvement de molécules et non à une substance matérielle.

Le mouvement de la masse, en s'accélérant, occasionnait une élévation de température. Cette théorie avait été préconisée par Boyle, mais elle n'avait pas eu d'adhérents parce qu'on n'était pas encore disposé à l'admettre. Les théories des physiciens anglais furent d'abord attaquées, mais on en reconnut bientôt la valeur. Herschel, en 1800, découvrit qu'il y avait des rayons de chaleur invisibles dans le spectre solaire et Ritter fit la découverte de l'action chimique de la partie invisible du spectre au delà du côté violet. A peu près à la même époque, Thomas Young expliquait le phénomène de l'interférence en se servant de la théorie ondulatoire de la lumière et il préconisait l'hypothèse d'un éther lumineux qui serait le moyen de transmettre les ondulations. Convaincu par les expériences de Herschel, Young soutint que la chaleur et la lumière rayonnante ne différaient que par le nombre de leurs vibrations par seconde, de même qu'il avait trouvé que les vibrations du rouge du spectre étaient moins rapides que celles du violet, chaque rayon ayant une longueur déterminée. L'identité de la chaleur rayonnante avec la lumière fut démontrée par d'autres savants qui prouvèrent que les rayons foncés de la chaleur pouvaient être réfractés en double et polarisés de la même manière que les rayons lumineux. Huyghens avait pu expliquer la réflection et la réfraction de la lumière par la théorie des ondes et le problème de l'interférence fut résolu par Young qui, avec Fresnel, avait aussi expliqué la diffraction et la polarisation. La théorie corpusculaire de la lumière de Newton dut être remplacée par la théorie des ondes qui fut de plus en plus préconisée par les physiciens, parce qu'elle expliquait des phénomènes que l'hypothèse rivale ne pouvait pas résoudre. En ce sens, les découvertes de Fizlan qui déterminèrent la vitesse de la lumière à travers l'air par une expérience directe, et les expériences de Foucault qui en 1851 prouva que sa vitesse était moindre à travers l'eau furent très importantes, la dernière surtout parce qu'elle était incompatible avec l'hypothèse corpusculaire de Newton. L'année 1851 est aussi celle dans laquelle Foucault employa le pendule pour démontrer le mouvement

de la terre, car auparavant toutes les preuves de ce mouvement avaient été astronomiques ou indirectes.

De cette manière on prouva donc que la chaleur — sous toutes ses formes — était une *sorte de mouvement*, soit des particules matérielles ou d'un éther hypothétique.

Si nous considérons les découvertes en Electricité et en Magnétisme, nous verrons que le nouveau siècle en fit de très importantes. On savait que le frottement de matières différentes produisait de l'électricité et Franklin montra qu'elle ressemblait à l'éclair. On avait fait des expériences utiles, mais on n'avait pas trouvé de lien entre les phénomènes électriques et chimiques. La découverte électrique de Galvani en 1790 avait conduit dix ans plus tard à la pile de Volta. Nicholson et Carlisle s'en servirent pour décomposer l'eau en ses éléments, ce qui fut le point de départ de l'œuvre de Davy sur l'électrolyse des composés. On vit alors que l'action chimique de la batterie produisait le courant électrique qui lui-même était transformé en action chimique dans la molécule qu'il avait décomposé. Depuis Gilbert, on avait recueilli bien des faits se rapportant aux phénomènes magnétiques, mais on n'avait pas établi une relation directe entre le magnétisme et l'électricité jusqu'à ce que Oersted découvrit en 1829 qu'une aiguille aimantée était influencée par le voisinage d'un fil transmettant un courant électrique. La découverte de la thermo-électricité en 1821 fut le fait de la transformation directe de la chaleur en électricité et d'électricité en chaleur puisqu'on chauffe des fils en y passant un courant. On vit bientôt que le courant électrique pouvait rendre magnétique du fer mou et on put ainsi construire des aimants électriques; d'un autre côté Farady découvrit en 1831 que des aimants pouvaient produire un courant. Les expériences de Faraday conduisent à la construction de machines électro-magnétiques qui nous permirent de convertir l'énergie mécanique en électricité ; la dynamo est la dernière application de ce principe, tandis que le moteur électrique démontre le procédé contraire.

Le résultat acquis par ce travail fut de prouver que les différentes forces naturelles pouvaient être mutuellement

converties et le principe de la Corrélation des Forces physiques fut formulé par Grive en 1842. En outre, ces différentes formes d'énergie peuvent être converties suivant certaines lois, ce qui fut établi par Joule dans le cas de la chaleur et de l'énergie mécanique. D'un autre côté, l'ingénieur Hirn trouva que dans une machine à vapeur, une partie de la chaleur disparaît et qu'après avoir fait la part des pertes dues à la radiation etc., il y a une proportion exacte entre le travail extérieur accompli par la machine à vapeur et la chaleur qui a disparu. Et Hirn trouva que le rapport établi entre les deux quantités avait la même valeur numérique que celui que Joule avait établi pour la valeur mécanique de la chaleur. Dans tous les autres cas de la transformation de l'énergie, on a constaté qu'elle avait toujours lieu dans un rapport constant. Donc, si on a une certaine quantité d'une énergie quelconque, on ne peut la convertir que dans une quantité fixe d'une autre sorte. Il était donc évident que la quantité totale de l'énergie était constante, que l'on ne pouvait ni l'augmenter ni la diminuer, mais seulement en transformer une variété en une autre : la chaleur en électricité par la batterie thermo-électrique, et l'électricité ainsi produite en lumière électrique, cette lumière en énergie chimique en y exposant une plaque photographique et ainsi de suite.

Ces faits et beaucoup d'autres du même genre furent généralisés dans la théorie de la conservation de l'énergie préconisée par Joule en Angleterre et par Mayer et Helmholtz en Allemagne vers le milieu du siècle. Elle énonce que *la somme de toutes les différentes sortes d'énergie est une quantité constante*. Les chimistes du dix-huitième siècle avaient prouvé par leurs expériences contrôlées par la balance la conservation de la matière ou plutôt de la masse et avaient démontré clairement que nous ne pouvons ni détruire ni créer la matière, mais que nous pouvons la transformer dans des formes physiques et chimiques différentes. Thomson et Jait démontrèrent que la troisième Loi de Newton — que l'action et la réaction sont égales et opposées — s'applique également à la notion moderne de l'énergie si

nous comprenons dans les réactions *tous* les changements. On peut donc appeler cette grande généralisation la Conservation du mouvement, parce que toutes les manifestations de l'énergie sont essentiellement des cas de mouvement.

Quoiqu'on puisse facilement convertir la chaleur en énergie moléculaire, comme par exemple dans la machine à vapeur, cependant on perd toujours une partie de chaleur; mais comme d'autres formes d'énergie peuvent se transformer en chaleur, ils s'ensuit qu'il y a une tendance vers une uniformité de température dont le résultat serait une disparition totale de ce que nous appelons l'énergie mécanique car elle serait dissipée en chaleur ambiante. Ce fait forme la base de la doctrine de Thomson sur la Dissipation de l'énergie; mais évidemment le temps nécessaire pour que notre système atteigne cet état est si long que cette doctrine n'a pas d'intérêt pratique.

Bientôt après qu'on eut formulé ces nouvelles vues sur l'énergie, l'attention des physiciens fut naturellement appelée vers la question de la source de l'énergie du soleil, car le soleil est la source naturelle dont nous avons tiré et continuerons de tirer notre énergie terrestre. Le soleil lui-même n'offre pas d'exception à la loi de la Conservation de l'énergie et sa chaleur doit être maintenue soit par des moyens externes ou par des changements internes. L'idée de Mayer était que des météorides en tombant dans le soleil maintenaient sa température, d'abord on crut qu'elle était vraie mais on vit bientôt qu'elle n'était pas suffisante et la théorie généralement adoptée est celle de Helmholtz qui en 1854 expliqua la Conservation solaire en supposant que la masse du soleil devenait peu à peu moins grande grâce à des forces dues à la gravitation.

On a vu que la Chaleur et la Lumière ambiante étaient d'une nature identique tandis qu'un grand nombre d'expériences ont prouvé l'identité entre l'électricité et le magnétisme. Il fallait maintenant unifier ces deux groupes de phénomènes. Les premiers électriciens tels que Coulomb avaient pensé que l'action électrique se produisait à distance et qu'elle était comme la gravitation non affectée par un

milieu intermédiaire. Cette théorie ne fut pas adoptée par Faraday qui, comme résultat de ses recherches, crut que l'éther était le milieu à travers lequel les forces électriques agissaient ; et il fit une découverte d'une importance capitale lorsqu'il constata l'influence de ce milieu diélectrique ou isoloir sur l'intensité de la force électrique entre deux conducteurs électriques. Faraday de même, en 1845, établit une relation importante entre le magnétisme électrique et la lumière en prouvant qu'un rayon polarisé de lumière était affecté par l'influence d'un aimant puissant. Maxwell accepta complètement les conclusions de Faraday et les développa du côté mathématique dans sa théorie électro-magnétique de la lumière d'après laquelle les phénomènes de l'électro-magnétisme et de la lumière sont d'une nature identique ayant l'éther comme milieu et les ondes électro-magnétiques ne diffèrent des ondes lumineuses que par leur longueur, car la vitesse de transmission est la même dans les deux cas. La théorie de Maxwell ne fit de progrès que lorsqu'elle put être vérifiée expérimentalement.

L'idée que la matière ne forme pas un tout indestructible — qu'elle a une structure moléculaire — vint naturellement à l'esprit en considérant les propriétés des gaz. En 1662, Boyle énonça la relation entre le volume et la pression d'un gaz et on pensait établir la structure moléculaire des gaz comme offrant une explication de leur état lorsqu'on élevait ou abaissait leur température. Bernouilli même, en 1738, avait expliqué les phénomènes de la pression gazeuse en supposant que les parois du vase les contenant étaient constamment bombardés par les molécules et il déduisit même la loi de Boyle de son hypothèse. Mais cette idée était trop avancée alors pour être acceptée et elle était contraire aux idées dominantes sur la nature de la chaleur. La découverte, au commencement du dix-neuvième siècle, par Charles et Gay Lussac que tous les gaz avaient le même coefficient fut un grand progrès. Quelques années plus tard, en 1811, le physicien Italien Avogadro, cherchant une explication des propriétés physiques des gaz, déduisit des lois de Boyle et de Charles la généralisation très importante

appelée loi d'Avogadro d'après laquelle des *volumes égaux de gaz contiennent en de mêmes conditions de température et de pression le même nombre de molécules.* La loi d'Avogadro a eu des conséquences très importantes en chimie et est une des généralisations les plus précieuses que le dix-neuvième siècle a produites, mais on ne découvrit toute son importance que vers le milieu du dix-neuvième siècle. Lorsqu'on accepta la doctrine de la conservation de l'énergie on reprit l'idée de Bernouilli sur les molécules gazeuses et les travaux de Clausius et de Maxwell établirent la théorie cinétique des gaz sur une base rigoureusement mathématique, déduite des nouvelles idées de l'énergie et on vit alors que la loi d'Avogardo était une conséquence nécessaire de cette théorie dynamique. Le résultat fut d'étendre le domaine de la dynamique au monde de la matière gazeuse tandis qu'aux dix-huitième siècle elle ne s'était occupé que des cas des solides et des liquides.

En 1888, Hertz réussit à produire des ondes électro magnétiques et à obtenir d'elles les phénomènes de réflection, de réfraction, de diffraction et de polarisation. Il trouva aussi que la vitesse de transmission était identique à celle de la lumière. Les travaux de Hertz, tout en ayant un intérêt théorique très grand, ont eu la plus grande valeur pratique car ils ont été la cause du télégraphe sans fil de nos jours.

Il n'est peut être pas superflu de faire observer que la corrélation des forces physiques n'est pas du tout complète, car on n'a pas encore trouvé une relation directe entre la gravitation et les autres formes de l'énergie quoiqu'on ait essayé d'établir cette relation plusieurs fois pendant le dernier siècle.

Quand on se rappelle la part importante jouée par l'hypothèse d'un éther dans la physique moderne, il est naturel de se demander si cette hypothèse est exacte. A. Comte prit une attitude très ferme sur cette question car il était contre l'idée d'un éther même comme une conception purement hypothétique. Je ne crois pas que l'on puisse soutenir cette thèse en considérent les découvertes modernes, mais, en

même temps, il me semble que l'opinion de biens des physiciens modernes n'est guère soutenable. Ils ont parlé avec confiance de l'éther comme s'il était une substance matérielle malgré que l'on n'ait jamais eu des témoignages *indépendants* de son existence. J. Stuart Mill dans sa Logique a accumulé des arguments admirables contre ceux qui veulent donner une réalité objective à l'éther et on n'a jamais réussi à les refuter. Il faut, je crois, nous en tenir à considérer l'éther comme une conception purement mentale qui est de la même espèce que l'atome chimique et qui, comme cette dernière, n'a pas d'équivalent que l'on puisse percevoir. C'est un procédé logique et nous ne pouvons nous en servir que parce qu'il nous permet de réunir un grand nombre de phénomènes physiques.

Notre connaissance de la structure intime des corps matériels et des conditions dont dépend l'existence d'un corps dans un état solide, liquide ou gazeux a fait de grands progrès. Le passage d'un solide à un état liquide ou gazeux et la disparition de la chaleur — la chaleur latente de Black — s'explique facilement comme n'étant qu'un simple cas de la conservation de l'énergie, car la chaleur qui semble disparaître est transformée en une activité moléculaire plus grande, de manière à dominer en tout ou en partie les forces de cohésion et à écarter davantage les molécules. Il résulte de la doctrine de la condition moléculaire de la matière qu'il n'y a pas de différence radicale entre les solides, les liquides et les gaz. On savait depuis longtemps qu'il y avait des substances, dont les propriétés étaient intermédiaires entre les solides et les liquides et, en 1863, Andrews réussissait à démontrer expérimentalement la continuité des états liquides et gazeux.

Comme conséquence de nos connaissances plus approfondies sur ce sujet, le physicien a pu liquéfier et même solidifier tous les gaz. La liquéfaction de l'hydrogène nous a amené, à quelques degrés près, vers le zéro absolu de la température et la théorie indiquerait que tout mouvement moléculaire devrait y cesser et que toute énergie chimique devrait y disparaître. L'importance théorique des travaux à

cette température si basse est considérable et on est déjà arrivé à des résultats très importants en physique, en chimie et en biologie.

L'existence du vide a permis aux physiciens modernes d'examiner la condition moléculaire des gaz sous des circonstances très favorables et on a inauguré un nouveau champ de recherches dans le domaine de ce qu'on a appelé l'état ultragazeux de la matière et ceci nous a déjà donné les Rayons de Rœntgen (Rayons X), une des plus importantes découvertes de la Physique pendant le dix-neuvième siècle.

(A suivre). H. GORDON JONES.

Traduit de la *Positivist Review* par Paul Descours.

COMTE ET LA PHYSIQUE

Quelques points du précédent article (paru dans la *Positivist Review* de septembre 1903) appellent des explications complémentaires, si j'en juge par certaines critiques qui me sont parvenues et d'où il résulterait que je n'ai pas réussi à exposer clairement ma pensée sur l'attitude de Comte à l'égard de la Physique. J'ai dit que la croyance de Comte sur l'irréductibilité des différentes branches de cette science n'avait pas été confirmée par les recherches ultérieures. Mais il restait entendu que, dans l'esprit du maître, ces divisions (acoustique, optique, chaleur, électricité, etc.) étaient simplement subjectives et, par conséquent, ne correspondaient pas à des différences objectives entre chaque catégorie de phénomènes ; elles résultaient de la constitution même de l'homme. Cette conception se justifiait par ce fait qu'il nous faut plus d'un sens pour prendre connaissance du monde extérieur. Cette pluralité des sens correspondait à une pluralité semblable de la Physique d'où, pour Comte, la nécessité d'ajouter deux nouveaux sens (chaleur et électricité) au cinq déjà connus.

Si nos sens étaient aussi différenciés que Comte le supposait, son argument serait inattaquable. Mais on peut, aujourd'hui, considérer un autre point de vue qu'il eût été impossible d'envisager à l'époque ou il écrivait. Nous savons, maintenant, grâce aux travaux des embryologistes modernes, que les organes des sens ne sont que des modifications de l'organe général du toucher : la peau. D'autre part, en physique, la chaleur rayonnante et la lumière semblent confirmer cette unité biologique. Ainsi, c'est par le sens de la vue que les rayons lumineux nous impressionnent ; au contraire, c'est par le toucher, c'est-à-dire par le moins spécialisé et le plus général des organes de ce genre, que nous percevons les rayons de chaleur obscure. Or, ces deux va-

riétés de rayons ne diffèrent entre elles que sous le rapport des longueurs d'ondes. Nos connaissances embryologiques sur le développement et la formation des organes des sens nous donnent la possibilité d'établir des relations entre les différentes branches de la Physique ; ce qui était impossible, tant qu'on crut à l'irréductibilité des sens. Comte aurait pu accepter le principe de la conservation de l'énergie, en tant que lien entre les divisions de la Physique et aussi entre les différentes sciences naturelles. Mais il avait hâte d'aborder la partie sociologique de son œuvre ; aussi cessa-t-il ses études de Physique après la publication du 2e volume de la Philosophie positive, en 1835. Conséquemment, il reproduisait dans sa Politique, en ce qui concerne la Physique, les mêmes vues parues dans son premier traité. Il n'est pas douteux que, s'il avait pu suivre les progrès de cette science, il se serait exprimé différemment sur plusieurs points.

Quant à l'attitude de Comte relativement à l'Ether, le Dr Bridges me rappelle ce qui est écrit dans la synthèse subjective sur l'espace, milieu subjectif, siège de tous les phénomènes objectifs. Cette conception ressemble beaucoup à l'hypothèse moderne de l'Ether.

Des critiques puériles ont été formulées en vue de discréditer l'enseignement de Comte. C'est ainsi que le professeur Huxley alla jusqu'à lui dénier toute capacité scientifique réelle, parce qu'il n'approuvait pas l'hypothèse de l'Ether.

Or l'histoire des faits montre que beaucoup de contemporains de Comte, surtout parmi les mathématiciens, partageaient sa manière de voir. D'autre part, en ce qui concerne la théorie ondulatoire de la lumière, on se souvient qu'un physicien de valeur, Biot, la rejetait encore en 1862, date de sa mort.

En toute justice, on ne peut donc critiquer Comte au sujet de doctrines qui étaient matière à discussion entre les savants de sa génération.

H. Gordon Jones.

Traduit de la *Positivist Review* par G. Tridon.

BULLETIN D'ANGLETERRE

POLITIQUE INTÉRIEURE. — POLITIQUE EXTÉRIEURE

Londres, le 14 Homère 116 (*11 fév. 1904.*)

La question du libre échange et du protectionnisme est toujours à l'ordre du jour et occupe beaucoup le public. M. Chamberlain a encore fait à ce sujet une grande quantité de discours et la question a été discutée aussi à la Chambre des Communes.

Il y a eu, depuis quelque temps, plusieurs élections législatives, et, bien que les circonscriptions électorales aient, pour ainsi dire, été inondées par la littérature protectionniste, les libéraux ont gagné les deux sièges de Norwick et d'Ayr et, dans d'autres circonscriptions où l'ancien député était libéral, ce parti à réussi à faire passer son candidat à une majorité plus forte. Dans les régions acquises depuis longtemps au parti conservateur, ses candidats n'ont de même été réélus qu'avec une majorité plus faible. Cela semble montrer que le pays est loin d'être converti au protectionnisme. Ce n'est pas la faute de M. Chamberlain qui a conduit sa campagne avec une vigueur vraiment extraordinaire. Il a l'art de parler au peuple ; il sait bien flatter toutes les plus viles passions de nos chauvins en jouant de la grosse caisse nationaliste avec une grande force.

Le gouvernement adopte une attitude très étrange. Quelquefois, un membre du cabinet fait un discours libre-échangiste; mais, le lendemain, un de ses collègues lui répond en disant le contraire. Ces divergences rendent l'électeur perplexe : il ne sait pas bien ce qu'il doit faire. On réussira peut-être à vaincre M. Chamberlain. Mais il faudra continuer de lutter, car l'ennemi ne désarmera pas et une défaite des libres-échangistes serait un grand désastre, car elle rendrait la position du prolétariat plus difficile.

= Nos petites guerres au Somaliland et en Nigrérie continuent. Dans le Somaliland, nous avons remporté une victoire qui a coûté la vie à quelques milliers d'Africains, mais nous n'avons pas réussi à prendre prisonnier leur chef. En Nigrérie, une petite expédition a été massacrée. On ne nous a pas encore fait savoir pourquoi nous sommes en guerre. Sans doute, quelques militaires et quelques administrateurs recevront de l'avancement, et cela expliquera bien des choses.

Notre presse a fait tout ce qu'elle a pu pour amener la guerre entre la Russie et le Japon. Toutes nos sympathies sont pour ce dernier pays, mais je ne crois pas que l'opinion publique soit favorable à une intervention de notre part. Il est étonnant comme nous nous indignons des atteintes portées à la liberté des peuples par d'autres nations. Nous voyons clairement qu'il est très mal pour la Russie d'essayer de faire des conquêtes, mais nous ne pouvons reconnaître que nous faisons la même chose. C'est une répétition de la vieille histoire de la paille et de la poutre. Nous sommes donc très sympathiques au Japon théoriquement, mais nous ne voulons pas faire la guerre, car nous savons que cela coûte très cher. Cependant il faut reconnaître que la situation est dangereuse et qu'un malheur pourrait facilement arriver. Depuis cette crise, ne parlons plus de l'intervention de la Russie en Macédoine et en Arménie et nos protestataires se tiennent tranquilles. Tout danger semble être écarté de ce côté.

= Les affaires vont très mal au Transvaal. L'état du pays (je parle des Boers) est déplorable. Et encore ce n'est que de temps en temps que le voile épais étendu par nos gouvernants sur ce malheureux pays se lève et laisse voir les horreurs cachées si soigneusement. Miss Hobhouse, une femme d'un grand courage et d'une grande bonté, vient de publier des lettres donnant un compte-rendu de l'état de nos deux colonies. C'est épouvantable à lire. On se refuse à penser que les autorités militaires d'un pays civilisé aient pu permettre une telle dévastation ; là, où il y avait l'abondance, il y a actuellement la misère — *solitudinem faciunt et pacem appellant.*

Les affaires ne vont pas mieux dans les mines d'or. Avant la guerre, on nous disait que l'industrie minière souffrait parce qu'elle était opprimée par le gouvernement tyrannique du président Krüger. On nous assurait que tout serait changé sous le régime anglais. Mais cela n'est pas exact. Les directeurs des mines se plaignent que la main-d'œuvre est trop chère. Mais les naturels, qui pourtant vivent de peu, ne veulent pas travailler dans les

mines à un moindre salaire. On avait d'abord projeté d'employer des blancs et un directeur de mines qui a fait l'expérience a dit que la main-d'œuvre n'était pas plus chère. Mais voilà ! si les blancs viennent dans les colonies, ils voudront avoir voix au chapitre. Cela serait très sérieux et c'est pourquoi on a découvert qu'il fallait employer des Chinois ! (On a organisé une pétition monstre en ce sens ; avec de l'argent, il est très facile d'obtenir des signatures et on en a obtenu un très grand nombre). Ainsi nous avons dépensé 6 milliards et perdu des milliers d'hommes pour que des Chinois viennent travailler au Transvaal. Allez dire après cela que nous sommes des gens intéressés et non pas des amis de la race humaine (même de la race jaune). L'on nous avait assuré qu'il y aurait de la place pour des millions de nos compatriotes dans ces colonies. Tout homme ne pouvant gagner sa vie ici pourrait très facilement le faire là bas; on le dit encore, mais il paraît que cela n'arrivera qu'un peu plus tard (c'est comme le barbier qui rasera gratis demain). Si nous permettons aux Chinois de venir au Transvaal, il est bien entendu que ce n'est pas pour y rester, mais seulement pour travailler; ce seront vraiment des esclaves pour un certain temps. Ils auront seulement la permission de sortir de leur local de temps en temps pour 48 heures et il ne leur sera pas permis d'amener leurs femmes avec eux. Il est inutile d'insister sur ce point et on comprendra facilement quels dangers tout ce système présente. Je crois que néanmoins il sera adopté, car actuellement les rois de l'or — ces capitalistes cosmopolites et sémitiques — sont les maîtres de ce malheureux pays.

Il est toujours très difficile de savoir exactement si le prolétariat est dans une meilleure position actuellement que dans le passé. Sur ce sujet on a écrit des volumes, tantôt optimistes, tantôt pessimistes; mais je crois qu'il est démontré que la misère a beaucoup augmenté. Il est vrai que les riches sont plus riches, mais les pauvres sont plus pauvres. En lisant les rapports sur le recrutement dans l'armée anglaise — car nous n'avons pas encore le service obligatoire — on remarque que, tandis qu'en 1899 on avait seulement refusé 19,8 o/o des engagés, en 1902, ce nombre était de 22,46 o/o et, en 1903, de 24,77 o/o. Or l'armée se recrute parmi les pauvres : il résulterait donc de ces chiffres que notre prolétariat dégénère. De même, en Ecosse, on a fait une enquête très approfondie sur la santé des élèves des deux sexes fréquentant les écoles primaires et on a constaté qu'à Edimbourg 19-17 o/o étaient au dessous du niveau de la moyenne. La question, on le

voit, est donc très sérieuse et on frémit en pensant à la misère qui surviendra si le prix des denrées alimentaires est augmenté par des tarifs protectionnistes.

= Notre parlement a commencé sa session le 2 février et le roi a lu lui-même son discours — ou plutôt celui de ses ministres. Il faut dire en passant que depuis son avènement, il ne néglige aucun moyen de paraître, et cela contribue à accroître les forces de la réaction. Il annonce le dépôt de projets de lois sur l'immigration des étrangers, sur les licences pour débits de boissons, pour l'instruction en Ecosse, etc.

Jusqu'à présent aucun de ces projets n'a été déposé. J'en parlerai dans mon prochain bulletin. On a discuté sur l'adresse et un grand débat a lieu actuellement sur le protectionnisme, mais notre premier ministre heureusement est malade et n'a pas eu à faire connaître son opinion. Notre opposition critique très bien, mais, jusqu'à présent, elle ne nous fait pas bien savoir ce qu'elle mettrait à la place du gouvernement conservateur et, en politique comme en toute chose, on ne détruit que ce qu'on remplaçe.

PAUL DESCOURS.

(Texte revu par M. Busmey).

BULLETIN DE FRANCE

Société positiviste d'enseignement populaire

Sa constitution définitive et sa première réunion plénière.

La *Société positiviste d'enseignement populaire*, dont nous avons annoncé la formation et publié les statuts dans notre avant-dernier numéro, est maintenant définitivement constituée.

Son comité de direction est composé de la manière suivante :

MM. EMILE CORRA, *président;* GRIMANELLI, AUGUSTE KEUFER, *vice-présidents;* PAUL BOELL, *trésorier;* VAILLANT, *secrétaire;* Dr CANCALON ; Dr DELBET ; Dr DUBUISSON ; FINANCE ; Dr HILLEMAND ; C. MONIER ; G. PRUNIÈRES.

La première réunion plénière, mensuelle, de la *Société positiviste d'enseignement populaire* a eu lieu, le mardi 8 mars dernier, à l'hôtel des Sociétés savantes, 28, rue Serpente, à 8 h. 1/2 du soir.

L'ordre du jour était ainsi libellé :

1° Constitution définitive de la Société. Exposé de ses projets d'action.

2° Nomination de deux contrôleurs des finances pour l'année 1904.

3° Appréciation des rapports parlementaires internationaux relatifs à l'arbitrage, par le Dr Delbet. Entretien consécutif.

Au début de la séance, M. ÉMILE CORRA a fait connaître que, pour juger convenablement les statuts qui ont servi de base à la constitution de la *Société positiviste d'enseignement populaire*, on doit les considérer surtout comme le résultat d'un accord conclu entre la direction générale du Positivisme et les représentants accrédités du groupe positiviste français.

Tout en respectant les prérogatives du Comité occidental qui s'efforce d'organiser, d'une manière pratique, le pouvoir spirituel conçu par Auguste Comte et auquel Pierre Laffitte a donné un commencement d'existence effective, les représentants du groupe français ont pensé qu'il était utile d'instituer pour ce groupe, dans l'intérêt spécial de sa propagande, un *modus vivendi*, plus ou moins semblable à celui des groupes britannique, suédois, mexicain, avec lesquels il est plus complètement en communion d'idées.

Le titre synthétique de *Société positiviste*, ajoute M. Corra, nous aurait mieux convenu; mais, d'une part, obéissant à des scrupules auxquels nous ne pouvons que rendre hommage, M. Jeannolle s'est refusé à laisser modifier l'institution du même nom qui a été fondée par Auguste Comte; d'autre part, cette société a un caractère international que le groupe français, désireux de profiter des avantages que lui offre la nouvelle législation sur les associations, ne peut pas revêtir entièrement.

Le titre de *Société positiviste d'enseignement populaire* a donc été adopté, faute de mieux.

D'ailleurs, continue M. Corra, c'est bien réellement la propagande positiviste, à l'aide de l'enseignement, que nous nous proposons d'organiser dans le milieu français, et avec des procédés propres à ce milieu.

Quoique nous soyons positivistes, ou plutôt parce que nous le sommes, nous ne devons pas perdre de vue, en effet, qu'il faut être, suivant une remarque judicieuse, non pas du temps que l'on désire, mais du temps dans lequel on vit. Le bon sens et la raison pratique l'exigent.

Or, les positivistes français actuels vivent en France et au début du vingtième siècle, c'est-à-dire dans une société et dans un temps où il ne semble pas que le meilleur moyen de faire adopter le Positivisme soit de représenter Auguste Comte comme un prophète infaillible, ses œuvres, comme des livres sacrés intangibles, et de professer qu'il faut, absolument et sans délai, régénérer la Famille, par la pratique du mariage chaste, la Patrie, par la décomposition des nations actuelles en un plus ou moins grand nombre d'intendances, pourvues, chacune, d'un triumvirat gouvernemental, et l'Humanité, par l'institution du culte de la Vierge-Mère.

Au contraire, l'expérience faite, lors de l'érection du monument d'Auguste Comte, à Paris, a révélé qu'un très grand nombre d'excellents esprits, qui n'acceptent pas intégralement toutes les

conceptions de notre maître, le regardent, néanmoins, comme le plus grand philosophe contemporain et comme le penseur qui a projeté, sur le passé et l'avenir humains, les lumières les plus éclatantes.

Ce sont tous ces éléments homogènes, quoique dissociés, qui présentent avec nous, dit M. Corra, plus de similitudes que de dissemblances, que nous avons l'ambition de rallier et d'intéresser à une œuvre positiviste commune.

C'est pourquoi l'objet de la Société nouvelle a été défini comme suit :

« La *Société positiviste d'enseignement populaire* a pour objet d'enseigner, de propager et d'appliquer, sous toutes les formes et par tous les moyens, les doctrines philosophiques, politiques et morales d'Auguste Comte, dans le milieu français, et spécialement à Paris, en s'inspirant de l'esprit relatif ou scientifique, source originelle de toutes ces doctrines ».

N'admettant pas qu'Auguste Comte ait dispensé les générations futures d'observer et de méditer, et tenant compte surtout des corrections que le temps lui-même, juge infaillible, a fait subir à quelques-unes de ses affirmations, nous voudrions substituer à la foi un peu utopique de la première génération positiviste et au bloc de doctrines que ses représentants considéraient comme rigoureusement synthétique, des convictions moins crédules, plus rationnelles, plus expérimentales, plus positives, en un mot.

Dans ces conditions, il n'a pas paru indispensable aux fondateurs de la *Société positiviste d'enseignement populaire*, d'exiger des adhérents une pure orthodoxie ; il nous a semblé suffisant qu'on atteste qu'on est imprégné de l'esprit général du Positivisme, en souscrivant aux six propositions fondamentales insérées dans les statuts et qui caractérisent, à vrai dire, incontestablement, la philosophie, la politique et la morale positives.

Seule, parmi ces propositions, celle qui est relative au règlement de l'ordre économique a donné naissance à quelques critiques. Certains positivistes ont jugé compromettante cette simple affirmation que « la richesse est sociale dans sa source et doit l'être aussi dans sa destination » et ils ont émis l'avis qu'il fallait, en outre, exiger qu'on reconnût la nécessité de son appropriation personnelle.

En réduisant la formule aux termes ci-dessus, ajoute M. Corra, nous n'avons nullement répudié celle que la généralité des positivistes a coutume d'admettre; nous avons seulement eu pour but de ne pas fermer, de propos délibéré, la porte de la *Société posi-*

tiviste d'enseignement populaire à des prolétaires militants, préoccupés, plus anxieusement que nous, du problème difficile de la socialisation de la richesse, et qui croient légitimement qu'ils ne doivent pas attendre, les bras croisés, pour améliorer leur propre sort, que les philosophes aient définitivement moralisé le patronat et soient devenus capables de lui imposer le respect de ses devoirs. Toutefois, comme le concours des positivistes doit être recherché avant tout autre, le Comité de Direction de la Société s'efforcera de trouver, à ce sujet, une formule qui donne satisfaction, à la fois aux intentions par lesquelles il reste animé et aux observations, d'ailleurs isolées, qui lui ont été présentées par des coreligionnaires.

M. Corra fait ensuite connaître que la Société en formation a déjà réuni, à la date à laquelle il parle, plus de 45 adhésions, près de 1 000 francs de souscriptions, et que, par conséquent, elle peut être considérée comme parfaitement viable ; puis il expose les projets et les moyens d'action de ce nouveau groupement.

La *Société positiviste d'enseignement populaire* se propose de vulgariser le Positivisme, au moyen de cours réguliers, de conférences, de commémorations, de visites des monuments historiques, de célébrations de centenaires des grands hommes, et de brochures à très bas prix, dont deux spécimens, consacrés, l'un à la Philosophie positive, l'autre à la Politique positive, viennent de paraître.

Pour son enseignement oral, la Société utilisera, autant que possible, et dans la mesure de ses ressources, un local autre que l'appartement d'Auguste Comte, pour cette double raison que cet appartement est généralement considéré comme une chapelle fermée, dont les nouveaux auditeurs ne franchissent pas le seuil sans hésitation, et que son installation matérielle est très défavorable, surtout pour des réunions dans lesquelles des échanges collectifs de vues peuvent et doivent avoir lieu.

Or, le Comité de direction fonde beaucoup d'espoir sur les réunions plénières de la Société, pour rendre les contacts plus intimes entre ses membres, dissiper les équivoques et faciliter l'éclosion de convictions nouvelles.

Dans ces réunions, en effet, on dépouillera les revues positivistes étrangères ou autres contenant des renseignements utiles pour les positivistes ; on analysera, dans le même ordre d'idées, les publications plus importantes; on appréciera philosophiquement les principaux événements courants; bref, on créera un fonds

commun d'impressions et d'idées, et on s'efforcera d'aboutir à l'unité mentale et morale des membres de la Société.

En terminant, M. Corra exprime l'espoir que, grâce à cet ensemble de conditions, la *Société positive d'enseignement populaire* ne tardera pas à devenir florissante et qu'elle pourra, en se conformant aux lois françaises, acquérir successivement la personnalité civile et la reconnaissance d'utilité publique.

Dans tous les cas, elle ne doit pas perdre de vue ce dernier idéal, car les positivistes français ne seront assurés de prêter leur concours à un organisme robuste et durable et ne jouiront de la bienfaisante sérénité d'esprit que procurent l'accumulation et la continuité des efforts, que lorsqu'ils l'auront atteint, parce qu'alors le Positivisme, ne reposant plus sur un moteur unique, pourra supporter sans péril les coups de la mort et échapper aux menaces de désagrégation que ceux-ci doivent lui faire à tout instant redouter.

A la suite de cet exposé du président de la *Société positiviste d'enseignement populaire*, M. le D[r] Delbet a fait une très intéressante communication dans laquelle il a fait ressortir l'importance des rapports parlementaires internationaux relatifs à l'arbitrage, auxquels il a participé depuis l'origine.

Puis, MM. Deschamps et Fagnot ont été nommés contrôleurs des finances pour l'année 1904.

Deuxième réunion plénière de la Société.

La *Société positiviste d'enseignement populaire* a tenu, le mardi 12 avril, à l'Hôtel des Sociétés savantes, une deuxième réunion plénière dont voici l'ordre du jour :

1° M. Paul Boell : Analyse des publications périodiques, françaises ou étrangères, qui sont de nature à intéresser le Positivisme.

2° D[r] Dubuisson : Analyse des articles de M. Dumas sur *Saint-Simon, père du Positivisme.*

3° D[r] Hillemand : Analyse du livre de M. Allengry : *Condorcet, guide de la Révolution française.*

Au début de cette séance, M. Corra a informé l'assemblée que, dans le cours du mois de mars, le nombre des adhérents à la So-

ciété s'était élevé de 45 à 55, que le total des souscriptions se trouvait ainsi porté à près de 1 200 francs et que, pour faciliter l'accès des prolétaires, le Comité de Direction avait résolu d'abaisser de 12 francs à 6 francs le minimum obligatoire de la cotisation.

Puis M. PAUL BOELL signale à l'attention de ses collègues plusieurs articles de revues : dans la *Positivist Review* d'avril, celui de M. Beesly sur « Le travail jaune » dans l'Afrique du Sud, et celui de M. Frédéric Harrison sur « La Russie et le Japon » ; dans la *Revue Scientifique* du 19 mars, un article de M. de Lanessan sur « La réglementation des salaires » ; dans *The Vegetarian Messenger* (Londres, mars 1904) la traduction d'une circulaire de M. Lemos sur « le Positivisme et le Végétarianisme », et un livre nouveau de M. J. Cantecor sur « Le Positivisme » (Paris, 1904, chez Paul Delaplane).

Le Dr DUBUISSON a rendu compte ensuite de deux articles parus dans les livraisons de février et de mars dernier de la *Revue philosophique* avec ce titre significatif : *Saint-Simon, père du Positivisme*. L'auteur de ces articles, le Dr Dumas, maître de conférences à la Sorbonne, qui depuis longtemps s'est attaché à l'étude d'Auguste Comte et de son œuvre, et a certainement contribué à les mieux faire connaître, a voulu démontrer que si le Positivisme est dans ses développements une œuvre très personnelle à Auguste Comte, il a toutes ses sources dans les conceptions saint-simoniennes. Dans le premier article, le Dr Dumas conte par le menu les relations d'Auguste Comte avec Saint-Simon, depuis leur premier contact, en 1817, jusqu'à leur rupture, en 1824. Il insiste particulièrement sur les témoignages d'admiration et de subordination qu'a donnés pendant plusieurs années Auguste Comte à Saint-Simon dont il a certainement accepté d'abord la direction ; mais il montre aussi et non moins clairement les dissentiments qui allèrent s'accentuant dès la seconde année de leur liaison entre le disciple et le maître, et qui aboutirent, en 1824 à une rupture déclarée. Dans son second article, le Dr Dumas, après un exposé très rapide des deux doctrines dans leurs grandes lignes, les compare et en tire cette conclusion qu'il n'est pas une des idées fondamentales du Positivisme : séparation des deux pouvoirs, organisation d'un nouveau pouvoir spirituel, conception d'une philosophie positive, etc., qui ne se retrouve dans l'œuvre de Saint-Simon. Le Dr Dubuisson, sans avoir rien à objecter aux faits produits par le Dr Dumas, est d'avis qu'il se hâte un peu tôt de conclure à une aussi parfaite

analogie. Il est possible de retrouver dans les deux doctrines plus d'une ressemblance, mais il faut aller au fond des choses et ne pas s'en tenir à la surface. En fait, si Saint-Simon a eu des *aspirations*, il n'a eu en réalité que des *aspirations*, il n'a jamais rien *réalisé*. Et dans ces aspirations mêmes, est-il bien sûr qu'il soit aussi original que le prétend le Dr Dumas? Il serait intéressant de rechercher ce qui lui appartient en propre et ce qui appartient aux philosophes du XVIIIe siècle; une pareille étude montrerait probablement que sa contribution est fort mince. Sa philosophie n'a rien de personnel. Il aboutit à une vague *synthèse matérialiste*, avec la loi de la gravitation universelle comme principe d'unité. Et tout cela sans explication et sans développement. Nous sommes loin de la *synthèse subjective* de Comte où tout est coordonné autour de la notion d'Humanité. Quant à la conception politique des deux doctrines qui, toutes deux, s'appuient sur la *séparation des deux pouvoirs* et la *constitution d'un nouveau pouvoir spirituel*, il est vraiment difficile de soutenir qu'Auguste Comte a pris à Saint-Simon une idée non seulement conçue, mais réalisée depuis des siècles par le catholicisme romain.

M. Grimanelli appuie la thèse de M. Dubuisson et l'étaie d'arguments nouveaux. Il fait remarquer notamment que Comte se rattache beaucoup plus étroitement aux penseurs du XVIIIe siècle, surtout à Condorcet, qu'à Saint-Simon.

M. Corra fait observer que le travail de M. Dumas se rattache, en somme, à toute la série d'efforts qui ont été tentés depuis un demi-siècle pour enlever à A. Comte l'honneur de toutes celles de ses conceptions dont l'Université a été obligée de reconnaître la valeur après avoir refusé d'abord de les discuter et les avoir ensuite passionnément critiquées. Après avoir répété, sur divers tons, que tout ce qu'avait dit A. Comte était faux, on est bien obligé de reconnaître aujourd'hui que le plus grand nombre de ses théories s'imposent, mais on s'ingénie à en rechercher les moindres traces dans les écrits contemporains ou antérieurs pour en contester la création à l'auteur du *Cours de Philosophie positive*. En réalité, les travaux de M. Dumas n'échappent pas aux critiques que Littré avait déjà faites à d'autres travaux du même genre. Sans doute, disait-il, on peut rencontrer, dans d'autres auteurs, des passages qui, à un coup d'œil superficiel, semblent empiéter sur l'œuvre de Comte. «En réalité, ils n'y empiètent point. On le reconnaît à trois caractères : le premier, c'est qu'ils sont fragmentaires et ne dépendent pas d'une conception générale qui

en soit l'origine; le second, c'est qu'ils sont indiscernables au milieu des erreurs et des contradictions, tant que la philosophie positive d'A. Comte ne vient pas en indiquer la place et la liaison; le troisième, c'est qu'ils sont absolument stériles, tant pour les contemporains que pour les successeurs, aussi longtemps que l'utilité particulière n'en est pas révélée par l'utilité générale de la philosophie positive ».

A l'appui de l'argumentation de Littré, rappelée par M. Corra, M. Hillemand fait valoir ce fait qu'on chercherait vainement trace de la *loi des trois états*, attribuée à Turgot par les ennemis de Comte, dans l'*Esquisse d'un Tableau historique des Progrès de l'Esprit humain* de Condorcet. Or, si Turgot avait vraiment trouvé cette loi capitale, dénommée par Stuart Mill l'épine dorsale de la nouvelle philosophie, comment pourrait-on expliquer que Condorcet, l'ami et l'admirateur de Turgot, n'ait pas songé à en faire la base de son *Tableau historique* et ait préféré le diviser artificiellement et un peu arbitrairement en trois périodes et neuf époques n'offrant aucun rapport avec ladite loi. La vérité est évidemment que l'aperçu de Turgot était *indiscernable* au milieu des erreurs et des contradictions, qu'il était *fragmentaire,* et qu'il devait rester *stérile* pour les contemporains et les successeurs tant qu'Auguste Comte n'était pas venu en indiquer l'importance et la liaison avec le reste de la Philosophie positive.

M. Hillemand aborde ensuite l'analyse et l'appréciation du gros volume de 900 pages consacré, par Franck Alengry, à l'étude du rôle joué par Condorcet : — 1° dans l'avènement et l'évolution de la Révolution française; — 2° dans la formation de la science du Droit constitutionnel; — 3° dans la fondation de la Sociologie.

= Malgré que l'importance du rôle joué par Condorcet dans la préparation et dans le développement de la Révolution française ait déjà été signalée par diverses personnalités de l'Ecole positiviste, notamment par M. Robinet, il est équitable de reconnaître que l'ouvrage de M. Alengry nous met en possession d'une foule de documents inédits tendant tous à faire de Condorcet l'un des principaux guides du mouvement révolutionnaire et républicain. On savait déjà que Condorcet, longtemps avant 1789, avait participé, par ses écrits, au mouvement de décomposition du régime catholico-féodal, avec Voltaire et Rousseau, en ne laissant passer aucune occasion de protester contre les monstrueux abus de l'ancien régime. On savait aussi qu'il avait participé, d'une façon non moins efficace, dans les rangs des Encyclopédistes, au mouvement

de recomposition d'un régime nouveau fondé sur la science, l'art et l'industrie, par ses travaux mathématiques, par ses Eloges historiques, par une première élaboration des principaux problèmes de l'Economie politique, de la science constitutionnelle et de la Sociologie. On savait encore qu'il avait été successivement membre de la Commune de Paris, de l'Assemblée législative, de la Convention, et que, dans ces diverses situations, il avait été mêlé aux affaires les plus importantes du temps, qu'il avait pris part aux principales discussions parlementaires, qu'il avait présidé à l'organisation de l'enseignement public, etc... On savait également que son salon avait été l'un des lieux de réunion les plus fréquentés de l'élite de la société républicaine, etc. Mais il n'était guère possible, avant le travail de M. Alengry, de mesurer toute l'importance du rôle que le glorieux survivant des Encyclopédistes a joué — comme *journaliste*, discutant dans la presse toutes les questions d'actualité qui agitaient l'opinion, — comme *orateur* de réunions publiques, cherchant à éclairer le peuple, — comme *causeur*, cherchant à convaincre les intellectuels qui étaient d'un avis contraire au sien. En se reportant aux documents produits par M. Alengry, on reste confondu d'une aussi prodigieuse activité, soutenue pendant plusieurs années.

M. Alengry ne s'est pas borné d'ailleurs à mettre en lumière l'importance du rôle joué par Condorcet de son vivant, il s'est attaché à démontrer l'importance de l'influence posthume qu'il a exercée sur la Convention, puis sur les survivances républicaines à l'époque de l'Empire et de la Restauration, plus tard enfin, par l'intermédiaire de l'Ecole positiviste, sur le réveil du parti républicain et sur sa politique depuis 1870. M. Alengry aurait même pu ajouter que, de nos jours, l'influence de Condorcet s'est traduite, à plusieurs reprises, dans quelques-uns des plus beaux discours de M. Léon Bourgeois, dont certains ne sont, à vrai dire, qu'une paraphrase de pages éloquentes de Condorcet.

= Dans la deuxième partie de son travail, M. Alengry attribue à Condorcet le mérite d'avoir déterminé la méthode du Droit constitutionnel, assigné son fondement et tracé ses cadres. Ce qui ressort surtout des nombreux documents qu'il produit à l'appui de ses dires, c'est que Condorcet a effectivement agité et discuté toutes les questions de la politique contemporaine, et inspiré quelques-unes des solutions les plus en faveur de nos jours. On doit savoir spécialement gré à M. Alengry d'avoir bien mis en lumière, dans cette partie de son travail, le point de vue différent sous lequel l'individu est envisagé par Condorcet et par Comte : le pre-

mier considérant l'individu comme l'élément fondamental de la société, en vue des intérêts duquel la société, simple réunion des individus, doit être organisée; le second ne voyant dans l'individu qu'une fraction d'êtres collectifs comme la Famille, la Patrie, l'Humanité, qui, seuls, possèdent une existence réelle et distincte.

= Dans son étude sur Condorcet précurseur de la Sociologie, M. Alengry nous semble trop porté à exagérer la part de Condorcet dans la fondation de la Sociologie au détriment de celle d'A. Comte, lorsqu'il écrit : « tous deux (Condorcet et Comte) créent une nouvelle science, un nouvel art politique, une nouvelle morale qui, dans les grandes lignes essentielles, sont les mêmes de part et d'autre ». De telles conclusions sont manifestement fausses, car, s'il est parfaitement vrai que l'un et l'autre ont cherché à créer une science sociale, un art politique fondé sur cette science, et une morale scientifique, il ne faut pas perdre de vue que Condorcet a échoué dans son entreprise, puisqu'il n'a pu trouver aucune des lois sociologiques et morales dont l'existence avait été pressentie par son génie, mais dont la découverte était réservée à Comte.

Personne ne demandant la parole sur la communication de M. Hillemand, M. Corra remercie MM. Paul Boell, Dubuisson, Hillemand, de leurs intéressantes communications et de leur dévoué concours à l'instruction commune des membres de la Société, présents à la séance ; il invite, en outre, tous ceux qui désireraient faire, ultérieurement, des communications aux réunions plénières, à bien vouloir le lui faire connaître, en temps utile, pour qu'il puisse arrêter les ordres du jour, avec maturité.

Antérieurement, M. Boell avait fait, à la date du 19 mars, une conférence sur le *Conflit russo-japonais*, à l'Université populaire « la Coopération des Idées (faubourg Saint-Antoine) ».

PAGES LIBRES [1]

I

LA MALADIE CONTEMPORAINE [2]

(*2e article*).

J'ai essayé de ramasser en un tableau synoptique les traits principaux des deux esprits, révolutionnaire et positiviste, pour en faire éclater l'opposition irréductible.

Le Positivisme, en effet, n'est, en politique, ni rétrograde ni révolutionnaire; de même qu'en philosophie, il n'est ni matérialiste ni spiritualiste; ni optimiste ni pessimiste : il est le Positivisme, c'est-à-dire une doctrine qu'il faut étudier si on la veut connaître, mais qui ne rentre dans aucune des catégories préexistantes.

Il convient aujourd'hui de revenir sur certains détails que je n'ai qu'indiqués, et de donner, au fur et à mesure des besoins, les solutions que propose notre doctrine.

Mais d'abord il faut mieux préciser la physionomie d'ensemble de l'esprit révolutionnaire; non pas que je veuille le suivre en son histoire, ce n'en est pas ici le lieu, car j'aurais alors à donner les motifs qui le justifient, c'est-à-dire les causes profondes qui l'ont fait naître, et qui sont du même ordre que celles qui ont dissous les théocraties antiques; je ne vise, dans cette étude, que son action nuisible pendant le XIXe siècle, surtout dans la dernière moitié, et, à l'heure présente. Son caractère a toujours été essentiellement le même;

1. Sous cette *Rubrique* sont publiés des travaux dont les signataires se réclament de la Méthode et de la Philosophie positives, mais dont la teneur fait l'objet d'importantes réserves de la part de la Direction.

2. Voir *Revue Occidentale*, mars 1904.

et s'il a surtout montré ses défauts aux époques ci-dessus indiquées, cela tient à ce que son œuvre utile était terminée, et qu'il se survit pour ainsi dire.

Il emprunte, avons-nous dit, tout son fonds d'idées à la Métaphysique ; et nous avons examiné successivement les principaux dogmes révolutionnaires ; on peut remarquer en passant que ces idées sont toutes *simplistes :* liberté absolue, égalité absolue, raison souveraine, etc., etc.

Mais ce qui caractérise le mieux l'esprit révolutionnaire, ce ne sont pas les idées, c'est le **tempérament**, c'est-à dire le sentiment de révolte contre la tradition, l'humeur critique et agressive poussée quelquefois jusqu'à la guerre déclarée, qui parlent et agissent au nom de la liberté et du progrès, mal compris du reste ; et tout cela recouvre des passions et des appétits qui réclament impérieusement des satisfactions immédiates.

C'est ce tempérament, bien plus que ses idées, qui explique ce qui va suivre.

L'esprit révolutionnaire est incompatible avec l'esprit scientifique. P. Laffitte, dans le discours d'ouverture de son cours sur l'histoire générale des Sciences, au Collège de France, dit :

« L'évolution scientifique développe en nous, par la con-
« templation de son mouvement même, le sentiment de la
« **continuité** qui est le caractère essentiel de notre espèce.
« Nous voyons ainsi comment peut s'accomplir, sans jamais
« s'arrêter, un progrès continu, et qui, au lieu d'être jamais
« compromis par la subordination au passé, en est au con-
« traire solidement coordonné, en évitant les oscillations per-
« turbatrices. L'esprit scientifique convenablement conçu est
« donc le contraire de l'esprit révolutionnaire qui procède
« par chocs brusques et qui nous présente une insurrection
« constante de l'individu contre le passé. »

Avant de prononcer ce jugement, il a fait voir que Descartes prend pour point de départ, dans le premier livre de sa Géométrie, le problème de Pappus, c'est-à-dire le point même où la science antique avait laissé la Géométrie, ne voulant pas répéter, disait-il, des vérités *fort bien démon-*

trées, et ne laissant pas pour cela de s'en servir! Descartes résout alors le problème de Pappus pour un nombre quelconque de lignes, ce qui n'avait pu être fait jusque-là. Leibnitz, à son tour, publiant en 1684 les principes du calcul différentiel, en montre la supériorité sur l'analyse de Descartes, en l'appliquant à la méthode des tangentes et à des cas où la méthode de Descartes eût été réellement inapplicable.

P. Laffitte dit, à une autre page de ce même discours :

« Je crois avoir enfin dégagé la conception du calcul diffé-
« rentiel de tout nuage comme de toute étrangeté, en sui-
« vant la marche de son invention de Fermat à Leibnitz, en
« passant par Descartes (articles parus dans la *Revue Occi-*
« *dentale*). Il résultera de l'application de cette méthode (la
« méthode historique) de précieuses lumières pour éclairer
« la théorie positiviste de l'enseignement ; car au fond l'indi-
« vidu répète l'espèce, le point de départ et celui d'arrivée
« étant les mêmes, la vitesse seule variant essentiellement.
« Une seconde conséquence du développement historique de
« la Science, c'est de pouvoir constituer enfin une véritable
« théorie positive de l'entendement humain. »

Il ne serait pas difficile de prolonger la série au delà de Leibnitz et en deçà de Pappus, d'une part par la philosophie mathématique d'Aug. Comte lui-même ou de Cournot, d'autre part par les *Collections mathématiques* de Pappus qui contenaient tout le passé de la Science.

On pourrait montrer de même, en Physique, en Chimie, etc., que chaque nouvelle acquisition d'une science quelconque s'est toujours rattachée à une découverte antérieure et a servi de point d'appui pour monter un peu plus haut ; donc, toujours ascension graduelle et sûre sans rétrogradation.

Si, au lieu de considérer la marche de la Science, nous examinons son objet, c'est-à-dire comment procède la nature en ses créations, nous voyons exactement la même chose pour les phénomènes de la vie soit végétale soit animale, c'est-à-dire un développement lent et progressif ; il est vrai que la seconde présente des époques climatériques, des crises, des maladies ; mais ce n'est pas l'ordinaire, et elles ne sont

qu'une certaine altération passagère du développement normal; il en est encore de même, autant qu'on peut le voir, dans cette Sociologie qui commence à peine; là aussi, on constate des malaises, des crises, des maladies, et les maladies graves s'y nomment Révolutions; mais là aussi, ce n'est pas l'ordinaire de la vie, et la pathologie n'y est encore que de la physiologie dérangée; la vie normale d'une Société comporte un développement lent et progressif.

Voilà ce qui a lieu dans les phénomènes les plus éminents; si, avant d'aborder la Biologie, nous nous étions arrêtés un moment dans la Cosmologie, nous aurions trouvé quelque chose d'analogue dans cette partie de la genèse naturelle où nous pouvons réellement voir quelque chose. En négligeant toutes les hypothèses cosmogoniques, et n'ayant égard qu'à la Géologie, nous remarquons que, depuis le temps d'Elie de Beaumont, la théorie des mouvements lents s'est substituée peu à peu en grande partie à celle des cataclysmes et convulsions périodiques.

Donc partout même réponse qui est *continuité*.

L'esprit révolutionnaire, lui, procède par sauts brusques, par chocs; il est **cassant** et a même été plusieurs fois jusqu'à rompre définitivement avec le passé; rappelons-nous ce que nous a dit P. Laffitte dans le discours d'ouverture du Cours philosophique sur l'histoire générale de l'Humanité :

« L'esprit révolutionnaire consiste dans l'insurrection des « vivants contre les morts; or le Catholicisme, ingrat au « berceau, maudissant ses ancêtres, méconnaissant tout ce « qui est né hors de son sein, l'a nécessairement subi. »

Le XVIIIe siècle, frappant de sa réprobation le Moyen âge tout entier, a méconnu la filiation de la même manière.

Concluons donc qu'il y a opposition radicale entre la Science et l'esprit révolutionnaire.

Mais que lui importe la Science? Quand il peut s'en servir comme machine de guerre, à la bonne heure; c'est en effet de cette manière, c'est-à-dire sous la poussée des idées scientifiques que les premiers ébranlements ont eu lieu jadis; et, toutes les fois que l'occasion s'en représente, il emploie la même tactique; mais, en dehors de cela, la Science ne lui

est de rien : il a ses traditions; ça lui suffit. Est-ce qu'il a attendu, pour se développer, qu'il y eût une Sociologie? elle n'était même pas soupçonnée; bien loin que l'histoire puisse lui aider en rien pour le but qu'il poursuit, c'est lui qui fait l'histoire, il en est persuadé; et maintenant, parce qu'on a prononcé le nom Sociologie, pense-t-on qu'il va se plier à une marche lente et progressive? tous ses antécédents s'y opposent.

On peut creuser encore cette idée de l'incompatibilité et dire que l'esprit révolutionnaire ne sait pas ce que c'est qu'une loi naturelle.

Qu'est-ce qu'une loi dans le langage courant? ouvrant le dictionnaire Littré, nous trouvons cette définition :

Prescription émanant de l'autorité souveraine; c'est bien là, en effet, le sens politique; *si veut le roi, si veut la loi,* disait-on autrefois; et un adage juridique complète la pensée, en proclamant que *la loi n'oblige pas celui qui l'a faite.* Donc idée de volonté supérieure à toute résistance, de bon plaisir même; à la souveraineté monarchique, on a substitué la souveraineté du peuple; mais l'idée est restée la même : la loi émane d'une volonté.

Le révolutionnaire s'accommode parfaitement de cette définition, d'autant plus qu'il se flatte que la volonté qui prévaudra sera la sienne. Le XVIIIe siècle professait que *l'enfant est une cire molle qu'on façonne à son gré;* que, par conséquent, par des lois convenables et une éducation appropriée, on referait une société conforme à ce qu'on désire.

Malheureusement, cette manière simple et expéditive de supprimer toutes les difficultés politiques est quelque peu en désaccord avec la notion d'un ordre naturel, c'est-à-dire soustrait à tout arbitraire soit divin, soit royal, soit populaire.

Il faut choisir : ou être avec le XVIIIe siècle pour la Volonté absolue et omnipotente, ou être pour l'ordre naturel avec le Positivisme.

Le progrès des Sciences exactes, comme on disait autrefois, a amené à transporter le nom de loi qui est tout social dans le domaine inorganique, d'où il est revenu à la Biologie

et à la Sociologie, mais après avoir changé de signification ; ce n'est plus l'expression d'une volonté, c'est une relation constante entre les phénomènes. C'est la *constance dans la variation.*

L'esprit révolutionnaire, comme on vient de le voir, supprime la constance et ne conserve que la variation, ou, si l'on veut, ne conserve l'idée de constance qu'en ce sens que tout est constamment variable, au gré de celui qui sait vouloir.

C'est de même qu'il confond évolution et révolution ; évolution, c'est changement continu dans un sens déterminé ; révolution, au sens politique, c'est bouleversement, renversement brusque, subversion : c'est à peu près le contraire ; ça ne fait rien ; il ne comprend l'évolution que de cette manière-là ; et l'Evolutionnisme semble bien être d'ailleurs, chez ceux qui le professent, en dehors même des révolutionnaires, un changement indéfini jusqu'à transformation totale du fonds primitif; en un mot, rien de fondamental ni de permanent : voilà l'idée qui rallie tout ce qui n'est pas positiviste.

Aug. Comte nous a fait voir dans la constitution de la nature une fatalité modifiable.

D'où vient le mot Fatalité ? du latin *Fatum*, Destin, dont l'étymologie est *chose dite, parole prononcée;* par qui ? on ne le disait pas, et cette obscurité ajoutait encore à la terreur religieuse qu'inspirait le mot ; ce Dieu inconnu, **ignotus**, c'est-à-dire sans nom, était supérieur à tout, même aux Dieux connus. Nous retrouvons donc encore ici l'idée de Volonté souveraine à qui rien ne peut se soustraire ; Cette idée, après avoir fourni le Dieu unique dans l'élaboration néo-platonicienne qui a précédé et préparé l'établissement du Christianisme, a fourni ensuite l'entité *Fatalité*, en se dépouillant de la volonté et ne gardant plus que la nécessité ; puis enfin l'entité elle-même a perdu son mystère et n'a plus été que le nom propre des phénomènes et de leurs lois.

Au sujet de cette nouvelle manière d'exprimer l'ordre naturel, P. Laffitte dit : « Ceux qui ne peuvent, faute d'études « scientifiques préalables, porter dans leur cerveau ce double

« principe de l'assujettissement des phénomènes naturels à
« des lois régulières, et de la modification croissante de ces
« phénomènes, à mesure qu'ils se compliquent, déclarent
« par cela même une incompétense radicale pour les études
« sociales. »

Le révolutionnaire **pur sang** est précisément, je le crains, cet homme dont nous parle Laffitte, et qui ne peut porter dans son cerveau le double principe ; la modificabilité croissante peut lui aller, d'autant plus qu'il ne s'occupe jamais que du domaine où elle est la plus grande, c'est-à-dire du domaine politique ; mais l'assujétissement à des lois régulières répugne à son tempérament, et d'ailleurs ne lui semble pas pouvoir coexister avec la modificabilité, surtout avec une modificabilité indéfinie ; et ici nous rencontrons un renforcement de la première difficulté de compréhension, mais cette fois ce n'est pas à l'esprit révolutionnaire qu'il faut s'en prendre, c'est au simplisme universel.

Il y a, en effet, dans tous les cerveaux qui n'ont pas passé par la culture mathématique, cette idée fausse sur les séries, à savoir *qu'une série de termes en nombre infini a une somme infinie*, et on se dit : le Progrès est sans fin, donc il est illimité.

Pour se rendre compte de la fausseté de l'idée, il n'y a pas besoin d'avoir fait de vastes études mathématiques, ni même d'avoir abordé la Géométrie ou l'Algèbre supérieure : un petit livre d'arithmétique ou d'algèbre *élémentaire* suffit; il faut le consulter à l'endroit intitulé *progressions par quotient*, et on se rendra compte qu'une série peut avoir un nombre infini de termes, et qu'en même temps il peut se faire que la somme de ses termes soit très limitée, c'est-à-dire que *quoiqu'au premier il s'ajoute toujours quelque chose, et cela pendant une éternité, le total peut n'être pas très élevé.*

Ce n'est que cela, et c'est déjà trop; d'abord la plupart des gens d'aujourd'hui ne vont pas au delà des quatre règles et des règles de mélange et d'intérêt; ce n'est pas leur faute absolument; c'est surtout la faute des éducateurs qui ont trouvé, paraît-il, que cela suffisait amplement aux besoins de la vie, et que le reste n'avait pas la moindre importance pour

la conception du monde; et puis, il faut bien le dire, cette idée de *Série convergente* leur paraîtrait bien singulière, et ils flaireraient là-dedans quelque mystification.

Je demande pardon au lecteur de cette digression, mais il y a bien assez de faits à porter au passif de l'esprit révolutionnaire, sans qu'on le charge encore de ce qui ne lui appartient pas en propre.

Il partage donc ici tout simplement l'erreur générale, en l'appliquant à ce qu'il nomme **le Progrès**; on ne sait pas, dit-il, où ça s'arrêtera.... si ça s'arrête; et il entrevoit une montagne d'or et de diamant qui grandit, grandit et s'élève jusqu'au ciel, comme l'échelle de Jacob.

Rien ne dit pourtant que cette conception uniquement matérielle du Progrès, qui enflamme tant d'appétits et de convoitises, ne nous réserve pas de terribles déceptions; nul ne sait si la série n'est pas beaucoup plus convergente qu'on ne croit; du reste ce progrès tout matériel n'est pas très désirable, tant que nous ne serons pas plus avancés moralement parlant; il ne sert qu'à accentuer l'inégalité criante entre les conditions extrêmes.

Ce à quoi il faudrait arriver, ce serait à nourrir toute la population du globe; ce serait déjà très beau, d'autant plus que cette population va toujours en augmentant, tandis que la surface productive reste la même; il faudrait avant tout commencer par faire vivre le prolétaire de son travail, avec sa femme et ses enfants, ce à quoi l'on parvient très imparfaitement jusqu'ici.

Si on voulait bien y réfléchir, on verrait donc que la question du progrès consiste non pas dans un industrialisme effréné, et une recherche de la jouissance, mais dans la poursuite de l'amélioration morale, le plus grand et le plus difficile de tous les progrès; et on se convaincrait que le seul moyen de faire avancer ce qu'on nomme Économie politique est d'y infuser un peu de morale, car elle en a bien besoin; on comprendrait aussi que c'est la seule manière de grandir la dignité humaine, et même d'assurer le bonheur : il n'y a pas lieu, comme on voit, de craindre que la montagne s'élève trop vite ni trop haut.

Pour revenir au jugement de P. Laffitte sur la Fatalité modifiable, je résume tout ce qui précède en disant que le révolutionnaire, hypnotisé par cette vision d'un progrès à perte de vue, n'aperçoit plus que très confusément l'idée de Fatalité; elle se confond avec celle même du progrès; elle consiste, pour lui, en ce que le progrès doit se produire fatalement, et, comme les Saints de Cromwell, il se croit prédestiné à en assurer l'avènement; il est persuadé que, sans lui, rien ne se ferait dans la République.

Je crois avoir suffisamment prouvé par tous ces exemples que l'esprit révolutionnaire, parce que métaphysicien, parce que simpliste et parce qu'insurgé, est absolument en opposition avec l'esprit scientifique.

Je dis maintenant qu'il n'est pas Organique et qu'il ne peut pas l'être. Il ne l'est pas; c'est un fait qui crève les yeux, puisque, historiquement, le parti révolutionnaire a été plusieurs fois maître de la situation, et qu'à part les ruines, la société politique, malgré des substitutions de personnes et des changements d'étiquettes, s'est retrouvée identiquement le même après qu'avant.

Ce parti, bruyant, agité et stérile, a su fort bien ébranler les institutions; mais là s'arrête sa capacité. Quand on lui a demandé ce qu'il prétendait mettre à la place de ce qu'il avait jeté par terre, il s'est toujours répandu en déclamations et a présenté des projets gigantesques et chimériques.

M. Guizot disait en parlant de M. Molé : *quand il a parlé, il croit qu'il a agi;* ce mot s'applique au parti révolutionnaire comme s'il avait été fait pour lui : il n'a su agir que pour renverser, et ce sera toujours comme cela; il ne peut pas être organique, parce qu'il n'a pas de méthode positive; la fantaisie ne suffit pas ici. Et puis, sur quoi fonderait-il? il ne reconnaît rien de fondamental ni de permanent dans la nature.

Le Positivisme, lui, est organique, parce qu'il ne veut pas refaire la nature de fond en comble, mais la modifier un peu et d'après ses propres lois; il part de ce qui est pour tâcher de l'améliorer; en tout il systématise l'ordre spontané; c'est-

à-dire, et pour exprimer la chose d'une quatrième manière, qu'il profite de la partie accessoire et secondaire de l'ordre naturel, pour tâcher de concilier toutes les exigences contraires, mais en respectant la partie principale sur laquelle on ne peut rien. Cette partie principale, c'est l'arrangement des phénomènes, ce sont les lois naturelles; la partie secondaire, et sur laquelle l'homme a quelque prise, c'est l'intensité des phénomènes, c'est le degré, c'est la vitesse.

C'est à cause de ces vues très modestes, mais très nettes et très sûres, que le Positivisme peut inspirer la pratique, et qu'il pousse toujours dans le sens de l'action constructive.

Il suffit de ce simple exposé pour montrer l'impuissance irrémédiable de l'esprit révolutionnaire, qui n'a rien de qu'il faut pour édifier quoi que ce soit, et qui a toutes les prétentions qu'il ne faut pas. Son outrecuidance en effet n'a pas de bornes; il veut tout bonnement refaire la nature: *l'homme,* disait le baron d'Holbach, *est une cire molle dont on fait tout ce qu'on veut*

Qu'on ne se méprenne pas sur ma pensée; je reconnais la bonne intention du baron d'Holbach, sa grande intelligence, les services réels qu'il a rendus à la morale en cherchant à l'arracher à sa tutelle métaphysique et à la constituer sur une base positive: je reconnais surtout sa bonne foi parfaite, et cela même souligne l'énormité de son postulat, telle qu'elle apparaît de nos jours; il partageait tout simplement l'erreur commune à ce point, j'entends l'erreur commune à tous les penseurs de son siècle.

Ainsi donc, on fait de l'homme tout ce qu'on veut; on pétrit la pâte humaine à sa convenance; on refait la nature par sa volonté. La scolatique, elle, l'inventait par sa raison, puisque l'**Idée** était la mesura des choses.

Il n'y a pas une grande différence pour le résultat, qui est que la nature est tenue d'obéir ou à la volonté de l'un ou à la raison de l'autre; il n'y a pas de différence non plus dans le principe qui est un orgueil immense et inconscient; il n'y a que les moyens qui ne sont pas tout à fait les mêmes; c'est l'éternel conflit de l'**Idée** et de la **Volonté** où se débat toute la Métaphysique; c'est celui du spirituel et du temporel, c'est

celui présenté par la petite guerre intestine des disciples de Kant : Fichte, Shelling, Hegel tenant pour l'Idée, Schopenhauer pour la Volonté, et tous ramenant tout à leur principe préféré; c'est encore celui de l'Esprit et de la Matière. On se montrera peut-être surpris, et non sans quelque apparence de raison, de voir assimiler ici la Volonté et la Matière, c'est qu'on oubliera que Schopenhauer place la Volonté tout au fond de la nature, même inorganique, et qu'il en fait dériver la Force, tandis qu'avant lui on mettait au fond la Force et et qu'on en faisait dériver la Volonté, par l'entremise de la Vie; mais **il a changé tout cela**, et il le raconte dans un style très élégant et toujours très clair, ce qui est à noter chez un Allemand; c'est même particulièrement précieux quand on expose des théories aussi surprenantes, et nous voyons par là, une fois de plus, qu'en Métaphysique il ne faut jamais s'étonner de rien, et ce nous est une occasion de témoigner de nouveau notre admiration et notre reconnaissance à Aug. Comte, qui nous a donné par sa philosophie le moyen de sortir de cet abîme de fluctuations et d'incertitudes.

Mais revenons encore à cette proposition étonnante : *l'homme est une cire molle dont on fait tout ce qu'on veut*[1].

En vérité, c'est d'une naïveté qui nous fait sourire; mais cela nous est bien facile à nous qui vivons cent cinquante ans après que ces idées se sont fait jour, et qui avons eu pour nous instruire la terrible leçon des événements, et des maîtres comme Aug. Comte, et la science du XIXe siècle.

Une cire molle! Eh bien, que fait-on de l'hérédité, c'est-à-dire des prédispositions et des aptitudes innées? Que fait-on de la transmission inaperçue par la famille, par la tradition,

1. On reconnaît là la table rase de Descartes, et nous ne sortons pas du parallélisme entre l'Idée et la Volonté; Descartes a été le trait d'union entre la scolastique et la philosophie du XVIIIe siècle; il a rajeuni la Métaphysique *more Geometrico;* il a fait d'elle, autant qu'il le pouvait, une sorte de Mathématique.

Après avoir fait table rase, du moins il le croyait, il reconstruit le Spiritualisme sur quelques axiomes et l'Evidence, axiomes tirés de la Raison bien entendu; les philosophes du XVIIIe siècle, après avoir reçu des mains de Dame Nature la cire molle humaine, vierge de toute empreinte, la modèlent à leur guise, et refont ainsi, par une éducation convenable, une sociabilité parfaite.

d'une foule de notions qui s'implantent dans le cerveau pour n'en plus jamais bouger? Que fait-on de cette masse de sentiments simples ou composés qui éclosent spontanément dans la substance grise? Tout cela est ignoré, l'époque le voulait ainsi, et, avec une assurance que rien ne démonte, on pétrissait à plaisir l'âme humaine pour faire son bonheur.

Ce qui fait moins rire, c'est que la même ignorance des lois de l'entendement, dont nous parlait P. Laffitte, des lois morales, des lois de la sociologie et des lois de la physiologie cérébrale, règne encore, malgré les apparences, dans les *plans de bonheur* que tracent aujourd'hui nos radicaux-socialistes. Rien n'est changé, pour ainsi dire, dans la mentalité des révolutionnaires; rien, ni les leçons de l'expérience, ni la science n'a eu prise sur eux; c'est la loi de Persistance dont j'ai parlé dans le premier article; ils n'ont rien oublié et rien appris, et ils témoignent par leur exemple, sans s'en douter, de l'incoercibilité de cette mentalité humaine sur laquelle ils prétendent opérer. Non, on ne change pas à volonté les sentiments et les idées des gens; on risque, au contraire, en les heurtant avec trop de violence, de les enfoncer un peu plus profondément, c'est-à-dire qu'en somme on diminue momentanément, au lieu de l'accélérer, la vitesse de l'évolution spontanée.

Le Positivisme, lui aussi, fait grand cas de la Volonté, mais il lui réserve un tout autre rôle; il se garde bien de toucher à la partie fondamentale et permanente de l'Ordre naturel, puisqu'il sait qu'il y perdrait son temps et ses forces; il s'appuie au contraire sur elle, et c'est ce qui assurera le succès de ses efforts, quand il pourra présider à l'éducation publique. L'ordre naturel est toujours très imparfait, surtout dans les domaines les plus compliqués; il faudra donc une volonté ferme, de la suite dans les idées et du temps, pour remédier petit à petit à ces imperfections. On peut sans doute activer l'évolution de la mentalité humaine, mais non pas en la contrecarrant; au contraire, c'est en suivant sa marche spontanée, mais d'une manière plus systématique; on peut obtenir des résultats remarquables, j'en suis convaincu, mais il faut procéder avec intelligence et sans violence, ne

pas vouloir forcer le pas, et d'abord il faut respecter la conscience; on n'extirpe pas les erreurs, si erreur il y a, comme on arrache une dent; l'erreur n'est souvent qu'une vérité incomplète; complétez cette vérité, faites la lumière : il n'y a pas d'autre procédé pour faire œuvre qui dure.

Il y a donc lieu, je crois, d'ajouter à l'incapacité scientifique, l'incapacité pédagogique qui s'en rapproche, sans être exactement la même chose, et, comme de l'éducation dépend la morale, laquelle devrait être l'âme de la vie sociale, on ne voit pas très bien à quoi peut servir l'esprit révolutionnaire dans l'ordre spirituel, tandis qu'on voit très bien en quoi il peut nuire.

L'esprit révolutionnaire ne croit qu'à la Force, voilà pour le temporel. P. Laffitte nous disait, dans le passage que j'ai cité d'abord, qu'il n'agit que par mouvements brusques, et il ajoutait ceci, que je n'ai pas cité, que cette manière de procéder est la cause d'une énorme déperdition de forces.

Dans le discours d'ouverture du cours philosophique sur l'histoire générale de l'Humanité, fait en 1859, il dit aussi : « D'après les habitudes révolutionnaires d'un siècle qui ne « croit au fond qu'à l'efficacité de la Force, on se deman- « dera si des prescriptions purement morales seront efficaces « et quelle en sera, en définitive, la sanction. »

J'aime à m'appuyer sur les écrits de l'homme qui a été le disciple le plus fidèle d'Aug. Comte, et qui a vécu le plus dans l'intimité de sa pensée, afin d'assurer le lecteur et de m'assurer moi-même que mon sentiment est bien en accord avec l'idée maîtresse de la doctrine que nous servons; je sais en particulier très bon gré à P. Laffitte d'avoir écrit les quelques lignes précédentes; elles sont d'une vérité profonde et effrayante, et si, au lieu d'être écrites en 1859, elles l'étaient en 1904, je crois qu'il n'y aurait rien à y changer; quand notre littérature apprécie les peuples contre lesquels nous guerroyons ou qui sont soumis à notre domination en Afrique ou en Asie, elle est dans l'habitude de dire : « il faut « agir avec eux de telle et telle façon, car ces peuples-là ne « connaissent que la force. » Eh bien, et nous? malgré toutes les simagrées, nous ne croyons au fond qu'à la force, c'est

P. Laffitte qui nous le dit, et à quoi le devons-nous? à nos habitudes révolutionnaires.

Carnot, l'auteur de la théorie des chocs, a prouvé qu'ils entraînent toujours une perte de force vive. En Hydraulique, cela s'appelle remous, tourbillons, agitations nuisibles; dans la Mécanique des machines, cela s'appelle chocs et s'accompagne de vibrations, frottements, qui, eux aussi, consomment de la force vive; et le résultat général est que la machine grince, que presque tout le travail moteur est absorbé par les résistances passives, en d'autres termes, qu'il n'y a pas ou presque pas de travail utile.

Ces conclusions de la Mécanique sont vérifiées par la société; c'est Carnot lui-même qui a fait remarquer que sa théorie s'appliquait également aux phénomènes sociaux; et ne trouvez-vous pas que les agitations de la place publique, du Forum, comme on dit emphatiquement, que celles aussi du Parlement, et le bouillonnement révolutionnaire ressemblent, à s'y méprendre, aux phénomènes d'Hydraulique mentionnés plus haut? même résultat aussi, déperdition de force vive.

Un exemple remarquable est fourni par Herbert Spencer; dans un de ses ouvrages, il consacre un chapitre à la vie parlementaire, et, parlant de l'Angleterre, la mère du Parlementarisme, pays où évidemment ce système politique a été le mieux étudié, le plus cultivé, et a dû donner les meilleurs résultats, il constate, par une analyse approfondie du passé politique, que quatre-vingt-quinze pour cent des mesures adoptées par le Parlement ont été funestes dans leurs effets. Quoi de plus probant?

Mais qu'importent Herbert Spencer, et Carnot, et la Mécanique? L'esprit révolutionnaire s'embarrasse bien vraiment de force vive perdue! Fait-on tant de façons, quand on lance une torpille? Tant pis pour qui se trouve dans le rayon de projection des éclats. D'ailleurs, est-ce que la brutalité n'est pas notre état initial? rien ne nous est plus naturel que de vouloir imposer notre manière de voir et nos volontés par la violence. Et puis, enfin, il est en pleine concordance avec les enseignements dont il a été nourri.

Le Christianisme avait dit : *l'homme est né mauvais* ; Rousseau, lui, a dit : *l'homme est né bon ; c'est la civilisation qui l'a rendu mauvais ;* donc sus à la civilisation, c'est-à-dire à la superstition et à la tyrannie ; et tâchons de revenir au plus vite *au véritable état de nature* ; de là les déclamations sur la fausseté de la religion, sur la duplicité des prêtres, sur l'obscurantisme, etc., etc.

Instruits comme nous le sommes par tout un siècle voué au culte de l'Histoire et à l'**Exégèse**, nous savons que la religiosité est un phénomène naturel, qu'il y a par conséquent dans cette appréciation des philosophes du XVIIIe siècle une ignorance formidable des nécessités intellectuelles et morales, une méconnaissance absolue des conditions psychologiques correspondant aux époques, aux âges, aux sexes, aux groupements, etc.

Mais les disciples de Rousseau, avec le superbe aplomb de la fausse science, et sans hésiter un seul instant, ont répondu à l'arbitraire, en partie supposé du passé, par l'arbitraire très certain du présent, et à l'intolérance très réelle d'autrefois par l'intolérance non moins réelle du jour ; et cela a continué de même depuis ce temps-là, toujours en vertu de la loi de Persistance ; même haine aveugle du passé catholique ; même méconnaissance des besoins intellectuels et moraux des populations ; même confiance naïve dans sa propre infaillibilité.

Les choses se passent d'une tout autre manière dans deux Républiques plus anciennes que la nôtre, et qu'on nous propose quelquefois comme exemple, c'est-à-dire en Suisse et dans l'Amérique du Nord. M. Izoulet, à qui j'ai emprunté la citation ci-dessus d'Herbert Spencer, fait en ce moment même, au Collège de France, un cours des plus intéressants sur la religion aux Etats-Unis. L'auteur anglais qu'il commente [1], et qui est un historien, homme d'Etat, ayant voyagé en Amérique, et ne jugeant les choses qu'après les avoir vues, parle de la neutralité de l'Etat ou plutôt des Etats entre les diverses confessions religieuses qui comptent peut-être des centaines de subdivisions, mais correspondent à

1. Dernière édition en 1894.

douze dénominations différentes[1], y compris la catholique. Il dit à ce propos que l'Europe, faute de se placer au point de vue convenable, ne comprend exactement rien à cette neutralité, qu'elle n'est pas du tout la méprisante indifférence qu'on s'imagine, mais au contraire une attitude bienveillante et respectueuse envers un droit imprescriptible d'abord, et de plus envers la prérogative la plus haute de l'âme humaine, et il cite, à l'appui, les prières publiques ordonnées par le pouvoir politique, les chapelains des **Chambres**, etc.

Rien qui ressemble moins à une *irréligion d'Etat*; par contre, il faut lire la Bible dans ce pays; les athées ou les libres-penseurs déclarés y seraient regardés de travers, et il est infiniment probable que nous autres Positivistes *serions enveloppés dans cette aversion*, comme dit le Philinte de Molière. Cela prouve que les Américains du Nord ne sont pas parfaits, malgré leur bonne opinion d'eux-mêmes; nous devons tâcher de nous détacher assez de notre intérêt personnel pour ne point juger les choses seulement au point de vue de l'accueil que nous pourrions recevoir, et reconnaître qu'il y a dans cette bienveillance des Etats pour les diverses confessions, et dans le respect réciproque de celles-ci les unes pour les autres, un spectacle plus réconfortant et plus noble que celui que nous a offert tant de fois le simplisme violent qui règne en Europe, et qui même y gouverne, car le souvenir du **Kulturkampf** n'est pas encore sorti de nos mémoires, et nous connaissons d'autres tentatives analogues.

Du reste, il faut reconnaître que cette façon de pratiquer la neutralité doit scandaliser profondément bon nombre de révolutionnaires qui se croient la pure essence de démocratie. Ces ménagements, cette bienveillance, quelle faiblesse! et cette libre concurrence des confessions! et la liberté d'enseignement qui en résulte! pour enseigner quoi? l'erreur. Quelle honte! et aussi que d'argent dépensé inutilement dans tous ces établissements rivaux! tandis qu'avec le principe

1. Une statistique de février 1904 porte le nombre des confessions à 43.

unitaire tout se simplifie, et, de plus, on réalise des économies; déjà, même avant 1870, un ministre de l'Instruction publique pouvait dire à un visiteur du matin : « à cette « heure, Monsieur, dans tout l'Empire, on compose en « thème latin ». Ne pourrait-on pas centraliser encore un peu plus, et appliquer encore mieux ce principe de l'Unité? Quel triomphe, si on pouvait arriver à dire : « à telle heure, « dans toutes les Ecoles de la République, on enseigne que « le Moyen-âge n'a été, d'un bout à l'autre, qu'une époque « de ténèbres; à telle autre, que la séparation des deux pou- « voirs est, en soi, une absurdité; à telle autre enfin, que la « République est le plus libre de tous les gouvernements! » Cette précision de mouvements ne serait-elle pas admirable?

Ce qui se passe aux Etats-Unis est encore intéressant pour nous Positivistes à un autre point de vue. Nous savons que Comte a essayé de faire une alliance morale avec le Catholicisme. Laffitte a traité ce sujet également à la fin du grand ouvrage qu'il a consacré à cette religion. On comprend cette préoccupation constante, non seulement à cause du principe de tolérance et de liberté religieuse, conquête de notre XVIIIe siècle, consacrée même par la charte de 1814, et que l'on pouvait croire irrévocable; non seulement à cause des ménagements dus à une religion à laquelle le Positivisme a la légitime prétention de succéder un jour, mais encore par politique; il s'agit, ne perdons jamais cela de vue, d'amener à nous ces masses profondes qui ne nous connaissent même pas de nom, et qui vivent sous l'empire des idées chrétiennes.

Le trait d'union serait évidemment la morale commune : par sa sagesse pratique, par sa grande connaissance du cœur humain, le clergé a su formuler des préceptes de morale terrestre que le Positivisme a recueillis, comme il a fait de ceux de la sagesse antique.

Il peut donc contracter alliance avec le Christianisme sur le terrain de la morale, comme il peut tendre la main a tous les conservateurs sur le terrain de l'ordre, sans rien abandonner de sa propre doctrine; toute la difficulté réside dans l'acceptation des uns et des autres, et il faut espérer que le

temps les amènera à reconnaître qu'il y aurait avantage pour tous.

Or, il y a, paraît-il, aux Etats-Unis, un mouvement assez prononcé des diverses confessions protestantes dans le sens laïque; elles deviennent plus humaines, si on peut dire, et plus sociales; le Ciel se rapproche visiblement de la Terre. Un mouvement d'évolution, chose plus étonnante, s'est même dessiné d'une manière très prononcée dans la confession catholique, qui est une des douze dénominations dont il a été parlé plus haut; c'est ce qui nous touche le plus au point de vue français, puisque ce mouvement aura peut-être chance de se propager en Europe, et cela d'autant mieux que cette évolution vient de chez nous; elle est partie de Lamennais, Lacordaire, Montalembert, c'est-à-dire de ce Catholicisme libéral qui, plus tard, a encore été représenté par les noms des Dupanloup, d'Hulst, etc. Le mouvement protestant se prolongera sans doute aussi et même encore plus facilement de ce côté de l'Atlantique, et cela nous intéresse également, puisque le Positivisme est de tous les pays; somme toute, chacune de ces confessions travaille pour nous sans s'en douter, et nous ne pouvons que nous en féliciter.

E. DE LACOMBE.

II

TERRES ET PEUPLES

ROLE DU FACTEUR GÉOGRAPHIQUE SUR LES FORMATIONS NATIONALES ET LES CONSTITUTIONS POLITIQUES

(Suite)

Incomparablement située entre « les cinq parties du monde »; participant par son relief à toutes les zônes climatériques; apte à réunir et unir toutes les races de la Planète; admirablement découpée, comme pour hospitaliser simultanément toutes les flottes du monde, aucune terre libre ne mérite mieux la sympathique sollicitude des politiques que « la Reine des Antilles ». L'ouverture de l'isthme américain la

mettra en relation directe avec les rivages de tous les Pays. Quand la sagesse politique humaine aura enfin délibérément accepté l'appareil sacerdotal de la religion sociolâtrique, le Pontife trouvera en Haïti, mieux qu'en son antipode Java, la Cité géolâtrique; mieux qu'en Ceylan, métropole toujours chérie du vieil Orient nirvaniste, le siège respecté de son office international [1]. Sur cette pierre intercontinentale, il peut établir l'assise de l'Eglise universelle.

Donc, à défaut d'un mobile altruiste, inspirant des devoirs précis, la France, dans l'intérêt de son expansion, conserverait la tâche de se ménager là de vraies sympathies. Sa langue, organe de son génie, lui ménage déjà le meilleur des privilèges. Mais il est à craindre que l'incurie de son administration démocratique lui fasse oublier et sa dette et ses espoirs.

Au reste, cette œuvre de justice expiatoire ne serait pas sans dangers. La roublardise diplomatique moderne est telle que, malgré la respectable puissance des Etats-Unis du Nord, cette bienfaisante influence pourrait dégénérer en une monopolisation, de fait ou de droit, financière et économique, prélude possible d'une nouvelle cavalcade militaire. Pour nos gouvernements, les plus sanglantes leçons de l'histoire sont-elles autre chose que les thèmes de bachiques discours? Et c'est pourquoi Haïti, comme les îles sœurs des Antilles, n'a pas le droit de rester politiquement isolée. Chaque île, même

1. Les Iles centrales ont toujours été le siège des divers pouvoirs religieux. Outre les deux exemples cités, on peut nommer encore la Crète qui joua un si grand rôle dans la civilisation préhellénique des Cyclades. Ce fut le royaume de Minos. En Grèce, l'oracle de Delphes dressait son trépied sur le versant oriental de l'île d'Eubée, face aux Cyclades. Chez les Gaulois et les Bretons, l'île de Sein et l'île de Man abritaient les mystères sacrés.

La citation de Drouilhet de Sigalas, que j'ai faite plus haut, permet de considérer l'Italie comme une île sacrée interposée entre l'Orient et l'Occident. Enfin, dans la France protohistorique, les îles d'Hyères abritaient le grand Sanctuaire de la colonie hellène, d'où le nom de (Ιερον) de ces îles (Mortillet, p. 43). Chez les Druides d'Armorique, l'île de Sein cachait les mystères et les terribles sacrifices. Au moyen âge, le Mont Saint-Michel fut l'île sainte où les rois de France et leurs plus illustres chevaliers, et même les rois d'Angleterre, venaient chercher les secours surnaturels et l'absolution de leurs fautes.

la plus grande, est trop faible pour défendre son indépendance contre la séduction ou le coup de main de l'étranger. Leur mutuelle union ne suffirait pas encore à garantir l'intégrale liberté. A la fois ruines d'un cirque effondré dans les abîmes immuables du Pacifique, et rudiments nodaux des plissements tertiaires qui soudent les deux Amériques, les Antilles sont les annexes naturelles des Etats continentaux voisins. Géologiquement et sociologiquement, elles se rattachent à la Cordillère centrale. La Politique ne saurait longtemps séparer ce que la Terre même a uni. Dans la grande Fédération des hauts plateaux américains, les Antilles se lieront, suivant leur conformité ethnique et linguistique, aux Etats-Unis mexicains et andiens.

La solidarité féodale soutient chaque Cité contre les défaillances passagères, et la défend contre les agressions étrangères. Dans notre monde où *naturellement* la lutte crée le droit, la faiblesse intérieure « fait appel » d'autorité extérieure : ainsi le vide, du plein. En politique, comme en mécanique, de l'union vient la force de résistance. Or cette banalité scientifique, la folie des hommes ne tire qu'une exergue numismatique : maxime d'ordre tout intérieur, quand elle devrait inspirer principalemenl et diriger souvent la politique extérieure. Auguste Comte, d'après Aristote, a donné la formule : « Gouverner, c'est organiser le concours [1]. » Or,

1. *Statique sociale*, § 540.
Il remarque plus loin (§ 471) que les dimensions exorbitantes des nationalités modernes résultent d'une empirique mais inévitable satisfaction du besoin constant de ralliement international auquel, en socialité normale, répond la *religion*. La spiritualité défaillant, la temporalité surtend son primordial empire. La *fédéralité* apparaît donc comme une institution de transition. Ebauchée par la féodalité, consolidée par la royauté, elle tend à s'instaurer sous la forme républicaine dès que le milieu le permet. D'où, en France, la tentative girondine; en Europe, une tendance à la constitution d'Etats-Unis d'Occident. L'indépendance nationale et même provinciale préserve ainsi de l'aberration polyarchiqne comme de l'arbitraire monarchique. Elle marie, sans contrainte, la diversité à l'unité. Incompatible avec le régime royal, elle réalise la forme type républicaine. La monocratie centrale, aristocratique ou démocratique, n'y peut imposer ni sa fantaisie ni sa routine. Suivant la prédominance d'un des Etats fédérés (cas de l'ancienne Helvétie bernoise) ou la rivalité des Etats (guerre de sécession nord-américaine), la République oscille entre la concrétion despotique (empire) et la disso-

suivant les lois de la mécanique sociale, adéquates à celles de la mécanique générale[1], *concourir* c'est, d'après le point de vue, comparer la résultante nationale, représentée tant bien que mal par l'ensemble du gouvernement, ou bien combiner progressivement les diverses impulsions internes avec les forces homologues des groupes sociaux extérieurs.

Le premier mode constitue, relativement à la coopération militaire, l'*alliance;* quant à la mutualité économique, le *zollverein* (union douanière) ; en ce qui regarde le groupement politique, la *fédération*. Objectivement le plus général, il préside à la coordination des actes. Aussi, est-il le mieux caractérisé. L'histoire enregistre scrupuleusement ses bruyantes vicissitudes. Il commande la vie de l'appareil sociologique que construit la synergie de certaines Cités unies par la communauté géographique. Il tisse, pour ainsi dire, l'enveloppe de structure de la SOLIDARITÉ sociale.

Le second mode, plus méconnu, parce que plus moderne, plus noble, et en état de croissance, assemble les Classes, expression concrète des fonctions sociales, comme le premier groupe les Cités. Sous l'aspect matériel, le concours prend la forme de *corporation, syndicat, trust*[2], etc. Le progrès moderne de la liberté individuelle procure à cette coopération une extension qui doit naturellement aller jusqu'aux abus, avant-couriers inévitables d'une indispensable réglementation au moins morale.

La collaboration spirituelle se systématise à l'état rudimentaire par la *secte, associations internationales, académies*, etc. Dans la phase adulte, par la *religion*[3] et ses appareils

lution (polyarchie ou anarchie). Cas historiques : Rome et France, Italie padane, Amérique du Sud, Pologne. Dans la situation actuelle de l'Europe, l'indépendance provinciale telle que l'ont conçue Comte et Le Play n'est donc compatible qu'avec le régime pacifique dirigé par un sacerdoce « surnaturel ». Le Play avait senti, mais n'avait pas approfondi comme Comte la solution du grand ploblème politique européen et mondial.

1. *Philosophie première.*

2. Je ne cherche aucunement à faire ici une nomenclature systématique.

3. C'est une erreur de croire que « la séparation des deux Pouvoirs » ne s'est opérée qu'au moyen âge. Auguste Comte la fait remonter jus-

subdivisionnaires : *congrégations*, *confréries*, etc. ; durant la décadence, par l'émiettement des *églises*, *confessions*, etc. Subjectivement, cette société spirituelle est, en dernier ressort, la plus digne, car « *elle modifie les volontés sans commander les actes*[1]. » Au fond, elle est aussi la plus puissante, car « *ce sont les théories qui gouvernent et bouleversent le monde*[2]. » La mieux goûtée, grâce à sa douceur, elle guide la direction dans le choix des *agents* chargés des travaux spéciaux. Elle organise la CONTINUITÉ sociale, en abstrayant les contingences des milieux dont la prépondérance objective écraserait souvent, sous l'inertie de la synergie civique, l'essor des meilleurs institutions de l'Humanité[3]. Comme on le sait déjà, là où, sous une forme quelconque, il n'y a point ou il n'y a plus d'internationalité « l'ordre règne » quelquefois, suivant la formule du despote; mais le Progrès, plante d'air libre, étouffe « en ce vase clos ».

Il y a lieu de noter la différence caractéristique qui, malgré l'internationalité commune, sépare la société économique d'avec la société spirituelle.

La première se passe aisément du concours moral : à preuve, cette industrie « spéciale », très prospère, que la police tolère et que « l'esprit » réprouve. Jusqu'à nos jours, son principe, quasi exclusif, a été « la loi d'airain » de la concurrence vitale. Telle est pourtant la source de la plupart des pouvoirs sociaux. En dialecte tudesque, *Rick* ou *Reich* signifie supériorité ou puissance; et Hobbes définit : « *Richesse c'est pouvoir*[4] ». Des vices bien saillants deviennent, en certains cas, les meilleurs gages de succès. Quelques professions ont acquis en ce genre une réputation de célébrité. Aussi la considération publique n'échoit-elle pas toujours aux plus dignes.

qu'à la civilisation grecque. Eschyle les a personnifiés dans son inexorable *Kratos* et sa pitiable *Bia*, dont l'interprétation a tant intrigué les commentateurs.

1. *Politique positive*, passim.
2. *Philosophie positive*, Exposition, § 70.
3. Dans leur propre milieu, les Grands Hommes ont été habituellement méprisés et persécutés. « *Nul n'est prophète en son pays* » : telle est la loi.
4. Joseph Garnier, *Traité d'Economie politique*, chap. I, § 3.

La spiritualité exige, au moins en apparence, des vertus plus solides. Toute association dite *libérale* réclame de ses membres au moins les marques extérieures de l'*honorabilité*. Cependant, chez les purs intellectuels, une déférence particulière va vite aux puissants de la terre[1]. Le rang social d'un auteur est, au début du moins, un puissant élément de succès. Néanmoins, le vrai mérite[2] et la moralité[3] finissent par y surmonter souvent les sourdes intrigues des jaloux et des hypocrites. Pour tout dire, l'influence spirituelle est en rapport nécessaire avec la moralité.

Le pouvoir moral, objectivement le plus rare et subjectivement le plus noble, a peu d'accointances avec le pouvoir temporel qu'il dédaigne toujours[4] et méprise souvent[5]. Dérivé du pouvoir spirituel, dont il accepte les résultats, il les étend jusqu'à l'homme individuel qu'il tend à mieux lier aux générations du passé et de l'avenir. Dans des conditions convenables, il le rehausse jusqu'à l'incomparable dignité d'organe exceptionnel de l'Humanité, dans un temps et dans un milieu. Combien de nations ne nous intéressent plus que par l'histoire immortelle de leurs plus nobles citoyens? La force morale, ce n'est point la puissance du brutal Kratos, les théories persuasives ou séduisantes de Bia : c'est l'*exemple* du bon Prométhée. Cette propagande personnelle qui rassemble l'Être sur lui-même, lui fait oublier les périls extérieurs, endort les douleurs présentes dans la divination d'un avenir plus doux aux autres, le tend avec une énergie inlassable et fière, l'esprit tout plein d'abnégation constante, de dévouement journalier; joyeux du sacrifice final voulu pour l'intégral accomplissement du devoir : voilà la vrai noblesse

1. A l'Académie française, par exemple, l'archaïque « parti des ducs » évolue, parallèlement à la phase démocratique, en « parti des anciens parlementaires ».

2. On connaît les embarras qu'éprouva la candidature du pauvre et grand Leconte de Lisle.

3. De quelles calomnies scélérates n'accabla-t-on point Emile Zola! Ce grand citoyen est mort avant d'avoir, comme Descartes, comme Molière, comme tant d'autres, honoré de son nom le marbre fragile de ce trop vieux Club.

4. Caractéristique du type moral.

5. Que de types connus de Diogène au « bienheureux Labre! »

qui, heureusement commune à l'Animal et à l'Homme, assure à ces âmes bénies la tendre reconnaissance, anonyme, hélas! ou glorieuse, de leurs frères d'infortunes. N'ayons garde d'oublier que nos plus grands bienfaiteurs nous restent habituellement inconnus[1], car les plus profondes révolutions ont été préparées, organisées et perpétrées grâce à cette « prise en charge », par des « individualités sans mandat », d'une œuvre décisive du progrès humain. Les héros mythiques des religions anciennes, les hymnes poétiques, les symboliques réincarnations périodiques des dieux, les martyrologes médiévaux, les biographies antiques et modernes, chantent la gloire éternelle de ces bons génies de l'Animalité[2] et de l'Humanité.

Au reste, ce ne sont point seulement à ceux qui nous donnèrent des procédés, matériels ou intellectuels, nouveaux à qui doit monter le tribut de notre reconnaissance et de nos respects; mais à ceux-là aussi qui *conservèrent* à l'espèce tant de bienfaits si péniblement acquis ! Et que sert de créer, quand la conservation ne sait arracher à la destruction spontanée et immédiate les instruments auxiliaires du labeur perpétuel. Nos forces sont mesurées. Epargner, c'est respecter : tout produit est un fruit du travail humain. Le ménager, c'est l'exhausser à œuvre meilleure.

Le vrai progrès consiste donc à restreindre les besoins égoïstes, c'est-à-dire à comprimer les appétits de la seule satisfaction individuelle, afin de développer d'autant le trésor des richesses communes. La surabondance des produits disponibles laissée dès lors à la sage administration *ménagère* est un appel (Malthus) de nouveaux compagnons à la vie sociale. Et ainsi s'opère la progression des forces pour le nouvel essor collectif. Voilà comment une règle morale, ou discipline volontaire de soi-même, devenue familière à un

1. C'est pourquoi Stupuy, dans sa belle *Etude sur la vie et les œuvres de Sophie Germain*, écrit, de sa tombe, sur le Temple des Bienfaiteurs inconnus : « Lorsque le Temps a fait son œuvre... on regrette que la modestie soit l'un des attributs de la vraie grandeur ».

2. A une période scientifique où la doctrine de l'Evolution prétend à tout expliquer, il serait étrange de mettre « hors la loi » morale cette série animale dont l'Humanité n'est que l'épanouissement... éphémère.

groupe de populations, devient un gage bien plus puissant de prospérité qu'une découverte théorique ou qu'une invention pratique dont les bienfaits ne sont habituellement ressentis, durant longtemps, que par un petit nombre de privilégiés. Si, d'ailleurs, on examine les résultats effectifs de cette œuvre continue d'amélioration humaine, on observe qu'elle seule demeure dans l'incessant changement des choses. D'abord forcée, comme l'exigeait la continuité de la lutte individuelle pour l'existence, elle devient peu à peu esthétique, dès que chacun apprend à exécuter avec plaisir ce que la veille il ne faisait que par habitude professionnelle. Etant donné qu' « *une industrie quelconque exige que son agent soit habituellement sain, honnête, énergique et intelligent*[1], » il serait étrange que le pouvoir moral dont la fonction consiste précisément, avec le concours de la mère de famille, à élever des hommes robustes, riches de cœur, de caractère vaillant et justes d'esprit, obtint des succès moindres que les deux pouvoirs d'où objectivement il sortit, mais que, réactionnellement, il cimente et annoblit. L'industrie et la science se retourneraient contre leur destination civilisatrice si leur effet, au moins indirect, n'amenait l'amélioration de leur agent : l'homme. Car, autrement, il y aurait antinomie entre l'œuvre, l'outil et l'ouvrier. D'où, péjoration de l'un ou de l'autre. Donc, décadence partielle, puis totale.

Ces considérations statiques étaient nécessaires. Il convient, en effet, de caractériser le mode synergique le mieux approprié à chaque site géographique et à un temps.

C'est ainsi que le voyage que nous venons d'effectuer à travers l'Amérique, surtout contemporaine, nous a révélé comment l'explosion industrielle s'effectue au XIXe siècle sur le continent septentrional, et pourquoi elle ne s'allume que lentement sur le continent méridional. Le climat, le sol et le sous-sol expliquent la précocité régimaire de la colonisation brito-germaine. La Terre y contribua plus que l'Homme. Pour s'en convaincre, il suffit de considérer l'avance démographique de l'Amérique ibérienne avant l'invention de la machine à vapeur. Les gisements charbonniers du littoral

1. Comte : *Politique*, Statique, § 488.

oriental des Etats-Unis furent les architectes réels des cités voisines. C'est le puits minier qui dresse le haut *building;* c'est la houille noire et ses huiles, mais aussi la « houille blanche » dont la très sage utilisation a, pour meilleur résultat social, dans notre ère de gaspillage, d'épargner le capital chimique légué par le passé aux générations à venir. Malgré les apparences du présent, la prospérité des Etats-Unis est bien plus liée au développement de l'agriculture du bassin mississippien qu'à l'exploitation actuelle des mines. Les dithyrambes que nous entendons sur la magnificence de l'industrie américaine ont la valeur de ceux que chantèrent nos grands-pères sur les richesses de la vieille métropole espagnole. Le prestige du charbon sera plus éphémère encore que celui de l'or.

C'est pourquoi il est indispensable que ce grand pays complète sa synergie économique par une réelle sympathie morale. Trois fois folle, la lutte de races qui la déchire. Le mépris du Blanc pour le Noir, la haine mieux justifiée du Noir pour le Blanc amèneraient fatalement une scission[1]. La société nord-américaine prouverait son incapacité assimilatrice en renonçant à poursuivre l'éducation d'une race qu'elle eut l'honneur d'arracher définitivement à l'esclavage. Elle se doit d'en former « l'instruction civique ». Car, il appartient, suivant la Prophétie de M[me] Beecher Stowe, aux libres citoyens noirs des Amériques, de revenir sur le vieux Continent africain y apporter les bienfaisants résultats de la civilisation occidentale. « *Lorsque l'humanité entière aura reçu la double lumière de la civilisation et du christianisme,* écrivit avec le sang de son cœur cette Bonne et Noble Femme, *les Noirs transplanteront sur les rivages d'Afrique nos lois, notre langue, notre littérature. Les tristes scènes de la maison de servitude leur seront, comme le souvenir d'Egypte pour les Israélites : un motif de reconnaissance envers qui les aura délivrés*

1. Si un déchirement peut jamais là se produire, ce n'est pas le bas versant du Mississipi qui sera jamais rationnellement morcelé. La *sécession* entre la *sierra* occidentale et la plaine serait logiquement bien plus vraisemblable. *Logiquement*, abstraction faite de « l'Ancien Continent ». Mais, d'ici bien longtemps, toute division serait *sociologiquement* néfaste.

ou rachetés. » Ce faisant, les « visages pâles » rendront, à soixante siècles de distance, le service que les Antiques Noirs, les vieux et puissants Kouchistes de Chaldée et d'Egypte « octroyèrent » à nos Pères, les pauvres Aryas des marécages des « Cinq Fleuves ».

Mais Mme Stowe s'est bien trompée quand elle suppose dévolue au christianisme la mission d'éclairer la marche de la civilisation moderne. Il serait étrange, comme le remarque Comte, que le Christianisme, après n'avoir pu empêcher, dans les temps modernes, le rétablissement de l'esclavage, eût possédé le privilège sociologique de le pouvoir abolir [1].

1. On a soutenu, par d'excellents arguments, les thèses les plus opposées sur les relations du Catholicisme avec l'esclavage. L'histoire de l'esclavage est, sans contredit, une des plus belles théories que nous devons à Auguste Comte. Après avoir montré (*Phy. soc.*, § 345 à 347) l'établissement de cette institution, établi le parallèle entre l'esclavage antique et l'esclavage moderne, puis expliqué la corrélation entre cette forme antique de synergie, les doctrines polythéistes et la multiplicité des idiomes, il peint (§ 355) l'avilissement fatal des esclaves et la dégradation des maîtres, aperçoit (§ 369) l'avènement d'une classe intellectuelle libre, et nous fait assister (§ 383) à la genèse de la séparation du spirituel d'avec le temporel. Considérant alors, jusque dans sa racine, le problème de la décadence de l'institution servile, il donne, pour la première fois, la théorie positive de l'Empire romain. Il l'envisage (§ 419) comme la transition de l'offensive républicaine à la défensive féodale. Là, il rapporte l'observation de Dunoyer. L'extinction de l'ère de conquête amenait la disparition corrélative de la traite extérieure. La circonscription à l'intérieur de la traite exhaussait le prix de l'esclave : d'où amélioration progressive de son sort, et fondation de la *famille servile*. L'action concomittante et mobilisatrice d'un nouveau clergé, aux tendances égalitaires, à l'esprit de fraternité, rapprochait enfin le maître de l'esclave. Le *moine* liait le riche au pauvre. Aussi reconnaît-il (§ 423), avec tous les observateurs d'alors, la supériorité relative de l'esclavage catholique sud-américain sur l'esclavage protestant du Nord. C'est par le concours synchronique de ces causes sociales, économiques, linguistiques et religieuses que la classe industrielle gagna graduellement son indépendance (§ 425). Dans sa *Politique*, Comte reprend la question, comme le montre la table analytique d'Olier et Harrison. Il la reprend en la complétant. Il y montre la bienfaisante influence des invasions sur la transformation des oisifs plébéiens romains en hommes d'armes féodaux ; il indique comment le clergé, « toujours romain alors », protégeait ses compatriotes « auprès des maîtres étrangers » ; et rappelle que « dans les domaines ecclésiastiques, les serfs étaient mieux traités ». Enfin, Pierre Laffitte, s'inspirant de ces théories sociologiques entreprend, dans son *Toussaint Louverture*, la théorie des races. « *Les influences cosmologiques sont, comme l'indique le mot*, dit-il page 9, *les influences émanées du milieu terrestre :*

En réalité, l'émancipation finale des esclaves fut l'œuvre des philosophes du XVIII[e] siècle ; comme aussi le résultat de la substitution des procédés mécaniques aux engins (?) animaux. Quand nos chrétiens modernes, catholiques ou protestants, interviennent sur le terrain économique, ils ne peuvent qu'invoquer des textes fort vagues pour légitimer théologiquement leurs aspirations humanitaires [1]. Implicitement, le christianisme est anarchique ; donc égalitaire : c'est incontestable. Mais historiquement il assista impassible à la transformation sociale du moyen âge, et défendit souvent dogmatiquement les droits de la propriété absolue. Si Tho-

c'est d'abord le climat, c'est ensuite la disposition géographique du territoire occupé. Le climat agit sur les individus au double point de vue physique et moral; il modifie la taille, la couleur de la peau et des cheveux, l'activité des fonctions organiques; mais il a aussi son action sur les facultés intellectuelles, morales ou pratiques : dans certains cas, il excite; dans d'autres, il énerve. La disposition géographique influe moins sur le visage, davantage sur le moral. C'est elle qui impose d'abord une direction à l'activité humaine, qui fait d'une nation un peuple guerrier ou pacifique, qui tourne des aptitudes vers l'agriculture ou vers le commerce. C'est la disposition particulière de l'Égypte, de la Grèce, de l'Italie, par exemple, qui explique, non tout l'essor assurément, mais le premier essor des populations qui les habitaient dans la direction qu'elles ont prises. »

Il faut encore demander à l'ouvrage capital de Léon Mechnikoff, que j'aime tant à citer, le rôle de chacune des grandes races humaines dans l'évolution historique.

Il ne convient donc point d'exagérer, soit positivement, soit négativement, le rôle émancipateur du Catholicisme. Au fond, l'apparition de la religion nouvelle ne fut qu'un éclatant symptôme d'émancipation générale. Les premiers apôtres de la libération des classes laborieuses, ce furent les deux fils de Cornélie. Spartacus, César, Paul sont les trois successeurs, l'un révolutionnaire, l'autre politique, le troisième moral, des courageux et malheureux Gracchus. Bons pour le service de la République, les plébéiens et les esclaves avaient gagné leur affranchissement. Par quelle aberration intellectuelle, Cicéron qui écrivait qu' « *en ce temps de guerre les peuples des républiques sont les amis des Grands*; *mais qu'en temps de paix, les Grands ne veulent plus reconnaître les peuples que pour sujets* », s'était-il inféodé au parti aristocratique qu'au fond il méprisait? Vanité déçue, sans doute. Il a eu, dans tous les temps, des imitateurs (Thiers).

1. Leurs prétentions sont en tout analogues à celles de ces érudits qui, une grande découverte acceptée, découvrent postérieurement dans les annales scientifiques antérieures, la formulation, quelquefois précise en apparence, de cette découverte ou de cette invention. Telle est toujours la confusion entre les pressentiments implicites et le déterminisme explicite.

mas d'Aquin se montra, à cet égard, plus sagement relatif que Bossuet, le Monothéisme, logiquement intolérant, ne permettait pas toutefois de promulguer l'octroi à tous de droits équivalents. L'islamisme même, issu du patriarcat, grandi dans la familiarité coutumière des camps, demeura impitoyable pour les adeptes vaincus des autres croyances. La vraie tolérance universelle n'était compatible, en réalité, qu'avec la pleine émancipation théologique. C'est pourquoi nous ne la voyons poindre que dans l'entourage du sceptique Voltaire, et florir que dans l'école savante des encyclopédistes. *Duo medici, tres athei :* les charitables médecins du moyen âge avaient été les apôtres spontanés de l'émancipation temporelle et spirituelle. Explicitement, la promulgation des Droits de l'Homme est l'honneur inaliénable de la philosophie positive.

C'est pourquoi nous devons maintenant revenir étudier sur son chantier européen les origines et la fondation de la construction théorique, économique et politique de la socialité normale.

Sa préparation dans l'ancien centre occidental : France. — Carrefour de l'Europe occidentale, la France ne se différencia nationalement que très tard dans la Chrétienté médiévale. La dislocation de l'empire carolingien la laissa comme un débris résiduel dont les miettes éparses restèrent la proie des administrateurs seigneuriaux. Ducs, comtes, marquis pillèrent à qui mieux mieux la miche impériale. Le coloris heurté de nos meilleures cartes rétrospectives dissimule sous leur fard conventionnel la vérité honteuse de cette phase polyarchique de dissolution politique. Encore une fois, la pompe impériale s'est évanouie. Positivement, les deux siècles qui précèdent le fatidique an mil notent le haut ton de la civilisation monastique. Ils préludent harmoniquement à l'éclosion de la civilisation féodale. De Charlemagne à l'intronisation capétienne, c'est-à-dire depuis le coordinateur de la synergie occidentale jusqu'aux fondateurs de l'unité française, le lien fut tressé par la silencieuse politique des moines. En moins de deux siècles, le Cloître transforma le camp

volant des Francs en Château royal de France. Les Evêques avaient, suivant la formule de Gibbon, édifié l'Occident. Les Moines y aménagèrent le royaume de France. D'Alcuin à Gerbert, on suit le travail incessant de ces patientes fourmis [1]. Ce fut un moine arverne, le plus savant homme de son siècle, qui, du haut du siège pontifical où l'avait dressé le grand Othon, plaça sur le front courageux d'un petit duc de France l'auréole royale. C'est aussi le plus grand de ses successeurs qui imposera à Guillaume la couronne d'Angleterre.

L'organe élu, le siège choisi, l'œuvre politique de la diplomatie monastique était achevée. L'épée devenait l'outil complémentaire de ralliement. La piété évoluait en prouesse. La France allait naître de la conjugaison de la diplomatie et de la chevalerie. Sa famille royale se montrera pendant des siècles digne de la mission qui lui fut confiée. Suivant la remarque de P. Laffitte, l'histoire n'offre, nulle part, une suite d'hommes aussi distingués dans une même famille. Sans ambition extérieure durant longtemps, elle s'essaya d'abord à souder au noyau de l'Ile-de-France les provinces dissidentes. Les Romains avaient ainsi pris à tâche d'incorporer le Latium à leur Ville. Aussi le XIe siècle fut-il exclusivement un siècle de Constitution. L'effacement historique des noms royaux traduit toujours cette phase de recueillement politique. L'unité française fût d'ailleurs restée précaire, et son appareil gouvernemental eût évolué, comme en Angleterre, vers le type aristocratique, si la concentration contemporaine des pouvoirs, opérée d'abord par la direction française des Croisades, puis par la rivalité occidentale des dynasties anglaises, et enfin par les prétentions orientales et méridionales des maisons de Bourgogne et d'Autriche n'avaient imposé aux populations centrales une coopération énergique. Pleinement continentales, elles n'étaient assimi-

1. Ce fut le temps d'Eginhard, Hincmar de Reims, Hincmar de Laon, Gozlin de Paris, de Bernon et d'Odon de Cluny, d'Adalbéron de Reims, etc. Le Monastère s'acclimate en France. Cluny sera l'école qui, durant quelques siècles, alimentera d'hommes tout au moins recommandables l'épiscopat et le pontificat corrompus progressivement par l'afflux des richesses.

lables ni par les nations péninsulaires du Sud, enlisées d'ailleurs dans la polyarchie, et en quête elles-mêmes d'union nationale; ni par la faible population des îles britanniques trop dissemblable et trop excentrique; ni surtout par les tribus incultes de l'empire germanique que Charlemagne venait de camper sur le rempart de la Cité moderne. Aussi tout le personnel français de la première moitié du millénaire appartient-il principalement non au groupe nodal nouveau, où ne ressort en relief que le nom des rois, mais aux localités *périphériques* du royaume qui, subissant à leur insu la loi géocratique, déterminent elles-mêmes leurs affiliations nationales[1]. Un artifice légiste suffit à doter Philippe-Auguste de la possession régulière de la majeure portion des provinces occidentales déjà réclamées par Louis le Gros. La diplomatie de ses successeurs, Louis le Lion, Blanche de Castille, saint Louis, Philippe le Bel achèvera l'expropriation. Elle fera mieux : elle intéressera à son œuvre les masses populaires. A sa pensée centralisatrice, elle infuse le secours de la force paysanne. Désormais, l'alliance de la Royauté et du Peuple achèvera « d'écraser en France l'aristocratie de la noblesse »; elle accomplira lentement et méthodiquement l'œuvre nécessaire de l'unité territoriale. Durant deux siècles, elle s'acharnera à resouder solidement, au lingot principal, la parcelle que la scission normande avait détachée. Si général devient dès lors ce sentiment d'union nationale que c'est finalement à de modestes filles qu'échoit la mission sainte de « *bouter dehors* » l'Anglais usurpateur. A peine une royale lâcheté a-t-elle jeté la Pucelle lorraine dans les flammes, expiatoires d'un sur-héroïsme, qu'une autre fille — moins pure, comme la Marina aztèque, mais non moins dévouée au salut de la Patrie, — Agnès Sorel, suscite, par la grâce de sa ten-

1. Il suffira de nommer ici : Guillaume le Conquérant, de Falaise; Godefroy de Bouillon, du Hainaut; Urbain II, de Troyes; Pierre l'Ermite, d'Amiens; Suger, de Saint-Omer; Villehardouin, de Bar-sur-Aube; Joinville, du Château de même nom; Duguesclin, de Dinan; Froissart, de Valenciennes. La série se ferme par Jeanne d'Arc, Agnès Sorel, de Tourraine, et Philippe de Commines, d'Ypres en Flandre. Deux exceptions confirment la règle : Nicolas Flammel, de Paris, et Jacques Cœur, de Bourges, deux commerçants enrichis sous la paix du roi et banquiers du Clergé ou de la Couronne.

dresse, la délivrance définitive que la vertu obstinée d'une vierge n'avait su obtenir d'un roi indolent... Mais la défaillance du père est payée par le génie du fils. Expression synthétique de cette diplomatie féminine qui, du domaine religieux, était passé avec Mathilde de Toscane dans l'ordre politique, Louis XI, fils pieux de Marie d'Anjou, substitua la négociation amiable à la guerre : son sexe fait dire sa raison à la force.

Sa mère n'avait point dédaigné de donner à son illégitime rivale, le concours de son amitié et de son appui. Héritier des *compagnies d'ordonnance* avec lesquelles son père avait récupéré le second tiers du pays, il ne se servit jamais de cette milice populaire que pour imposer à nobles et villains l'ordre public ; pour faire rentrer dans le Trésor l'instrument de la paix et le nerf de la guerre ; pour sanctionner des contrats amiables moins coûteux que les campagnes aléatoires et que les traités d'armistices [1]. Et pas un instant il ne laisse en suspens l'œuvre populaire et féminine de la libération du sol de la patrie. Dauphin, il a déjà rompu avec la tradition surannée du droit divin. Cet homme incarne déjà les énergies populaires soutendues. Il fait vivre, symbole errant, la dictature du génie politique. « *Où est le roi de France, où est Louis XI?* s'exclame Michelet [2]. *A peine on pourrait le dire. Il ne réside guère dans son triste hôtel des Tournelles. A peine roi, il a pris l'habit de pèlerin, la cape de gros drap gris avec les housseaux de voyage ; il ne les ôtera qu'à la mort.* » C'est ce *roi pèlerin* qui, composant le travail du sacerdoce médiéval avec la finesse féminine, devient, par son humilité et son énergie, le vrai Père de la Patrie française [3]. L'Ouest est purifié ; il fait face aussitôt au Nord et à l'Est. Il y connaît pays

1. « *A qui que ce soit est bien à craindre de mettre son estat en hazard d'une bataille.* » Comines, II, 2.

2. *Notre France*, p. 22. Lenglet-Dufresnoy, ajoute (p. 130) dans sa préface aux *Mémoires de Comines :* « L'activité du Roi allait au-delà de tout ce qu'on en peut dire. On voit par ses Lettres écrites de presque tous les endroits du Royaume, qu'il doit en avoir fait le tour deux ou trois fois... Il voulait tout connaître par lui-même, et il exigeait souvent que les particuliers lui écrivissent. »

3. Ceci dit, sans aucune allusion aux « saltimbanques » du patriotisme, comme disait notre confrère Canora.

et gens : depuis dix ans, il erre exilé dans ces campagnes que terrifie le prince de ses vassaux. La Bourgogne, c'est le Portugal de la France : la porte ouverte à l'invasion impériale. Trop prudent pour engager à fond son chétif royaume encore en convalescence, il divise l'ennemi. Sur les « sangliers des Ardennes », il lance « le taureau d'Uri et la vache d'Unterwalden ». Et l'orgueilleux « duc d'Occident » entraîne avec lui sur la glace de l'étang lorrain les derniers sires, jaloux et prétentieux, d'une aristocratie impuissante et incapable. Quinze années de vicissitudes, qui ne troublèrent pas même l'industrie et le commerce, suffisent ainsi à « l'universelle aragne » pour rouler dans sa toile royale la presque totalité des provinces vraiment françaises.

Temps et argent avaient été bien employés ! « Entre l'anarchie princière étalant aux yeux du peuple indigné la nudité de son égoïsme, et l'unité monarchique, même avec tous ses périls, diagnostique Henri Martin [1], la France ne saurait hésiter. Avec celle-ci, la France souffre et vit ; avec l'autre, elle meurt. »

A l'heure où Charles le Féroce tombe, Louis oyait la messe à Saint-Martin-de-Tours : « *Sire,* dit l'Archevêque officiant [2], *Dieu vous donne la paix et le repos ; vous les avez si voulez,* QUIA CONSUMMATUM EST *: Votre ennemi est mort.*

L'ennemi ! quel ennemi ? Ce n'est pas seulement Charles : avec son armée, c'est le Régime tout entier qui est « déconfit ». D'un soufflet, Philippe le Bel avait tué la Papauté. Une glissade achève la Féodalité. Le moyen âge est mort.

Voici que s'ouvrent les temps modernes. *Vexilla Regis prodeunt :* c'est l'ère de la Royauté.

L'ancienne Physique disait que « la Nature a horreur du vide ». Il semble que, comme elle, l'existence sociale a l'horreur du désordre. La précocité des Etats padans et des républiques toscanes rendait précaire leur équilibre dans le

1. *Louis XI.* Cap. II.

2. Angelo Catto, ami et correspondant de Philippe de Comines. Voir Preuves du premier livre des *Mémoires de Comines*, p. 436. Notre grand romancier national, Michelet, rapporte aussi ces paroles (*Notre France*, p. 23).

chœur des grands peuples monarchiques voisins. France et Espagne enfin unifiés devaient chacune exercer leurs jeunes forces à rivaliser à la conquête de ce riche pays toujours en guerre civile. L'érection de l'Eglise en Etat distinct avait coupé l'Italie en deux tronçons. Les deux royautés réclament simultanément le Sud ; l'Empire et la France appétent la possession du Nord. La crise devint suraigüe par l'amalgamation matrimoniale des couronnes d'Autriche et d'Espagne. La coalition chrétienne eût compromis gravement le grand œuvre de Louis le Grand[1] si la Réforme et les Turcs n'eussent permis à l'habile François de susciter opportunément des dérivatifs salutaires. Il paya ainsi à la Postérité la rançon des malheureuses témérités. Toutefois, son opposition à l'ambition impériale n'a pas été vaine ; du moins indirectement. Sa diplomatie a usé cette hégémonie de Charles qui fut l'expression tératologique des accumulations territoriales artificielles propres au régime féodal. L'abdication impériale mesure l'impuissance du système ; elle atteste simultanément l'incapacité caractéristique de la triste Maison autrichienne. Et, néanmoins, toute grande faute crée sa sanction. C'est ainsi que jusqu'au cours du XIX[e] siècle la malheureuse Italie, hypnotisée par le Pape, ligotée par l'Empereur, reste l'esclave de l'Espagnol et du Germain. De nos jours encore, sur ses épaules et sur le flanc, elle porte la marque servile : Trieste, Nice, Corse et Vatican.

L'agonie féodale s'appaisa doucement sous le velours du gant de fer royal. Des distinctions honorifiques alimentèrent les ambitions disponibles[2], de hauts emplois, bien rétribués

1. C'est à Louis XI, non à ce sot et vaniteux Louis XIV, qu'il convient de réserver ce titre de *Grand*. L'un fit la Patrie ; l'autre la pourrit.

2. Les grands Ordres de chevalerie se développèrent en même temps que l'extension du pouvoir royal : d'abord, en Angleterre, la Jarretière, en 1349 ; puis, en Bourgogne, la Toison d'Or, en 1429 ; enfin, en France, l'ordre de Saint-Michel, en 1469, et l'Ordre du Saint-Esprit, en 1578.

La Révolution française brisa avec les derniers vestiges du régime féodal ces hochets archaïques. Le rétrogradateur Buonaparte ne manqua pas de les remplacer. Systématisant la corruption, il peupla sa légion des âmes les plus viles. Ses successeurs, la République comprise, ont fait descendre l'ordre (!) jusqu'à l'étiage de la moralité. Sans que j'ose défendre la réciproque, j'ai le droit de dire que, de nos jours, en France, tous les farceurs sont décorés.

à la Cour, des gouvernements de province satisfirent des activités sans but, quand les guerres, qui d'ailleurs ne chômèrent pas, ne les exerçaient pas suffisamment. C'est pourquoi les derniers soubresauts, réprimés par le pouvoir central, se transformèrent en hallètement religieux. La polyarchie allemande avait acclamé la Réforme comme la formule symbolique de l'unité politique convoitée. L'aristocratique Angleterre l'avait acceptée comme le principe légal des libertés publiques réclamées. La France royaliste repoussa le Protestantisme qui étiquettait la dissidence princière et bourgeoise tout en servant de prétexte négatif à la ligue ultra-conservatrice de la noblesse provinciale avec l'épiscopat. Amoureuse de cette dynastie, qui lui avait donné la vie nationale, elle se méfiait des Bourbons, souvent traîtres à la patrie, et redoutait le despotisme théocratique des ambitieux Guises[1]. Elle

1. Des quatre vrais grands hommes, Palissy, Paré, Ramus et d'Aubigné qui honorèrent le protestantisme français au XVIe siècle, les deux premiers furent sauvés, par Catherine de Médicis et le Roi, du massacre de la Saint-Barthélemy. Les deux princes avaient également voulu sauver Jean Goujon. « Catherine ne fut jamais chiche à l'endroit des savants », dit Brantôme. C'est elle qui, déjà, avait « tiré Van Helmont des griffes du Saint-Office. (Voyez : *Notice historique et bibliographique*, que M. Anatole France a jointe à sa publication des *Œuvres de Bernard Palissy*, p. 18. Voyez aussi l'*Hist. des Math.*, par M. Marie, III, p. 172). Ramus pâtit surtout de la haine que lui vouait l'Université, et expiait sa propre intolérance (voyez ce qu'en laisse entendre Davila). Quant à d'Aubigné, il n'avait que vingt-deux ans, à peine, en 1572, et ne s'était pas encore compromis dans la partie du Béarnais.

Si, d'ailleurs, le roi de Navarre et Condé fussent tombés entre les mains d'un juste Louis XI, en pareille occurence, ils n'en eussent point été quittes pour la peur. C'est à eux, sans doute, que pensait le duc d'Albe disant à Catherine : « La tête d'un seul saumon vaut celle de toutes les grenouilles ». (Balzac : *Les secrets de la princesse de Cadignan*). Retournant l'énergique expression d'Agrippa d'Aubigné, il faut ouvertement reconnaître la nécessité où furent successivement Louis XI, Catherine de Médicis et Richelieu de « hacher » la noblesse de France.

En vérité, la Saint-Barthélemy pouvait raisonnablement passer aux yeux de l'endeuillée Catherine de Médicis pour une *vendetta* légitime. Le sceptre de son mari, tué (1559) par ce Montgommery qui devenait chef d'un parti calviniste et vivait, lui et ses factieux, des subsides de la madrée Elisabeth d'Angleterre ; les conjurations d'Amboise (1560), de Fontainebleau (1562), de Monceaux (1569) pour enlever le Roi ; l'assassinat (1563) de François de Guise, le recouvreur de Calais ; les trahisons continuelles des ministres huguenots, de Condé, de Coligny,

ne se donna qu'à regret à Henri; elle ne lui eût même jamais pardonné si la géniale bonté du roi de France ne lui avait fait oublier les intrigues injustifiables du roi de Navarre[1].

La brigue d'un trône encombré par un incapable mérite pourtant quelqu'excuse. Les trois fils de Catherine, pauvres d'énergie, ne savaient, en effet, comment pratiquer la sage leçon maternelle[2]. Tailladée par les Protestants, déchirée par les Catholiques, la France attendait l'habile main qui « recousît » l'unité nationale. Inhabiles à cette *reprise*, les derniers Valois ne préparaient que leur élimination. Paris voulait Guise. Valois donna Bourbon. La royauté fut mieux perspicace que le peuple.

Henri de Navarre était bien l'homme de la situation. Le fanatisme de Genève et le fanatisme de Rome n'étaient pour lui que le fanatisme. Sceptique[3], son esprit souple et vigou-

qui, en 1562, consentent à livrer à nouveau, à l'Angleterre, Calais, Le Havre, Dieppe et Rouen, et qui, en 1569, appellent encore à la rescousse leurs pillards coreligionnaires allemands; tant de forfaits expliquent et, disons-le franchement, excusent largement l'exécution de 1572. Malheureusement, les humbles payèrent, comme d'habitude, les crimes des grands.

Voyez encore les autres raisons que H. de Balzac invoque pour justifier (*Sur Catherine de Médicis*, III) cette opération nécessaire de chirurgie politique.

Si, d'ailleurs, il fut un homme qui mérita bien son sort, ce fut Coligny !

Et cependant les huguenots ont gémi tant de pleurs que le Traître, possède, dans Paris, sa statue : digne pendant évangélique de la chapelle catholique menteusement appelée *expiatoire*. Et toujours Louis XI, notre véritable Louis le Grand, le Père de la Patrie française, attend son monument depuis plus de quatre siècles.

Peuple de France, quand donc laveras-tu ta gangue démocratique d'ignorance et d'ingratitude !

1. On connaît son mot au soir d'Arques : « *Merci aux Français; mort aux étrangers !* »

2. « *Bien taillé*, disait-elle, au lendemain de la Saint-Barthélemy; *maintenant, mon fils, il faut recoudre.* »

3. Son compatriote Montaigne ne venait-il point d'écrire l'évangile du doute universel? Et quel roi au monde se montra jamais mieux que le bon roi Henri en sa « *façon simple, naturelle et ordinaire, sans estude et artifice* », tout comme le bon philosophe aquitain (*Essais : Avis au lecteur.*) Ce parti de la libre discussion fut aussi celui de Michel de l'Hôpital et de Sully.

reux pouvait aisément exécuter les « sauts périlleux[1] » qu'exigeaient les embarras de la raison d'Etat. Les seuls intérêts terrestres, nationaux et européens, faisaient son souci. Pacifier les âmes par une tolérance mutuelle, unir les peuples dans une commune synergie industrielle — agricole et manufacturière — tel était le programme royal que les rancunes papistes et aristocratiques lacérèrent du poignard.

La noblesse catholique momentanément amoindrie par la grandeur du souverain avait trouvé complice jusque dans le lit royal. Lui mort, elle s'insinue, comme le cancer, rongeur sournois des organes les plus vitaux. Ce n'est plus le vassal féodal en révolte contre son suzerain : C'est le privilège administratif ou la faveur en lutte ouverte contre le Chef. L'arme émoussée s'est faite empoisonneuse. Mais telle est la conscience du vrai génie politique qu'il répugne à la besogne négative. Richelieu est encore le conseiller de la mère que déjà il s'entend avec le fils. L'empoisonneuse avait, par mégarde, mis la main sur l'antidote. Ainsi, un peu plus tôt, Commines était passé de l'insane camp bourguignon à la Maison de France. La bonté d'Henri avait été insuffisante à « ravaler l'orgueil des Grands[2] ». La force seule pouvait avoir raison de la force. Le Grand Cardinal va réincarner le grand roi. Comme Louis XI, Ximenès, Elisabeth, Sixte-Quint, il sera implacable[3] dans sa justice. Au parti huguenot à qui l'octroi de *places de sûreté*[4] a renouvelé l'insolence, il donne le coup de grâce. A la noblesse frondeuse, il impose non plus

1. D'après Michelet (*Notre France*, p. 97), Henri écrivait à la belle Gabrielle, à la veille de l'abjuration : « *Je vais faire le saut périlleux.* »

2. *Testament politique* de Richelieu (chap. IX, sect. VII).

3. Il peut dire comme le grand pape : « *Ce n'est pas le châtiment des crimes qui scandalise, mais leur impunité* » (Leti, *Vie de S. Q.*, t. Ier, p. 406). Aussi, écrira-t-il (*Testament*, chap. VIII, § 3) : « *La probité du Conseiller d'Etat conseille et prescrit quelquefois la sévérité et oblige souvent d'être impitoyable.* » C'est avec raison que M. E. Spencer Beesly nous dit (*Calendrier positiviste*) que « *ce qui causa des clameurs fut l'habitude, digne d'éloge, qu'il avait de s'en prendre aux criminels de haut rang quand il fallait sévir* ».

4. En 1627, nonante sept places restaient au pouvoir des Huguenots (Le Héricher, *L'Avranchin monumental*. Pontorson. Quel danger pour le Pays !

seulement le respect du roi, mais enfin le joug égalitaire de la loi. Au peuple, d'autant plus impatient qu'il est encore réellement mineur, *incapable*, il apprend qu'avant de prétendre à commander il faut savoir librement obéir. Tout Souverain, en effet, a un maître : la raison, personnifiée par la Nation vue dans le temps bien plus que dans l'espace. C'est la *fonction traditionnelle* qui légitime le pouvoir. Le Prince a pour inspirateur le chœur des Morts [1]. Séduite par les flatteries intéressées de la noblesse, la population parisienne, jalouse de l'autorité des « gens du Roi », allait encore se laisser leurrer par la duplicité aristocratique, si la sévérité du grand Ministre et l'astuce de son successeur ne l'avaient défendu contre elle-même : contenant ses emballements, lui enseignant, par une épreuve séculaire, la discipline patriotique ; l'angoissant des périls du royaume ou la faisant communier, avec la nation entière, dans les plaisirs de la paix intérieure. C'est ainsi que par les Arts, la Philosophie et la Science, la Royauté éleva la France à une plus haute humanité. Forte désormais, économiquement et moralement, en deça de ses frontières, la France devait réagir avec vigueur contre l'Ennemi héréditaire. Trop longtemps, il avait retardé la *formation* française pour renoncer subitement à ses habitudes tracassières de désagrégation. D'ailleurs, dans ses « serres », il retenait toujours quelques bons morceaux de la chair vive du Pays. Il fallait les *desserrer*. La Patrie morale-

1. Dans le milieu anglais, Cromwell se plaignait aussi dans le même temps de l'immoralité de la populace. Il sélectionnait ses troupes. A la noblesse du sang, il opposait la noblesse du cœur. « Vos soldats, disait-il à Hamden, au rapport de Hume, ne sont presque tous que de vieux domestiques, des garçons cabaretiers et d'autres misérables de même espèce ; les troupes du roi sont composées de jeunes gens des meilleures familles et de personnes d'un rang honnête. Vous figurez-vous que les âmes basses d'une canaille telle que la nôtre soient capables de faire face à des guerriers pleins d'honneur, de courage et de résolution? Il vous faut des soldats d'un cœur noble, et, ne vous offensez pas que je le dise, d'un cœur assez noble pour aller de pair avec la noblesse même, sans quoi je suis sûr que dans toutes les rencontres vous serez battus comme vous l'avez constamment été jusqu'à présent. » Les XVII[e] et XVIII[e] siècles furent, avant tout, pour la France, les siècles éducateurs de la Bourgeoisie. Aussi, ce sera-t-il la Bourgeoisie qui fera la Révolution.

ment intégrée exigeait l'intégrité de son siège. Restait à *ourler* l'étoffe territoriale dont la Patrie est faite. Telle fut la tâche des habiles successeurs de Louis XI. Les premiers aiment à marier la Grande France à la bonne et vaillante Bretagne. Puis, c'est Henri II qui, par sa Conquête de Calais, et l'adjonction de Metz, Toul, Verdun, prépare aux Ministres de Louis XIV la réunion de l'Artois, de la Flandre et de la Lorraine. Le gascon Henri « donne la France au Béarn », et à la France, les autres terres d'Albret, et la Bresse, et le Bugey. Louis le Pompeux appelle le Roussillon, la Cerdagne et la Franche-Comté dans le giron français. Enfin Napoléon III, en rattachant la Savoie à sa patrie naturelle, c'est-à-dire philosophique, économique, linguistique, et, pour tout dire, morale, se serait fait facilement pardonner de la Postérité la perte de l'Alsace [1], si l'escamotage du Comté de Nice complétant le malencontreux achat bourbonnien de la Corse italienne n'avait laissé croire à l'imprévoyant Etat-Major prussien [2] à la légitimité et à la possibilité de germaniser notre vieille terre Lorraine.

Toutefois, étant donné l'empirisme qui inspirait et dirige encore la politique moderne ou contemporaine, il était inévitable — et, en tenant compte des exigences de la propagation civilisatrice se pliant à toutes les déformations de transition, — il était indispensable que des contrées marginales fussent momentanément agglomérées au corps central, sociologiquement le plus développé. L'attraction de toute société par une société moralement supérieure est un fait universel qui, combiné avec la tendance psychologique au mieux-être, devient *loi*. C'est ainsi que l'Alsace, durant deux

1. « Pour la France, par exemple, non seulement l'Algérie, mais aussi la Corse, et même l'Alsace, prouvent clairement l'impuissance croissante d'une longue domination étrangère contre toute nationalité vraiment prononcée. » (Auguste Comte, *Statique sociale*, § 742).

Chacun sait, d'ailleurs, que la protestation alsacienne est devenue purement platonique. Son organe officieux ne réclame plus que la rentrée de l'Alsace dans le droit provincial allemand : réclamation justement hérétique à l'heure où les autres provinces, royaumes, principautés et autres doivent devenir *terres d'Empire*.

2. Dans ses intéressantes *Lettres à sa femme*, Bismarck avoue que le morceau sera dur à digérer (lettre du 27 février 1871).

siècles et demi, se crut, de bonne foi, française [1]; que la punique Corse ne sut que trahir la patrie française adoptive et la « matrie » italienne; que la cléricale Belgique, en encourageant la propagation du flamand, tente d'arrêter l'émancipation intellectuelle de cette province située presqu'entièrement dans le champ naturel de l'influence française. Les couleurs de son drapeau dénoncent ses regrets envers son antique servage : jaune et rouge pour l'Espagne; noir, plumage de l'Empire. En deça des frontières conventionnelles, l'ignare clergé breton excite, par le moyen équivalent, les haines du sacrilège séparatisme. La lenteur de la formation française, poursuivie continument pendant dix siècles, et qui demeure inachevée, mesure la difficulté d'associer au centre de nations rivales, sur un territoire diversifié par le climat et le sol, des populations hétérogènes. Géographiquement bien « arrêtée » à l'Ouest, au Sud et sur ses confins alpino-jurassiens, la France cherche toujours à l'Est une *ligne équilibre*. Dans une ère où les fleuves sont des « traits d'union » et non plus des fossés de séparation, le sol la lui refuse. Aussi faut-il résolument accepter la frontière mobile des langues, signes les mieux caractéristiques du génie des nations.

La géographie fixe là aux peuples européens le siège nécessaire de leur direction fédérative. Dans l'avenir, comme dans le passé, l'actif centre de la province rhénane, condensé à Cologne [2], peut devenir la capitale de la grande République occidentale.

1. La patrie de Guttenberg n'est qu'imaginairement française. Sociologiquement, elle appartient, comme il est dit plus haut, à la civilisation rhénane. Politiquement, elle constitue l'invagination entre la France et l'Allemagne de la fédéralité helvétique. C'est aussi une formation kysteuse.

2. Dans l'état présent de l'Europe, les diplomates ne pouvaient pas faire un plus heureux choix que La Haye pour le siège de la Cour d'arbitrage internationale. Ils ont obéi à ce déterminisme géographique précité, tout en tenant compte des conditions politiques contemporaines. Tant que Cologne subira le joug de la féodalité allemande, elle ne pourra remplir le rôle sociocratique que sa situation lui a dévolu. Celui-ci est subordonné à la transformation politique de l'Allemagne que le socialisme doit régénérer. Remarquons encore que le socialisme d'Etat

Par lui s'établit la solidarité de Paris et de Berlin, de Londres et de Munich, ou de la Grande-Bretagne, de Milan et de l'Italie, de Barcelone même et de Stockholm, etc. Par dessus douze ou quinze siècles, Charlemagne avait donc bien pressenti la solution définitive du problème européen. Mais, dans sa réalisation, la guerre ne devait avoir qu'un rôle préparatoire. Charlemagne lui-même avait vécu assez longtemps pour entendre craquer, malgré le mortier ecclésiastique, son imposant édifice. Dans sa lutte contre le paganisme, la synthèse catholique avait fait appel à la morale et à la raison. Morale et raison, fidèles à son exemple, devaient la dissoudre. Ainsi tout meurt, Religions et Empires, par le jeu même de leurs meilleures conditions d'existence. Dès le début, le Protestantisme se présente comme la continuation de la grande querelle scolastique du moyen âge. Régime, culte et dogme subissent tour à tour la critique des réformateurs. Que de fois avant Luther l'Eglise avait entendu les plaintes des plus

est admirablement approprié au milieu germanique. La *mission allemande* immédiate (p. 99) consistant à affronter la péninsule de l'Europe occidentale à l'énorme continent russo-asiatique, le bloc germanique doit rester compact. En concentrant dans les mains dictatoriales le pouvoir économique — générateur, même avant Maurice de Saxe, du pouvoir militaire — le socialisme marxiste préconise la forme politique qui convient tout spécialement à la socialité allemande. Logiquement, tel paraît être, en effet, le régime propre à « la paix armée », transition nécessaire entre l'ère de défense et l'ère de synergie industrielle. Ainsi, d'ailleurs, s'explique l'attirance finale de Bismarck pour les doctrines de Thünen et de Rodbertus, et le respect intime, profond, de Fred. Engels pour l'œuvre impériale de Bismarck et même pour l'homme. Les Hohenzollern sauront-ils enchainer les phases de cette métamorphose sociale si constamment pressentie par la conscience nationale? Suivant une vieille remarque (1788, *Vie de Frédéric II*, chez ou par Treuttel, t. I, p. 9), « dans la Maison de Brandebourg, le fils a ordinairement des inclinations opposées à celles du père ». Ce fils organisera-t-il la paix après que le père aura organisé la défense de l'Empire? l'alternance des travaux rachetant, au bout du compte, la discontinuité politique; ou bien l'inertie compressive de la féodalité militaire tenterait-elle périodiquement d'enrayer le mouvement d'intégration partielle de l'organisation économique? La réalité n'offrira point cette rigueur logique. Alternativement prépondérantes, les deux tendances se concilieront empiriquement jusqu'à ce qu'un digne héritier de Frédéric — issu de lui ou non, c'est-à-dire empereur ou dictateur improvisé : un Bismarck ressuscité en un Cromwell, — rende systématique la mission sociocratique allemande.

Mais c'est le lieu de faire remarquer, par un exemple typique, com-

nobles natures sur la dissolution des mœurs du clergé! Jadis, c'est-à-dire tant que la gangrène n'avait pas pourri la tête papale, elle les avait comprises et apaisées. Moines et séculiers avaient connu des règles de plus en plus sévères. Comme eux, les laïcs s'étaient pliés à des exercices disciplinaires de sévérité croissante. Prières, jeunes, mortifications, expiations, en un mot les *pratiques* s'étaient progressivement accrues jusqu'à une intolérable exagération. Les immenses dons, fruits de la terreur du millénaire, rançons de la vanité princière et bourgeoise, ou prix de discrets services, tant politiques que domestiques, toutes ces richesses faisaient trop oublier au pouvoir spirituel l'œuvre de sa royauté des consciences. Remarquez la provenance des grands réformateurs religieux : saint Benoît naît à Nursie, tout près de l'Evêque de Rome, dans les futurs Etats de l'Eglise; Bruno voit le jour dans la Seigneurerie archiépiscopale de Cologne; Arnaud, de Brescia, prêche la confiscation des biens cléricaux; Luther doit principalement son succès à la convoitise des

bien les intérêts nationaux poussent à exagérer les systématisations doctrinales se rapportant à la vie des peuples correspondants. Au XVIIIe siècle, et surtout au XIXe siècle, l'Angleterre pacifiée et maîtresse presqu'exclusive des moyens de transports produisait pour le reste du monde les objets manufacturés. Généralisant les rapports économiques dérivant de cette situation exceptionnelle et transitoire, due au « splendid isolment » et à la richesse charbonnière du sous-sol, l'Ecole de Manchester systématisa l'absolutisme libre-échangiste. Au XIXe siècle, l'Allemagne morcelée, garottée et bâillonnée par le militarisme de la féodalité septentrionale, formule avec intransigeance — parce qu'elle obéit à l'impérieuse loi géographique de la centralité européenne — la théorie économique du collectivisme d'Etat. Dans une région intermédiaire, la France prône la cote mal taillée du protectionisme à échelle douanière mobile. Sa position continentale, sa pâuvreté minière, sa richesse agricole, lui destinent pourtant la solution allemande. En concurrence avec l'industrie nord-américaine et allemande, l'Angleterre elle-même glisse, au XXe siècle, sur la pente protectioniste. Et cependant, voisin du Nord et voisin de l'Est avaient doctoralement, chacun à sa manière, décoré du nom de science sa trop contingente théorie économique.

Combien Comte avait raison qui niait la spécificité abstraite de la prétendue science *dite Economie politique*, et n'y voyait qu'une théorie concrète des phénomènes économiques de l'Occidentalité moderne! (Voyez à ce sujet le remarquable, bien qu'incomplet, *Avertissement* anonyme des éditeurs de l'opuscule : *Le Positivisme et l'Economie politique*, ou résumé d'une leçon de Pierre Laffitte.)

princes allemands avides des fiefs ecclésiastiques, et il était lui-même né en marge de l'Archevêché de Magdebourg. Enfin, Zwingle, son précurseur, sortait du fief de l'Abbaye de Saint-Gall; et le pays de Calvin, son successeur, a subi la double « empreinte » de l'épiscopat de Noyon et de la terrible sirerie de Coucy. La conception du régime ecclésiastique avait donc engendré l'organisme de réaction épurative.

La grande querelle d'Abélard et de Bernard avait aussi servi à l'Eglise d'avertissement. Elle avait senti le danger que courait la dogmatique chrétienne en se trouvant aux prises avec la critique naturaliste. Primitivement, elle aurait eu aisément raison de l'inconsistant platonicisme : elle l'avait vaincu en le faisant sien. Voici maintenant que, par la voie arabe, la science aristotélicienne apparaît, non pas comme une résurrection : comme une révélation[1]. Peu connu de ses contemporains, le Stagyrite avait, de son haut génie, enjambé quinze siècles. Affrontée avec sa doctrine, c'est-à-dire avec les premières ébauches des sciences naturelles, l'Eglise va-t-elle *démissionner?* Tout d'abord, elle tente d'assimiler ces forces intellectuelles que lui a légué la Grèce savante; et elle s'en servira. Instruit par les Arabes, Jean Damascène applique la *Logique*[2] à la démonstration de la religion. Mais, devant l'afflux des notions scientifiques qu'elle ne sait encore faire rentrer dans le cadre de sa rigide théologie, elle est saisie de défiance. Le principal importateur d'Aristote, notre pape Gerbert, passe un peu pour magicien. Roscelin, s'inspirant de la *Métaphysique* du Maître, commence, selon l'expression d'Anselme, à « blasphémer[3] ». Aussi, vite, Guillaume de Champeaux appelle-t-il Platon à la défense de la vieille

1. Plutarque (*Vie de Scylla*) nous en donne une raison matérielle : la cession testamentaire par Théophraste des œuvres du Maître. Elles restèrent enfouies dans la bibliothèque de la famille du donataire jusqu'au passage à Athènes du célèbre aristocrate. Cette exhumation resta d'ailleurs sans résultat immédiat. On ne retrouva mention des livres du « Prince des philosophes » que dans l'Ecole d'Alexandrie (Alexandre d'Aphrodisie), puis chez les Arabes par les hérétiques réfugiés.

2. *Les Grands Types de l'Humanité*, p. 216.

3. *Philosophie première :* p. 103 et suivantes.

philosophie. Mais la Bretagne « opiniâtre [1] » envoie en Abélard, aux néo-péripatéticiens, un autre défenseur. A nouveau l'Eglise proteste par la voix de Bernard. La soumission de l'infortuné compatriote de Descartes, et le châtiment de son élève Arnaud de Brescia arrêtent un moment cette explosion métaphysique. Pendant cette trève apparente, l'Eglise va tenter d'assimiler ces forces intellectuelles, et de s'en servir. Le *Maître des Sentences* Pierre le Lombard, Jean de Salisbury, le *Docteur irréfragable* Alexandres de Hales, Robert Grossetête, *Maître* Albert, le *Docteur Séraphique* saint Bonaventure, préparent à Thomas d'Aquin le *Docteur Angélique* les matériaux copieux de sa SOMME THÉOLOGIQUE. Elle va clore à tout jamais le développement dogmatique de la Chrétienté.

A la vue de ce trophée de la gloire catholique, la victoire semble définitivement gagnée. Né, au bord méridional de ce pic médian que l'Europe et l'Afrique ont laissé émerger au centre du bief baléare, le majorquais Raymond Lulle personni-

1. Michelet : *Notre France :* La Bretagne.

Honoré de Balzac et Michelet ne s'y sont pas trompés. Descartes n'est pas un compatriote de Rabelais « *de ce mignon et plantureux pays, aussi fertile en cocqus, cocquards et raillards que pas ung, et qui ha fourni sa grant part des hommes de renom à la France, avecques feu Courier, de picquante mémoire*; *Verville, autheur du* Moyen de parvenir, *et aultres bien cogneus, desquels nous trions le sieur Descartes, pour que ce feut ung génie mélancholique, et qui ha plus célébré les songeries creuzes que le vin et la friandise, homme duquel tous les pastissiers et rostisseurs de Tours ont une saige horreur, le mescognoissent, n'en veulent point entendre parler, et disent* : « *Où demeure-t-il ?* » *si on le leur nomme.* » (Les Contes drolatiques ; Prologue). On sait les motifs qui firent naître ce grand homme en dehors de la Bretagne. Elevé à Rennes, il est le vrai compatriote du vieux Pélage, de Roscelin, d'Abélard, de Duclos, de La Metrie, de Maupertuis, de Lesage, de Chateaubriand, de Broussais, de Desfontaines, de l'avocat Gerbier, de La Chalotais, d'Elisa Mercœur, de Lamennais et de Renan. On peut adjoindre, d'après ce qui a été exposé plus haut, Ambroise Paré, et jusqu'à Vicq d'Azyr. La Bretagne, comme l'Auvergne et le Dauphiné, comme les pays celtiques — voyez l'Ecosse — est pays de Philosophie. Même les poètes, même les savants, même les hommes d'Etat y sont philosophes. C'est le vaillant Nomenoë ; c'est Duguesclin, mari de l'astrologue Tiphaine de Raguenel, la plus savante et la plus intrépide femme de son temps ; c'est — pourquoi ne pas le nommer — c'est Moreau, l'ennemi irréconciliable de Bonaparte.

fie le haut sentiment d'orgueil chrétien qui émeut tout l'hémicycle septentrionnal de la Méditerranée médiévale. Savant précurseur des missions ignaciennes, il s'en va courageusement, à ses risques et périls, inaugurer, chez les musulmans décadents, la croisade des intelligences. Il scelle de son martyre l'irréductibilité des deux monothéismes.

A Thomas d'Aquin, l'Islam opposait le très grand Averrhoës[1], le précurseur de la religion positive.

Et, dans le même temps, le Florentin exilé chante, pour tous les siècles, la gloire du « Maître de ceux qui savent ».

Tandis que l'école orthodoxe s'approprie ainsi la partie logique, dans le même temps que les subtilités de Duns Scott et l'habileté d'Occam ressuscitent, dans l'enceinte de Robert de Sorbon, les acerbes discussions des sophismes grecs, de patients clercs développent en sourdine l'investigation scientifique. Vincent de Beauvais écrit l'encyclopédie du XIIIe siècle. Il amorce la Physique en Occident, comme Gerbert y avait instauré les arts mécaniques. Brunetto enrichit son *trésor* et pâtit déjà des calomnies de la toute jeune université parisienne[2]. Roger Bacon, Raimond Lulle, Berthold Schwartz inaugurent la chimie expérimentale. Salvino degli Armati trouve les lunettes[3] et Théodoric « le Saxon »[4] assemble les matériaux de la science optique.

Serait-ce ce singulier XIVe siècle qui a donné aux historiens l'illusion de « la nuit du moyen âge ». Il apparaît, en effet, comme une rupture de continuité de l'évolution intellectuelle. Les troubles des formations nationales[5], le supplice de l'ordre des Templiers qui compta tant d'hommes remarquables, la peste noire, la propagation de la poudre à canon détournèrent sans doute les plus nobles cœurs des purs travaux spé-

1. *Averrois, che il gran commento feo.* (*Enfer*, IV, 144).
2. Cf. Littré, *L'Enfer*, note du Chant XV.
3. Problème aux « chercheurs et curieux » : Son contemporain Marco Polo n'aurait-il point rapporté de Chine cette invention?
4. Poggendorff.
5. C'est le temps de Rienzi, en Italie; de la « captivité » d'Avignon, et du grand schisme; de Guillaume Tell en Suisse; de la guerre de Cent Ans, en France; de Duguesclin; des *Grandes compagnies*, en Espagne; de Jean de Wickliffe, en Angleterre; enfin, c'est le temps de la révolte des communes flamandes.

culatifs. Si, de quelques cas remarquables, il était permis de tirer une induction, on pourrait croire que la culture des sciences et des belles-lettres trouva réfuge au foyer domestique[1]. Peut-être aussi faut-il attribuer à cette époque d'effervescence populaire la formation ou plutôt la transformation de la franc-maçonnerie[2].

Depuis trois siècles, c'est-à-dire depuis la création des bibliothèques et écoles monastiques, les contemplatifs transposaient dans la région spéculative les institutions prospères du domaine pratique. Cette métamorphose théologique, dont M. Lavertujon a déjà signalé de primordiales ébauches aux IIe, IIIe et IVe siècles, venait d'acquérir tout son développement[3]. Après la *sublimation* de la Bible par Robert de Tombelaine — vrai disciple de Sulpice Sévère — Gersen avait écrit l'inimitable utopie de perfection morale. La *Maçonnerie*, admirable corps de génie civil à qui toutes les sciences,

1. Pendant que les hommes luttent, les femmes sont « en travail » : travail de conservation — sous l'aiguillon des dangers quotidiens, elles se font *ménagères* — et travail d'éducation : elles font, non plus seulement des enfants, mais des *hommes*. Au siècle précédent, c'est Blanche de Castille qui avait transmis à Louis IX les mâles vertus de Louis VIII. Au siècle suivant, les hommes défaillant, vierges et femmes prendront leur place sur la brèche civique. Au XIVe siècle, Marie de Molina, Marie de France, Tiphaine de Raguenel, Catherine de Sienne, Marguerite d'Anjou et Marguerite d'Ecosse symboliseront l'union chez la femme du dévoûment, de la poésie, de la science, de la bonté et de l'abnégation. Ce siècle vit le triomphe du vrai féminisme.

2. Les guerres féodales avaient arrêté la construction des églises cathédrales et abbatiales. Les fortifications militaires élevées à la hâte durant les commandements éphémères de suzerains alternatifs laissaient, inoccupés et mécontents, ouvriers et « maîtres maçons ». C'est à cette terrible crise économique qu'il faut vraisemblablement rapporter les insurrections artisanes et paysanes qui surgirent alors dans tout l'Occident (voir sur cette crise le *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, par Violet-le-Duc, tome Ier, ou *l'Architecture gothique*, par Corroyer, p. 75 et 98-100). On sait comment, en France, le dauphin Charles sut jouer l'anarchie du parti populaire. Avant Mazarin, avant Thiers, il insurgea la ville contre la campagne. On se rappelle comment « toute chevalerie et gentillesse » terrifiée se reconcilia subitement avec la royauté pour se ruer sur les milices de Philippe Artevelt, dont la noblesse anglaise, non moins haineusement défiante que l'aristocratie continentale, oubliait opportunément l'alliance. Au soir de Roosebeke « noblesse et gentillesse » étaient rassurés (Voyez Duruy : *La guerre de Cent Ans*, et sa citation de Froissart).

3. M. Lavertujon, *Loc. cit.* II, p. 211-226.

inorganiques et organiques, étaient professionnellement utiles, devait accueillir mieux que toute autre corporation la renaissance aristotélicienne. Tandis que théologiens et scolastiques développaient la *Métaphysique* du philosophe grec, les praticiens de cette société d'élite affinaient surtout l'œuvre positive et durable. Comme aussi leur profession les mettait directement en rapport avec le clergé, principal détenteur de la richesse médiévale; qu'ils voyaient de près la dégradation morale des plus hauts dignitaires de l'Église, devenus — tout comme les seigneurs féodaux à surveiller (επίσκοπειν) et humaniser (Καθολιχὸς) — orgueilleux, vindicatifs, cruels et crapuleux; qu'ils subissaient directement la tyrannie cléricale, faite de fourberie, d'escroquerie, de chantage et de traîtrise inter-provinciale, de tous ces immondices moraux dénommés, au période d'enthousiasme de la chrétienté rudimentaire, la *simonie*, les plus laborieux ouvriers, gens toujours impatients du contrôle tracassier de l'habituelle incompétence des financiers dans la technique industrielle, durent tendre à se distinguer au sein même de leur corporation, à s'affranchir d'une coërcition sournoise. Ils cherchèrent à s'entre-connaître, s'entre-prévenir, s'entre-aider : à rester des maçons francs et à devenir de francs maçons. Empruntant à l'institution des maîtrises d'art[1] ses épreuves d'initiation, son mystère — à toute époque, mais surtout dans les temps d'empirisme, il y a des secrets professionnels[2] — son équipement, sa discipline, ses signes de symbolisme et de reconnaissance, sa hiérarchie, son vocabulaire, la Franc-Maçonnerie constitua une sorte de chevalerie industrielle. La corporation prit secrètement la défense de l'individu. Chacun put ainsi passer d'un chantier à un autre avec la certitude d'y trouver protection et emploi. Son dossier l'y suivait secrètement : dossier où il était jugé égalitairement par ses

1. « Elles pourraient servir d'exemple, écrit Corroyer (*Loc. cit.* p. 106-107), après avoir été modifiées par les idées progressives du temps, à ceux qui ont la mission de maintenir les arts nationaux au plus haut degré de perfectionnement. »

2. On sait combien étaient terribles certains règlements. A Venise, on chargeait un émissaire de tuer l'ouvrier d'art émigré (Aug. Cochin, *Études sociales et économiques*, p. 278).

supérieurs, ses inférieurs et ses compagnons. De là, cette unité diversifiée que l'architecte moderne retrouve en tout pays occidental dans les édifices médiévaux. Les architectes et tailleurs de pierre durent faire bon accueil aux procédés géométriques que leur dévoilaient les moines ou les captifs rachetés aux mécréants. Aussi, l'architecture prit-elle au xv[e] siècle un incomparable développement. Préparée par Brunelleschi et le Bramante, cette révolution trouva, dès la fin de ce siècle, son génie complet en la personne de Léonard de Vinci : tête encyclopédique, main maîtresse en tous les arts. Cet homme prodigieux fut simultanément philosophe, mathématicien, astronome, poète, musicien, géologue, botaniste, physicien, chimiste, architecte, ingénieur, mécanicien, sculpteur, peintre et anatomiste[1]. L'Humanité ne vit jamais être plus complet dans la perfection. Fruit de toute l'évolution antérieure, il est pour ainsi dire le germe de toute l'évolution subséquente. Il n'y a pas lieu de s'étonner si Léon X, rendu défiant par le schisme saxon, repoussa ce fier encyclopédiste dont la franche sublimité étouffait — hormis le colossal Michel-Ange — ses contemporains. Il y a lieu d'admirer François I[er], de France, qui, malgré ce dédain d'une papauté fastueuse sut appeler à sa cour, et aimer, le « Rénovateur des sciences et des arts. » Cette prédilection royale[2] pour la vraie positivité allait, pendant trois siècles, assurer à la France la présidence de l'Occident. La vie française ne s'oubliera pas dans l'impasse protestante. La France sera la patrie de la pensée libre. Raleigh y eût trouvé asile. Rabelais et Montaigne sont les pères de cette nouvelle Eglise qui ne connaît ni hérésie, ni schisme. Sans dieu, elle accueillera Descartes comme le prophète de son doute méthodique. Toujours tolérante, même dans la répression, elle punit du rire de Molière, moralise avec les portraits déconcertants de vérité que font de nous les bêtes du « bonhomme La Fon-

1. Voir, en se reportant si besoin aux auteurs indiqués : *Le Calendrier positiviste concret* et, *in Revue Occidentale* l'article de M. Petrucci.

2. André del Sarte et Cellini, deux indépendants, s'étaient, comme Léonard, réfugiés à la Cour de France qu'égayait le roi galant et la reine de Navarre.

taine » ; élève par les conseils du tendre Fénelon ; amuse des extraordinaires aventures espagnoles du très armoricain Lesage[1] ; révèle à tous l'esprit des morts[2], qui, disait-on, était le patrimoine des mondes supérieurs ; inocule aux pouvoirs publics, par la piquante plume de Voltaire, le respect de la justice et de l'humanité ; exerce avec Fréret son droit de critique historique ; avec Montesquieu, retrouve au sein des sociétés des « rapports nécessaires » imprescriptibles. Elle assemble enfin par la collaboration des Encyclopédistes, non une Somme nouvelle de dogmes morts, résumé immuable de fictions absolutistes, mais un dictionnaire provisoire des connaissances et des œuvres d'une Humanité en perpétuel travail. Le croyant Pascal lui-même est un sceptique.

Dans ce centre occidental, et non ailleurs, devait ainsi s'allumer la grande Révolution occidentale qui, rompant à tout jamais avec les principes théocratique et aristocratique allait préparer à une évolution supérieure le milieu philosophique propre à l'institution définitive du principe sociocratique.

Mais si, grâce à sa position centrale, la France avait été le siège géographique où s'opérait naturellement la synthèse des progrès esthétiques, scientifiques et éthiques de l'Occident, elle n'avait heureusement pas le monopole de cette élaboration théorique, pratique et morale.

(*A suivre.*) V.-E. Pépin.

1. Il est compatriote du « *Nabab Réné Madec* ».
2. Du *Dialogue des Morts*, je possède l'exemplaire ayant appartenu, dit l'*ex-libris* : « Au cit. Ch. Cottier, membre du Jury central d'Instruction publique du département de Vaucluse, à Carpentras. An VI de la République. » L'édition est celle de 1683. Au verso de la couverture, il a écrit : « Ces dialogues sont également agréables et instructifs. On y trouve de la littérature et de la philosophie ; mais la morale en est le principal objet... Nous avons un grand nombre des *dialogues des morts*, la plupart paraissent n'avoir été faits que pour ennuyer les vivants ; il faut en excepter ceux de Fontenelle, où les choses fines et recherchées ne manquent point. »

III

INDIVIDUALISME, COMMUNISME, POSITIVISME

UNE NOUVELLE SOLUTION DE LA QUESTION SOCIALE

La richesse est sociale dans sa source, disions-nous avec Auguste Comte dans nos derniers articles[1].

Nous ne voulons pas nous appesantir sur cette idée. Il est évident que la richesse actuelle représente les efforts de milliers de générations qui l'ont amenée au point où elle est actuellement. Non seulement les inventeurs ont apporté à sa formation des procédés ingénieux que nous appliquons et perfectionnons tous les jours, mais encore toute cette foule anonyme et innombrable d'ouvriers obscurs, dont les noms sont perdus dans la nuit des siècles, ont collaboré à cette œuvre par leur labeur infatigable, par leurs fatigues, par leurs sueurs. Tous ces hommes ont disparu, mais ils se sont survécu en quelque sorte à tout jamais dans cette terre qui porte leur éternelle empreinte, dans ce capital industriel ou commercial qui n'est autre chose que leur travail cristallisé, en un mot, dans toutes les formes de la fortune publique.

Pour résumer notre pensée, la part des morts dans la production sociale est plus grande que celle des vivants; ce qui nous ramène à la belle pensée positiviste : Les morts gouvernent les vivants.

Grâce à cette maxime d'Auguste Comte, nous avons un principe directeur dans la question de la propriété.

Il est évident que si la richesse est sociale dans sa source, elle doit logiquement et en toute justice, l'être dans sa destination.

1. Voir *Revue occidentale* de janvier 1901, septembre 1902 et 1er juillet 1903.

C'est pourquoi nous pensons que notre propriété quiritaire, que nous avons empruntée au droit romain, et qui a son origine dans des siècles de barbarie, est appelée à se transformer, à se socialiser insensiblement et, par suite, à s'imprégner de ces grands principes de justice et de solidarité sociale qui sont l'honneur de notre civilisation moderne.

Sans doute, en posant son axiome, le fondateur de la philosophie positive poursuivait surtout un but moral. Il entendait que le possesseur actuel du capital ne doit aucunement se considérer comme étant le possesseur absolu. Il est une sorte de fonctionnaire public chargé en conscience, non plus seulement de son enrichissement personnel, mais encore de l'entretien matériel de la société.

Nous ne croyons pourtant pas contraire à la pensée de notre fondateur d'appliquer à notre droit civil cette grande doctrine morale que lui avait inspirée son vigoureux et fécond génie.

Et c'est pourquoi, après avoir traduit sa pensée dans la théorie juridique de l'emphytéose, nous allons poursuivre dans cet article les applications multiples dont elle est susceptible.

Nous nous hâtons d'ajouter que notre système d'emphytéose ne ressemble nullement au système adopté dans notre législation, particulièrement par la loi rurale du 25 juin 1902 sur le bail emphytéotique. Nous rappelons que notre thèse comporte la perpétuité du bail emphythéotique, tandis que la loi que nous venons de citer n'admet qu'une emphytéose de 99 ans qui ne peut se prolonger, même par tacite reconduction.

II. — APPLICATIONS.

1° L'impôt progressif sur les successions et l'impôt progressif sur le revenu doivent être considérés comme des conséquences directes de notre thèse. Ces impôts peuvent être envisagés comme des redevances emphytéotiques perçues au profit de l'Etat dans l'intérêt social et pour l'amé-

lioration matérielle, intellectuelle et morale des classes laborieuses. Ces redevances servent, en effet, à doter, dans le budget, les services de l'enseignement, de l'assistance, de la mutualité et de la prévoyance sociale, etc. L'impôt simplement proportionnel n'a pas le caractère philanthropique que présente l'impôt progressif qui ménage le nécessaire du pauvre et frappe surtout le superflu du riche. L'impôt progressif à ce point de vue est en harmonie avec le caractère social que doit revêtir juridiquement la richesse publique.

Le parti radical a sans doute introduit dans son programme l'impôt progressif; il a obéi ainsi à un sentiment instinctif d'altruisme et de justice sociale. Nous, nous faisons dériver cette réforme comme un corollaire rationnel de notre doctrine de l'emphytéose.

2° Notre théorie peut s'appliquer immédiatement en matière de colonisation, particulièrement en Algérie.

Dans cette dernière colonie, un décret du 30 septembre 1878 porte en règle générale que les terres sont concédées gratuitement par le gouvernement; la vente de gré à gré ou aux enchères n'y figure qu'à titre d'exception.

Les terres affectées au service de la colonisation sont divisées en villages de 40 hectares au maximum par lot et en lots de fermes dont la superficie ne doit pas dépasser 100 hectares. Le gouverneur général est autorisé à les concéder aux Français et aux Européens naturalisés qui justifient de ressources suffisantes. En fait, sont jugés comme ayant les ressources suffisantes les immigrants possédant un capital de 5 000 francs. La concession est faite sous condition suspensive; le concessionnaire peut obtenir son titre de propriété après trois ans, s'il justifie d'une dépense de 100 francs par hectare, réalisée en améliorations utiles et permanentes.

Entre ces deux grands systèmes de la concession gratuite et de la vente de gré à gré sur lesquels dissertent les économistes et tous les publicistes qui s'occupent des questions de colonisation, nous estimons qu'il y a place pour un système des concessions avec redevances emphytéotiques.

La vente de gré à gré est onéreuse pour le colon; elle l'oblige à verser de suite un capital important qu'il peut ne pas avoir à sa disposition au moment même; elle l'oblige à faire des emprunts à des banques, emprunts plus ou moins ruineux et qui constituent pour son exploitation un poids des plus lourds.

La concession gratuite n'est pas rationnelle. La terre est une œuvre ou tout au moins une conquête sociale. Il est donc contraire aux principes que, d'un trait de plume, le gouvernement fasse abstraction des droits de la puissance publique et remette gratuitement à des particuliers, sans aucune compensation, ce qui doit appartenir sous certain rapport à la collectivité sociale.

Le système des concessions emphytéotiques nous paraît la solution indiscutable du grand problème de colonisation que nous venons de poser.

Et ce système, on devrait l'appliquer non seulement en Algérie, mais en Tunisie et dans nos colonies françaises.

Les applications que nous venons de signaler ne sont que des exemples.

Nous sommes convaincus qu'avec le temps la pensée d'Auguste Comte deviendra de plus en plus une réalité. De plus en plus, la propriété se transformera et s'épurera; de plus en plus, elle prendra un caractère altruiste et social.

On a dit souvent que la propriété est la manifestation, le prolongement de la personne humaine. A ce point de vue, toute révolution, tout changement dans l'état des personnes ne peut que se traduire dans l'organisation de la propriété et de la richesse publique.

Au fur et à mesure que la personne humaine s'élève à une condition meilleure, il y a lieu de refaire le régime de la propriété et de l'harmoniser avec l'état des personnes.

C'est d'ailleurs l'évolution naturelle des choses qui opère naturellement et insensiblement cette transformation.

Grâce à la théorie de Comte, nous avons des vues nettes et précises sur ce que sera la société future et la propriété de l'avenir. Avec cette doctrine, nous avons la clef du problème social.

Le parti collectiviste a une théorie sur la question de la propriété; le parti radical-socialiste a sur cette matière des notions un peu vagues, un peu confuses.

Notre doctrine de l'emphytéose convient à merveille aux radicaux-socialistes. Nous offrons notre étude aux méditations de tous les esprits réfléchis qui recherchent sans parti pris la solution de cette grande question si angoissante pour la démocratie : la question sociale.

CARRÉ.

IV

LA QUESTION DE L'ALSACE-LORRAINE

Extrait du journal *Le Temps*, du 18 avril 1904.

On se rappelle qu'il y a quelque temps, un écrivain suédois, M. Nyström, a publié une brochure sur l'Alsace-Lorraine, qui fit sensation. Il vient de reprendre le même thème et de l'amplifier encore dans une seconde brochure, où il déclare qu'au point de vue sociologique l'Alsace-Lorraine, quoique étant de langue allemande, est unie à la France par des liens étroits et par deux siècles de traditions.

Cette assertion a naturellement soulevé de vives protestations de la part de certains journaux allemands, qui estiment que les 800 ans ayant précédé l'annexion de l'Alsace par Louis XIV ont dû au moins autant contribuer à rattacher sociologiquement l'Alsace à l'Allemagne que ne l'ont fait pour la France les deux cents ans de domination française.

Il était intéressant de savoir ce que diraient les journaux alsaciens. Un article, qui vient de paraître dans les *Affiches de Strasbourg*, signé Fr. H., très courageusement donne son opinion, et place en 1789 la véritable annexion de l'Alsace à la France.

Les affinités de races, de religion, de langue, qui unissaient l'Alsace à l'Allemagne, dit-il, disparurent devant la liberté conquise, devant cette libre communauté d'idées, de sentiments, de

volontés, qui attache des hommes et des peuples à une même patrie et fait de la nation une personne, un organisme moral, dans lequel les différences mêmes servent à la vie et à la puissance de l'ensemble.

Cette liberté que, sur les champs de bataille, surent conquérir les volontaires de la République et les généraux alsaciens qui soutinrent la gloire française, — cette liberté fit plus que toutes les années écoulées depuis 1648.

L'Alsace devint française, non parce que, pendant deux cents ans, elle avait été gouvernée par la France, mais parce que, par la conquête de sa liberté, elle s'assimila à elle.

La liberté, ce fut là le lien important qui rattacha l'Alsace à la France, la liberté et le respect qui toujours furent accordés à ses intérêts, à ses vœux, à ses traditions, à sa langue.

Le maintien même de cette langue allemande, qu'on invoque à tout propos pour attester notre origine germanique, est un des témoignages les plus éclatants de la tolérance qui, sous la domination française, était en vigueur. Point n'existaient alors de décrets sur les enseignes, point de mesures restrictives contre tout ce qui était allemand. Les Alsaciens aimaient la France parce qu'ils lui devaient la liberté et parce qu'ils voyaient en elle une nation noble et enthousiaste, qui avait prodigué sa pensée, ses trésors et son sang pour l'émancipation du peuple.

NÉCROLOGIE

I

M. J. CALCAS

Nous avons le regret d'apprendre la mort de notre confrère, M. Jules Calcas, décédé à Saint-Mandé le 15 mars dernier, à l'âge de 55 ans, après une longue et douloureuse maladie.

M. Jules Calcas était membre de la Société positiviste depuis plus de quinze ans. Ses occupations de chef-comptable dans une grande maison de produits chimiques et l'éloignement de son domicile ne lui permettaient pas d'assister à nos réunions aussi souvent qu'il l'eût désiré.

Volontiers silencieux, d'allure modeste, il passait inaperçu; mais ceux qui ont joui de son intimité peuvent témoigner de la vive intelligence et des hautes qualités de cœur qu'il mit, avec un dévouement absolu, au service de ses chefs commerciaux et qui, dans sa commune, lui valurent la confiance maintes fois renouvelée de ses concitoyens.

Avec une ardeur inlassable, comme conseiller municipal, administrateur de la caisse des écoles, fondateur d'un patronage laïque, administrateur de la Bibliothèque de Saint-Mandé, il s'appliquait à introduire dans la gestion des affaires publiques ses qualités remarquables d'ordre et de méthode. Il mettait à la disposition de tous sa grande expérience, son jugement droit, sa parole affable, sa bienveillance et son altruisme toujours en éveil.

Nous n'avons pas eu le bonheur d'utiliser directement, pour le développement de la grande cause qui nous est chère, des dons si précieux; mais M. Calcas, rallié depuis longtemps au positivisme, en pratiquait étroitement les préceptes et la reconnaissance avisée de ses amis put facilement distinguer à quel ardent foyer il retrempait son courage, à quelle discipline supérieure il avait demandé la direction de sa vie.

Sur sa tombe, M. Rischmann, ancien maire de Saint-Mandé, a rappelé ses convictions philosophiques et religieuses dans le discours suivant que nous sommes heureux de reproduire :

Mesdames, Messieurs,

Il semble que notre ami Calcas, qui était doué de la plus excessive sensibilité, avait été frappé au cœur, l'an dernier, par la mort de sa femme.

Depuis ce moment, il nous apparaissait à tous physiquement transformé, tout différent de lui-même, et l'on devinait, en le voyant, qu'il devait souffrir d'un mal secret qui, avivé par la douleur de l'âme et par les regrets de l'être aimé disparu, allait faire des progrès rapides.

Aussi, malgré les soins tendres et dévoués dont sa fille et son gendre n'ont cessé de l'entourer durant plusieurs mois, nuits et jours, il vient de s'éteindre avant l'heure, à l'âge de cinquante trois ans, terrassé par cette douleur intime, compliquée d'une terrible maladie qui ne pardonne presque jamais.

Il est mort cependant, comme il avait vécu, le sourire sur les lèvres, rentrant en lui-même sa douleur, toujours tendre pour les siens, pour ses enfants et petits-enfants, dont un de plus lui était venu, toujours affectueux, aimable pour tous, sans une plainte, formant même des projets, la conscience tranquille et animée de cette philosophie rationnelle qu'enseigne à ses disciples la belle et simple religion d'Auguste Comte, la seule à laquelle il croyait tout au fond de lui-même!

Cette Philosophie fait les hommes supérieurs aux autres, et Calcas en alimentait depuis longtemps son âme, son cœur et son esprit.

Arrivé à Saint-Mandé en 1892, il y a douze ans à peine, il avait bientôt pris une place importante parmi nous, se faisant remarquer entre tous par son intelligence vive et lucide, par son jugement ferme, droit et sûr, par son humeur toujours égale, par son extrême bonté, par son indulgence pour la faiblesse des autres, en même temps que sa grande sévérité pour lui-même et aussi par l'élévation de ses sentiments qui le portaient à n'aimer que le Bien et la Justice, et à s'intéresser aux faibles, aux petits, ainsi qu'à toutes les œuvres réellement républicaines, démocratiques et humanitaires.

C'était un républicain patriote à la manière de Gambetta, né, comme lui, à Cahors, sous le ciel du Midi, mais doublé d'un philosophe et d'un penseur philanthrope, à la manière de Littré et d'Auguste Comte!

Aussi, à peine était-il à Saint-Mandé que, cédant à son double penchant, il s'inscrivit de suite à toutes nos Sociétés locales, patriotiques, philanthropiques ou d'intérêt général.

Mais il se consacra surtout à la Caisse des écoles et à la bibliothèque des Amis de l'Instruction, se plaisant, pour satisfaire ses goûts d'ordre et de méthode, à apporter d'heureuses modifications dans les écritures, dans la tenue des livres, comme dans

les distributions de secours en argent ou en nature aux élèves pauvres des deux sexes de nos écoles communales, dont il se faisait volontiers, en même temps, le professeur de morale paternelle, ainsi que d'instruction civique et familiale, avec une gravité et tout à la fois une bonhomie et une simplicité vraiment touchantes qui devaient produire un merveilleux effet sur l'esprit des parents, aussi bien que sur celui des enfants.

En 1896, aux élections générales pour le Conseil municipal, il avait consenti, pour assurer le succès des républicains, à figurer au second tour de scrutin sur une liste supplémentaire. Il fut élu à une grande majorité, à la satisfaction de tous. Pendant quatre années, jusqu'en 1900, il n'a cessé de prêter le concours le plus dévoué et le plus précieux à la municipalité républicaine dont nous jouissions à cette époque, remplissant successivement, avec une réelle distinction, les fonctions de secrétaire du Conseil, ou de rapporteur des questions les plus difficiles, prenant souvent la parole, toujours avec tact et mesure, et proposant quelquefois les délibérations les plus heureuses pour les intérêts de la population, pour le développement de l'instruction et pour la bonne gestion de nos finances communales.

En 1900, il fut, avec nous et M. Gourdault, l'un des fondateurs du Comité saint-mandéen du Souvenir français, société patriotique par excellence, et plus tard il adhéra de tout cœur à la Ligue des Droits de l'Homme et du Citoyen, créée par M. Trarieux dans l'intérêt des faibles et des opprimés.

C'est lui enfin qui eut le premier l'idée de la création à Saint-Mandé d'un Patronage laïque, dont il devint, en qualité de vice-président, l'un des membres dirigeants les plus actifs et les plus utiles.....

. . . .

Cela seul suffira pour rappeler sa mémoire à ceux-là mêmes qui ne l'auront pas connu.

Quant à nous qui l'avons vu à l'œuvre, qui l'avons aimé, nous l'aurons toujours devant les yeux.

Jamais nous n'oublierons sa bonne et douce figure, ni son regard si clair, si franc et si brillant d'intelligence, ni le timbre même de sa voix si musicale, si persuasive et si sympathique.

Nous garderons toujours au cœur le souvenir des exemples et des enseignements que nous laisse la vie de ce bon citoyen! Plein de ce souvenir, je m'incline devant sa tombe avec émotion et respect, en lui envoyant, au nom de tous, le suprême adieu, et

en offrant à sa fille, à son gendre, à tous les siens, l'hommage de nos plus sincères et de nos plus affectueuses condoléances.

Adieu bon et excellent Calcas!

Adieu cher et regretté ami!

Nous adressons au patriote éclairé, au ferme positiviste, au républicain éprouvé qu'était Calcas le témoignage de nos profonds regrets et nous prions sa famille si durement frappée d'agréer l'expression de notre douloureuse sympathie.

LUCIEN MOMENHEIM.

II

LE COLONEL BOMBARD

Depuis la publication du dernier numéro de la Revue, nous avons eu à déplorer la perte d'un de nos confrères les plus zélés, le colonel Bombard; il a succombé subitement aux suites d'une longue et cruelle maladie qui le tenait, depuis 4 ans, éloigné des réunions Positivistes.

Né à Metz le 5 mars 1835, il entra à l'École Polytechnique, et devint colonel d'Artillerie.

Je ne l'avais vu que de loin en loin, et c'est à Bourges, où j'étais appelé au Commandement d'un Régiment d'Artillerie, en 1889, que je le retrouvai directeur de l'école de Pyrotechnie; je me liai alors avec lui d'une manière assez intime.

D'un caractère gai et ouvert, il aimait la société; sa maison hospitalière était le vrai centre de réunion de tous les camarades; son excellente femme en faisait les honneurs avec une grâce et une simplicité charmantes; toute à tous, elle ne cherchait qu'à rendre service à ceux qui l'entouraient; tous deux pratiquaient, à un haut degré, les qualités altruistes, sans avoir probablement jamais entendu prononcer ce mot.

Il quitta Bourges pour aller commander un régiment à Poitiers. Par raison de santé, il prit prématurément sa retraite et vint à Paris.

D'une intelligence toujours en éveil, il se mit à fréquenter les cours de sciences sociales de la rue de Tournon et ceux du Collège de France.

Là, il entendit une leçon de P. Laffitte qui fut pour lui une révélation, et orienta ses idées d'une manière définitive; il étudia la doctrine Positiviste, s'y donna tout entier, et la cultiva avec ardeur jusqu'à ses derniers moments.

C'est ainsi qu'il publia dans la *Bibliothèque sociologique internationale* son livre intitulé : *La marche de l'Humanité et les grands hommes d'après la Doctrine Positive*. Il le destinait, dans sa pensée, à servir de manuel à tout apprenti positiviste. C'est dans le même esprit de propagande qu'il résuma son livre dans une brochure intitulée *le Positivisme en dix pages*.

Entre temps, il fréquentait les réunions positivistes, autant que le lui permettait une santé toujours un peu chancelante.

Il y a une huitaine d'années, il eut une première atteinte de sclérose artérielle qui le tint six mois au lit ; depuis, il en eût trois autres, et, dans les intervalles de répit que lui laissait la maladie, il reprenait sa vie habituelle et revenait à la rue Monsieur le Prince ; tous ceux qui l'y ont connu ont pu apprécier ses sentiments bienveillants et son humeur enjouée.

La dernière atteinte, il y a 4 ans, fut plus sérieuse encore ; il perdit successivement plusieurs phalanges au pied droit qui cessait de se nourrir normalement, par suite du défaut général de circulation ; il supportait ses souffrances avec une grande résignation, et parlait même de ses misères avec une liberté d'esprit étonnante ; sa compagne lui rend ce témoignage qu'il lutta contre le mal avec une énergie qui ne s'est jamais démentie.

Elle fut admirable de dévouement, l'entourant de soins véritablement maternels, et ne le quittant jamais un seul instant, car il ne pouvait pas supporter d'autre assistance que la sienne ; la veille de sa mort, il reçut deux de ses amis et fit gaiement la conversation avec eux ; c'est dans la soirée seulement qu'il se plaignit d'étouffements ; le médecin vint, il est vrai, quatre fois dans la journée du lendemain, mais, en le quittant à 10 heures du soir, il ne pensait nullement que la terminaison fût imminente ; dix minutes après il était mort ; il avait prié sa femme de lui remonter un peu son oreiller, et, au même instant, il rendait le dernier soupir.

Ainsi s'éteignit une vie d'une honorabilité parfaite, consacrée tout entière au service de la Famille et de la Patrie, et au culte des plus nobles idées que puisse suggérer l'amour de l'Humanité.

Le souvenir affectueux de ses amis, et l'estime profonde des Positivistes l'accompagnent dans la tombe ; nous prions sa veuve, digne gardienne de sa mémoire, d'en agréer l'expression ; puisse cette assurance apporter quelque adoucissement à l'amertume d'une si brusque séparation, après trente années de vie commune.

E. DE LACOMBE.

III

INAUGURATION DU MONUMENT FUNÉRAIRE DE M. HUSSON

Le 17 avril dernier a eu lieu, au cimetière Montparnasse, l'inauguration du monument élevé par Mme Husson à la mémoire de son mari, notre regretté coreligionnaire.

Malheureusement, la plupart des positivistes parisiens reçurent trop tard la lettre de convocation pour pouvoir assister à la cérémonie, et c'est seulement devant une trentaine de personnes que M. Vaillant prononça les paroles suivantes :

Discours de M. Vaillant.

Mesdames, Messieurs,

Je viens, au nom des positivistes, que je représente ici, rendre à la mémoire de notre regretté coreligionnaire, Monsieur Husson, un hommage que des circonstances indépendantes de notre volonté ne nous ont pas permis de lui rendre lors de ses obsèques.

En nous conviant à prendre part à la cérémonie d'aujourd'hui, Madame Husson a voulu sans doute que les convictions de son défunt mari fussent hautement proclamées. Elle voudra bien me permettre d'exprimer aussi la gratitude collective de ceux qui représentent aujourd'hui ces convictions, pour les services que M. Husson a rendus à leur cause, qui était depuis longtemps devenue la sienne

Les personnes devant qui j'ai l'honneur de parler connaissent sans aucun doute mieux que moi-même la vie de M. Husson, et il ne m'appartient pas de la retracer. Je rappellerai seulement qu'après avoir achevé ses études de droit et conquis le titre d'avocat, M. Husson ne crut pas devoir exercer cette profession. Il entra dans l'administration de la préfecture de la Seine, qu'il quitta pour diriger la culture d'un domaine qu'il possédait en Algérie. Il y resta longtemps, mais dut finalement rentrer en France, le climat n'étant pas favorable à sa santé.

C'est alors qu'il entra en rapports avec le groupe positiviste de la rue Monsieur-le-Prince que Pierre Laffitte dirigeait depuis la mort d'Auguste Comte.

Dès sa jeunesse, M. Husson s'était émancipé des croyances théologiques dans lesquelles il avait été élevé. Il avait été très frappé

des vues d'Auguste Comte sur le passé et l'avenir des sociétés; mais, à ce moment, Littré était considéré comme le véritable représentant de la doctrine d'Auguste Comte et c'est à lui qu'il se rallia d'abord. Mais quand, à la mort de Littré, la Revue qu'il dirigeait cessa de paraître et que fut ainsi rompu le lien qui unissait les positivistes dits intellectuels, M. Husson se trouva dans un isolement pénible. Il ne pouvait se résigner à la disparition, faute d'organe, d'une doctrine dont l'avènement lui avait toujours paru indispensable et même urgent, et, malgré les préventions qui lui avaient été suggérées contre les positivistes dits religieux, il crut devoir se tourner de leur côté, puisqu'ils restaient les seuls à propager les conceptions d'Auguste Comte. Il voulut néanmoins se renseigner d'abord, et pendant plusieurs années, les relations se bornèrent à un échange épistolaire avec l'Administrateur de la *Revue Occidentale*, à laquelle il s'était abonné. En 1893, il y fit paraître deux articles sur la philosophie théologique et la philosophie métaphysique qui furent très remarqués.

C'est en mars 1893, le jour des funérailles de Jules Ferry, qu'il parut pour la première fois au milieu de nous et prit rang dans le cortège. Il s'entretint ce jour-là avec plusieurs positivistes qui constatèrent avec satisfaction la parfaite communauté d'opinions qui existait entre lui et eux, et aussi son intention bien arrêtée de contribuer à sa manière, notamment par la plume et aussi par une aide pécuniaire, à l'œuvre positiviste. C'est ainsi qu'il consacra une somme importante à l'acquisition de la maison portant le n° 10 de la rue Monsieur-le-Prince où s'acheva l'existence d'Auguste Comte, maison qui est devenue depuis et qui est encore le siège social du Positivisme, le centre de ralliement des positivistes épars sur tous les points de la planète humaine. Sa souscription personnelle à l'érection du monument d'Auguste Comte sur la place de la Sorbonne dépassa 2 000 francs. Sa contribution annuelle aux frais de la propagande positiviste s'élevait à 500 francs. Il assura une pension viagère de 1 000 francs à M. Pierre Laffitte, devenu vieux et impotent, et ses libéralités auraient été plus considérables, il l'avait déclaré à plusieurs reprises, si la Société positiviste avait eu la capacité légale de recevoir.

Son adhésion au Positivisme n'était pas seulement intellectuelle — sous ce rapport, sa brochure intitulée *La Question de Dieu* et les articles de lui parus dans la *Revue Occidentale* ne laissent aucun doute à cet égard — son adhésion était aussi religieuse, car il avait fini par assister régulièrement à nos fêtes; enfin elle se manifestait pratiquement sous la forme généreuse dont je viens de parler.

Nous avons perdu en lui un coreligionnaire dévoué, d'une nature extrêmement sympathique, d'une intelligence remarquable et d'une culture élevée, qui lui auraient assuré de grands succès s'il s'était livré à la propagande directe. Malheureusement, M. Husson était affligé d'une timidité insurmontable qui lui interdisait de parler en public et l'avait fait renoncer à la carrière du barreau. Il vivait très retiré, bornant ses relations à sa famille et à un petit cercle d'amis avec lesquels il se sentait en communion intellectuelle. Il était visible qu'il avait plaisir à se trouver au milieu des positivistes; il s'y sentait à l'aise parce qu'il les voyait animés des mêmes sentiments que lui-même et professant des idées identiques. Sa mort, que nous n'avons apprise que tardivement et que rien ne nous faisait prévoir, a été pour nous, et plus particulièrement pour ceux qui l'avaient le plus approché, un coup douloureux, et les regrets que nous en avons éprouvés subsistent encore.

Qu'il me soit permis, en terminant cette allocution qui n'est que l'expression de sentiments sincères qui n'avaient pas eu jusqu'à présent l'occasion de s'exprimer, qu'il me soit permis, dis-je, d'offrir à la veuve de notre coreligionnaire, prématurément enlevé à notre affection, l'assurance de notre respectueuse sympathie et de notre dévouement inaltérable. Nous la remercions de nous avoir associés au culte qu'elle rend à la mémoire de son mari, de nous avoir remis le portrait de notre ami pour qu'il fût placé au milieu des images de nos morts regrettés, et confié ses œuvres manuscrites qui sont jointes à nos archives.

Il nous est agréable d'espérer que, fidèle aux idées et aux sentiments qui ont dominé la vie du cher défunt, elle voudra bien continuer ses sympathies à notre famille positiviste et la considérer comme un prolongement de sa propre famille.



